


No. *8192B225
THE TRUSTEES OF THE PUBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF BOSTON
1852 · 1878
PURCHASED FROM
Bates Fund





LES COSTUMES POPULAIRES

DE

LA TURQUIE

EN 1873.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE

DE LA

COMMISSION IMPÉRIALE OTTOMANE

POUR

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE.

TEXTE PAR SON EXCELLENCE HAMDY BEY, COMMISSAIRE GÉNÉRAL,

ET MARIE DE LAUNAY, MEMBRE DE LA COMMISSION IMPÉRIALE ET DU JURY INTERNATIONAL.

PHOTOTYPIE DE SÉBAH.

CONSTANTINOPLE,

IMPRIMERIE DU "LEVANT TIMES & SHIPPING GAZETTE."

1873.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

(Turquie d'Europe.)

SECONDE PARTIE.

(Iles Ottomanes.)

TROISIÈME PARTIE.

(Turquie d'Asie.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

AVANT-PROPOS.

Il est à peine besoin de faire remarquer, croyons-nous, les différences essentielles qui distinguent le costume du vêtement. Tous deux ont, ou doivent avoir pour objet le même but : habiller celui qui les porte; mais le second n'a rien de spécial, d'approprié, de caractéristique ; il est sujet à de perpétuels changements, suivant les caprices de la mode, tandis que le costume, invariable dans sa coupe, dans son aspect général, ne comporte guères que de légères modifications, consistant seulement en choix d'étoffes plus ou moins riches ou en adjonction d'ornements plus ou moins élégants.

Le vêtement tend de jour en jour à devenir uniforme dans le monde entier, et à effacer non seulement toute distinction entre les diverses classes de la société ; mais encore entre les diverses nations que des barrières naturelles ou morales sembleraient devoir séparer invinciblement.

Tout au contraire, le costume, en s'adaptant aux convenances particulières, aux nécessités climatériques, aux usages de chaque contrée, offre aux études ethnographiques et sociales une source inépuisable de renseignements certains et d'un puissant intérêt.

En effet, le costume a sa raison d'être, qui la plupart du temps frappe les yeux. C'est ainsi qu'on le voit, dans les régions boréales, se composer uniquement d'épaisses fourrures au poil tourné en dedans, afin de mieux préserver du froid. Dans les contrées où la température commence à devenir moins rigoureuse, on tourne en dehors le poil de ces fourrures, pour s'en faire à la fois un habillement et une parure. Au fur et à mesure que l'on avance vers des pays plus chauds, le costume se modifie dans ce même sens ; ses

matériaux deviennent d'abord les draps grossiers, le feutre, les rudes étoffes en poils de chèvre ou de chameau, puis successivement des tissus de plus en plus légers : le coton, la soie, la gaze ; et enfin, sous les latitudes brûlantes, il se réduit souvent à rien.

En embrassant un autre ordre d'idées, si l'on suit des yeux le costume à tous les rangs de l'échelle sociale, on remarquera sans doute combien il satisfait plus complètement, en réalité, qu'un vêtement uniforme, aux besoins variés du paysan, de l'ouvrier de chaque métier, du bourgeois modeste et du riche lui-même.

On ne saurait mieux se rendre compte de cette supériorité du costume sur le vêtement qu'en feuilletant notre collection des costumes populaires de la Turquie en 1873. Un pareil spectacle fera toucher du doigt, pour ainsi dire, la parfaite appropriation du costume du *sakka*, du *caïkdji*, du *hamal*, du paysan bulgare, du chef arabe ou syrien, aux conditions diverses soit des climats sous lesquels ils vivent, soit des professions ou des métiers qu'ils exercent, soit de la position qu'ils occupent dans la société.

De cette manière, on voit que le costume réalise la définition rationnelle du beau et du bon, qui est, comme on le sait, *la variété dans l'unité*. Ni l'un ni l'autre de ces deux termes ne s'appliquent au vêtement, car, pendant la courte durée de chaque mode, il ne comporte aucune variété ; il est strictement et froidement uniforme. La mode usée, en six mois, et c'est probablement beaucoup dire, il disparait pour être remplacé par un autre ; conséquemment, point d'unité.

Peut-être n'est-ce pas pour une faible part à l'influence du vêtement, création toute moderne, que les sociétés européennes doivent attribuer l'apparition chez elles d'une nouvelle difformité morale, inconnue jusqu'à nos jours, et pour laquelle il a fallu inventer un nom qui peint bien la chose : *le déclassé*.

L'influence du costume n'a rien de semblable. Au contraire, elle est incontestablement bienfaisante. Le costume entretient naturellement chez ceux qui le portent de vifs sentiments de solidarité tels, par exemple, que l'esprit de corps dont sont animés encore aujourd'hui, en Europe même, certains régiments favorisés dès leur institution d'un uniforme spécial qui n'est autre chose qu'un costume, et les corporations religieuses.

Les corporations ouvrières *(esnafs)* de la Turquie ne sont pas moins dignes d'être citées en témoignage de cette puissance moralisatrice du costume, qui impose en quelque sorte à tous leurs membres une responsabilité mutuelle d'où naissent la solide confraternité, la probité professionnelle et les autres vertus qui les caractérisent.

N'oublions pas non plus le côté pittoresque du costume. Ce n'est certainement pas un de ses moindres avantages, et pour beaucoup de personnes, c'est là son principal attrait.

Toutefois, nous croirions manquer aux égards dus au lecteur en nous en occupant ici, car l'évidence ne se démontre pas.

C'est le moment de nous résumer : le but de cet avant-propos est de motiver, de

justifier la publication du présent recueil par les raisons que l'on a pu apprécier ci-dessus, et que nous croyons de nature à lui valoir un bon accueil, non-seulement des artistes, mais aussi, et surtout, des économistes et en général de toute personne faisant état de rechercher tout ce qui peut procurer le bien général de la société.

Pour les artistes, ce sera une mine importante de matériaux ; pour les gens du monde, une récréation intéressante et instructive ; tandis que le philosophe et le savant y trouveront de nombreux sujets de réflexions utiles et de fructueuses études.

C'est afin de les faliciter que nous avons adopté l'ordre géographique, qui nous a paru d'ailleurs le plus naturel.

Nous commencerons donc par Constantinople, que sa situation au cœur de l'Empire Ottoman, un pied sur l'Europe, l'autre sur l'Asie, nous indiquait comme le point de départ le plus rationnel. Nous continuerons par les provinces européennes les plus rapprochées de cette capitale, et lorsque nous aurons atteint les frontières de la Turquie d'Europe, nous reprendrons notre voyage par le littoral asiatique, en nous avançant de plus en plus vers l'Afrique, où se terminera notre tâche.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

I.

CONSTANTINOPLE.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

CONSTANTINOPLE.

Constantinople, comme on le sait, est le vaste entrepôt d'un commerce de transit où viennent s'accumuler et s'ajouter aux produits du sol et de l'industrie des populations ottomanes, d'un côté, par la Mer Noire, les productions des Indes, de la Chine, de la Perse et de la Russie ; de l'autre, par la Méditerranée, celles de l'Amérique, de l'Angleterre, de la France, et du reste du monde. Les navires mêmes qui jettent l'ancre dans la Corne d'Or ; les magasins qui la bordent ; les *Hans* innombrables dont la ville est remplie, sont autant de greniers où s'entassent par monceaux les blés des provinces danubiennes et d'Odessa ; autant de caves où sont rangés en longues files les vins de France, ceux de Chypre, de Smyrne et de l'Archipel, à côté des vins de Perse, de Géorgie et de Crimée ; de l'ale et du porter, du gin et du whisky anglais.

Des édifices tout entiers, dans Istambol, reçoivent de la base au faîte des piles de châles et de tapis de Perse, de Smyrne et de Koniah, tandis que leur sous-sol recèle les drogues et les parfums, l'ivoire, la nacre et l'ébène de l'Afrique et de l'Arabie pêle-mêle avec les pierres précieuses de l'Inde et de l'Iran. Dans ses anciennes rues, étroites et tortueuses, se coudoient à l'abri du soleil, sous des toiles tendues d'une maison à l'autre, sous des toits mobiles, sous des rideaux de plantes grimpantes, le marchand persan au bonnet pointu, de feutre orange ou d'astracan noir, à l'aise sous l'ample *machlah* dont il s'enveloppe, et le négociant russe du Caucase, coiffé d'une casquette large et plate, vêtu d'une étroite redingote à jupe plissée, étranglée à la taille par une ceinture d'argent à la mode circassienne. Dans ses rues nouvelles, rendues plus accessibles au soleil ; alignées et nivelées par un étrange et difficile compromis entre la rigidité de la ligne droite et les courbes capricieuses d'un terrain partout montueux, le veston benoîton frôle le *setri* noir de l'employé turc, et le chapeau cylindrique se pavane glorieux à côté du *fez*, sur la tête du sujet ottoman de race grecque, qui regarde avec un étonnement presque indigné le turban blanc et le voile de gaze du touriste anglais.

Mais la grande variété de costumes qui règne à Constantinople plus peut-être qu'en aucune autre ville du monde, n'est pas seulement due au grand nombre d'étrangers qui s'y rendent des points les plus opposés, soit pour leurs intérêts commerciaux, soit par curiosité pure. Les costumes nationaux, les costumes populaires surtout, dans la capitale d'un Empire à la fois européen, asiatique et africain, touchant ici à la Nubie, à l'Abyssinie par l'Egypte ; là aux Indes par le golfe Persique ; puis à la Russie par la Bessarabie et les provinces danubiennes ; et côtoyant, enfin, dans la mer Adriatique l'Autriche et l'Italie, ne sauraient, on le comprend, rien avoir d'uniforme. D'ailleurs, la diversité des religions introduit encore un élement de variété de plus, et le *papas* grec ou arménien, à la couronne impériale, donne la main au prêtre latin coiffé de l'immense chapeau à trois gouttières, en même temps qu'à l'*imam* en turban vert ou blanc, à plis corrects et réguliers.

Parmi les costumes populaires que l'on rencontre à chaque pas à Constantinople, ceux que nous avons choisis nous ont paru particulièrement caractéristiques à divers titres.

C'est ce que nous allons essayer de démontrer en examinant tour-à-tour chaque planche de notre ouvrage et en les commentant succintement.




درسعادت
برنجی لوحه
قسم اول
عتیق قیافت
ایواز قیافتی
شیمدیکی قیافت
١
٣
٢

PLANCHE I.

Figures 1 et 2: BOURGEOIS DE CONSTANTINOPLE.

La figure 1 représente le bourgeois musulman de la vieille roche,resté quand même, envers et contre tous, fidèle aux anciens us et coutumes nationaux. C'est le cas de la majorité de la classe moyenne, à Constantinople, et de la presque totalité, dans les provinces.

Quant à la figure 2, il n'est pas besoin que nous le disions, c'est *l'européanisant*. Il est de toutes les religions, de toutes les nationalités de l'Empire Ottoman, et de toutes les classes de la société.

Son costume, sur notre planche, est rigoureusement celui de l'employé du gouvernement. C'est aussi le costume de cérémonie, *l'habit-noir* des progressistes. Il se compose, comme chacun le sait, principalement du *fez* rouge, du *sétri* noir et du *pantalon* noir; mais l'européanisant à toute outrance, très commun dans la classe riche, pousse les choses beaucoup plus loin. Trouvant, non sans raison, avouons-le hautement, que le *sétri* n'a rien qui soit par trop gracieux, il le remplace volontiers par le *veston*, le *ne te gène pas dans le parc*, et autres nouveautés qui font valoir ses formes.

On rencontre à Constantinople, à Smyrne, et dans la plupart des grandes villes de l'Empire, des bourgeois d'un goût plus exquis encore et plus avancé, qui ne craignent pas de remplacer le *fez, à la ville*, par le triomphant chapeau *tuyau de poële*, cette merveille d'élégance. Ils ont soin, toutefois, de porter un *fez* dans leur poche, pour le cas où ils auraient à se présenter devant quelque autorité *arriérée*.

Sans vouloir nier *les bienfaits de la civilisation*; tout en convenant que le *sétri* noir, le *fez* et le *pantalon*, voire même les bottines, ont rendu de grands services ; qu'ils ont aidé et aident encore à l'apaisement des haines qui divisaient trop souvent, autrefois, les diverses religions et nationalités de l'Empire ; à effacer les différences marquantes qui signalaient les non-musulmans au mépris des fanatiques, c'est-à-dire des mauvais musulmans ; à permettre que, sans trop de peine, on se soit habitué à appeler *effendi*, *bey*, *pacha*, etc., des grecs, des arméniens, des latins, des étrangers ; tout en appréciant comme nous le devons ces services, on nous permettra sans doute de regretter, ne fût-ce qu'au point de vue pittoresque, la substitution de ce nouveau costume à l'ancien.

En effet, l'ancien costume, le large *djubbé;* le *chalwar* où les jambes jouent à

l'aise ; *le salta* qui ne gène pas les *entournures ;* le *yelek*, certainement plus commode que le gilet qui lui a succédé en lui empruntant, du reste, son nom ; les solides *yèmèni* rouges ou jaunes, le *kulah* et le *saryk*, ennemis mortels du coryza ; tout cet ensemble d'une toilette simple, noble, aisée, est sans contredit plus hygiénique que le vêtement étriqué, disgracieux, ridicule, des modernes européanisants.

De plus, l'ancien costume complet revient à 100 francs environ, tandis que le costume moderne, confectionné aussi économiquement que possible par les tailleurs et cordonniers indigènes, coûte au moins 250 francs. Le maximum, pour les gens qui suivent la mode, égale les prix de Paris.

Cela dit pour l'acquit de notre conscience, nous n'avons pas le moindre espoir que les intéressés y attachent quelque considération ; car la mode, avec son armée de tailleurs, de couturières, de modistes, de bottiers, *d'artistes capillaires* et autres qui vivent de l'autel, s'avance en bon ordre pour nous combattre. Il nous faut céder à la force.

Figure 3 : AÏWAS.

Dans les maisons turques, comme en Europe au moyen-âge, la cuisine est séparée de l'habitation proprement dite, composée du *sélamlik* et du *harem* (côté des hommes et côté des dames), par un espace raisonnablement calculé de manière que les émanations culinaires, la fumée, l'odeur de charbon, ne puissent pas pénétrer à travers les cloisons minces des divers étages, pour incommoder les habitants ou troubler leur bien-être en mêlant des odeurs de viande et de poisson à l'air qu'ils respirent.

De cette disposition rationnelle, il résulte que l'emploi de serviteurs particuliers, chargés d'apporter à la fois tous les plats d'un même service, est à peu près indispensable. Ces serviteurs sont les *aïwas*.

Leur charge consiste comme on vient de le dire, à apporter en même temps, de la cuisine à la salle à manger, tout un assortiment complet de vases renfermant des mets qui doivent être conservés chauds et servis simultanément, sur un vaste plateau de cuivre qu'ils portent sur la tête.

Ces domestiques sont généralement coiffés d'un épais *saryk* de couleur ; vêtus d'un *salta*, d'un *yelek* et d'un *chalwar ;* chaussés de bas caractéristiques, tissés en laine de couleurs variées, à la fois chauds pour leurs pieds et réjouissants pour les yeux qui regardent leurs bariolages, et de *yèmèni* rouges et noirs ; les insignes de leur charge sont le *foutah* (tablier) de coton rayé et la serviette de coton blanc de Brousse qu'ils portent rejetée d'une épaule à l'autre.



قسم اول



سقا قیافتی ١

قایقجی قیافتی



حمال قیافتی ٢

Constantinople.

Planche 31

PLANCHE II.

Figure 1 : CAÏKDJI.

Les *caïkjdi* sont les cochers de fiacre de Constantinople, à ces différences près que la voie qu'ils suivent est maritime au lieu d'être terrestre, et que le sapin traditionnel du lourd véhicule que chacun connaît est remplacé par le cyprès sculpté, doré, peint de gracieux bouquets de fleurs, d'une barque rapide, élégante et légère.

Comme les cochers de fiacre, les *caïkdji* ont des places attitrées. Ils sont, d'ailleurs, ainsi que tous les ouvriers de l'Empire Ottoman, réunis en *esnaf* (corporation) régi par des réglements librement discutés et contractés sous la garantie et la protection spéciales du gouvernement.

Ils relèvent directement de la préfecture de Constantinople, qui fixe les prix des courses d'après un tarif proportionnel, calculé en raison des distances parcourues d'une échelle à une autre.

Le costume du *caïkdji* consiste en une chemise de soie bouillie et tordue dite *burundjuk* ; en un large caleçon de coton blanc ; et en un *yélek* de couleur voyante, le plus souvent agrémenté de riches broderies d'or. Ses bras et ses jambes sont nus. Il porte pour chaussure des *yéméni* rouges ou noirs. Sa coiffure est le *fez*.

Un costume de *caïkdji* complet coûte environ 100 francs.

Figure 2: SAKKA.

Le *sakka* ou porteur d'eau a pour fonction, souvent difficile du moins à Péra, résidence des étrangers, d'entretenir à domicile, la fourniture de l'eau, qui manque régulièrement aux fontaines de la rive gauche de Bosphore pendant la plus grande

partie de la belle saison, Or, la belle saison, à Constantinople, dure, année moyenne, environ dix mois.

On paie à Constantinople (Stamboul) à Scutari et sur toute la côte asiatique du Bosphore, la charge d'eau (*kyrba*) réglementaire (20 okes ou 25 kilogrammes), de 12 à 15 paras au maximum. A Péra, le minimum est de 20 à 25 paras ; mais pendant la saison pluvieuse seulement. Le reste de l'année, la demande subsistant seule et l'offre étant tout-à-fait une exception, il en résulte en vertu des lois économiques que le prix de l'eau potable devient celui d'une denrée de grand luxe, c'est-à dire qu'aucun chiffre ne saurait le déterminer.

Cet inconvénient est d'autant plus grave, que la loi s'oppose à ce que des distributions d'eau puissent, comme on l'a proposé souvent inutilement, être faites directement à domicile au moyen de machines, dont une souscription couvrirait les frais. Toute fourniture d'eau doit être gratuite. Le transport seul peut être payé. Or, l'interprétation jésuitique qu'on a toujours faite de la loi dit que l'eau coulerait au moyen de machines, dans chaque maison, et qu'en conséquence il n'y aurait pas de transport ; il en résulte que l'eau ainsi fournie ne pourrait être payée, et que l'entreprise en serait pour ses frais.

Les *sakka* ne retirent aucun profit réel de cette mauvaise interprétation de la loi. On ne voit pas qu'aucun d'entre eux en soit plus riche. La règlementation qui les régit n'est pas la même que celle de la plupart des autres corporations ; ils sont *privilégiés*, c'est là leur plaie. Les fontaines publiques leur sont pour ainsi dire affermées à titre perpétuel par une sorte de propriété *(yédik)*, pour laquelle ils ont à payer une redevance excédant parfois les revenus.

Le costume des *sakka* est le même que celui de la généralité des ouvriers de Constantinople, sauf les parties de ce costume qui sont particulières et indispensables à leur métier ; savoir : le *kyrba*, (grenouille) en cuir dans lequel ils transportent l'eau, et l'*arkalitch*, (sort de veste également en cuir) à l'aide duquel ils préservent leurs vêtements de l'humidité.

Y compris ces deux pièces, que l'on doit ranger au nombre des ustensiles professionnels, le costume d'un *sakka* coûte 526 piastres, soit à peu près 116 francs.

Figure 3: HAMMAL.

Parmi les bêtes de somme, l'Orient possède un auxiliaire distingué : le chameau, qui joint la force, la patience et plusieurs autres qualités de premier ordre à la sobriété.

Ce navire du désert (expression consacrée) a son pendant dans l'humanité : c'est le *hammal*. Comme le chameau, le *hammal* est sobre, patient et fort.

Comme le chameau, il a une bosse ; c'est même là tout l'attirail de sa profession. Sur cette bosse, appelée *semer*, il porte des fardeaux tels que, même en les voyant de ses propres yeux, on a peine à le croire. Les *forts* de la halle de Paris, les *portefaix* de Marseille, malgré toutes les épreuves herculéennes qu'on leur a fait subir avant de prononcer le *dignus est intrare in docto corpore*, reculeraient d'effroi devant les Ossa et les Pélion entassés et superposés que le *hammal* colporte modestement sur sa bosse, pour quelques paras, sans s'estimer pour cela au dessus du commun des mortels.

Rien de particulier ne se fait remarquer dans le costume du hammal. Son *mintan* (veste) est en *aba*, sorte d'étoffe nationale feutrée, à bon marché et pour ainsi dire inusable. Il en est de même de son *chalwar*. Sa chemise est dite *adjèmi* (à la persane) et ses bas de laine à côtes possèdent toutes les garanties désirables de longévité, de *bon usage*. Tout cela est solide, chaud et à bon marché (non à bas prix). Il est non moins confortablement chaussé et coiffé au moyen de *terlik* et de *yèmeni* (doubles chaussures) et d'un *kulah* en feutre blanc historié de broderies en soie de couleurs diverses, entouré d'un *saryk* plus hygiénique que coquet.

La plupart des *hammal* sont natifs de la haute ou de la basse Arménie. Ils sont organisés en corporations et distribués par quartiers, de sorte que, si des *hammal* d'un district se présentent dans un autre district pour y travailler, il faut qu'ils payent d'abord un droit au *kehaya* (homme d'affaires) de la section locale. Cela contrarie parfois les étrangers, qui regrettent le supplément de paie qu'ils doivent alors débourser pour avoir la permission d'employer qui bon leur semble ; mais c'est en somme un bien mince inconvénient comparé aux avantages qui en découlent. Le droit au travail, bien plus important pour la tranquillité sociale et le bien être de la classe ouvrière que ne saurait l'être une liberté que ceux qui veulent employer de préférence tel ou tel *hammal* peuvent d'ailleurs acheter, se trouve ainsi garanti de manière à assurer à l'ouvrier de chaque quartier sa juste rémunération.

———————

PLANCHE III.

Figure 1 : DERVICHE MEVLEVI.

Les derviches ou religieux musulmans sont, comme les religieux chrétiens, des pauvres volontaires qui renoncent absolument à tous les biens terrestres pour s'absorber en Dieu dès ce monde. Dieu les en récompense en faisant affluer chez ces hommes qui n'ont pas un *para* dans leur poche des richesses immenses, dons des fidèles, qui s'accumulent et fructifient sous l'habile administration des chefs d'ordres, de sorte que les corporations religieuses deviennent autant de puissances, avec lesquelles il faudrait compter nécessairement si leur royaume était de ce monde. En annihilant leur propre volonté pour la soumettre aveuglément à celle d'un supérieur, gardien sévère de la règle, les religieux, chrétiens ou musulmans, reçoivent d'en haut des pouvoirs occultes qui les créent dominateurs des consciences.

Ces avantages matériels et moraux sont les résultats naturels de la confiance en Dieu, source de la fraternité, de l'obéissance passive, du détachement absolu de toute jouissance égoïste, vertus qui relient tous les membres d'un ordre religieux en un solide faisceau, qu'on ne saurait rompre tant qu'on ne l'a pas détaché.

Depuis tantôt deux mille ans que le fondateur de la religion chrétienne a dit à ses disciples : Considérez les lis des champs..... ils ne travaillent ni ne filent, et pourtant je vous le dis en vérité, Salomon dans toute sa gloire n'était pas aussi magnifiquement vêtu que le moindre d'entre eux.—Allez, distribuez tous vos biens aux pauvres, suivez moi, et vous obtiendrez un royaume dans le ciel.—Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.—Marthe, vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses, et cependant une seule chose est nécessaire ; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.—Depuis tantôt deux mille ans que chaque siècle voit, en Orient comme en Occident, des hommes convaincus mettre en application cette doctrine de la pauvreté volontaire et de la vie contemplative, si féconde en résultats matériels, étalés au grand jour par la prospérité des communautés religieuses ; il est étonnant qu'on n'ait pas encore compris le mot de l'énigme sociale : Une famille humaine unique comme le Dieu qui l'a créée, vivant à ses pieds sans autre souci que celui de lui complaire en lui rendant amour pour amour.

Ainsi font les derviches et les moines, et tous les biens terrestes leur sont donnés par surcroît, comme un avant-goût de la félicité éternelle.

درسعادت

٣	٢	١
خواجه	بکتاشی	مولوی درویشی





L'ordre des derviches *mevlevi* a été fondé par Djelaleddin Roumi, disciple lui-même du Cheïkh Chehabeddin Suhrverdi, qui avait institué une corporation dite Nourbakchïè *(qui donne la lumière)*. Sa maison centrale est à Koniah, siège de son premier établissement, où se voit encore le tombeau du fondateur et de sa famille. A ce propos il serait sans doute oiseux de faire remarquer que les religieux musulmans sont mariés, car chacun sait que le dogme islamique proscrit le célibat comme un état contre-nature. D'ordinaire, c'est l'un des fils du *cheïkh* (supérieur) qui succède à son père dans le gouvernement du *tekkè* (couvent). Cette dignité est du reste soumise à l'élection, pour peur que le moindre désaccord s'oppose à une succession semblable.

A la prise de Boulaïr, un derviche *mevlevi* donna son bonnet à Suleïman fils de Baïzid Ilderim comme un gage de la victoire, et ce bonnet devint, jusqu'à Mohammed II, la coiffure des Sultans ottomans. Un grand nombre de fonctionnaires turcs ont été, de tout temps, et sont encore aujourd'hui affiliés à cet ordre.

Les pratiques religieuses des mevlevi se font en public ; non seulement il est permis aux non-musulmans, aux étrangers d'y assister ; mais encore c'est avec plaisir qu'on les reçoit, et on leur choisit des places commodes pour qu'ils puissent tout voir et tout entendre à leur aise. Une cérémonie qui semble bizarre à ceux qui ne sont pas initiés à sa haute signification, est ce tournoiement du derviche sur soi-même autour de la salle de prière, image de l'âme éprise du bien céleste, de l'éternelle beauté, emportée dans le tourbillon de l'amour divin. Pour s'y préparer, les derviches mevlevi croisent leurs bras sur leurs poitrines, et, la tête amoureusement penchée sur l'épaule droite, ils élèvent leur cœur à Dieu, tandis que la flûte sacrée prélude au rhythme pieux qui va bientôt les plonger dans l'extase. Le moment arrivé, ils quittent leur *feradjè* (*manteau*) et leurs *yèmèni* rouges (chaussures), restent vêtus du *haïdirïè* (veste) et du *tennourè* (jupe) coiffés du *sikkè-i-sérif* (saint bonnet) qu'ils ne quittent jamais; ils viennent tour-à-tour s'incliner respectueusement devant le Cheïkh qui leur donne sa bénédiction ; puis les bras étendus en croix, pieds nus, sur la natte fine qui couvre le sol, ils commencent à pivoter d'abord lentement, puis plus vite, encore et toujours plus vite, au fur et à mesure que le rhythme de la flûte devient plus rapide et plus pressant. Le mouvement des sphères célestes leur devient sensible et les entraine dans sa course effrénée, la lourde jupe trace autour de leur corps un cercle horizontal, tandis que leurs lèvres émues murmurent doucement le refrain passionné de l'hymne : *il n'y a qu'un Dieu, c'est Dieu ! Quand donc mes yeux verront-ils le bien-aimé ?..........*

Figure 2 : DERVICHE BEKTACHI.

Moins ancien que l'ordre des *mevlevi*, qui fut fondé sous le règne du Sultan Seldjoukide Alaeddin le Grand, l'ordre des *bektachi* date seulement du règne de Sultan

Orhan, et n'a précédé que de très peu de temps la création de la milice des janissaires, qui lui était intimement liée.

Lors de l'organisation par le Vézir Alaeddin, frère de Sultan Orhan, de la première armée permanente et soldée qui ait existé, Sultan Orhan, dit-on, tint conseil avec son frère et Kara-Khalil-Tchendereli, son parent. Il y fut décidé que, en outre des *yaya* ou *piadè*, déjà énorgueillis de leurs privilèges et de leur solde considérable et devenus intraitables dès le principe, on créerait une armée toute composée d'enfans chrétiens que l'on convertirait préalablement à l'Islam. On espérait que ces étrangers, n'ayant aucun lien de famille dans l'Empire, seraient mieux disciplinés ; de plus, ils offriraient, en leur qualité de convertis, un bon exemple aux nations vaincues.

En effet, ces prévisions se réalisèrent, et pendant des siècles, tant que les janissaires furent recrutés parmi les enfants chrétiens convertis, cette milice fut l'appui le plus ferme le plus redoutable de l'Empire Ottoman. Ce ne fut que lorsqu'on eût commencé à y introduire un grand nombre d'indigènes qu'elle commença à son tour à décheoir, à s'énorgueillir, à se révolter, et que finalement on dût la détruire, tant sa tyrannie était devenue insupportable.

Une tradition écrite, fort accréditée — on ne peut pas dire l'histoire, car plusieurs historiens la traitent de fable, tandis que plusieurs autres l'acceptent comme vraie ou vraisemblable — veut que Sultan Orhan se soit rendu un jour, accompagné de quelques-uns des nouveaux miliciens, chez Hadji Bektach, fondateur de l'ordre des *bektachi*, dans le village de Soulidjé, près d'Amassia, pour lui demander, avec sa bénédiction, un étendard et un nom pour la nouvelle milice.

Hadji Bektach posa la manche de son *hyrka* sur la tête d'un des jeunes soldats, de manière qu'elle pendit par derrière jusques sur son dos, et prononça ces paroles prophétiques :

La milice que vous venez de créer s'appellera *Yèni Tchèri* ; sa figure sera blanche et lumineuse ; son bras redoutable, son sabre tranchant et sa flèche acérée. Elle sera victorieuse dans tous les combats et reviendra toujours triomphante.

En mémoire de cette bénédiction, le bonnet de feutre des janissaires fut augmenté d'un appendice représentant la manche du derviche. Sur leur drapeau, de couleur écarlate, étaient dessinés en blanc le croissant et le sabre à double pointe d'Omar.

Que cette légende soit vraie ou fausse, il n'en est pas moins certain que tous les janissaires étaient affiliés à l'ordre des *Bektachi*, et formaient ainsi une confrérie militaire comparable aux chevaliers chrétiens du Temple, de l'Hôpital et de Malte. Le cheïkh des *Bektachi* était en même temps colonel du 99me régiment, et huit derviches de cet ordre, établis dans les casernes des janissaires, priaient jour et nuit pour la prospérité de l'empire et le succès des armes de leurs compagnons (les janissaires) *de la famille de Hadji Bektach.*

Aujourd'hui, les *Bektachi* n'ont plus rien de commun avec l'armée ; leurs rites, qui ne sont pas sans quelque affinité mystérieuse avec les rites maçonniques, offrent encore, joints au souvenir de leur ancienne organisation religieuse et militaire, un rapport de plus avec l'ordre mystique du Temple.

Comme les Templiers, ils portent sur la poitrine une pierre nommée *teslim tache ;* c'est une large étoile de jade dont le sens est complété par un ornement en forme de croissant, de la même matière précieuse, qu'ils portent à l'oreille droite.Les autres accessoires obligés de leur costume sont le *nifir*, sorte de cornet à bouquin recourbé et ouvert en gueule de poisson à l'extrémité d'où sortent les sons d'une tonalité particulière qu'ils en tirent en certaines occasions; puis le *djilbend* ou *giberne* de cuir attaché devant leur ceinture.

Leur habillement, outre le *hyrka* dont nous avons déjà parlé, se compose d'une veste ou *haïdiriè*, et d'un *potour* (pantalon) très large et formant de grands plis sur les cuisses ; mais collant sur les jambes, où il est attaché au moyen d'agrafes. Ils sont chaussés de *yèmèni* rouges ou noirs. Leur coiffure, fabriquée de leurs propres mains, dans leurs *tekkè* (couvents) est un symbole qu'ils ne peuvent livrer sans péché à l'examen des profanes ; on la nomme *tadj*, c'est-à-dire *couronne* dans le sens oriental de ce mot, qui ne désigne pas ici, comme en Occident, un ouvrage de métal ; mais simplement un *bonnet* de forme particulière, réservé aux princes.

Figure 3 : MOLLAH.

Après avoir conquis Constantinople, Sultan Mohammed II, *el Fatyh*, organisa le corps des *ulema*, ou légistes, suivant les préceptes du Koran et la tradition orale du Prophète.

C'est le corps enseignant, qui s'occupe d'appliquer aux mœurs l'esprit civil de la religion.

Le corps des *ulema* fournit à l'Empire ses hauts fonctionnaires religieux, les juges, les professeurs, les jurisconsultes, les interprêtes du Koran et des traditions, les savants et les examinateurs.

Presque tous les grands poëtes, les littérateurs les plus distingués, les historiens ottomans, ont appartenu au corps des *ulema* ou aux ordres religieux des derviches.

On compte parmi les principaux degrés des *ulema*, les *thaleb*, ou *softa* (étudiants);

les *danichmend*, (sages, savants) ; les *mulazim* (adjoints, préparés) ; les *mollah* (juges supérieurs) ; les *muderris* (professeurs) ; les *hodja* (précepteurs) et enfin le *mufti*, mot qui signifie par excellence interprète des lois.

Ces différents grades sont indiqués par des rubans en tissu d'or, qui se portent sur le *saryk* blanc (turban) de l'*a'alim* (membres du corps des *ulema*). Les autres parties de son costume sont les mêmes que pour tous les musulmans qui ont conservé les anciennes modes, à l'exception du pardessus, qui prend le nom de *binich* au lieu d'être appellé *djubbè*.

PLANCHE IV.

Figure 1 et 2 : DAME TURQUE DE CONSTANTINOPLE.

La figure 1 représente la dame turque de Constantinople chez elle et la figure 2 montre cette même dame turque revêtue de tout l'attirail qui lui sert, au dehors, à cacher aux profanes toutes ses perfections, tant naturelles qu'empruntées à l'art de la couturière et de la coiffeuse, ou à son propre talent de coloriste.

Car la dame turque de Constantinople n'est pas moins habile que la parisienne ou que la viennoise à se procurer :

" . . . . cet éclat emprunté
" dont elle a soin de peindre et d'orner son visage,"

non pas seulement, comme la Jézabel de Racine :

" Pour réparer des ans l'irréparable outrage, "

mais plutôt, comme les jolies femmes de tous les pays et de toutes les époques, pour tirer le plus grand parti possible des chefs-d'œuvre que le Créateur s'est plu à composer quand il a formé leur charmantes petites personnes, en parachevant ces chefs-d'œuvre et en leur donnant un sens tout particulier, susceptible de nombreuses variations.



3

Planche IV



Elles suivent ainsi l'exemple des Raphaël, des Titien, des Ingres, des Delacroix, de tous les grands maîtres anciens et modernes, qui, ainsi qu'elles, se sont donnés pour mission d'interpréter les ouvrages divins.

La peinture n'est pas le seul art qui permette à l'homme—et à la femme—d'accentuer à son gré la nature, de la perfectionner, de mettre en relief dans toute leur splendeur ses indications, *d'en souligner*, pour ainsi dire, *les intentions*. A véritablement parler, la peinture n'est qu'une des cordes de la lyre, dont l'accord parfait sous les doigts de l'artiste suprême, personnifié dans les mythes anciens par Phœbus-Apollo, produit l'harmonie universelle.

Quand les sourcils, imbibés de *khol*, ont dessiné plus nettement leur arc voluptueux ; quand les cils, à l'aide de la même préparation, baignent dans une ombre plus vigoureuse la nacre humide des yeux, ravivée encore par la teinture de *hennè* dont les contours des paupières sont mollement estompés ; alors que le blanc de bismuth et le carmin se sont mariés en teintes rosées pour adoucir et régulariser l'ovale des visages, et que le kermès liquide a fait trancher hardiment le rouge des lèvres sur le teint mat de la *hanum* comme une dissonance magistrale ; le costume intervient à son tour à la manière de la décoration sculpturale et pittoresque d'une œuvre d'architecture, qui développe à l'infini l'idée première de l'édifice et la fait valoir jusque dans ses moindres détails.

C'est ainsi que la *hanum* (dame) turque, dans de semblables intentions, emprunte aux somptueux brocarts de Damas, d'Haleb, ou des fabriques impériales du district de Constantinople, les étoffes splendides de son *entari* à longue traîne, et de son ample *chalvar*, sous lesquels disparaissent ses riches *paboudj* de velours incarnat brodés d'or et de perles fines. Le moëlleux tissu d'une ceinture en châle de Kachmyr sert à rassembler au besoin dans ses plis les pointes de la traîne de l'*entari* pour faciliter sa marche. Sa coiffure est une sorte de tortil de baron, à la tournure héraldique, incliné sur le haut du front. Des boucles d'oreilles et quelques bagues sont les seuls bijoux qui accompagnent ce costume, enrichi d'ailleurs, la plupart du temps, par un grand nombre de broderies d'or et de soie, et surtout d'*oya*.

L'oya, qu'on nomme aussi *bibil*, est une sorte de dentelle exclusivement fabriquée en Turquie, et plus spécialement dans la ville de Constantinople et sa banlieue. Le village d'Arnaout-keuï, sur la rive européenne du Bosphore, est renommé pour l'ingéniosité de conception et le fini de l'exécution de ses *oya*.

On confectionne l'*oya* sans aucun appareil *ad hoc*. Le procédé consiste à prendre le fil de soie, de lin ou de coton fin au bout du doigt, et à le faire courir sans dessin préconçu et à l'aide d'une longue aiguille, unique instrument de la brodeuse, en lignes croisées régulièrement, qui se résument en pétales de fleurs et en rinceaux d'ornements ou de feuillages. Ensuite on réunit, toujours avec l'aiguille, ces matériaux épars, pour en former des garnitures de cols et de coiffures, des bordures de vêtements, et autres ouvrages souvent très considérables et très compliqués.

Cette ornementation, qui tient à la fois de la dentelle, de la broderie et de la passementerie, sans pouvoir être absolument rangée dans aucun de ces trois genres, au premier desquels elle semble devoir plutôt appartenir, ajoute beaucoup de charme aux costumes orientaux, et les rend encore plus riches.

Lorsque les dames turques sortent, l'usage veut que toute cette richesse qu'elles étalent avec complaisance dans leur maison disparaisse complètement, sous une enveloppe qui les cache de la tête aux pieds, et ne laisse voir que leurs yeux. Ce complément extérieur de leur costume se compose du *feradjé*, pardessus en drap, mérinos, cachemire selon la saison, en forme de vaste robe à manches très amples, et qui retombe en arrière comme une dalmatique, et du *yachmak* ou voile de mousseline blanche, que les progrès de la civilisation moderne rendent de jour en jour plus transparent.

On parle beaucoup, en Occident, du système inique de réclusion qui retient systématiquement les dames turques chez elles. Rien n'est moins exact que cette croyance. Il suffit de passer quelques heures sur le pont qui relie la partie principale de la ville de Constantinople, communément appelée Stamboul ou mieux Islambol (ville de la foi), à son faubourg européen, résidence des ambassadeurs étrangers et de la population flottante, comprise sous les noms de Galata et Péra, pour se convaincre du contraire. En effet, on ne voit pas passer sur ce pont, soit pour aller d'une rive à l'autre, soit pour s'embarquer sur les bateaux qui desservent les deux côtes européenne et asiatique du Bosphore, moins de 80 à 90 dames vêtues du yachmak et du féradjé, contre 10 à 20 en robe et en chapeau, sur 100 femmes qui s'y présentent. De plus, on remarque que, tandis que les dames européennes ou prétendues telles sont généralement accompagnées d'un mari, d'un frère, ou de quelque autre parent ou ami qui les prend sous sa garde en leur offrant le bras, les dames turques vont et viennent en pleine liberté, absolument seules.

Figure 3: ÉCOLIER TURC.

Un autre préjugé occidental consiste à croire que l'instruction est rare en Turquie, qu'on l'y néglige, et même que peu d'Ottomans savent lire et écrire.

S'il s'agit, en effet, de la lecture et de l'écriture en langue européenne, cela n'est pas absolument faux, quoiqu'il soit rigoureusement vrai de dire que, dans les grandes villes telles que Constantinople, Andrinople, Smyrne, Brousse, Haleb, Damas, et beaucoup d'autres du même ordre ou moins considérables, il y a, sans comparaison possible, beaucoup plus d'Ottomans sachant lire et écrire le français, l'anglais, l'italien, l'alle-

mand, qu'il n'y a à Paris, à Londres, à Rome, à Vienne, à Berlin, de français, d'anglais, d'italiens ou d'allemands sachant lire et écrire le turc.

Toutefois, là n'est pas la question, car l'on ne mesure pas le niveau de l'instruction générale d'un peuple, à ce que nous croyons du moins, d'après sa connaissance des langues et littératures étrangères; mais bien d'après sa connaissance de sa propre langue, de sa propre littérature. C'est plus particulièrement l'instruction primaire qui sert ordinairement de base à de pareilles évaluations.

Or, il n'existe peut-être pas au monde un autre pays que la Turquie, où l'instruction primaire soit aussi répandue, où elle soit l'objet d'autant de soins, d'autant d'encouragements, d'autant de sacrifices de la part de l'Etat et des particuliers. Il n'y a pas sur toute l'étendue du territoire de l'Empire Ottoman, en Europe, en Asie, en Afrique, dans la plus petite bourgade, dans le plus infime village, une seule mosquée— et, dans les grandes villes, c'est par centaines qu'on compte les mosquées—qui n'ait dans ses dépendances au moins un ou deux collèges supérieurs, une bibliothèque, *une école primaire surtout,* en outre d'établissements de bienfaisance tels que fontaines, bains publics, *hans* pour les voyageurs, hospices et hôpitaux.

Il faut avouer, pourtant, que dans les écoles primaires turques, c'est le turc que l'on enseigne. On n'y apprend pas à lire et à écrire de gauche à droite ; mais bien de droite à gauche, de sorte que, pour un européen, c'est par la fin que l'écolier turc et son maître lui-même ouvrent leur livre et commencent à lire. Si c'est là qu'est le mal, si c'est en cela que consiste l'ignorance du peuple turc, elle est flagrante. On pourrait néanmoins poser ici un point d'interrogation : Commencer par la fin, n'est-ce pas un progrès ?

Quoiqu'il en soit, aucun moyen n'est négligé pour rendre l'étude, le séjour même de l'école agréables aux enfants turcs, pour les leur faire désirer, pour stimuler leur envie d'apprendre, pour ôter à leurs parents, s'ils sont pauvres, tout prétexte de les garder chez eux ou de les laisser vaguer par les rues, comme les gamins occidentaux. Sauf quelques rares exceptions, il n'y a pas de grandes maisons manufacturières en Turquie ; les parents ne peuvent donc pas, alléchés par l'appât d'un lucre malsain, sacrifier la vigueur, la moralité, l'intelligence de leurs enfants au démon industriel. L'enfant peut à la fois étudier et travailler en famille ; il a raisonnablement de temps de reste de part et d'autre, tant pour la maison, tant pour l'école.

Des revenus considérables, légués aux mosquées par les Sultans, les mères des souverains, les Vézirs, les riches particuliers, permettent de distribuer aux enfants, dans toutes les écoles primaires, une nourriture gratuite, saine et abondante. Il est même quelques écoles,notamment celle de la mosquée Validè Djedid, à Scutari du Bosphore, où on leur donne à chacun deux habillements complets chaque année, un pour l'hiver, un pour l'été.

Dans les écoles secondaires ou spéciales, dirigées par l'Etat, les élèves sont non seulement logés, nourris, habillés, etc., mais encore ils reçoivent une solde.

Quand un enfant turc se présente pour la première fois à l'école, une cérémonie touchante a lieu pour sa réception. Revêtu de ses plus beaux habits, paré de tous les bijoux, de tout l'or, de tous les joyaux que ses parents ou les amis de sa famille possèdent ou bien ont pû se procurer en les empruntant pour cette solennité, il est hissé sur un cheval richement caparaçonné, et promené en grande pompe dans tous les quartiers voisins de l'école. Ses maîtres, si c'est un garçon, ses maîtresses, si c'est une fille, vont à reculons devant lui pour règler la marche. On porte sur un coussin le Koran, la tablette à écrire, le petit meuble de bois précieux incrusté de nacre et d'ivoire, sur lequel il posera le livre saint. Tous ses camarades le suivent, rangés sur deux files, en chantant les strophes consacrées par le Prophète à l'utilité de la science, à la fraternité, au travail, à la tolérance ; en formant des souhaits pour leur nouveau condisciple ; en donnant des louanges à ses futurs précepteurs, à ses parents, au souverain. Les maîtres ou maîtresses, une longue baguette à la main, battent la mesure du chant, et donnent le signal, à la fin de chaque verset, pour que le chœur réponde *Amin !* On ne saurait croire avec quel entrain, quel feu, quel ensemble, ce cri général est poussé. Rien n'est amusant comme la mine joyeuse et troublée en même temps des jeunes maîtresses, quand l'excès de leur zèle a fait plus que d'entrouvrir leur yachmak, et montré à découvert leur joli visage. La gravité imperturbable des maîtres à longue barbe grise, dont les cris les plus sauvages, les mines les plus hétéroclites, les bouches les plus démesurément élargies ne peuvent altérer la placidité immuable, a bien aussi son côté réjouissant.

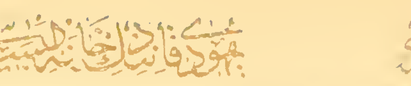
Au retour à la maison paternelle, une distribution de menue monnaie est faite aux pauvres.

La cérémonie terminée, l'écolier turc dépose ses brillants insignes de nouvel invité à la vie scolaire, pour n'en garder que le *tchanta* enjolivé de soleils et de croissants brodés en or, qui lui servira à porter son papier, ses crayons et ses *kalem* (roseaux taillés tenant lieu de plumes). Il remplace le fez de velours d'où pendent des plaques d'or, en forme de poires *(armoudié)*, des chapelets de sequins et des glands de perles, par le fez de feutre rouge tout uni. Un *yelek* rayé, un *salta* et un *chalvar* de drap ordinaire, une ceinture en châle de coton et soie mélangé, d'Halep ou de Damas, des *koundoura* (souliers) rouges ou noirs, tel sera son costume de tous les jours.



درسعادت

قسم اول — بشنجى لوحه



يهودى قادينلر خانمى البسەسى — ٢

ارمنى گلينى البسەسى — ١

رومى قزى البسەسى — ٣

2 1 3

Constantinople

PLANCHE V.

Figure 1 : MARIÉE ARMÉNIENNE.

A l'origine des cultes, alors que tout était mystère, les profondeurs les plus secrètes des temples recelaient des idoles ensevelies sous de longs voiles étoilés de métaux précieux, étincelants de pierreries. A leur conservation était attachée la destinée des empires, condamnés fatalement à périr si l'on osait les profaner. Nul ne pouvait pénétrer sans crime dans leur sanctuaire inviolable, sauf quelques rares initiés du plus haut grade ; et les pontifes suprêmes eussent craint eux-mêmes de contempler leur face auguste, qu'on dérobait à tous les yeux.

Ces divinités cachées, dont rien au dehors ne révélait la gloire, si n'est la pompe extérieure du temple, les cérémonies publiques, les sacrifices, étaient l'emblème de la puissance génératrice, adorée dans la faculté féminine, la fécondité, tandis qu'ailleurs on rendait les honneurs du culte au principe mâle fécondateur.

On voit dans le costume de la mariée arménienne un souvenir vivant de cette idolâtrie.

Dans une pose hiératique, droite et roide, les mains croisées, les bras collés le long du corps, elle se tient debout, immobile, à l'extrémité supérieure, à la place d'honneur du salon où les membres des deux familles et leur nombreux invités viennent à la file passer devant elle en la saluant profondément. Cette procession solennelle de parents, amis et connaissances dure quelquefois plusieurs jours. Pendant ce temps, la mariée arménienne ne bouge pas. Pas un des plis lourds, régulièrement apprêtés avec soin, de sa longue robe traînante, en épais tissu d'or et de soie, aux manches ouvertes, évasées et tombantes à partir de la saignée ; pas une fleur de sa couronne blanche ; pas un des plus légers détails de son voile de gaze ; pas un des fils d'or de cet autre singulier voile nommé *telpetché* qui couvre son visage, ses mains croisées, et descend jusqu'à ses pieds ; rien de sa personne ou de son costume ne se dérange, ne remue.

Ces témoignages de vénération rendus avec tant d'éclat à la jeune épouse, à la future mère de famille, et reçus par elle avec une si cérémonieuse gravité, sont évidemment une réminiscence du culte antique de la maternité universelle, réminiscence peut-être inconsciente, mais pourtant flagrante.

Figure 2 : JUIVE DE CONSTANTINOPLE.

Plusieurs quartiers de Constantinople sont presque entièrement habités par des Israëlites. Bien qu'il ne soient pas parqués, comme au moyen-âge, dans des enceintes qu'il leur est interdit de franchir, mais qu'au contraire ils jouissent complètement de la liberté de se loger où bon leur semble, les Juifs de Constantinople aiment à se grouper en petites sociétés exclusives, en centres religieux et nationaux. Ils se plaisent à se considérer toujours comme un peuple particulier séparé des autres, le peuple de Dieu, et se donnent eux-mêmes le nom de *Iahoudi*, quoique ce nom soit pris par toutes les autres communautés en mauvaise part. De préférence, quand on veut être poli—et la politesse est un devoir sacré chez les Turcs—on les appelle *bazirghian* (négociant).

Les principaux quartiers choisis par les Juifs, à Constantinople, sont Balata et Haskeuï, dans la Corne d'or, et Kouzgoundjouk, à l'entrée du Bosphore, près de Scutari.

On compte parmi les principaux banquiers, les plus riches négociants, et les employés et fonctionnaires de la Sublime Porte, bon nombre d'Israëlites. Ceux-ci sont appellés *effendi* et traités par leurs collègues musulmans et chrétiens sur le pied de la plus parfaite égalité. Les banquiers et négociants israëlites habitent Péra et Galata ; ils suivent en tout les usages européens et prennent sérieusement à cœur l'instruction et le bien-être de leurs coréligionaires, en faveur desquels ils fondent des écoles et n'épargnent aucun sacrifice. La classe moyenne se montre très sensible à ces bontés, et y répond avec empressement. La bourgeoisie israëlite a des cercles où toute personne honnête, patronée par deux membres, peut-être admise sans aucune difficulté, à quelque religion et à quelque nationalité qu'elle appartienne. Ces cercles sont cités parmi les mieux fréquentés.

En revanche, les Juifs de la classe inférieure, descendants pour la plupart de réfugiés espagnols ou portugais, sont encroûtés dans une ignorance systématique et infatués de leur suprématie politique et religieuse sur tous les autres peuples du monde. Ils repoussent avec entêtement toute innovation, tout progrès, toute amélioration, soit intellectuelle ou morale, soit même matérielle.

Les mœurs et les usages de cette classe sont presque les mêmes qu'au moyen-âge. Ils se croient toujours persécutés et fuient le contact des étrangers — c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas *Iahoudi*—plus que la peste. N'est pas considéré par eux comme *Iahoudi* tout ce qui n'est pas scrupuleusement attaché aux superstitions des mille et mille commentaires fantastiques du Talmud, y compris, *et surtout*, leurs bienfaiteurs, ceux qui les secourent dans leur détresse et qui cherchent à les faire sortir de leur ignorance crasse.

Ces hébraïsants émérites, qui ne savent pas un mot d'hébreu, résistent avec une opiniatreté digne d'un meilleur sort à toutes les tentatives faites par des gens de bien pour les éclairer. En suivant religieusement leurs vieilles coutumes, ils croient fermement vivre selon le cœur des patriarches. Si on leur disait qu'Abraham ne prélevait peut-être pas les intérêts de sa première mise de fonds sur le prix des allumettes chimiques vendues chaque jour par Isaac, on les étonnerait beaucoup. Ils pensent que Jacob nourrissait sa famille de têtes de poisson, par économie, et que les Prophètes ne savaient pas lire.

Qui sait si leurs chastes et criardes épouses elles-mêmes ne sont pas persuadées que leur costume, mélange hétéroclite des modes du Nord et de celles de l'Orient qui n'est pas, du reste, sans grâce, est un héritage direct leur venant de Rachel et de Lia ?

Un *yémèni* peint à grandes fleurs serre leur front et barre hermétiquement le passage aux boucles de leurs cheveux, plus ou moins agréablement remplacés par une bordure en *oya* blanc. Telle est la coiffure de rigueur chez les femmes juives de Constantinople ; l'oya surtout est de stricte obligation. Dans ces derniers temps, et par mesure d'économie, il a fourni le prétexte d'une nouvelle industrie : celle des fleurs plates en papier blanc découpé dont le principal centre de fabrication était à Kouzgoundjouk. On s'y procurait, pour une piastre ou deux (20 à 40 centimes) une garniture de tête en papier faisant, à vingt pas, absolument autant d'effet qu'une bande d'oya en soie de 30 ou 40 francs.

L'inventeur n'a pas fait fortune ; pourtant son invention avait un côté bien séduisant, le bas prix ; mais elle avait le tort commun à tous les inventions, elle etait nouvelle.— C'était très grave.

Rien autre chose de nouveau ne se présente dans le reste du costume des dames juives : un *entari* en soie rayée ou à carreaux, bordé d'une passementerie en fils d'or, et serré à la taille par une ceinture en châle ; un *hyrka* de couleur claire, pistache, lilas, café au lait, cuisse de nymphe, etc., doublé et bordé d'astracan blanc, de cygne ou de chat, et laissant dépasser depuis le poignet, au dessus duquel il s'arrête, les manches ouvertes de l'*entari*, qui pendent au moins jusqu'à l'extrêmité des doigts ; des *terlik* dans des *galoches* pour chaussure de ville, et dans la maison des *paboudj* ; quelques bijoux de poids, bon placement de fonds, facile à réaliser ; c'est là tout ou à peu près tout.

Figure 3 : JEUNE FILLE GRECQUE.

Quoique sa voisine, la jeune fille grecque de Constantinople est positivement aux antipodes de la juive. Autant cette dernière aime le suranné, l'immuable, autant l'autre aime la verte nouveauté, le fruit naissant et agaçant, la mode de l'année prochaine. Son *signô* (lisez chignon) est un monument où l'artiste capillaire a cherché à égaler l'architecte de la Suleïmaniè ; peut-être même à le surpasser. Au temps de la splendeur des *malakoff*, ensevelis depuis longues années dans les profondeurs incommensurables de l'oubli, c'était à Péra qu'on admirait les plus étonnants chefs-d'œuvre en ce genre de bâtisses d'acier. Aujourd'hui sorties de cage, les jolies oiselettes pérotes ont remplacé un édifice par un autre, leurs *tournures* n'ont rien à envier à leurs défunts malakoff, à leurs crinolines passées ; l'ampleur n'y est pas épargnée.

On trouverait difficilement, aux cours des souverains de l'Europe, dans les cérémonies du plus grand apparat, des robes à traînes plus longues, plus majestueuses, que celles qui balayent alternativement la poussière pendant l'été, la boue pendant l'hiver, derrière les pieds mignons des promeneuses de nos faubourgs.

Enfin, pour tout dire en un mot, elle sont femmes, et rien de ce qui concerne la femme ne leur est étranger.

Pourtant, il existe à Péra une classe intéressante de jeunes filles, aptes à toutes les élégances modernes, excepté à une seule : le chapeau. *Signô* tant qu'on voudra, *sapô* jamais ! Elles sont vouées au *fakiole*, sorte de petit fichu qu'elles tortillent avec grâce sur leurs cheveux, dont les extrémités nattiées y sont fixées par des épingles. Ces rebelles sont d'ailleurs habillées suivant toutes les prescriptions de la dernière gravure de modes arrivée de Paris.

Arrêtons ici notre revue des costumes de Constantinople, qui serait interminable s'il ne fallait garder une place suffisante pour ceux des Vilayets.

Pour en finir, disons que le district de Constantinople, outre la ville et sa banlieue, c'est-à-dire les deux rives du Bosphore, en Europe et en Asie, comprend aussi les îles des Princes, Kartal, Guebzè, Chilè en Asie ; et Souyolou, Tchataldja, Tchekmedjè-kèbir, Tchekmedjè-saghir, Terkos en Europe. Toutes ces localités ressortissent directement du grand Zaptïè (Ministère de la Police).

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

II.

VILAYET D'ÉDIRNÉ (ANDRINOPLE).



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET D'ÉDRINÉ (ANDRINOPLE).

Le vilayet d'Edirné, borné au Sud par le district de Constantinople, la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles et l'Archipel Ottoman ; au Nord par les monts Eminè et Khodja Balkan ; à l'est par la mer Noire et à l'Ouest par le Despoto Dagh, renferme dans ses limites l'ancienne Thrace.

Son chef lieu, Edirné, (Andrinople ou Adrianople) est l'Hadrianopolis des Romains. Cette ville est située au centre d'une vaste et agréable plaine, arrosée par trois grands cours d'eau : la Maritza (Hebrus), l'Arta et la Toundja. Des ponts monumentaux, dont l'un a été bâti par le célèbre maître Sinan, chef de la grande école d'architecture ottomane qui a illustré le règne de Sultan Suleïman-le-Magnifique et de ses successeurs, réunissnet ses divers quartiers.

D'immenses jardins de mûriers, de roses et d'arbres fruitiers, lui forment une ceinture diaprée et l'embaument de leurs parfums. C'est aussi pour elle une source de revenus importants. Les filatures de soie de Demirdech, à un kilomètre environ de la ville, jouissent d'une juste réputation sur les marchés européens. Il en est de même de ses cotons, produits des champs de cotonniers nains qui émaillent de leur verdure sombre et de leurs pompons blancs les rives de la Maritza. Des fabriques renommées d'huile essentielle et d'eau de rose, parmi lesquelles on cite au premier rang celles de Kizanlik, enrichissent cette province.

Les eaux et essences de roses d'Islimié sont aussi très estimées. La même ville, où se tiennent chaque année des foires qui rassemblent les négociants des pays les plus éloignés, a des fabriques d'excellentes armes et une manufacture Impériale de draps pour les troupes.

Tatarpazardjik possède des rizières qui nourrissent toute la Roumélie, et donnent lieu à des exportations considérables. Le blé, l'orge, les huiles d'olive et de sésame, les vins, la vallonée, le miel et la cire jaune, les fruits et légumes de toutes sortes abondent dans le vilayet d'Edirné, qui a pour spécialité de fournir régulièrement la majeure partie de l'énorme consommation de moutons du district de Constantinople et des villes principales de la Roumélie.

On y prépare aussi des cuirs, peaux et maroquins; du beurre et des fromages d'un goût exquis. La culture du tabac occupe un grand nombre d'habitants de cette province.

Gallipoli, dans le détroit des Dardanelles, a été la première possession, en Europe, des Ottomans, qui en ont fait la conquête en 1356 de l'ère chrétienne, sous le règne de Sultan Orhan. Andrinople, conquise par Mourad I, Houdavendighiar, en 762 de l'Hégire (1361) a été la capitale de l'Empire Ottoman depuis 767 (1366) jusqu'à l'époque de la prise de Constantinople, en 1453.

On fabriquait à Demotika (Didymoticа) des faïences qui rivalisaient avec celles d'Isnih (Nicée) et de Kutahiah ; les *djamis* d'Andrinople et de Constantinople, chefs-d'œuvre de maître Sinan et de ses élèves, leur doivent bon nombre des meilleurs matériaux de leur ornementation. Demotika est située sur la Maritza, non loin d'Andrinople ; le roi de Suède Charles XII s'y était réfugié.

La merveille de l'architecture ottomane, la Selimïè, érigée sous le règne de Sultan Selim II par l'illustre architecte Sinan, suffirait seule à justifier la prétention d'Andrinople au rang de seconde ville de l'Empire. C'est de ce splendide *djami* que Sinan lui-même disait : la mosquée de Selim I, à Constantinople, est l'ouvrage d'un apprenti ;
“ la Suleïmanïè est celui d'un architecte ; mais la Selimïè d'Andrinople est l'œuvre
“ d'un maître.”

On évalue à 150,000 environ le nombre des habitants d'Andrinople. L'élément chrétien y domine.

Toutefois, le chiffre de la population musulmane, dans cette ville et toute la province, ne peut pas être estimé à moins des deux cinquièmes.

Le costume des musulmans et des chrétiens d'Andrinople comporte certaines différences, qui, pour n'être pas absolument essentielles, sont pourtant assez caractérisées, comme on va le voir :





Andrinople

PLANCHE VI.

Figure 1 : HABITANT MUSULMAN D'ANDRINOPLE.

On peut augurer déjà de l'aspect général de ce costume, comparé à celui de l'habitant chrétien (figure 3), que le contingent actif de la population d'Andrinople, dans le sens propre du mot actif, celui qui va, qui vient, qui remue, qui travaille des pieds et des mains, de tout le corps, plutôt que de la tête (excepté, bien entendu, le personnel administratif) c'est le contingent musulman.

En effet, rien dans ce costume qui ne semble combiné rationnellement pour favoriser l'action. Le *potour*, serré sur les jambes, va s'élargissant du genou au dessus des reins ; mais sans prendre des proportions assez amples pour gêner la marche la plus rapide. Le *djamadan*, (gilet croisé), a des manches ni trop étroites, ni trop larges, comme il convient pour avoir les bras libres. Une épaisse et chaude ceinture de laine relie étroitement les deux parties haute et basse de l'habillement, et retient chaque pièce solidement à son poste. Le *tchepken*, ornement quand il fait chaud, supplément de clôture, double porte du corps qu'on ferme avec soin quand il fait froid, est de forme svelte et bien découpée, de façon à ne jamais embarrasser. Une fine broderie de soie et laine, noire et bleue, court sur toutes les pièces du costume et met en relief leur coupe élégante ; le *djamadan* et le *tchepken*, destinés à accompagner de plus près le visage, et présentant des surfaces planes régulières, servent de champ principal à ce thème ornemental à travers lequel se jouent d'innombrables fioritures. Les motifs principaux sont sobrement répétés avec de légères variantes sur les faces extérieures du *potour*, et reviennent étendre complaisamment toutes leurs complications les plus inextricables le long des fausses guêtres qui rejoignent les chaussures *yèmèni* rouges dont les pieds sont couverts. La tête est coiffée d'un *fez* à la mode de Constantinople, et un couteau à manche d'ivoire, reposant tranquillement dans sa gaîne de maroquin vert, est enfoncé dans la ceinture.

Figure 2 : CAVALIER MUSULMAN D'ANDRINOPLE.

Ici les mêmes préoccupations sont accusées plus nettement encore, et raisonnées avec la même lucidité. Ainsi, le *potour*, chez un cavalier, ne comportait pas cette étroitesse de jambes qui donne au contraire à la marche du piéton plus de fermeté. Moins de largeur par en haut permettait, en revanche, d'être mieux assis dans la selle à bords retroussés où s'encastre le cavalier turc. Ces corrections ont donc été faites, et le *potour* du cavalier musulman d'Andrinople a pris une forme plus égale, qui le fait ressembler davantage à un pantalon à la hussarde.

Quant au haut du costume, il a pris un peu plus d'ampleur que chez le piéton, car les mouvements d'un homme assis n'en deviennent que plus commodes alors que ses manches sont plus larges. Fussent-elles même un peu flottantes, il ne s'en trouverait pas plus mal.

Moins de broderies de soie et laine s'étalent sur le *djamadan* et le *tchepken* ; mais cette lacune est remplie avec avantage par les broderies d'or du *silahlik*, (ceinture de cuir à compartiments en forme de feuillets superposés, entre lesquels on passe les armes) et du *ficheklik* (cartouchière). Un long couteau, *yataghan*, un pistolet à pierre, sont là plutôt pour la parure que pour la défense, car les routes de la Roumélie sont sûres. Le *fez* est semblable en tout à celui du piéton ; mais il en est autrement des *yèmèni*, qui portent sur le devant un prolongement destiné à garantir les tibias du frottement des étriers ou plutôt des chaînettes ou des cordes qui les soutiennent.

Figure 3 : ARTISAN CHRÉTIEN D'ANDRINOPLE.

Voici un brave homme dont le costume entier dénonce au premier coup d'œil les habitudes casanières.

Son large et long *chalwar*, qui dessine depuis la ceinture jusqu'aux pieds des plis puissants, comme la statuaire les affectionne, n'est évidemment pas taillé pour la course. Il est plus que probable, également, qu'il se garde bien d'entreprendre un travail quelconque sans avoir au préalable ôté et plié proprement son *salta*. Sans cette





sage précaution, qu'une bonne économie domestique lui recommande d'ailleurs, il pourrait bien ramasser le long de ses manches plus de poussière de bois ou de limaille de métaux qu'il ne convient à un honnête menuisier, charpentier, forgeron ou bijoutier qu'il est sans doute.

On voit, du reste, rien qu'à la manière régulière dont sont agencés les plis de sa ceinture de laine bleue, que c'est un homme soigneux de ses habits comme de sa conduite, ce qu'on appelle un homme rangé. Tout au plus se permet-il, les dimanches et jours de fêtes, le petit verre de *raki*, sous la treille du café voisin, en compagnie de bons camarades d'atelier, comme lui peu dépensiers, point remuants ni querelleurs.

Il est patient : les boutons de son *yelek*, comme des fleurs de camomille rangées sur une seule file, sont alignés sans que l'un dépasse l'autre. Aucun n'a osé se permettre de rester déboutonné, ni d'emprunter la boutonnière de son voisin ; il faut respecter les préceptes du Décalogue.

Deux autres rangées de boutons pareils à ceux du *yelek*, mais qui n'ont jamais eu rien à faire avec les boutonnières, ou pour mieux dire les brides en passementerie, se déroulent en bon ordre des deux côtés de la poitrine de l'artisan chrétien d'Andrinople, et lui dessinent une sorte de second gilet en cœur ; c'est le *mintan*. Dûment garni de coton, convenablement matelassé et piqué, ce gilet de dessus à manches justes lui tient chaud l'hiver. L'été il le quitte pour travailler.

La coiffure de notre artisan est le *fez* de Constantinople ; sa chaussure, de bons bas de laine tricotés dans son ménage, et par dessus lesquels il met, pour sortir, des *yèmènis* rouges ou noirs.

PLANCHE VII.

Figure 1 : PAYSAN GREC DE MANASTIR.

Il ne faut pas confondre Manastir, village situé aux environs d'Andrinople, avec Monastir ou *Bitolia*, ville de la province de Selanik (Salonique), importante surtout comme position militaire.

Beaucoup de localités, en Turquie, portent le même nom. Sans doute elles le doivent à des circonstances semblables, qui s'y sont rencontrées autrefois de part et

d'autre, ou qui s'y rencontrent encore. Les *Manastir*, par exemple, sont ainsi nommés de monastères voisins de ces villes ou villages. Les *Yeni Chehr*, les *Yenikeuï*, ont été ou sont encore des villes neuves, des villages nouvellement bâtis. Ainsi des autres.

Le paysan grec de Manastir est déluré. Sa mise, sans être le moins du monde riche ni coquette, ne manque pas d'une certaine tournure libre et hardie, d'un petit air de crânerie qui sent fortement l'homme prédestiné à s'établir quelque jour dans la *Poli.* Il y deviendra immanquablement *bakkal* (épicier) et ses hautes connaissances en poids, mesures et calculs l'enrichiront.

Son *kalpak* en fin astracan noir, incliné sur l'oreille, donne à sa physionomie bien des avantages. Il porte déjà la chemise *à la franka* ; mais il apprendra, dans la grande ville, à ne plus nouer ainsi par dessus, d'une façon peu élégante, les cordons de son *yelek.* Son *aba* mitan, en *feutre* des fabriques locales, comme d'ailleurs le nom l'indique, est coupé sur le patron des vestes de garçons de magasin ; c'est encore un présage. Son *potour*, également en *aba*, a des poches ornées de passementeries blanches, et toutes les coutures en sont relevées de blanc. Il est en forme de culotte un peu bouffante, attachée au dessous des genoux par une jolie paire de jarretières rouges et blanches, ornées de glands, à des *tozlouk* (guêtres)—toujours en *aba*—qui ne couvrent pas le pied ; mais enveloppent seulement la jambe comme un fourreau. Sur ses *paboudj* de maroquin rouge pendent ses caleçons, œuvre de sa promise, dont pourtant il se montre peut-être un peu trop fier.

Le prix de ce costume complet ne dépasse pas—le croira-t-on ?—164 piastres — un peu moins de 33 francs.

Figure 2 : PAYSANNE GRECQUE DE MANASTIR.

Pour un prix à peu près pareil, 171 piastres—34 fr. 20 c.—la paysanne grecque de Manastir est vêtue de la tête aux pieds, chaudement, et même d'une façon assez coquette et très pittoresque.

Ce costume se compose d'une coiffure formée de deux pièces d'étoffe peinte, à grandes fleurs (*tchember yèmèni*), dont l'une est nouée en fichu sur la tête et la seconde posée en voile retombant sur le dos et les épaules ; d'une chemise de grosse toile à coutures bariolées, avec bordure brodée en tapisserie sur la poitrine, au bas des manches, et autour de la jupe ; d'un *aba*, veste collante sans manches, ouverte sur la

poitrine, en feutre de couleurs diverses, formant des dessins variés ; d'un *pestrika* (tablier) en tapis rayé, bordé de pompons rouges, blancs et jaunes ; d'un *tchokman* (jupon court) en *aba* de plusieurs couleurs, disposées par larges bandes transversales ; de deux ceintures, l'une toute unie, pour tenir chaud, l'autre rayée de couleurs vives, que l'on attache négligemment et qu'on laisse traîner jusqu'à terre. Enfin, pour terminer, des *yèmènis* rouges à pointes légèrement recourbées.

Figure 3 : FEMME BULGARE DE SCUTARI.

Il est inutile de répéter ici ce qui a déjà été dit à propos de Manastir ; le Scutari dont il est ici question n'a rien de commun avec celui d'Albanie ni avec celui du Bosphore. C'est un bourg des environs d'Andrinople, où se rencontre une de ces colonies bulgares nombreuses en Thrace aussi bien qu'en Macédoine, en Thessalie, en Epire et jusqu'en Servie, restes épars que Basile le Bulgaroctone a oublié d'exterminer.

Comme partout ailleurs, les Bulgares de Scutari sont cultivateurs. Leurs femmes portent un costume très simple, mais confortable, commode et gracieux. C'est, d'abord, un *bach eurtussu* (coiffure) qu'elles arrangent de manière à présenter l'aspect d'une toque ornée de broderies et de franges colorées, avec bouts pendants comme un couvre-nuque. Leur grande chemise de toile à coutures et bordures bariolées montre en entier ses larges manches ; son col montant entoure le cou d'une bande rouge comme d'une mince cravate ; elle est brodée en dentelures sur sa poitrine, que l'ouverture d'un *fistan* sans manches laisse apercevoir. Ce fistan, en *aba* noir, est orné de bandes en tapisserie. Il est serré à la taille par une ceinture en argent, sous laquelle est fixé le *foutah* (tablier) en laine quadrillée, à bordure en effilés. La chemise, plus longue que le fistan, le dépasse par en bas d'une largeur de main, pour montrer la broderie en tapisserie dont elle est ornée.

Les pieds sont nus ainsi que les jambes, car les femmes bulgares ne portent ni bas, ni caleçons. Elles se chaussent de *paboudj* rouges ou noirs, lorsqu'elles vont hors de leur maison.

PLANCHE VIII.

Figure 3 : CAVALIER MUSULMAN DE FÈLIBÈ.

Après Andrinople, la ville principale du Vilayet d'Edirné est Fèlibè ou Philippopolis, fondée ou restaurée par Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand. C'est une ville très commerçante ; ses manufactures de laine sont renommées et donnent lieu à d'importantes exportations. La Maritza s'y divise en branches nombreuses, qui arrosent des jardins fruitiers d'une étonnante fécondité.

Les habitants, dont une récente évaluation porte le chiffre à 45,000 environ, sont pour la plupart Grecs ou Bulgares. Les Musulmans sont, toutefois, parmi eux en assez grand nombre.

Le costume du cavalier musulman représenté ici offre une ressemblance facile à concevoir par la proximité du lieu et la parenté, avec celui du cavalier musulman d'Andrinople. Toutefois, on y distingue quelques différences saillantes ; par exemple, l'*aba* court, casaque de feutre blanc, qui passe par dessous le *djamadan* et le *ich entari* qui remplace ici le *mintan* et le *tchepken*, et qui, dépassant la ceinture et le *silahlik*, pend jusque sur le haut du *potour*. Le *silahlik* est d'ailleurs plus complètement garni ; il s'y trouve un pistolet et un couteau de plus ; deux bourses à tabac d'une dimension respectable prouvent que le cavalier est exposé à parcourir longtemps, dans ses voyages, des lieux peu fréquentés. Une bourse dite *tchakmak kècèssi*, c'est-à-dire bourse à pierres à fusil, que l'on peut voir détacher sa forme ovale ornée d'une étoile en broderie d'or à son côté, tendrait à démontrer que ses pistolets ne sont pas un vain objet de parade. Son *potour* est enfoncé dans des *kaltchin* destinés à tenir ses jambes au chaud pendant la traversée des Balkans, et les *tcharik* qui chaussent ses pieds donnent à penser que, en gravissant les sentiers montagneux, il doit souvent changer de rôle, et, tirant péniblement son cheval par la bride, de cavalier devenir piéton.





Figure 2 : BULGARE DE KOYOUNTÈPÈ.

Koyountèpè signifie *la colline aux moutons ;* c'est assez dire que les Bulgares, habitants de ce village voisin de Philippopoli, sont bergers pour la plupart.

On a quelque droit de s'étonner, de prime abord, en ne leur voyant d'autres pièces d'habillement, empruntées à leurs troupeaux, que le *kalpak* de forme bizarre qui couvre leur tête, et les *dolak* blancs, espèces de tuyaux en peau d'agneau garnie de sa fourrure, qui préserve leurs jambes du froid. Toutefois la grande proximité des fabriques d'étoffes de laine de Fèlibè, d'une part, le bon marché de ces étoffes, et d'autre part, le bénéfice considérable qu'ils tirent de leur commerce de moutons, en les vendant sur pied aux bouchers qui viennent chez eux les acheter, expliquent bientôt cette apparente anomalie.

Il sera facile de se faire une idée de l'importante économie qu'ils réalisent en s'habillant de préférence avec des *aba* manufacturés dans la province, si l'on considère que tout leur costume : *potour*, *yèlek*, *mintan*, *aba*, ceinture, y compris même la chemise et les objets que nous avons nommés en premier lieu, ainsi que leurs *tcharik*, chaussure favorite des habitants des contrées agrestes, coûte ensemble 210 piastres (42 francs.)

Figure 3 : BULGARE DE AHI TCHÈLÈBI.

Celui-ci est un habitant d'un village de plaine. Son costume est entièrement taillé et cousu, par les femmes de sa maison, dans les draps et les feutres de Fèlibè, métropole de ce canton.

Sa tournure est originale, à commencer par la coiffure, *fez* informe, sans *puskul* (houppe de soie bleue), entouré d'un *saryk* de laine noire à raies blanches, aux bouts flottants. Le *yelek* n'a rien de particulier ; mais l'*aba* court (veste) qui le recouvre a des manches tellement longues et larges qu'elles tombent presque jusqu'aux genoux. Avec de pareilles manches, on n'a jamais besoin de gants.

La même ampleur caractérise le *chalwar* monumental, qui ne peut parvenir à

enfouir ses plis énormes dans les vastes profondeurs des *kaltchoun* blancs, évasés et rabattus en retroussis, comme les bottes à entonnoirs vidées si glorieusement par le maréchal de Bassompierre à la santé des treize cantons suisses. La ceinture de laine bleue qui serre le chalwar à la taille est encore un assez joli morceau d'étoffe.

Bien des considérations pourraient ressortir, si on le voulait bien, des yèmèni rouges que le Bulgare de Ahi Tchèlèbi porte à ses pieds. On peut se borner à deux principales conséquences, qui en découlent immédiatement : la première a besoin d'être confirmée par une information locale ; mais elle est probable et consiste en ceci, à savoir que les gens chaussés de yèmèni sont nécessairement des habitants de villes, de gros bourgs et autres localités où la marche est favorisée, sinon par un pavage quelconque, du moins par un terrain naturellement sec et aplani. La seconde se passe de preuves. L'ensemble de leur costume, la prodigalité d'étoffe qui y règne, suffit et au delà pour démontrer que les habitants de Ahi Tchèlèbi sont des propriétaires ruraux fort à leur aise, qui, marchant sur leurs terres, ont la faculté de porter des chaussures relativement riches, et ne craignent pas trop de les user.

PLANCHE IX.

Figure 1 : FEMME BULGARE DE AHI TCHÈLÈBI.

Cette proposition reçoit une sorte de confirmation, difficile à nier, de la seule vue du costume de la femme bulgare de Ahi Tchèlèbi, quoique ce costume ne soit certainement pas très luxueux et que, chose rare chez les femmes, les bijoux n'y brillent presque, pour ainsi dire, que par leur absence.

En effet, que constate-t-on d'ordinaire dans le costume des femmes bulgares ? L'absence de toute lingerie autre que la chemise, le défaut complet de bas et de caleçons. Or ici nous trouvons des bas de laine rayés, un caleçon qui laisse voir ses plis bouffants par dessous la chemise, et de plus, chose qui prouve surabondamment l'aisance des habitants de ce bourg, et la bénignité du terrain qu'ils foulent de leurs pieds, ces pieds sont chaussés de *terlik* en *aba*, c'est-à-dire de pantoufles en feutre, chaussure de chambre s'il en fût jamais.

ادرنه ولايتی فلبه سنجاغی



2

Andrinople

1ère partie.



Quelque recherche se fait voir aussi dans l'étoffe imprimée de cette chemise, ouverte par devant et bordée de festons. Un petit *aba* court et fin la couvre par en haut, et le tablier à carreaux qui l'entoure est attaché sur cet aba même, à l'aide de simples cordons. La tête est couverte d'un fez autour duquel pendent des piècettes d'argent, et, ce qui donne à croire que les bulgares de Ahi Tchèlèbi sont musulmans, elle ramène devant son visage le pan de son *bach eurtussu*, fait d'un châle en fine laine garni de houppes, de franges et d'effilés.

Figure 2: FEMME GRECQUE DE HASSKEUÏ.

Encore un nom de village qui rappelle, aux environs de Philippopoli, les rives de la Corne d'Or.

Mais les Arméniennes et les Juives, habitantes de cette dernière localité, se révolteraient sans nul doute contre quiconque oserait leur proposer de porter, fut-ce un seul instant, le costume des grecques du Haskeuï Philippopolitain. Pourtant, s'il leur arrivait sous les auspices d'un journal de modes parisiennes, peut-être y regarderaient-elles à deux fois avant de repousser ce singulier *bachlik* tout hérissé de crètes cotonneuses, d'où pend jusqu'au bas du dos, en guise de voile ou de mantille — on ne sait trop lequel — une grande serviette à liteaux roses.

Cet *entari* échancré en écusson sur le haut de la gorge pour laisser passer le linon de la chemise, où jouent les chapelets de verroterie ramenés du haut du bachlik et formant une sorte de collier; cet *aba* long, espèce de redingote à la propriétaire; cet *eunluk* étroit, à carreaux rouges et jaunes; cette ceinture en tapis servant de fond et de repoussoir à une seconde ceinture en argent, aux épaisses agrafes curieusement repoussées; ces bas à raies transversales sur lesquels, chose étonnante, la femme grecque de Haskeuï ose marcher sans autre chaussure; tout cela ne manque pas d'un certain cachet rustique.

Mais ces bas sans souliers sont inquiétants. D'ordinaire, les paysans et paysannes préfèrent user les plantes de leurs pieds, endurcies à la fatigue, plutôt que de gâter ainsi de bonne laine, qui vaut de l'argent.

Figure 3: PAYSANNE DE BAÏDJAS.

Ce n'est pas celle-ci qui se permettrait un pareil massacre. Elle a, du reste, Dieu merci, le moyen de porter des *yèmèni*, et ce n'est pas de ce côté-là qu'elle épargne, ou bien le maroquin n'est pas cher à Baïdjas. Certes, il est bon d'être chaussée à l'aise, on le voit assez.

La coiffure de cette dame offre une particularité originale: le *bach askissi*, très répandu du reste en Thrace et en Macédoine. C'est le chignon local. A l'instar de certains chignons des mieux portés en Occident, il est composé d'étoupes; mais on ne cherche pas à les cacher sous les cheveux, dont elles sont chargées de grossir économiquement le volume. En Orient, on est plus sincère. Ici, l'étoupe se montre naïvement. Sans se mêler à la laine, elle s'y marie en longues tresses rondes, en cordelettes parsemées d'un peu de clinquant, de quelques faux sequins de cuivre jaune où l'on a grossièrement représenté un petit bateau, entouré d'une inscription en allemand. Des perles de verre parachèvent cette parure sans prétention, inventée par quelque perruquier de l'âge d'or.

Cela se pose derrière la tête, et retombe le long du dos, en nappe, en cascades, comme pourrait le faire une véritable chevelure. . . . .

“ . . . qui l'inonde ”
“ Plus longue qu'un manteau de roi. ”

En somme, cela fait bien. On y joint un petit fez à puskul étalé et frisé, et l'on roule en turban, autour de ce fez, un énorme *bach eurtussu* de grosse laine, qu'on noue sous le cou pour se préserver des angines.

Le *fistan* (robe) tout droit, sans aucun ornement, a le tort de cacher complètement les broderies de la chemise. Les paysannes coquettes rachètent cette imperfection en retroussant le bas des manches de leur *salta*, ce qui permet d'y étaler du moins les éclatants dessins des poignets de cette chemise; c'est toujours autant de gagné. Un tablier à carreaux, une ceinture de feutre rouge complètent ce costume, montant, avec la merveille de l'art capillaire citée plus haut, le *bach askissi*, à la somme fabuleuse de 210 piastres (42 francs).

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

III.

VILAYET DE TOUNA (DANUBE).



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE TOUNA (DANUBE).

Le vilayet de Touna est formé de la Bulgarie, (ancienne Mœsie inférieure et Dacie Trajane). Il est borné au Nord par la Serbie et le Danube, qui le sépare de la Roumanie. Au Sud il est séparé de la Thrace par la chaîne des Balkans ou monts Hœmus. Le vilayet de Selanik (Macédoine) complète ses bornes méridionales. A l'Est ses côtes sont baignées par la Mer Noire ; enfin, à l'Ouest, le vilayet de Prisren ferme ses limites du côté de l'Albanie.

Issus de race turque, les bulgares firent leurs premières conquêtes dans les pays slaves, où ils fondèrent un puissant royaume. Moins nombreux que leurs sujets, ils en adoptèrent bientôt les mœurs et le langage. Plus tard, lorsqu'ils entrèrent sur les territoires qui font aujourd'hui partie de l'Empire Ottoman, et qui ont conservé le nom de Bulgarie, ils étaient déjà slavisés.

En l'an 1396 de l'ère chrétienne, Sultan Baïzid I, Ilderim, acheva définitivement la conquête de la Bulgarie, commencée par ses prédécesseurs, et mit à mort son dernier roi. Depuis lors, cette province n'a jamais cessé d'appartenir à la Turquie. Un certain nombre de Bulgares ont embrassé la religion de l'Islam. La grande majorité de cette population professe le culte chrétien orthodoxe. Dernièrement elle a séparé son administration religieuse du patriarchat grec de Constantinople, et est actuellement dirigée par un exarque, dont l'autorité est reconnue par la Sublime Porte. Quelques Bulgares sont catholiques.

On peut considérer la Bulgarie comme un des pays les plus favorisés de la nature. Sa température générale est assez douce. Abritée par les Balkans, elle ne souffre ni des grandes chaleurs, ni des froids trop vifs, quoique ses principales pentes soient au Nord.

Ses productions naturelles sont le blé, l'orge, le maïs, le sorgho, la betterave, et des vins de table qui sont versés dans la consommation de Constantinople sous le nom de vins de France, sans soulever aucune réclamation de la part des étrangers. On y cultive le tabac et la soie sur une échelle considérable ; elle a des forêts de mûriers. Les bœufs, les moutons, les chevaux, abondent dans ses gras pâturages.

En outre des mûriers, l'une des principales sources de sa richesse, la Bulgarie possède d'immenses forêts de pins, de chênes et de hêtres, situées dans ses contrées intérieures. Ses montagnes renferment un grand nombre de sources chaudes et minérales. On cite particulièrement une fontaine qui, près des sources de la Nissava, sur la frontière Serbe, élève ses eaux tièdes en une colonne de l'épaisseur du bras, tandis qu'au pied de la même colline jaillit une eau limpide et glaciale, minérale comme la première. Roustchouk, ville fortifiée sur le Danube, est le chef-lieu administratif du vilayet de Touna. C'est là que réside le Vali (gouverneur général). Toutefois, Sofia, l'ancienne Sardica, ville considérable, passe généralement pour la principale ville de la Bulgarie, bien que l'ancienne capitale des rois bulgares soit Tirnovo, désignée comme résidence actuelle de l'exarque. Sofia est située sur la route de Belgrade à Constantinople et communique directement avec Sérès et Selanik. Son commerce est très actif. C'est une des positions les plus importantes de la Turquie. Elle couvre le défilé de Kapoulou Derbend.

Il y a peu de bulgares musulmans à Sofia. Le costume de ses habitants se rapproche plutôt de celui des populations grecques de la Macédoine que du costume bulgare proprement dit, porté sur les bords du Danube. On en jugera par la planche suivante :

PLANCHE X.

Figure 1 : BULGARE DE SOFIA.

Le bulgare de Sofia est vêtu de drap. Sa coiffure est le *fez* à la mode de Constantinople. Il porte un *djamadan* (gilet croisé) brodé en or ; quelques rares motifs de cette ornementation luxueuse sont repétés sur le haut de son *tcherken* gris, passe-

طونه ولايتى





menté de soie bleue ou noire le long de toutes ses coutures. Une ceinture de laine rouge, bleue, ou noire, fait de nombreux tours sur ses reins pour y rattacher son *potour*, de même étoffe et de même couleur que le tchepken, et relevé de passementeries du même genre, sans répétition des broderies d'or. Ce potour, large sur les cuisses, descend en collant aux jambes jusques sur les *yèmèni* rouges en forme de bateau qui chaussent les pieds de l'habitant de Sofia, et dessine le long de ses tibias deux écussons terminés en guêtres, qui ferment hermétiquement l'entrée de la chaussure, et défendent à la poussière et à la boue d'y pénétrer.

Quoiqu'il soit enrichi d'un assez joli travail en or et en soie, ce costume ne dépasse pas, en moyenne, le prix de 470 piastres (94 francs.)

Figure 2 : FEMME BULGARE DE SOFIA.

Une grande simplicité règne dans ce costume, économique et peu gênant. La nature seule fait tous les frais de la coiffure, et décide en souveraine absolue de son plus ou moins de beauté. Aucune modiste, aucun *artiste capillaire* même n'a rien à y démêler ; c'est une affaire d'intérieur, dont le ministre est le peigne de la famille. Une chemise de toile, sans manches, laisse les bras libres pour le travail du ménage, et les livre sans voile à l'admiration de l'hôte. Une jupe de laine blanche, rayée de noir, est recouverte par un vêtement tout local, en *aba* (feutre) noir nommé *sokman*, étroit sur la poitrine et évasé par le bas. Une ceinture brodée fixe au dessus des hanches cette pièce de l'habillement, dont quelques rares ornements tissés en laine blanche le long des coutures varient légèrement l'uniformité. Un *mintan* long, de même étoffe, et sans manches, sert de pardessus. Des pompons de laine blancs ou rouges l'agrémentent ; c'est à peu près la seule coquetterie que se permette sa propriétaire. Elle n'est pas ruineuse, car tout le costume revient, y compris les souliers, à 150 piastres (30 francs !...)

PLANCHE XI.

Figure 1: FEMME BULGARE DE ROUSTCHOUK.

Le costume de la femme bulgare de Roustchouk est un peu plus compliqué. Il est aussi plus caractéristique et plus pittoresque.

Toutefois, la coquetterie n'en est pas moins exclue. Il semble que ce sentiment, si légitime qu'il puisse nous paraître, soit ignoré de *la plus belle moitié* des bulgares ; du moins au cœur de leur ancien royaume, car nous avons vu en Thrace, et nous verrons en Macédoine, les restes féminins de leurs colonies se montrer plus sensibles au désir de plaire, naturel chez *le sexe faible.*

Quoiqu'il en soit, la femme bulgare de Roustchouk se contente, pour toute coiffure, d'un mouchoir *yèmèni* roulé autour de sa tête, et dont les bouts retombent sur ses épaules. Sa chemise de laine blanche, bordée d'ornements en tapisserie, dépasse le bas de son *entari* rayé, garni de broderies d'or, et se laisse voir par en haut à travers l'ouverture habilement ménagée d'un *yèlèk* pareil en touts points à l'entari. Deux ceintures, dont l'une est nommée *kèchik,* fixent ces vêtements sur ses robustes hanches, et y maintiennent un *eunluk* (tablier) bariolé de vives couleurs.

Un *boï keurku* sans manches, chaudement doublé de fourrures communes à l'intérieur, et bordé par devant, extérieurement, d'une palatine de fine pelleterie, est la plus riche pièce de cet habillement, que complètent des bas de laine blanche et des *yèmèni* rouges ou noirs à pointes recourbées.





Figure 2: BULGARE CHRÉTIEN DE WIDDIN.

Widdin, une des trois grandes places militaires de la ligne du Danube, est industrieuse et commerçante. Placée en vedette devant les défilés de la Transylvanie et la petite Valachie, elle couvre les approches de la Serbie et défend la route de Nich.

Ses habitants, en partie chrétiens, offrent dans leur costume de grandes ressemblances avec celui des Roumains, leurs voisins de la rive opposée.

Un des caractères principaux de ce costume, très original, consiste en ces larges broderies en application de drap bleu, vert, jaune et plus souvent encore rouge, qui forment, au moyen de réapplications en gansé, de coton blanc, de laine ou de soie, et quelquefois même d'or ou d'argent, des dessins bizarres ; mais élégants et gracieux, sur leurs lourdes pelisses de mouton, au poil tourné en dedans pour mieux les garantir du froid.

On en voit un parfait modèle dans le *boï keurku* de notre bulgare chrétien de Widdin. Avec une semblable pelisse, il peut braver des froids sibériens. Ses autres vêtements, en *aba* (feutre) blanc, sont également chauds, larges, aisés et pittoresques. Son *kalpak* en peau d'agneau noir lui a sans doute été légué par ce paysan du Danube que l'histoire romaine a rendu célèbre. Son *kyssa entari* (robe courte) de coton rayé et et le *boï entari* en aba qui le recouvre sont serrés à la taille par une épaisse ceinture de laine rouge. Son *potour* en aba est renforcé sur les jambes par des *kaïche* (bas de chausses) par dessus lesquelles viennent se nouer, à la façon du cothurne antique, les cordelettes de laine de ses *tcharik*, sorte de chaussure en peau brute qui tient le milieu entre *l'espadrille* et le *mocassin*, plus façonnée que celui-ci, moins ouvragée que l'autre.

Les habits en peaux de mouton du vilayet de Touna sont l'objet d'une fabrication importante. Un seul tailleur de Toultcha : Stoyan, produit chaque année, en ce genre, six mille pièces d'habillement dont voici les prix en détail :

Manteau *(boï keurku)*	francs	18
Veste *(kyssa keurku)*		13,50
Pantalon *(potour)*		15,75
		47,25.

La consommation des manteaux étant moins grande, à ce qu'il parait, que celle des pantalons, ce qui s'explique facilement, puisque ces vêtements sont à l'usage d'agricul-

teurs, de laboureurs, de jardiniers, qui ôtent leurs vestes pour travailler, et ne mettent guère leurs manteaux que pour aller à la ville, la production du tailleur Stoyan se chiffre ainsi :

1000 manteaux à 18 francs	18,000 francs.
2000 vestes à 13·50 „	27,000 „
3000 pantalons à 15·75 „	47,250 „
Chiffre d'affaires	92,250 francs par an.

Figure 3 : BULGARE MUSULMAN DE WIDDIN.

Le costume du bulgare musulman de Widdin est plus leste, plus dégagé, plus pimpant et plus chargé de curieuses broderies que celui de son compatriote chrétien. En revanche, son aspect est moins *cossu*. Contrairement aux idées reçues en Occident, il semble que le chrétien représente ici le gros propriétaire rural, et que le musulman, attaché à la terre par des liens moins intimes, ne soit pas aussi sûr que l'autre de son avenir. On devine le premier assis, le dimanche et les jours de fêtes, après la messe, sous le figuier au pied duquel sont enfouis ses écus, et buvant tranquillement, glorieusement, le *raki* distillé dans ses domaines, tandis que le second s'évertue encore à tenter à la ville et à la campagne toutes les chances possibles de fortune, par un travail constant et infatigable. Peut-être est-il déjà sur la voie ; mais certainement les heures de loisir ne sont pas communes pour lui ; probablement il se les reprocherait.

Tout dénote en lui le travailleur. Rien n'entrave ses mouvements. Son *kyssa kurk* ingénieusement embelli de rosaces et de rinceaux, descend à peine jusqu'à la ceinture rouge qui serre étroitement à ses reins le bas de son *yelek* à boutons en grelots, conjointement avec le haut de son *potour*. Entre les arabesques qui dessinent leurs courbes capricieuses d'un bout à l'autre de ce vêtement indispensable, on voit distinctement apparaître des poches, indice de la prévoyance de celui qui le porte, et preuve en même temps que son léger trésor est facilement transportable. Quand un Bulgare a des poches, c'est qu'il n'est pas propriétaire, puisqu'il ne confie pas à la terre un argent qui, sur sa personne, n'est qu'une pierre d'achoppement pour les autres et pour lui-même. Comment résister à la tentation ? Non pas qu'il craigne les voleurs ; Dieu merci, on est honnête en Bulgarie. D'ailleurs, n'a-t-il pas des poings vigoureux, et quelque part un bon couteau, dans ces mêmes poches ? La tentation, c'est le *raki*. Il est vrai que notre homme est musulman ; mais il ne faudrait pas trop compter là dessus, car avant tout il est bulgare.

Un *mintan* et un *tchepken* dont le *kyssa entari* ne laisse passer que le bout des manches, sont avec le *yelek* les seules pièces de ce vêtement qui soient confectionnées en étoffe, car le *potour* même dont nous venons de parler est en peau de mouton à la laine fine et serrée, tournée en dedans. Le *kalpak* est en agneau noir et les *yèmèni* en maroquin rouge.

Les maisons bulgares ont ceci de remarquable qu'elles sont extraordinairement basses. Un paysan de haute taille peut s'appuyer sur le bas de son toit, qui, du reste, étant prolongé pour former le plafond d'une galerie couverte qui s'étend autour de la cour, descend ainsi beaucoup au dessous du plafond des chambres. Toutefois, ces chambres elles-mêmes manquent essentiellement d'étendue en hauteur, non seulement dans les maisons de paysans; mais même dans les villes. On risque toujours de s'y cogner le front à quelque corniche. Chez les paysans, les fenêtres n'ont pas de vitres. On colle du papier huilé sur les chassis quand il fait froid. Il n'y a de cheminée que dans la cuisine, inconvénient peu grave d'ailleurs, vu l'usage encore général en Turquie de chauffer les appartements au moyen d'un *mangal* (brasier).



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

EN 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

IV.

VILAYET DE PRISREN ET SKODRA (PERZERIM ET SCUTARI D'ALBANIE.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE PRISREN ET SKODRA

Ces deux gouvernements comprennent la Mœsie supérieure et la Haute Albanie. Ils ont pour bornes, à l'est, le Vilayet de Touna (Danube) et au nord ce même Vilayet et la Serbie ; au sud, les vilayets de Selanik (Macédoine) et de Yanïa (Basse Albanie); enfin, à l'ouest, la mer Adriatique, le Karadagh (Montenegro) et le Vilayet de Bosna.

Prisren est bâtie en amphithéâtre sur les bords du Drin blanc, qui coule dans une direction opposée au cours du Drin noir, descendant d'Okrida par les cantons du haut et bas Dibre. Ces deux rivières se rencontrent et s'unissent près de Stana. De là les deux Drin réunis parcourent une belle et riche vallée habitée par des Mirdites, tribu d'Albanais catholiques, et vers leur embouchure, ils arrosent les 32 villages du canton de Zadrina.

On croit que Prisren est la véritable Justiniana Prima, patrie de l'empereur Justinien. C'est du moins l'opinion des indigènes. Le château-fort qui domine cette ville a été la résidence de rois Serbes.

Les fabriques d'armes à feu et d'armes blanches de Prisren sont très renommées à juste titre. Tout ce qui en sort est d'un fini rare et précieux, depuis le canon d'acier damassé des fusils et des pistolets, jusqu'aux magnifiques crosses incrustées d'argent qui leur servent de monture. Les sabres de Prisren sont d'une trempe excellente, et si richement ornés, avec un goût si exquis, qu'il faudrait remonter à l'époque de la Renaissance italienne pour trouver dans les autres parties de l'Europe quelques chefs-d'œuvre artistiques dignes de leur être comparés.

Cette ornementation est essentiellement orientale. Elle a son principe dans l'art

Ottoman. Les incrustations d'argent, les damasquinures élégantes et fantastiques qui couvrent les armes albanaises de leurs méandres savamment compliqués prennent le même point de départ pour leur composition ornementale que la décoration des édifices. L'art ottoman tout entier est appuyé sur des bases uniques; et jusqu'au moindre fabricant de porte-cigarettes procède, d'un bout à l'autre de l'Empire, en vertu de traditions artistiques communes aux architectes, aux peintres, aux sculpteurs, aux orfèvres, aux potiers, aux menuisiers, enfin à l'industriel le plus humble, à l'artisan le plus infime aussi bien qu'aux artistes de l'ordre le plus élevé. Tout objet fabriqué est plus ou moins, en Turquie, un objet d'art. Une jupe brodée vaut un panneau de marbre sculpté, un plafond de palais, une arme. On en jugera par la planche suivante :

PLANCHE XII.

Figure 1 : FEMME MUSULMANE DE PRISREN.

Sans parler du goût élevé, du sentiment profond de la grâce et de l'harmonie, qui se révèlent dans tout l'ensemble de ce riche costume, somptueux, éclatant, et pourtant sévère ; que dire de ce *belmich* (veste) et de ce *djubbè* où l'art du brodeur a retracé en or et fixé sur le velours les rêves splendides de son imagination ? Cela ne vaut-il pas tout un poëme ?

Rien, dans ce luxe étincelant, qui sente le Midas ; c'est un luxe à la façon du siècle de Périclès, ou mieux encore du siècle d'Haroun-al-Rachid ; un luxe d'Alcibiade ou de Barmécide. L'or ruisselle de tous côtés, mais sans ostentation bourgeoise. C'est une œuvre d'art du meilleur aloi.

Tout en est sagement pondéré, le choix des étoffes qui servent de fond a été raisonné, tant au point de vue de l'utilité, de la durée, du bon usage et même d'une certaine économie relative, qu'au point de vue du *bien paraître*.

Voyez comme cet *entari* de soie rayée, avec sa bordure en large ganse d'or et les boutons à côtes de son corsage, ouvert pour laisser voir les fines teintes argentines de la chemise en soie lamée et crespelée, (*bouroundjouk*), se relie harmonieusement à l'ensemble de la toilette. Il ménage habilement la transition entre les fouillis d'arabes-



Planche XII



ques du *djubbè* et du *belmich*, entre les tons intenses des étoffes de ces vêtements et le blanc soyeux de la chemise. De même, celle-ci marie agréablement ses reflets semi-métalliques à la nacre mêlée d'ambre des chairs, qu'elle couvre sans les cacher. La chevelure tombe en flots sur les épaules; un semblant de fez au *puskul* floconneux étalé en rond, et tout garni de piécettes d'or, contraste vigoureusement avec leur noirceur. Une pièce de monnaie plus grande que les autres pend sur le front, entre les yeux, et s'y balance. Des boucles d'oreille en filigrane sont les seuls bijoux qui accompagnent cette coiffure.

Une ceinture éclatante, à larges raies de couleurs tranchées, serre doucement la taille sans gêner les mouvements. Un caleçon de soie lamée tombe sans affectation sur de fausses guêtres qui rappellent au bas du costume l'intensité de tons, le brillant et la richesse de ses pièces principales, afin que le blanc du linge ne forme pas une dissonance choquante avec la soie rayée des bas et le maroquin rouge des *paboudj*.

Tout le costume, entièrement en soie, velours et or, dont le travail fait plus que de quintupler la valeur, coûte, à Prisren, 3700 piastres environ, soit 740 francs. Rien que la broderie du *djubbè* vaut réellement davantage, si on l'estime en proportion de sa beauté.

Figure 2 : PAYSAN DES ENVIRONS DE PRISREN.

Le paysan des environs de Prisren craint le rhume, à ce qu'il parait. Il prend, de concert avec son tailleur, qui n'est autre que sa femme ou sa fille, de sages précautions contre les fluxions de poitrine et les catarrhes. Nous ne nous pouvons pas l'en blâmer.

Il craint aussi les engelures et les crevasses, car il a des gants; c'est un sybarite consommé. En examinant avec soin les *tcharik* qui le chaussent, on verra qu'il s'est prémuni avec le même soin contre les cors aux pieds. Que celui qui porte des bottines vernies et n'a pas de durillons lui jette la première pierre, sans en rien dire à son bottier.

Peut être est-ce ici le lieu de placer quelques observations sur la confection des gants et des *tcharik* en Turquie.

La matière première des gants, prise dans la localité fabricante elle-même, varie suivant la nature de la plus grande production textile des diverses provinces de l'Empire Ottoman, ou du moins, ce qui probablement revient au même, suivant la nature du textile qui coûte le moins cher sur les lieux.

Ainsi, par exemple, dans l'île de Chypre, c'est le coton. A Trébizonde, c'est la laine. A Mételin, c'est la soie. A Erzeroum et à Angora, c'est le poil de chèvre.

Comme on le voit, la matière choisie dans chaque province pour la confection des gants peut donner la mesure de sa plus grande production textile, ou, si l'on préfère poser ainsi la question, elle indique quel est le produit textile qui coûte le moins dans la localité manufacturière.

Tous ces gants sont fabriqués par les mêmes procédés, quels qu'en soient les matériaux et de quelque endroit qu'ils viennent. Invariablement, il sont à longs poils, extérieurement, et intérieurement ils sont légèrement feutrés. Rien n'est plus rationnel et mieux approprié à la destination des gants, qui doivent naturellement et avant tout tenir chaud aux mains ; mais en revanche, on doit l'avouer, rien n'est moins élégant; il y a loin d'une paire de gants parisiens, JOUVIN ou autres, à une paire de gants turcs ; tout un monde les sépare, ils sont le résultat de deux ordres d'idées diamétralement opposés.

Quant aux qualités commerciales proprement dites : le bon marché, la solidité, la durée, les gants turcs les possèdent à un haut degré. Quoiqu'il n'existe pas précisément ce que l'on appelle de grandes fabriques de gants en Turquie, la production répond largement aux besoins de la consommation ; et si la demande augmentait, elle pourrait facilement y satisfaire.

En effet, les monastères, en Chypre, à Trébizonde, à Mételin, à Salonique et enfin partout, en Turquie, forment autant de moyens centres manufacturiers dont la force productive ne déploie pas toutes ses ressources, car elle est modérée par la production du travail en famille, avec lequel elle ne saurait lutter sur le terrain du bon marché.

Un couvent chypriote produit, chaque année, 40,000 paires de gants de coton à 16 piastres (3 francs 20 centimes.) Les couvents de Trébizonde en fabriquent autant, en laine, au même prix. A Mételin, un autre établissement religieux confectionne par an 30,000 paires de gants de soie à 17 piastres (3 francs 40 centimes). La fabrication de Salonique, laine et coton, ne s'élève guère, annuellement, qu'à 20,000 paires de gants à 22 piastres (4 francs 40 centimes).

En regard viennent se placer les produits du travail en famille, où la valeur de la main d'œuvre est assez difficile à évaluer ; mais, d'après les chiffres fournis par les ouvriers eux-mêmes, chiffres auxquels ils estiment leur travail, non comme prix de revient seulement, car ils se montrent très satisfaits de livrer sur ce pied aux acheteurs autant de gants qu'ils en demandent, la moyenne d'un prix de vente comprenant des bénéfices honnêtes est de 10 piastres (2 francs) par paire de gants.

Les familles d'Angora accusent un chiffre de production annuel de 150,000 paires de gants en poils de chèvre, la plupart destinés à l'exportation dans les autres provinces de l'Empire, et dont le prix varie entre 5 et 10 piastres (1 et 2 francs). La ville d'Er-

zeroum n'en produit pas moins ; mais ses prix sont plus élevés ; une paire de gants de laine coûte, sur cette place, 14 piastres (2 francs 80 centimes).

Les *tcharik*, chaussure ordinaire du paysan ottoman, valent en moyenne, dans tout l'Empire, environ 13 piastres (2 francs 60 centimes). Chacun les fabrique pour soi, sauf quelques rares exceptions.

En outre de ces pièces importantes, quoique accessoires, de son costume, le paysan des environs de Prisren porte un long *dolama* en *aba* gris, bordé de broderies noires en gansé, par dessus un *tchachkir* ou pantalon à larges guêtres de même étoffe,un peu plus orné, dans le même genre. Il est coiffé d'un fez rouge auquel le capuchon de son *tchordjna*, le plus souvent rabattu, imprime des formes fantastiques, qui feraient le désespoir des élégants de Constantinople ; mais il n'y regarde pas de si près ; pourvu qu'il soit garanti des rhumes de cerveau, cela lui suffit.

Tout confortable qu'il est, le costume du paysan de Prisren ne coûte pas cher ; tout compris, il vaut 485 piastres, soit 97 francs, et il est pour ainsi dire inusable. L'aïeul le lègue à ses petits enfants.

Figure 3 : PAYSANNE CHRÉTIENNE DE MATEFSÉ.

Matefsé est un village situé dans les environs de Nich, l'antique Naïssus, patrie de Constantin-le-Grand, et dont on attribue la fondation à Philippe, roi de Macédoine père d'Alexandre. La route de Constantinople à Vienne passe non loin de cette ville, chef-lieu d'un *sandjak* important.

La simplicité originale du costume des paysannes de Matefsé dit assez qu'elles sont d'origine bulgare. Elles descendent en droite ligne de ces anciens dominateurs de l'Albanie, de la Macédoine et de la Serbie, dont l'empereur Basile anéantit l'empire.

Une coiffure ornée de pièces de monnaie et de plaques de métal, avec couvre nuque qui peut être ramené par devant au besoin ; une chemise de laine blanche couverte sur la poitrine et par le bas de bandes de broderies en point de marque ; un court tablier en tapis ; des *paboudj* à houppes en rosettes ; des boucles d'oreille ; tel est l'ensemble d'une toilette aussi peu prétentieuse que commode et à bon marché.

Un détail remarquable chez les femmes bulgares, c'est que contrairement à l'usage généralement établi dans toutes les provinces Ottomanes, et suivi par les hommes

aussi bien que par les femmes de toutes races, elles portent rarement des bas ; mais jamais de caleçons.

PLANCHE XIII.

Figure 1: HODJA DE SKODRA.

Skodra, (Scutari d'Albanie) chef lieu du gouvernement particulier du même nom, est la ville principale de la haute Albanie. Elle est située entre le Boïana et le Drinassa, au confluent de ces deux cours d'eau et à l'endroit où le premier sort du grand et pittorsque lac de Scutari, auquel il sert de débouché dans la mer Adriatique. Le lac de Skodra a environ 30 kilomètres de long sur 12 de large. Skodra, encore aujourd'hui défendue par d'anciens châteaux-forts et entourée d'une vieille muraille, était la Forteresse d'Iskender bey. Elle a été bâtie du temps de Pyrrhus.

On fait à Skodra un grand commerce de poissons pêchés dans le lac. Voici comment un voyageur, géographe célèbre, décrit cette pêche :

" Les pêcheurs de lac de Skodra prennent un poisson nommé *scoranza* de la
" manière suivante :

" Il y arrive à certaines époques des essaims d'une espèce particulière de cor-
" neilles, regardées comme sacrées. Les habitants posent alors de grandes nasses
" dans les rivières et dans les lacs. Le prêtre grec, ou bien l'imam, arrive pour donner
" sa bénédiction, et pendant cette cérémonie les corneilles restent tranquilles sur les
" bords de l'eau et sur les arbres. On jette dans les flots des grains bénits qui, flottant
" sur l'eau, attirent une innombrable quantité de poissons à la surface. A l'instant,
" les corneilles s'élancent sur eux avec des cris perçants, et les poissons effrayés se ré-
" fugient par milliers dans les nasses."

" On abandonne régulièrement aux prêtres et aux corneilles une partie de la pê-
" che ; aussi reviennent-ils les uns et les autres exactement au rendez-vous."

Les autres principales industries de Skodra sont les fabriques d'armes et de lai-

اشقودره ولايتی

١ اشقودره خوجه قیافتی

٢ اشقودره خرستیان پاپاز قیافتی





nages, et la construction des navires. Les habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de chrétiens, les uns catholiques, les autres grecs orthodoxes, jouissent généralement d'une honnête aisance, due à leur travail. Beaucoup sont riches. La pauvreté est presque inconnue en Albanie.

On peut en juger du reste, par l'aspect cossu du costume du *hodja.* Quoique sans aucun luxe, ce costume donne l'évidente idée que celui qui le porte est à son aise. La matière première est un drap solide, sans trop de finesse ; mais aussi sans grossièreté, ressemblant beaucoup à ces produits renommés des fabriques d'Elbœuf, qui ont fondé à si juste titre la réputation des manufactures normandes. On n'y voit aucun ornement, mais tout en est ample, large, commode. Le caractère particulier de ce costume est surtout l'ampleur et le comfortable. Tous les détails se combinent entre eux pour se résoudre dans un ensemble dénotant, chez celui qui en est revêtu, cette médiocrité dorée chantée par le poëte latin. Le *saryk*, blanc comme les neiges du Pinde, fait valoir les teintes rosées, les chairs fraîches et souples du vénérable instituteur. Le volumineux *puskul* qui tombe de son fez sur ses épaules, qui sont un peu arrondies par l'habitude qu'il a de se pencher sur les livres, donne à son visage un certain air de majesté scientifique, en complétant ainsi l'effet produit naturellement par sa barbe grise et ses lunettes, qui le désignent à la vénération de ses jeunes élèves.

Par dessus le *mintan* de coton imprimé qui couvre sa poitrine, un *yèlèk* de drap bleu foncé sans manches, s'épanouit en cœur avec sa garniture de gros boutons en passementerie, coupés à facettes. Une ceinture de châle blanc à raies et fleurettes rouges consolide et fixe à sa taille les extrémités des vêtements supérieurs, et les unit au *chalwar* de drap, d'un bleu plus clair et grisâtre, qui s'harmonise avec le *dolama* sans manches, tombant jusqu'aux pieds, et recouvert par le *binich*, de même couleur que le yelek.

Les manches du mintan laissent passer, en forme de manchettes, l'extrêmité d'une chemise de fin lin dentelée sur les bords, recherche qui ne semble pas absolument exempte de coquetterie, car le binich lui-même, à cet endroit, s'ouvre largement et pend plus bas que les genoux. La chaussure se compose de *mest* et de *paboudj* en maroquin rouge.

Figure 2: PRÊTRE CHRÉTIEN DE SKODRA.

Moins majestueux que le costume du Hodja, celui du prêtre chrétien donne à penser qu'à Skodra le pasteur chrétien et ses ouailles vivent ensemble sur le pied d'une douce et respectueuse familiarité.

En effet, rien d'exclusivement sacerdotal ne vient, dans ce costume, imposer au troupeau orthodoxe d'une manière trop nette, trop précise, trop impérative, des marques extérieures de respect envers son chef spirituel.

Sans doute il ne veut devoir qu'à lui-même, à son mérite personnel, des témoignages d'estime dont il s'efforce de se rendre digne.

Qu'il en soit réellement ainsi ou autrement, il n'en est pas moins vrai que le prêtre chrétien de Skodra ressemble presque, par son habillement, au premier laïque venu.

Un fez d'une couleur rouge, un peu plus foncée seulement que la teinte abandonnée au commun des martyrs, remplace sur sa tête le *kalpak* traditionnel, et un *puskul* convenablement fourni de flots de soie bleue vient ajouter encore sa note particulière au concert mondain dans lequel tout le reste de son habillement fait sa partie.

Chemise de soie cuite, dite *beurundjuk*, à col élégamment renversé sur le *dolama* sans manches ; *yèlèk* modestement croisé sur la poitrine, il est vrai, mais un peu bas, peut-être; *chalvar* d'étoffe lustrée, à mille plis; ceinture de laine rouge, pleinement justifiée au point de vue hygiénique, mais n'ayant certainement rien d'ascétique ; bas blancs soigneusement tirés ; *yéméni*, noirs le plus souvent, mais que rien n'empêche d'être rouges ou jaunes ; *djubbé* à manches retroussées à l'instar de la casaque des mousquetaires français du temps de Louis XIII ; tel est l'ensemble d'un costume qui, à ce qu'il semble, pourrait aussi bien être celui d'un bon bourgeois *arnaout* que celui d'un prêtre.

PLANCHE XIV.

Figure 1 : DAME MUSULMANE DE SKODRA.

Par un caprice bizarre, mais charmant, les dames musulmanes de Skodra se coiffent d'une sorte de casque en étoffe tissée d'or, surmonté d'un *tépélik* en forme d'aigrette, d'orfèvrerie, qui se visse dans une épaisse plaque d'argent doré, gravé, repoussé et niellé. Cette coiffure, bordée sur le front d'une triple rangée de sequins suspendus à des chaînettes de métal précieux dont quelques-unes, beaucoup plus longues





que les autres, relient le casque à un poitrinal également formé de rangs multipliés et superposés de monnaies d'or et d'argent, leur donne un petit air brave très décidé.

Leur *entari* court, en soie brochée à grandes palmes, tailladé aux manches en forme de queue d'écrevisse, s'ouvre par devant et laisse entièrement à découvert la chemise transparente, en *beurundjuk*, qui seule couvre leurs seins. Un *djubbé* sans manches couvre jusqu'à mi-jambes leur dos et leurs côtés, sans rien cacher du devant du costume, qu'il rehausse de ses découpures fantastiques et de ses broderies aussi riches que compliquées.

Dans une boutonnière de ce djubbé, est passé le mouchoir de linon transparent, brodé aux quatre coins de grands fleurons d'or, formant un pendant naturel à la serviette de coton pelucheux à bordure ouvragée, à sextuple étage de soies de couleurs diverses et de paillettes, dont les bouts retombent sur le *chalvar* de satin à bouquets brochés, parallellement à ceux d'une ceinture en épais tissu de fils d'or et de soie à carreaux, garnie de longues tresses et de houppes éclatantes. Le bas du chalvar arrondit sa garniture de broderie d'or comme un magnifique bracelet, autour de bas blancs bien tirés enfoncés aux extrêmités dans des *paboudj* de velours incarnadin, où, du sein de feuillages d'or, s'épanouissent des milliers de fleurettes de perles fines.

Figure: 2 DAME CHRÉTIENNE DE SKODRA.

D'une tournure à peine moins belliqueuse que celle du couvre-chef des dames musulmanes de Skodra, la coiffure des dames chrétiennes, au lieu d'affecter la forme d'un casque, prend l'apparence du mortier dont les nobles chevaliers, hôtes et alliés d'Iskender bey, couvraient leurs longues chevelures blondes dans les graves conseils qui décidaient de l'ordonnance de leurs batailles, ou dans les joyeux banquets où, faisant circuler de main en main le vidercome, ils buvaient largement à leurs victoires.

Il suffit aux dames chrétiennes de Skodra, pour se donner cet aspect héroïque, de poser sur leur tête avec art une simple serviette de coton brodée de soie et d'or, entourée d'un large et épais galon rouge serré sur leurs tempes. Les bouts de la serviette forment de chaque côté du visage un accompagnement gracieux aux anneaux souples et lustrés de leurs cheveux tombant en nappes ondoyantes. Des boucles d'oreilles en filigrane en rehaussent et font valoir, par leur éclat argentin, les tons intenses et vigoureux.

Suspendue à un élégant collier également composé de fleurettes en filigrane d'argent, se balance sur les chairs satinées, entre les deux seins circonscrits par la

chemise de *beurundjuk* entrouverte, une croix où sont enfermées des reliques. Des boutons et des épingles d'argent, représentant des roses pompons, des pâquerettes, des camomilles, retiennent doucement les deux côtés de la chemise, et l'empêchent de montrer trop à découvert plus qu'il ne convient. Une large ceinture d'orfèvrerie, posée sur une première ceinture de gaze, fixe définitivement à la taille le *chalvar* en étoffe mince et lustrée, à plis cassants et miroitants, qui s'arrondit en bouffant un peu au dessus des chevilles. Les *paboudj,* brodés en or, sont échancrés largement pour encadrer des pieds mignons, chaussés de bas blancs.

On ne voit apparemment que les manches de l'*entari* court, d'où s'échappent en sabots plissés, à la mode française du temps de Louis XV, celles de la chemise. Un long *djubbé,* coupé aux emmanchures, chargé de piqûres capricieuses, de broderies, bordé d'un large galon et d'une garniture serrée de boutons en grelots, couverts d'un réseau de fils d'or, tombe carrément sur le tout.

Figure 3: PAYSANNE DE MALISSOR.

On peut certainement augurer, du premier coup d'œil jeté sur le costume de la paysanne de Malissor, que cette localité est froide. Sans crainte de se tromper, on ajoutera que l'industrie des tapis y est florissante, que ses habitants sont pour le moins fort à leur aise, et que leurs femmes jouissent de loisirs qui leur permettent de consacrer chaque jour un temps considérable à leur toilette.

En effet, le costume de la paysanne de Malissor se compose de 29 pièces séparées et bien distinctes d'habillement. Chacune a sa destination particulière bien définie. Or, on ne peut supposer, quelque habileté, quelque prestesse de mains dont on soit disposé à douer les femmes de Malissor, qu'elles puissent ajuster sur leur corps une telle profusion de vêtements dans le court délai qu'une travailleuse, pressée par le besoin, cherche toujours à abréger le plus possible.

De plus, le *gueuchluk* ou corsage collant; le *dubliten* ou jupe roide, sans un seul pli; le tablier; le *oustrougha,* ou pardessus; et jusqu'au *torba* (sac à ouvrage) et aux bas montants jusqu'à mi-cuisses de la paysanne de Malissor; toutes les pièces grandes ou petites de son costume, à l'exception de son ample *bachlik* en châle brodé d'or, sont confectionnées en épaisse, forte, solide tapisserie à dessins très ouvragés, en laine de premier choix. Les tons en sont vifs, entiers; la couleur rouge y domine.



اشقودره ولايتی

٢	١
اشقودره اسلام نسوانی قیافتی	اشقودره ارکك قیافتی



2   1

Skodra.

Sous le *bachlik*, une coiffure en sequins entremêlés de chaînettes et de pièces d'argent couvre toute la tête et descend sur les yeux. Un *tchaprass* formé de pièces d'argent réunies par des plaques épaisses d'orfévrerie repoussée, sert d'agrafe au manteau. Par dessus la ceinture en tapis, une seconde ceinture en galons d'or fermée par une boucle d'argent artistement travaillée et pesant lourd, vient étaler ses richesses.

Détail important, la chaussure consiste uniquement en ces bas longs, épais et chauds, déjà cités plus haut.

Il est donc évident que la paysanne de Malissor passe tout son temps dans la maison ; que son occupation principale est la fabrication des tapis ; et qu'elle y gagne assez pour fournir largement à sa parure. Tout l'ensemble de son costume, néanmoins, ne lui coûte pas plus de 1312 piastres (262 fr. 40 c.), tandis que le costume de la dame chrétienne de Skodra coûte 3048 piastres (609 fr. 60 c.) et que celui de la dame musulmane, plus chargé de bijouterie, monte au prix de 4460 piastres (892 fr.)

Naturellement, de cet écart sensible dans les prix, qui n'est pas suffisamment justifié par la différence des étoffes, car si la soie a sa valeur intrinsèque, le tapis a bien aussi la sienne, il faut conclure que la paysanne de Malissor confectionne son costume de ses propres mains. Ainsi, il n'y a que très peu de chose à ajouter à la valeur de la matière première pour obtenir le prix du costume, y compris le travail, attendu que la valeur de la main-d'œuvre devient presque nulle, puisque cette main-d'œuvre est prise sur le temps laissé dans les intervalles du tissage des tapis destinés à la vente.

PLANCHE XV.

Figure 1 : MUSULMAN DE SKODRA.

Le costume du musulman de Skodra donne la moyenne caractéristique du costume *arnaout* de la Haute-Albanie.

Beaucoup moins riche et moins orné que celui de l'arnaout du Vilayet de Yanïa, qu'on verra plus loin, il n'a guères de commun avec lui que le *fistan* blanc à plis en tuyaux évasés, et les guêtres. Encore ces dernières sont-elles beaucoup

plus simples de forme, et totalement dénuées de ces somptueuses et artistiques décorations qui font rayonner la réputation des tailleurs-brodeurs de Yanïa jusqu'à Constantinople, Alexandrie et Athènes. Les *paboudj* de maroquin rouge n'ont de remarquable que leur solidité ; aucun de ces pompons qui agrémentent la chaussure à la poulaine des arnaouts du Vilayet voisin, ne mêle intempestivement ses festons et ses astragales aux lignes sévèrement rustiques de ces monuments de l'art du cordonnier albanais. Le *djamadan*, montant jusqu'au cou, qu'il emprisonne dans ses contours taillés par des ciseaux puritains, n'a d'autres broderies qu'une étroite bande de de palmettes de chaque côté, et quelques minces losanges mêlés de rinceaux d'une élégance maigre, au bas des manches. La ceinture est en soie tunisienne, rayée de jaune et de rouge.

Seul, le *dolama*, dans tout cet ensemble plein de sobriété, lance, comme une protestation en faveur de l'art ottoman, les fusées de ses palmes en soutache et gansé, qui s'épanouissent au bas de sa longue jupe, et de ses manches harmonieusement déployées, comme des aîles. Encore, la matière première de ces broderies n'est-elle que de la soie, de même que les larges passementeries qui les accompagnent. On ne voit reluire d'autre or, sur ce costume, que celui des deux rangées de boutons en losanges du dolama.

La coiffure elle-même forme un contraste parfait avec elle des arnaouts de la Basse Albanie ; au lieu d'être ample et mou, le *fez* est droit et roide. Un *puskul* abondant, comme une chevelure mérovingienne, l'inonde de ses flots bleus.

Figure 2: DAME MUSULMANE DE SKODRA.

On a déjà décrit ce costume plus haut ; c'est celui de la figure 1 de la planche précédente. Il n'y a de plus, ici, que le fèradjè. La dame musulmane de Skodra jette ce manteau sur ses vêtements, quand elle sort, comme une vaste cape, et le ramène avec soin sur son visage en cas de rencontre de passants d'un autre sexe.



اشقودره ولایتی

اشقودره خرستیانی ارككی — اشقودره خرستیانی انسوی قیزی

٢



2 — 1

Skodra

PLANCHE XVI.

Figure 1 : CHRÉTIEN DE SKODRA.

Une remarquable élégance distingue le costume du Chrétien de Skodra.

Son fez, plus bas de forme que celui du musulman, s'incline coquettement en arrière et sur le côté ; le puskul descend avec grâce sur les broderies noires de son mintan de soie rayée. Une chemise de mousseline, lamée de bandes de soie glacée, rabat autour de son cou une collerette de dentelles que plus d'une duchesse lui envierait.

Son cordon de montre, produit de l'industrie passementière locale, qui donne lieu à une exportation dans les provinces voisines, trace une ligne serpentine, depuis la garniture de gros boutons en losanges de son *dolama* de drap fin, jusqu'à l'endroit où il se plonge avec l'oignon auquel il sert de support, dans les profondeurs d'une ceinture de laine bleue, trait d'union et ligne de démarcation à la fois, entre les blancheurs éblouissantes de la chemise et celles plus modestes d'un caleçon de coton. Des bas rayés à côtes, dans des *paboudj* rouges en forme de bateau, sont sa chaussure ordinaire.

Figure 2 : DAME CHRÉTIENNE DE SKODRA.

Notre planche XIV, figure 2, représente le même costume auquel est ajouté ici l'attirail nécessaire pour sortir, consistant en un manteau de drap à manches flottantes, avec revers et capuchon brodés en or, et en un voile de mousseline, rarement fermé, plus souvent noué sous le menton comme on le voit ici.

PLANCHE XVII.

Figure 1 et 2: BERGER ET PAYSANNE DE MALISSOR.

Ainsi que la paysanne de Malissor, qui fait le sujet de la figure 3, planche XIV, et de la figure 2 de la présente planche, où elle est revêtue de son *oustrougha*, le berger de Malissor a toutes les allures d'un berger riche. Quoique né sur une rive opposée, il réveille dans une mémoire classique l'idée du beau Pâris. Son *entari* et son *chalvar* collants, en peaux d'agneaux à peine nés, blancs comme la neige immaculée des sommets du Pinde, comme un lis royal sans tache, ou plutôt comme une toison d'agneau blanc, n'eussent pas semblé déplacés, sans aucun doute, sur la personne princière du galant justicier, fils du roi Priam.

Leur éclat virginal est encore rehaussé par les passementeries et les broderies de soie noire qui en agrémentent tous les bords et en dissimulent toutes les coutures.

Comme pour augmenter l'analogie qui fait penser, en le voyant, aux bergers des temps héroïques, de la mythologie et des romans d'un autre siècle, le berger de Malissor porte dans sa ceinture, en outre d'une cartouchière dont on ne devine pas absolument l'utilité, puisqu'il est sans armes, deux *duduk* (flûtes) destinées à charmer ses loisirs et ceux de ses moutons, à enchanter les loups et les jeunes bergères.

Il est coiffé d'un fez rouge droit, à puskul bleu bien fourni de soie, qui sied à l'air de son visage.

Pour chaussure, il a des bas de laine à raies blanches et noires et des *tcharyk*.



اشقودره ولايتی

مالیسو قادینی قیافتی ٢ — مالیسو چوبانی قیافتی ١

2 — 1

Skodra



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

V.

VILAYET DE YANIA (JANINA.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE YANÏA.

Le Vilayet de Yanïa est borné au nord par le vilayet de Selanik ; au sud par le royaume de Grèce ; à l'est par l'Archipel ; à l'ouest par la mer Ionienne, le canal d'Otrante et la mer Adriatique.

Ce Vilayet comprend l'Epire ou Basse Albanie, et la Thessalie. Sa ville principale est Yanïa ou Janina, capitale de l'Epire. Preveza, qui domine l'entrée du golfe d'Arta, et Tirhala, ville considérable, voisine des défilés du canton d'Agrafa, qui conduisent de la Thessalie dans l'Epire, sont des centres importants de production et de commerce.

Les Epirotes ou Albanais, qui se nomment eux-mêmes *Arbenesce,* d'où les historiens byzantins ont fait *Arvanitœ,* et les Turcs *Arnaout,* se donnent aussi le nom de *Skipetar.* Ce dernier nom expliquerait les instincts guerriers si naturels à cette race vigoureuse, qui a fourni des soldats à Achille, à Pyrrhus et à Iskender Bey *(Scanderberg).* En effet, il parait signifier l'homme toujours armé, celui qui se sert de l'épée, du *skiphos,* car la terminaison *tar* ou *atar* dénote une occupation, un métier.

Il y a dans la langue albanaise beaucoup de *celticismes* et de *germanismes ;* mais le fond en est slave. Très probablement les albanais sont une tribu des anciens Illyriens.

La principale industrie des Epirotes est le costume. Ce sont les tailleurs-brodeurs de Yanïa qui fournissent non seulement à la consommation de ce vilayet et des provinces voisines, mais encore à la Grèce, ces splendides vêtements dont l'étoffe disparait complètement sous l'or des broderies.

Costa Bitcho, l'un des chefs de cette magnifique industrie, appartient à plusieurs *esnafs* (corporations ouvrières) ; mais il compte surtout dans celle des tailleurs. En *association* avec les membres des diverses corporations dont le concours lui est nécessaire, il verse chaque année dans la consommation de la haute et basse Albanie, de la Bosnie, de la Serbie et du royaume de Grèce, environ 900 costumes complets d'hommes, de femmes et d'enfants, répartis d'une façon à peu près égale dans chacune de ces trois catégories.

Un costume d'homme étant vendu, en moyenne, à Yanïa, 1,600 francs ; un costume de femme 1,800 francs et un costume d'enfant 500 francs, *son chiffre d'affaires* représente donc annuellement, pour ce qui concerne seulement les costumes riches, une somme moyenne de *un million, cent soixante-dix mille francs.*

Mais c'est là, dira-t-on, une industrie de luxe, qui ne saurait convenir à la grande masse des consommateurs.

Soit; en faisant la description de notre Planche 2 *de Yanïa*, nous examinerons la valeur de cette objection. Pour le moment, voyons la production de luxe de Yanïa.

PLANCHE XVIII.

Figure 1 : RICHE ARNAOUT DE YANÏA.

Le costume de cet Arnaout représente précisément la moyenne de production des vêtements riches, dans le vilayet de Yanïa. Il a été exécuté dans les ateliers de Costa Bitcho, et coûte, complet, sur place, 8,000 piastres (1,600 francs).

Il se compose d'un haut *fez* rouge au long *puskul* de soie bleue retombant jusques sur l'épaule, et maintenu par un gland d'or ; d'un *djamadan* (gilet croisé), d'un *yelek* (gilet droit) et d'un *tchepken* (veste à longues manches ouvertes) tout roides de broderie d'or en finition du plus beau travail ; d'un *silahlik* (ceinture de cuir à plusieurs compartiments dans lesquels on peut loger tout un arsenal de pistolets, de tromblons, de sabres, de couteaux, rehaussés de fourreaux et de garnitures en argent repoussé, gravé et niellé) brodé en or en point de couchure ; ainsi qu'on le voit, ce *silahlik* n'est



3 1 2

1re Partie — Yanya. — Planche



là que pour la forme, pour la bonne symétrie de tout l'ensemble du costume, car les hautes classes albanaises ne portent plus aujourd'hui d'armes qu'en temps de guerre; leurs relations intérieures sont devenues des plus pacifiques. Les autres pièces du costume albanais sont le *fistan* ou jupe blanche à tuyaux roides et évasés; les *dizlik* ou guêtres brodées en or sur le même modèle que le haut de l'habillement, et rattachées au caleçon par des jarretières en tissu d'or, aux bouts retombant sur la jambe; le bas des guêtres couvre en grande partie les élégants *tcharik* à pointes recourbées *(à la poulaine)* qui terminent avec une grâce qui n'est pas exempte d'afféterie ce beau costume; des pompons de soie floconneuse se balancent tout le long de l'extrémité de cette chaussure d'apparat, évidemment destinée *à représenter* et non à servir utilement.

Figure 2: RICHE DAME ARNAOUT DE YANÏA.

Voici un véritable chef-d'œuvre de grâce et d'élégance somptueuse. Un peu au dessus de la moyenne du prix des costumes de dame *arnaout*, celui-ci coûte, à Yanïa, 2,720 francs.

Pour coiffure, la dame arnaout porte un *fez* coquet, de basse forme, dont le feutre rouge et le puskul bleu servent de fond à toute une garniture de fils d'or terminés par de petites boules de même métal, qui se balancent au gré de sa marche ondoyante avec un bruissement harmonieux.

Sa chemise de *beurundjuk* (soie cuite crespelée) est lamée d'argent et finement brodée à jour. Un entari de satin à jupe *à la franka*, à longues manches ouvertes, est assujetti à sa taille souple par un *yelek* à boutons en grelots, recouvert d'un *mintan* à manches plus larges et plus longues que celles de *l'entari*, qu'elles enveloppent sans les cacher entièrement. Ces trois pièces du costume sont d'une même étoffe, et le dessin des magnifiques broderies qui les ornent est composé et exécuté avec un soin particulier de manière à former un ensemble décoratif harmonieux, où chaque détail a son importance. Un *djubbè* de velours, sans manches, corrige par sa couleur sombre, intense, mais douce aux yeux, ce que pourrait avoir de trop éclatant et de trop uniforme le reste du costume. Sur ce djubbè, l'art du brodeur s'est donné large carrière. Tous les *points* imaginables s'y marient en accord parfait; le *gansé*, la *soutache*, le *point de couchure*, la *finition*, s'y déroulent, s'y entrelacent en fleurs, en rinceaux, en épis d'or, au gré du caprice de l'artiste. Rien de mieux composé, de plus délicatement achevé, ne saurait se voir.

Des *paboudj* très simples, sans pompons, sans fioritures, terminent ce costume dont aucun autre bijou que des boucles d'oreille sans prétention ne vient rompre l'harmonie, noble et sévère autant que riche.

Figure 3: ENFANT ARNAOUT DE FAMILLE RICHE.

Ce costume n'a rien qui le distingue de celui des hommes de la même classe, si ce n'est l'absence du *djamadan*, et le remplacement du fez à haute forme par le *fez* de Constantinople, dit *ismirli* (à la mode de Smyrne). Il est cependant remarquable par le fini des broderies du *yelek*, du *tchepken*, du *silahlik* et des *dizlik*, fini qui en élève le prix au dessus de la moyenne et le porte, sur place, à 750 francs au lieu de 500.

Les *arnaout* riches portent, aussi bien que ceux de la moyenne et de la basse classe, des pardessus en laine à longs poils nommés *kèbè*, que l'on verra dans la planche suivante.

PLANCHE XIX

Figure 1: ARNAOUT DE YANÏA (CLASSE MOYENNE).

Ainsi que du costume de l'enfant riche, le *djamadan* a disparu du costume de l'*arnaout* de classe moyenne. Chez celui-ci, le *yelek*, le *tchepken* et les *dizlik* sont encore de drap fin ; mais les broderies en sont de soie. La *soutache* en fait la plupart des frais ; or, la soutache est économique. Le plus grand luxe décoratif de cet habillement consiste en une profusion de boutons de soie en grelots qui en ornent toutes les pièces. Le *fez* garni d'un ample et lourd *puskul*, est de qualité moins fine; il est aussi un peu moins haut de forme que celui des riches, et le gland d'or est supprimé. Le *fistan* a des plis plus larges et moins compliqués; on comprend que son repassage, opération lente et minutieuse, doit être confié aux soins de la ménagère, qui n'a pas beaucoup de temps à perdre. Les *tcharik* offrent moins de majesté dans la courbure de leurs pointes; le nombre de leurs pompons de soie semble être compté. Enfin, le *silahlik*, au lieu de broderies compliquées, est simplement rayé d'or.

يانيه ولايتى

٣	٢	١
يانيه جوارنده كويلى اهالى اركك قيافتى	ازدنوعادى اهالى اركك قيافتى	لوروز قرهسى اهالى اركك قيافتى



3. 2. 1.

Yania.



Un *aklouka kèbèci*, pardessus indispensable, sert de complement à tous les costumes *arnaout*. C'est une sorte de paletot long et large, sans manches, en étoffe feutrée d'un côté, et à longs poils de l'autre. On le porte, suivant l'occasion et la fantaisie, le poil en dehors ou le poil en dedans. Ce vêtement est très chaud, très commode et à bon marché.

Figure 2: ARNAOUT DE YANÏA (CLASSE PAUVRE).

Dans ce costume, le *fez* à long paskul est supprimé comme objet de luxe. Il est remplacé par un bonnet de feutre blanc, tout aussi chaud; mais un peu plus rude. Les cheveux sont préservés de son contact par un *takkè* de coton blanc. Toutes les pièces du costume sont d'ailleurs les mêmes que celles des autres *arnaout;* la différence qui les distingue consiste en ce qu'elles sont en *aba* (feutre) gris au lieu d'être en drap. Les broderies sont aussi plus rares et d'un dessin moins recherché. Le silahlik est en cuir tout uni; les *tcharik* n'ont pas de pompons, ce qui ne les rend que plus commodes. Les guêtres sont en *aba* gris, et les jarretières en passementerie commune. Le fistan est un calicot grossier, à plis larges et irréguliers. Un costume semblable, très chaud, très comfortable, ne coûte que 332 piastres (66 francs) environ, tout compris.

Figure 3: PAYSAN DES ENVIRONS DE YANÏA.

Ici, le dernier vestige de luxe, le *fistan*, cesse de figurer. Tout revêt un cachet foncièrement utilitaire. Une chaude ceinture de laine épaisse remplace le *silahlik*. Les *dizlik* cèdent la place aux *caltchoun* (chausses), et les *tcharik* perdent leur pointe recourbée; ils sont attachés aux caltchoun par des lanières de cuir. L'*aklouka kèbèci* devient encore plus ample et plus lourd; il prend une importance capitale, ce qui convient parfaitement au costume d'un homme que les travaux des champs retiennent presque constamment au grand air. La chemise, de grosse toile fabriquée à la maison, n'est plus *à la franka*; l'élégance y perd peut-être; mais la commodité y gagne.

Le paysan des environs de Yanïa s'habille à moins de frais encore que le citadin pauvre; son costume complet lui revient à 264 piastres (environ 53 francs.)

On peut juger de l'importance commerciale des costumes usuels du vilayet de Yanïa par ce fait, savoir que Christo Yorghi, l'un des confectionneurs populaires de cette province, fabrique chaque année en moyenne:

1,500	*aklouka kèbèci*	à 20	francs	30,000 francs
3,000	*mintan* de feutre (vestes)	à 12	"	36,000 "
4,000	*caltchoun* (chausses)	à 8·50	"	34,000 "
		chiffre d'affaires annuel		100,000 francs

sans tenir compte du menu détail des *yelek* (gilets), des jarretières, ceintures, chaussures, bonnets, etc., qui sont l'objet d'une fabrication non moins importante.

PLANCHE XX.

Figure 1: FEMME VALAQUE DE YANÏA.

Un mélange de Serbes et de Valaques a formé la partie de la population qui porte ce dernier nom, et qui habite diverses localités dans ce vilayet et les provinces voisines.

Ces *petits valaques* ont encore quelques rapports éloignés, comme types de race, langue et mœurs, avec les Valaques de la Roumanie. On sait que le mot polonais de *Vloch*, qu'on prononce à peu près *volaugh*, signifie proprement un Italien, un Romain. Les Lithuaniens désignent également les Romains par le nom de *Valakas* et l'Italie par celui de *Walaku-ziame*. On pourrait facilement se convaincre, par une foule d'autres exemples, que le nom de *Vlak* ou *Valaque*, donné par les turcs, les bulgares et les albanais aux populations mixtes qui se donnent elles-mêmes le nom de *Roumani*, est synonyme de ce dernier.

Les femmes des petits valaques du vilayet de Yanïa portent une coiffe en étoffe décorée de pompons de soie de couleurs éclatantes et variées. Sur cette coiffe, elles

یانیه ولایتی

یانیه ولاخ قادین قیافتی — ۱

یانیه پره‌وزه خرستیان قادینی — ۲

زرجالمه کویلی قادین قیافتی — ۳





piquent des épingles d'orfévrerie, les unes à têtes arrondies en soleils, les autres garnies de chaînettes qui pendent aux deux côtés du visage et derrière la tête.

Elles sont vêtues d'un chemise à fine gorgerette ornée d'un petit col droit en broderie dite *oya* ou *bibil*, genre tout particulièrement oriental, qui se fabrique au bout du doigt, sans métier ni modèle, et seulement à l'aide d'une longue aiguille.

Un *entari* de drap, échancré sur la poitrine, laisse à découvert la chemise à l'endroit des seins. Une épingle en forme de soleil est placée au milieu de l'échancrure. Une lourde ceinture d'argent, avec larges plaques repoussées en forme de coquilles, fixe à la taille un tablier long nommé *éteklik*, à coins brodés. Elles retroussent les longues manches à extrémités tailladées de leur *salta* pour en laisser voir la doublure de soie rayée, et passent par dessus un chaud *kèbè* noir, sans manches, passementé sur toutes ses coutures. Des bas de laine montants et des *kaltcha* (chausses) protègent leurs jambes et leurs pieds chaussés de souliers vernis.

Figure 2 : CHRÉTIENNE DE PRÈVÈZA.

Les femmes chrétiennes de Prèvèza se coiffent d'un mouchoir *yèmèni*, peint de grandes fleurs ; elles en font passer les bouts sur le bas de leur visage et autour de leur cou pour se garantir de la fraicheur des brises qui soufflent de la mer. Les manches rabattues de leur *fistan* de taffetas défendent leurs mains ; un *yelek* de drap tient leur poitrine au chaud ; un *tchepken* brodé de larges rinceaux d'or ajoute à cette utile mission quelque chose d'agréable aux yeux, et un *djubbè* garni de passementerie complète la mission comfortable dévolue à l'habillement d'une bonne bourgeoise, femme ou fille de pêcheur possèdant une ou plusieurs barques en toute propriété, et vivant à l'aise de son petit commerce de poisson.

Des boucles d'oreille et des bagues d'argent sont toute la parure des femmes de Prèvèza. Elles se chaussent de souliers. Leur costume complet coûte environ 350 francs.

Figure 3 : PAYSANNE DES ENVIRONS DE TIRHALA.

On voit que les paysannes de la Thessalie, sans pourtant se refuser rien de ce qui constitue le comfort, sacrifient volontiers au luxe de la parure.

A commencer par leur *kellèpouch* (coiffure), inclinant sur le front et devant les sourcils, qu'il cache à moitié, sa garniture résonnante de piécettes ; faisant courir autour du visage et pendre sur la poitrine une profusion de chaînettes d'argent, et laissant retomber sur le dos et sur les épaules de lourds pans d'étoffes à franges bariolées; à continuer par le *toka* compliqué qui couvre leurs seins d'une vaste armure, où plus d'un numismate trouverait à glaner quelque objet précieux pour sa collection ; jusqu'à la ceinture d'argent dont les immenses et pesantes boucles rattachent à leurs flancs l'*éteklik* (tablier) de tapisserie brodée, tout dénote de leur part un goût prononcé pour l'orfèvrerie.

Du reste, à part cet étalage métallique, la loi somptuaire n'aurait rien à retrancher de leur costume, réduit, en tant qu'habillement, au nécessaire le plus strict.

En effet, il n'est composé, en outre de ce qu'on vient de dire, que d'une chemise de laine mi-partie de blanc et de rouge, fabriquée de leurs propres mains sur le métier à tapisserie, et toute flamboyante de dessins bizarres, toute chamarrée de houppes et d'effilochages.

L'économie domestique bien entendue peut donc à la rigueur leur donner son approbation, car elles sont aussi simplement que possible et à la fois chaudement habillées, et d'ailleurs tout leur costume : piastres, orfèvrerie, habits et souliers, ne revient pas à plus de 350 francs. Il reste bien entendu que les trois quarts au moins de cette somme représentent la valeur intrinsèque de la monnaie étalée sur elles.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

EN 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

VI.

VILAYET DE SELANIK (SALONIQUE.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE SELANIK.

Le vilayet de Selanik (Macédoine) est borné au nord par les vilayets d'Edirné, de Touna et de Prisren ; au sud par l'Archipel et le vilayet de Yanïa ; à l'est par le vilayet d'Edirné ; et à l'ouest par les vilayets de Yanïa et d'Iskodra.

Cette province, très riche en produits agricoles, exporte surtout d'excellents vins comparables à ceux de Bourgogne, et du tabac qui passe pour le meilleur de toute la Turquie.

Son chef-lieu, Salonique, a parmi ses habitants un très grand nombre d'Israëlites. Leurs principales professions, comme partout, sont le commerce, le courtage, le change. Ils ont aussi de grandes fabriques de tapis. Leurs écoles sont très fréquentées et jouissent d'une grande réputation.

Environ un quart des Macédoniens se sont convertis à l'Islam dès les premiers temps de l'occupation ottomane.

Toutefois, la majorité des habitants du vilayet de Selanik se compose de chrétiens grecs orthodoxes, bulgares et arméniens.

PLANCHE XXI.

Figure 1 : HODJA DE SELANIK.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, un *hodja* est un *Aalim* (membre du corps des *Ulema).* Sa fonction est l'enseignement.

Celui-ci porte un *entari* à larges fleurons imprimés, une ceinture en châle ; le *saryk* blanc obligé couvre son fez ; il est chaussé de *laptchin* (bottines molles) et de souliers *yèmèni* ; son *mintan,* son *chalvar,* son *djubbè,* n'ont absolument rien de remarquable ; la seule originalité de son costume consiste en son *binich,* dont les manches, infiniment plus larges qu'il n'est d'usage à Constantinople, sont échancrées en rond, de sorte que les mains peuvent agir à l'aise sans cesser d'être couvertes.

Figure 2 : HAHAM-BACHI DE SELANIK.

Le *haham bachi* est un docteur juif ès-science religieuse. C'est un interprète de la loi de Moïse, un directeur des consciences dans la voie droite du Pentateuque et dans les détours du Talmud.

Son *kavèzè* (coiffure) laisse sortir les deux boucles de cheveux frisés qui caractérisent tout Israëlite de la vieille roche. Toute sa personne est grave, comme il convient. Son *entari* de soie rayée ne fait pas un pli sous son *djubbè* de drap fin, de couleur sombre et contenue. Il donne à ses administrés l'exemple, par eux suivi fidèlement, d'une tenue simple et raisonnée à loisir, en vue de ne pas attirer l'attention par des teintes trop éclatantes. Les manches de son *binich* de couleur foncée n'ont pas plus d'ampleur qu'il ne faut ; l'échancrure n'en est pas exagérée, sa courbe modeste se maintient dans les justes proportions réclamées par l'usage. Enfin il est chaussé des *mest* et *papoudj* traditionnels, en cuir noir, aussi solides que peu voyants.



2 3 1

Salonique



Figure 3 : BOURGEOIS DE MONASTIR.

Monastir, chef-lieu de l'un des *mutessarifliks* du Vilayet de Selanik, est la ville principale du bassin du Karasou (Erigon), contrée boisée et verdoyante, fertile en céréales et riche en troupeaux.

On fabrique à Monastir des objets en filigrane d'argent et d'or : encadrements de miroirs à main ; boîtes à tabac ; plateaux pour service de café ; *zarfs* (enveloppes, sortes de *coquetiers* indispensables pour porter à la bouche, sans se brûler les mains, les *findjan* ou tasses à café turques) ; porte-cigares ; flambeaux ; vases de toutes sortes etc., etc. Cette fabrication est remarquable par le bon goût, la légèreté, le fini de son ornementation, ainsi que par son bon marché relatif.

Probablement, le bourgeois aisé dont nous voyons ici le costume est quelque *ousta* distingué (maître) de l'*esnaf* (corporation) important des fabricants de filigrane. Sa mise recherchée, sans pourtant afficher de prétentions à grands fracas, semble dénoter un de ces personnages *cossus* qui ont su arriver tout doucement, par un travail honnête et soutenu, à une petite fortune bien assise, qui leur vaut la considération et l'estime générale, dans leur quartier. On voit qu'il a *pignon sur rue*.

Déjà tant soit peu gâté par la fortune, et devenu, jusqu'à un certain point, partisan du progrès, il n'a pas encore renié la forme nationale, si pittoresque et si commode, du costume antique de ses pères, les bons ouvriers ottomans; mais séduit par la finesse, le grain mœlleux, la souplesse et l'éclat faux de l'étoffe, il a rejeté dédaigneusement le fort, solide et chaud *aba* tissé dans sa province, et l'a remplacé par du drap d'Autriche, un peu plus cher, quoiqu'un peu moins bon. Il jugera à l'user de la différence ; et s'il est économe, ce qui n'est presque pas douteux, ce sera la punition de sa vanité.

Du reste les épaisses et gracieuses broderies d'or dont sont enrichis son *djamadan*, son *mintan* et son *tchepken* retarderont de toute leur durée propre la fin des étoffes qu'elles protégent en les ornant. Son *potour* seul, sur lequel un tailleur habile, passé maître en fait d'élégance, n'a voulu tracer que quelques rosaces en broderie de soie, résistera d'autant moins aux injures du temps qu'il y est naturellement plus exposé par son genre de service. S'il parvient à le léguer à ses enfants, suivant l'antique usage, ce ne sera pas du moins sans y avoir fait mettre quelque pièce par derrière.

Par un sentiment de coquetterie, tout local cette fois, notre brave bourgeois de Monastir a garni sa ceinture d'une chaîne de montre en passementerie fabriquée dans

la ville même. Certainement la montre qui y est attachée et que nous ne pouvons pas voir, car elle est dans le gousset de son *djamadan*, n'est rien moins, ni rien plus, qu'un des ces antiques oignons, monuments ultra-séculaires des beaux jours de l'horlogerie. Il n'aura pas manqué de l'enfermer dans un boitier *ad-hoc*, tel qu'on n'en confectionne aujourd'hui nulle part qu'en Turquie ; et sans aucun doute il aura précieusement revêtu cet écrin lourd et superbe d'une bourse également *ad-hoc* en cachemire d'où il le tire avec respect et vénération toutes et quantes fois il veut savoir quelle heure il n'est pas.

Quoiqu'il en soit, ferme sur sa base, consolidée par des *qoundoura* noirs, autres monuments impérissables, il se moque de ce mécompte, inappréciable à ses yeux, car l'heure importe peu à qui toujours est prêt à bien faire.

Son *fez* épais et dur comme un chapeau européen, couronne des flots de son *puskul* ample et soyeux, un crâne où s'agitent doucement d'honnêtes pensées, les seules auxquelles il accorde chez lui droit de bourgeoisie.

PLANCHE XXII.

Figure 1 : DAME MUSULMANE DE SELANIK.

Ce costume est celui que portent à la ville les dames musulmanes de Salonique. Il ne diffère en rien de celui des dames musulmanes de Constantinople. Il se compose, comme le leur, du *yachmak* (voile) de mousseline qui ne laisse voir que les yeux ; du *feradjé* à manches larges retombant par derrière comme un manteau ; par l'ouverture des manches de ce féradjé, on voit passer les manches non moins amples de la chemise de *beurundjuk* (soie cuite) à plis crépés et transparents ; un *entari* court et un long *chalvar*, en étoffe à grandes fleurs, se laissent apercevoir en partie ; et des *tchédik* dans des *paboudj* à pointes légèrement recourbées terminent l'ensemble de cet habillement.



سلانیك ولایتی

سلانیك مسلمان قادینی ١ — پرلپه بلغار قادینی ٣ — سلانیك یهودی قادینی ٢

Salonique



Figure 2 : DAME JUIVE DE SELANIK.

La coiffure des dames juives de Salonique consiste en un réseau de perles posé sur un *avlou* (serviette en coton pelucheux) qui retombe par derrière, et qui est maintenu par un mouchoir de couleur qui passe sous le cou, de manière à cacher entièrement les cheveux, que toute juive mariée ne doit pas laisser voir.

Un collier de perles orne leur cou, et déroule ses files opalines sur une chemise d'un tissu léger, que l'ouverture largement échancrée d'un *fistan* (robe) de soie brochée de bouquets de fleurs laisse complaisamment à découvert dans toute l'étendue de la poitrine. Sous le *fistan* est un *entari* long qui traine par derrière. Un *djubbé* de drap fin garni de belles fourrures et doublé de soie recouvre le tout. Pour chaussure, elles ont des bottines à la mode européenne.

Figure 3 : FEMME BULGARE DE PERLÈPÈ.

A Perlèpè, canton de la Macédoine situé à l'intersection de quatre à cinq routes principales, se tient chaque été un *panayir* (foire) considérable.

Sur ce marché viennent affluer annuellement les marchandises manufacturées et les productions naturelles du pays et de l'étranger. La grande majorité des articles d'importation étrangère appartient à l'Autriche ; viennent ensuite l'Angleterre, la France, la Belgique, et enfin la Prusse.

D'importantes colonies bulgares, restes du royaume ou empire de Bulgarie qui vers l'an 1010 de l'ère Chrètienne, époque où l'empereur Basile II le détruisit, s'étendait sur la Macédoine, l'Albanie et la Serbie, se rencontrent encore, tant dans la ville même de Perlèpè qu'aux environs.

Autrefois guerriers féroces, aujourd'hui les Bulgares sont pour la plupart des agriculteurs laborieux, doux, soumis, obéissants. Leur caractère est essentiellement pacifique, et ils se font remarquer entre tous les sujets chrétiens de l'Empire Ottoman par leur intelligence. Leur langue est un dialecte Slave, auquel le petit nombre de bulgares qui ont adopté la religion de l'Islam ont mêlé quelques mots tatares.

Tous les bulgares des environs de Perlèpè sont cultivateurs. Leur beurre, leurs fromages, leur miel sont très recherchés. Leurs jardins maraîchers approvisionnent de légumes les villes et bourgs voisins.

Le costume des femmes bulgares de Perlèpè est aussi simple qu'original et pittoresque. Il consiste en une chemise de laine épaisse et tissée en manière de tapis fin à fond blanc, bordé sur la poitrine, sur le bas des manches et à la partie inférieure, de larges bandes de dessins compliqués et de couleurs variées, où le rouge sombre, le noir, le blanc et le jaune vif dominent. Sous cette chemise, elles ne portent aucun autre vêtement que des chaussettes en tapisserie, avec lesquelles elles marchent sans souliers ni *paboudj*.

Une ceinture en larges tresses de laine, enroulées autour du corps sur une hauteur d'environ 40 centimètres au moins, couvre le ventre et monte jusques sous les seins. Elle maintient un *eunluk* (tablier) en tapisserie rouge à dessins noirs.

Au lieu de cheveux, que les femmes bulgares de Perlèpè ne montrent pas, elles agencent sur leur tête, au moyen d'une bande d'étoffe brodée, tout un système de cordelettes de laine terminées par des nœuds, des houppes et des piécettes, qui se répandent autour de leur vêtement en descendant plus bas que l'extrémité inférieure de leur tablier. On appelle cela *satchlik*, expression difficile à traduire en français, et qu'on ne peut guère mieux rendre que par les mots : chose à cheveux.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

PREMIÈRE PARTIE.

TURQUIE D'EUROPE.

VII.

VILAYET DE BOSNA (BOSNIE.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE BOSNA.

Le vilayet de Bosna comprend :

1° la Bosnie propre, ancien royaume de Bosnie, au treizième siècle de l'ère chrétienne.

2° la Haute Bosnie, dont se composait en 1103 de J. C. le royaume de Rama.

Dans ce royaume étaient compris Trébigne et Mostar qui, au siècle précédent, appartenaient au royaume de Servie, dont Trébigne formait une capitainerie, sous le nom de Terbunie.

Mostar et Trébigne ont fait partie plus tard, au quinzième siècle de l'ère chrétienne, du duché de St-Saba, d'où sont restés à la contrée les noms de *Hertzegovina* (le duché) et *Hersek* (le duc). Ce dernier nom a prévalu chez les Turcs qui l'ont appliqué au sandjak dont Mostar est aujourd'hui le chef-lieu.

3° la Rascie, dont la capitale était la ville de Rascia, aujourd'hui Novi-Bazar ou Yeni-Bazar, noms qui signifient l'un et l'autre *marché neuf.*

Le Vilayet de Bosna a pour frontières au nord la Save et l'Unna, qui le séparent de l'Autriche ; il est borné au sud par la Dalmatie et le vilayet de Prisren ; à l'est par le même vilayet et le Drin, qui le sépare de la Serbie ; et enfin, à l'ouest, par la Dalmatie et la Croatie.

Serajevo ou Bosna-Seraï, chef-lieu du Vilayet de Bosna, est une ville moderne, fondée en 1263 de J. C. par le général hongrois Cotroman. Elle est partagée en ville haute ou *grad* et en ville basse. Le grad est dominé par une citadelle encore bien

conservée, dont les forts sont flanqués chacun de quatre tours, et dont les murailles ont une épaisseur énorme.

Des consuls de la plupart des nations européennes résident à Bosna Seraï. Cette ville, constituée en municipalité, est propre, saine et bien située. C'est une des stations télégraphiques de la ligne des Indes. Son industrie, très développée, consiste principalement en fabriques d'armes et d'orfèvrerie.

Les principales villes du vilayet de Bosna, après celles déjà citées, sont Svornik ; Banjaluka ; Bikhè ; Kreschevo, où sont de riches mines de cuivre ; Rakovitza, célèbre par ses eaux thermales acidulées : Vichgrad ; Mitrovitza ; Bléa, près Stari-Ma'aden, ou l'on trouve des gisements considérables de lignite,bonne fortune pour les chemins de fer actuellement en voie de construction dans cette province.

Commencée par Sultan Mourad I Houdavendighiar, assassiné à Kossovo par un noble Serbe nommé Milosch Kabilovitch ; continuée par les Sultans Baïzid Ilderim et Mourad II, la conquête de la Bosnie ne fut définitive qu'en 867 de l'Hégire, sous Sultan Mohammed II el Fatyh.

Cette annexion à l'Empire Ottoman fut sanctionnée par la mort du roi Etienne et de son fils, que le cheïkh Ali Bestami voulut, à la fois juge et bourreau, décapiter de sa propre main après avoir prononcé lui-même leur sentence.

Depuis lors, les habitans de la Bosnie, convertis en grande majorité à l'islamisme, n'ont pas cessé de se distinguer parmi les plus fidèles sujets de la Turquie. Cette fidélité éprouvée a été reconnue par un grand nombre de faveurs spéciales, où figure en première ligne le droit, accordé au vilayet de Bosna, d'appliquer ses revenus à sa défense militaire.

Le climat de la Bosnie est très varié. Ses fertiles plaines, situées le long de la Drina, de la Bosna, de la Narenta, du Verbas, de la Lachva, qui roulent avec leurs flots des parcelles d'or, jouissent d'un hiver assez doux. Le fond des vallées et le pied des côteaux sont couverts de cultures florissantes. Les céréales de toutes sortes y abondent, et plus particulièrement le millet, dont les Bosniaques font une grande consommation. Il entre dans la composition de leur pain, et ils le tiennent en estime telle, que c'est le principal approvisionnement de leurs forteresses.

A Banjaluka, lors de la grande famine qui eût lieu en 1791, un magasin ayant été ouvert par l'ordre du gouverneur pour que le contenu en fut distribué au peuple, on y trouva une immense quantité de millet qui s'y était conservée depuis 42 ans, sans que les grains eussent, pendant ce long intervalle, rien perdu de leur bonté.

De grasses et verdoyantes prairies, communes dans les parties basses de la Bosnie, y nourrissent une race de bœufs et de chevaux remarquables par leurs excellentes qualités, ainsi que des troupeaux de moutons aux cornes tournées en spirale, qui parais-

sent ne céder en rien à ceux de Hongrie ; mais que les éleveurs bosniaques prennent néanmoins à tâche d'améliorer sans cesse.

Les jardins fruitiers et maraîchers, en Bosnie, sont d'un grand rapport. Facilement entretenus au moyen des nombreux cours d'eau qui les arrosent, ils produisent des fruits et des légumes de qualité supérieure, parmi lesquels les pommes et les poires peuvent-être citées pour leur grosseur et leur délicatesse remarquables. On prépare avec les choux une sorte de *Sauerkraut* dont les bosniaques font en hiver une grande consommation. L'eau de vie de prunes, nommée *slivovitza*, fait l'objet d'une fabrication considérable, destinée à suppléer au manque de vin, car généralement le défaut de chaleur empêchant le raisin de murir, ce n'est guère que le long de la Drina et de la Narenta qu'on en fait des vins assez bons, particulièrement en Rascie, où ils sont pleins de feu.

Quand de faciles communications avec le reste de l'empire et l'étranger auront été créées en Bosnie au moyen de chemins de fer et surtout de bonnes routes, l'industrie pourra ajouter à toutes ces richesses naturelles celles de l'exploitation des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de mercure, dont ce pays abonde et qui seront alors une source intarissable de prospérité publique.

Aujourd'hui déjà, malgré les difficultés du transport des bois, en l'absence de chemins aisément praticables, les forêts immenses de pins, de sapins, de mélèzes, qui couronnent les cimes neigeuses des montagnes de la Bosnie ; le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, le peuplier, le charme, l'érable, le bouleau, le tremble, qui en garnissent les parties les moins élevées, constituent une des plus importantes ressources du pays.

Les Bosniaques et les Serbes ont une origine commune. La langue qu'on parle en Bosnie n'est autre qu'un dialecte Serbe, et la langue Serbe elle-même est un des dialectes Slaves les plus doux et les plus purs. La race bosniaque, vigoureuse et belle, possède toutes les qualités et tous les défauts que lui ont légués ses ancêtres, nobles chevaliers venus du Septentrion.

D'une bravoure à toute épreuve, les bosniaques ne connaissent ni les vices efféminés, ni la corruption, ni la vénalité ; mais ils sont cruels entre eux et impitoyables envers l'ennemi. Ils ont conservé, quoique musulmans, l'usage de n'épouser qu'une seule femme et le droit, pour les jeunes gens de deux sexes, de choisir celui ou celle qui leur seront unis pendant toute leur vie. Les coutumes du moyen âge et les usages de la société féodale sont d'ailleurs restés en vigueur chez eux.

On pense que la Bosnie et la Serbie ont été primitivement peuplées par quelques tribus offrant des signes non équivoques d'une étroite parenté avec les Slaves, et qu'on pourrait par conséquent désigner sous le nom de Proto-Slaves. Ils ont pu différer des Slaves du Septentrion comme les Etrusques différaient des Latins et les Pélasges des Hellènes ; mais il n'en est pas moins certain que leur existence dans ces contrées, dès les premiers temps historiques, ne saurait être niée.

C'est chez eux que Bacchus ou Iacchus était adoré sous le nom de Iako-Bog. C'est

leur diable que les habitants autochtones de l'Italie ont connu sous le nom de Vragus, dérivant du slave illyrien *Vrag* (démon) conforme au polonais *wrog*, qui a la même signification ; et se rapprochant de l'albanais *vraam* (je tue), verbe parfaitement applicable comme racine du nom d'un dieu des morts.

Lorsque les Serbes descendirent, au septième siècle, dans les provinces orientales de l'Empire Romain, ils y trouvèrent donc d'anciennes nations de leur propre race avec lesquelles ils se mêlèrent et se confondirent. Ils fondèrent, outre la Serbie actuelle, plusieurs petits Etats, tels que la Rascie, et en Dalmatie la Zupanie de Zacholmie ; Terbun ou Trébigne et Narenta ; Dioclea, où naquit l'empereur Dioclétien. Ils occupèrent la Bosnie jusqu'aux bords du Verbas, et subirent à diverses époques le joug des rois de Bulgarie et de Hongrie.

De zupanie Serbe, la Bosnie devint un banat hongrois. Le duché de Mazovie fut institué en 1271 de J. C. par les rois de Hongrie, qui le formèrent de la partie nord de la Serbie. Un essaim de Slaves–Polonais sortit des monts Karpathes, se mêla à l'ancienne population de la Pannonie et bientôt, devenu puissant, il s'empara de toutes les contrées situées à l'ouest du Verbas ainsi que d'une partie de la Dalmatie. Ce fut la tige des Croates ou Horwarth, qui ont adopté la religion catholique, tandis que les Serbes se sont attachés à l'église grecque.

Ainsi, les populations Slaves-illyriennes des provinces Sud-Danubiennes ont été formées de deux invasions de Slaves, les uns occidentaux, les autres orientaux, et qui se sont fondus également dans la masse des premiers occupants de même race, les Proto-Slaves, qui par leur existence préalable, ont favorisé leur établissement.

PLANCHE XXIII.

Figure 1 : HABITANT DE MOSTAR.

Mostar est bâtie sur la Narenta, dans une vallée plantureuse, entourée de sites pittoresques. Ses habitants portent un costume original, composé d'un *Kyssa aba* ou veste courte en feutre bleu foncé, enjolivé d'ornements brodés en laine rouge ; un *djamadan* (gilet croisé) de drap rouge, contraste harmonieusement avec cette

بوسنه ولايتى



Bosna

1re Partie

Planche [illegible]



veste et le large chalwar également en aba bleu foncé agrémenté de rouge, auxquels il se relie, tant en rappelant par son fond rouge les ornements du kyssa aba et du chalwar, qu'au moyen de ses propres broderies en soie noire et or.

Des *tozlouk* (guêtres) en aba blanc, avec ornements en torsades brodés en laine rouge, couvrent ses jambes et laissent voir le curieux travail de tapisserie de ses bas, au bout desquels sont placés de singuliers étuis façonnés de la même manière, et où les pieds entrent jusqu'au dessus de l'origine des doigts. On ne comprend pas trop l'utilité de ces choses, qu'on pourrait appeler des superfétations, s'il était permis d'abuser ainsi des mots, à moins que leur fonction ne soit d'amortir l'effet de la pression des ficelles croisées en réseau dont le dessus des *tcharyk* est garni, ce qui ferait supposer que les habitants de Mostar ont les pieds excessivement tendres.

Les habitants de Mostar, dans leurs excursions autour de leur ville, ont soin d'emporter avec eux des armes à feu, tant pour leur défense que pour la chasse, ainsi que des armes blanches destinées à y suppléer au besoin. Aussi s'économisent-ils une ceinture, rendue superflue par la nécessité de porter en son lieu et place un *silahlik*, entre les feuillets duquel ils placent, lorsqu'il le faut, un nombre convenable de couteaux. Ils y joignent un *ficheklik*, où sont leurs cartouches, et une bourse à pierres à fusil. Ce harnais est en maroquin rouge tout uni. Les gens prudents le complètent par un *torba* en tapisserie, dans un double but: celui d'emporter, en outre des munitions de guerre, quelques munitions de bouche qui ne sont pas toujours à dédaigner, et celui non moins louable d'avoir, à la disposition du gibier qu'ils tueront peut-être, un moyen de transport plus commode qu'une simple corde.

Pour se garantir du soleil et de la pluie, les habitants de Mostar, n'ayant pas l'habitude de porter une coiffure, se servent d'un *eurtu* (couverture) en tapis gris à raies et dessins noirs, qui défend à la fois leur tête et leur corps des injures du temps.

Figure 2 : BOURGEOIS DE BOSNA-SERAÏ.

Tandis que l'habitant de Mostar se contente modestement de l'*aba* fabriqué dans la localité même, le bourgeois de Bosna-Seraï, peut-être plus riche, à coup sûr plus vaniteux, fait tailler à pleins ciseaux ses habits dans les plus fins draps de l'Autriche.

En récompense de sa modestie et de son patriotisme, le premier réalise une économie considérable. Il est chaudement habillé, pour toute sa vie, moyennant la dépense une fois faite de 369 piastres (73 francs 80 centimes). De plus, son costume, à défaut de grande richesse, brille par l'harmonie de ses vives couleurs, qui ne sont point sujettes à passer.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, le bourgeois de Bosna-Seraï est puni par où il a péché, par la bourse. Il a consenti, en vue d'écraser de son faste ses obscurs concitoyens, à payer cher pour être beau. Il est très beau, c'est vrai ; même il est trop beau. Mais le faux éclat qu'il répand autour de lui s'obscurcira bientôt. Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où le pourpre louche, le bleu tranchant, l'écarlate aigre de ses habits dont le disparate est à grand' peine sauvé, du moins en partie, par le bon goût et la magnificence réelle des broderies qui les recouvrent ; un jour viendra où toute cette splendeur tapageuse s'éteindra : quelques baisers mordants du soleil, qui n'aime pas qu'on le nargue, y suffiront.

Alors même, quoique uniformément, piteusement atteints de ces pâles couleurs qui semblent une sorte de lèpre particulière aux vieilles loques, ces habits naguères si flamboyants n'en deviendront pas plus harmonieux. Les discordances fades sont peut-être en effet encore plus blessantes pour les yeux que les discordances violentes. Elles ressortiront d'ailleurs d'autant plus que, reproche éternel, l'or et la soie des broderies, sortis des fabriques de Constantinople, seront restés solides à leur poste, toujours aussi frais que s'ils sortaient des mains de l'ouvrière.

Le costume léger, payé 1221 piastes, soit 244 francs 20 centimes (au lieu de 73 francs 80 centimes que coûte à l'habitant de Mostar un costume en étoffe chaude et forte) n'aura plus d'autre valeur que celle de ces broderies, devenues tout d'un coup, d'accessoires qu'elles étaient dans le principe, le principal.

Mais aussi, que ces broderies sont gracieusement agencées, et comme elles font bien ressortir par l'élégance qui leur est propre, celle de ces deux *yelek* pourpres superposés, car il le faut bien, l'étoffe en est si mince ! Assurément, la coupe magistrale de ce *djamadan* de drap bleu à broderies de soie noire, à crevés écarlates, qui se croise sur la poitrine déjà couverte de deux *yelek* et qui pourtant n'est pas de trop, méritait d'être honorée d'une matière plus durable, qui l'eût fait admirer plus longtemps. Ce *mintan* autour duquel court un filet d'or, encadrant de fines arabesques de soie, doit être sensible à la sanglante ironie que lui décoche l'usage en le gratifiant du nom de *kyssa aba*. Si le bourgeois qui le porte n'avait pas trois vêtements de plus, il en frissonnerait sans doute.

Voici un *tchachkir* collant sur les jambes et formant de vastes plis sur les cuisses ; il est orné, comme le reste du costume, de broderies de soie noire ; des jarretières pourpres en passementerie, ouvrage local, laissent tomber leurs franges soyeuses sur les deux mollets. Une ceinture de laine rouge s'enroule autour des hanches; des mouchoirs de parade, brodés d'or et de soies de couleurs diverses, y pendent en compagnie d'une jolie bourse à tabac en application de drap rouge et noir.

La coiffure est un fez entouré d'un *saryk* blanc, et la chaussure se compose de *mest* jaunes et de *paboudj* rouges.

Tout cet ensemble est d'une forme originale et pittoresque, malheureusement gâtée par des couleurs criardes; la faute en est, on l'a déjà dit plusieurs fois, à la vanité

maladroite du bourgeois de Bosna-Seraï. On voit que le tailleur et la brodeuse n'ont rien épargné pour la réparer ; ils se sont efforcés en vain d'assortir des nuances inassortissables; ils ont dissimulé autant qu'ils ont pu le fond des étoffes, si désagréable à voir, sous les caresses des ornements multipliés dont ils l'ont enrichi. Ont-ils réussi ? C'est douteux ; mais enfin, à l'impossible nul n'est tenu.

Figure 3 : DAME DE BOSNA-SERAÏ.

Mieux inspirée que le bourgeois, la dame de Bosna-Seraï a choisi les étoffes de son costume parmi celles du pays. Aussi l'harmonie des couleurs s'est-elle établie sans peine, et tout, dans ce costume, coupe, tons, ornements, est-il parfaitement à l'unisson.

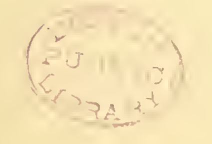
Il se compose d'un *feradjè* noir à manches étroites avec collet carré retombant par derrière comme la dalmatique d'un diacre. Une large bordure en galon d'or ouvragé le rehausse. Sur le *fermènè* ou gilet fermé, de couleur de pourpre, s'épanouissent des fleurs et des arabesques richement brodées en soutache d'or et encadrées dans une bordure droite en passementerie d'or. Un *yelek* écarlate, galonné d'or, s'ouvre autour des seins. Sous ces deux gilets, on voit le haut de l'*entari* en étoffe de soie dite *koutnou*, à raies blanches sur un fond violet clair. La jupe, serrée à la taille par une ceinture en galon d'or, avec boucle en filigrane d'argent, s'ouvre par devant, et laisse un peu à découvert les plis mœlleux du *chalvar* de cachemire écarlate, s'arrondissant autour de *tchédik* (bottines molles) de forme haute, dont l'extrémité seule est cachée par des *paboudj* de maroquin jaune, très échancrées.

Pour coiffure, la dame de Bosna-Seraï a le fez extrêmement bas de forme, à puskul de soie blanc étalé circulairement, tombant jusqu'à un demi-centimètre du bord environ, excepté par derrière, où il est assez long pour couvrir toute la partie postérieure du cou.

Qu'elles soient musulmanes ou chrétiennes,les dames Bosniaques ne portent jamais de voile.

Chose incroyable probablement, mais vraie, le costume de la dame de Bosna-Seraï, malgré l'or et les broderies qui l'enrichissent, ne coûte pas plus de 500 piastres (100 francs).

Décidément, ce brave bourgeois qui a jeté dans l'eau une somme de 144 francs



20 centimes de plus pour se procurer le plaisir de porter du drap d'Autriche, quand la dame de Bosna-Serai, pour moins que la moitié du prix total qu'il a payé, a pu se donner le luxe du cachemire, mériterait d'être interdit comme prodigue. Si la Bosnie n'était, assez heureusement pour elle, privée des principaux bienfaits de la civilisation, quelque cousin économe l'aurait déjà fait condamner.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

SECONDE PARTIE.

ILES OTTOMANES.

I.

VILAYET DE KRID (CRÈTE.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE KRID (CRÈTE).

A peu près à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, l'île de Crète était considérée comme le point central de l'ancien monde. C'était là, au pied du berceau de Zevs aux noirs sourcils, le grand dieu de l'époque hellénique, que venaient se rencontrer et se confondre les colonies orientales et occidentales, phéniciennes, libyennes et hellènes, et que le mélange des races s'opérait.

C'était de là que, sous le règne de Minos, fils du dieu suprême et de la déesse *Europa*, nom significatif, des colonies crétoises partaient à leur tour pour se répandre dans toutes les îles de la Méditerranée, peupler les côtes asiatiques et européennes et fonder jusqu'en Italie et en Sicile des républiques et des royaumes, centres nombreux d'une civilisation déjà avancée.

L'île de Crète s'étend sur une longeur d'environ 140 kilomètres; mais sa plus grande largeur, entre le Capo Sassoso et la Punta Metala, n'est que d'environ 40 kilomètres. On ne compte que 16 kilomètres entre l'embouchure du fleuve Armiro et celle du Megla Potamo. Du côté du cap San Juane, l'île se rétrécit encore, et n'a plus qu'environ 10 kilomètres de largeur; c'est l'endroit où les deux côtes sont le plus rapprochées.

Trois montagnes principales et bien distinctes se détachent en saillie sur la longue chaine qui court d'un rivage à l'autre, dans la direction de l'est à l'ouest: l'Ida, au centre; le Dieté, à l'est; et les monts blancs (Levcaori) à l'ouest. Aujourd'hui, ces monts célèbres dans l'antiquité sont nommés Psiloriti, Lassiti et Asprovouna ou monts Sphakiotes.

Cette chaine partage naturellement la Crète en deux grands versants, l'un au

nord, qui répand ses eaux dans la mer de Crète ; et l'autre au midi, tributaire de la mer de Libye. Du côté de l'Europe, et dans la région des monts Sphakiotes, coulent l'ancien Jardanus et le Canea (Pyenus) ; l'Armiro, l'Arcadi fiume, le Ghazi, le Geofiro, le Cartero et l'Aposolemi appartiennent à la région de l'Ida ou Psiloriti.

C'est encore à cette région qu'appartiennent tous les fleuves considérables qui versent leurs eaux dans la mer africaine. Leurs noms modernes sont : le Megla Potamos, le Galigni, le Malogniti et le Zuzurro.

Les fortunes diverses de la Crète sont expliquées par ce mélange de noms appartenant aux langues grecque, latine, arabe, italienne et turque. En effet, la loi du plus fort a successivement soumis cette île aux dominations hellènique, romaine, arabe, byzantine, vénitienne et ottomane.

Homère a célébré dans son Iliade la Crète aux cent villes. "Ceux, dit-il, qui habi-
" tent Cnossos et Gortyne entourée de remparts, et Lyctos, et Miletos, et la blanche
" Lycastos, et Phaestos, et Rhytion, cités bien peuplées, et les autres qui occupent la
" Crète aux cent villes, marchaient sous la conduite du vaillant Idoménée et de Mérion,
" semblable à l'homicide Mars. Quatre-vingts noirs vaisseaux les suivaient." Aujourd'hui, de tant de cités, à peine reste-t-il quelques ruines. Dès les temps héroïques, plusieurs avaient déjà disparu.

Les villes principales de la Crète actuelle sont : *Handia* (Candie) la *Kandak* des Arabes, située près de l'embouchure du Géofiro, sur l'emplacement de l'ancienne Heracleon et à quatre kilomètres des ruines de l'antique Cnossos, dont le village moderne de Cnossou a conservé le nom; *Hania* (la Canée) bâtie par les Vénitiens sur les ruines de l'ancienne Cydonia ; *Ressimo* (Rhytion), troisième ville de l'île, entre l'Armiro et l'Arcadi fiume, et quelques forteresses et ports arabes et vénitiens, parmi lesquels la Sudda et Spina Longa sont les plus importants.

En Crète, l'hiver n'est autre que la saison des pluies, qui tombent abondamment pendant les deux mois de décembre et de janvier. Il est extrêmement rare d'y voir la surface de l'eau gelée. Depuis le mois de mars jusqu'au commencement de novembre, le thermomètre n'y varie guères que de 20 jusqu'à 27 degrés, et dans les jours les plus chauds de l'été, les vents de la mer rafraîchissent l'atmosphère. Dès le mois de février, les fleurs et les fruits couvrent cette terre que les anciens nommaient Macaronesos, l'île Fortunée, et où le père de la médecine envoyait ses malades se rétablir. Encore aujourd'hui, les prescriptions d'Hippocrate en faveur de ce climat privilégié sont justifiées par la forte constitution, la haute stature et la longévité des habitants, qui sont le meilleur témoignage de la salubrité de la Crète.

La conquête complète et définitive de cette île par les Ottomans date de l'an de l'hégire 1078 (1669 de l'ère Chrétienne), époque de la prise de Candie sur les Vénitiens par le Grand-Vézir Kieuprulu, sous le règne de Sultan Mohammed IV.

Selon Hammer : " L'histoire ne présente pas une place dont la conquête ait coûté

“ autant d'argent, d'efforts et de temps que celle de Candie. On avait combattu vingt-
“ cinq ans pour sa possession, et elle avait soutenu trois sièges dont le dernier avait
“ duré trois années entières. ”

Quoique l'agriculture soit encore moins avancée en Crète que dans tout l'Orient; malgré l'entêtement insurmontable des Crétois pour la méthode primitive, les procédés grossiers et les outils agricoles rudimentaires qu'ils emploient; malgré leur répugnance invincible pour toute innovation; le dédain et l'orgueil avec lesquels ils repoussent les fruits savoureux qu'une culture plus soigneuse, des procédés plus raisonnables, des instruments perfectionnés font croître sur les portions de leur territoire où se sont établis des Européens, les productions naturelles de l'île de Crète en font un grenier d'abondance. L'huile, le vin, le miel, les céréales, tiennent le premier rang parmi les richesses de cette terre nourricière, dont les exportations considérables donnent lieu à un commerce des plus importants.

Les soies, le *ladanum*, les fromages, le miel et les savons de Crète jouissent d'une grande réputation. Les oranges sont aussi renommées en Turquie et en Grèce que le chasselas de Fontainebleau en France. Dès le mois de décembre, on en charge de grands bateaux à destination d'Athènes, de Smyrne et de Constantinople.

Célèbre dans l'antiquité par sa marine qui l'a rendue souvent maîtresse de toute la Méditerranée, où les vaisseaux crétois se signalaient surtout par leurs pirateries, la Crète n'a plus guères aujourd'hui que ces bateaux marchands, sorte de galères à la proue et à la poupe recourbées en forme de croissant, cheminant sans s'arrêter, par quelque temps qu'il fasse, soit à la voile, soit à la rame. Un immense gouvernail sculpté, manœuvré à l'aide d'une longue barre qui s'étend au delà de la partie pontée de la barque, jusque sur les bancs des rameurs, donne un aspect monumental à ces constructions nautiques, aussi originales que pittoresques.

On voit incessamment partir du port de la Sudda une foule de barques semblables, chargées de vastes outres gonflées d'huile, de vin, de fromage; ou remplies à comble d'olives, de fruits secs, d'oranges, de céréales et montées par des mariniers vigoureux revêtus de l'ample costume commun à tous les habitants de ce canton, voisin de la ville de Hanïa (la Canée).

PLANCHE I.

Figure 1 : BOURGEOIS CHRÉTIEN DE HANÏA.

Le type de ce costume est celui que représente notre figure 1. Il est inutile de faire observer que, si toutes les pièces du costume des marins crétois sont les mêmes que celles de l'habitant du bourgeois de Hanïa, les étoffes en sont plus épaisses, plus fortes. Cette différence essentielle les rend capables de résister à plus de fatigue, et les met à meilleur marché. Mais en même temps elle leur donne un aspect plus grossier, moins agréable à l'œil ami d'un minutieuse propreté, d'un régularité correcte, ce qui les fait, en revanche, préférer par l'artiste, précisément à cause de leur sauvage tournure et de leur agencement désordonné.

Un fez haut, large et souple, au puskul lourd et volumineux, dont le poids fait ployer en arrière avec grâce et se renverser sur la nuque la coiffure des habitants chrétiens de la Canée, n'est pas sans quelque conformité avec celui de leurs coreligionnaires albanais.

Leur chemise à col rabattu, à devant empesé, à manchettes retroussées, *à la franka*, est encore un autre point de ressemblance.

D'autre part, leur *yelek* et leur *mintan* de drap tout uni, à peine agrémenté de passementeries de couleur foncée et de boutons en forme de grelots, se rapprocherait plutôt du costume des populations asiatiques dont un étroit bras de mer les sépare. Il en est de même de leur ceinture de laine rouge ; mais leur *chalvar* aux plis serrés et froncés par devant, et qui va en s'élargissant par derrière pour se terminer en une sorte de vaste poche, ou de sac flottant sur leurs jambes, a quelque chose de particulier qui ne se retrouve qu'en certaines localités grecques.

Un trait caractéristique, purement crétois, de ce costume, c'est la paire de bottes molles dont tout habitant de l'île de Crête aime à décorer ses extrêmités inférieures. La modestie bourgeoise n'a pas permis à notre habitant chrétien de Hanïa la superbe chaussure dont nous verrons plus loin des spécimens ; toutefois, ses bottes ont quelque mérite, et le contraste de l'enveloppe de maroquin rouge qui couvre ses pieds avec la blancheur grisâtre des tiges produit un assez bon effet.



2 3 1

Crète



Figure 2: CAVALIER CHRÉTIEN DE HANÏA.

Nous venons de voir le bourgeois sédentaire, voici maintenant le voyageur, que son négoce appelle à parcourir la Crète, sinon d'un bout à l'autre, du moins dans quelques-unes de ses localités d'un commerce moins sûr que les grandes villes.

Nécessairement, c'est un cavalier. On ne saurait, en effet, fréquenter assidument les routes montagneuses de la Crète en simple piéton. D'ailleurs, le sentiment de la dignité qui convient à un gros négociant s'unit au soin de sa sécurité non moins qu'à celui de sa commodité, pour lui commander cette allure. S'il plaisait à quelque *adelphi*, fait qui n'est pas rare, de pousser un peu plus loin qu'il ne faut, à son égard, les conséquences de la grande loi de la fraternité humaine, après avoir essayé de sauver sa caisse à l'aide de sa riche carabine à long canon armé de capucines en argent repoussé, de ses pistolets aux pommeaux et aux batteries finement ciselés, de son *yataghan*, chef-d'œuvre d'orfévrerie, si tout cet arsenal restait inutile, comme il est, hélas! bien probable, il aurait du moins la suprême ressource des quatre jambes de son cheval pour sauver sa peau.

Pour le moment, ce danger qui n'a rien d'imminent ne l'effraie pas. Il pose crânement une main robuste sur la poignée de son yataghan, tandis qu'il empoigne vigoureusement de l'autre le canon de son arme principale, ce fusil à silex dont les voleurs de grand chemin rient peut-être sous cape ; mais que le gibier à poil et à plumes a appris à ses dépens à respecter. Sa tête est coiffée d'un fez moins haut que celui du citadin et d'un tissu plus roide, afin que le vent ou le galop du cheval n'en puissent pas déranger l'harmonie. Le poids d'un puskul énorme n'y dessine pas un pli. L'ensemble de sa mise est leste, gracieux et commode. La couleur grise y domine en souveraine, et défie les injures de la poussière du chemin. Un *djamadan* en velours rouge ou noir se montre coquettement par l'ouverture entrebaillée du *yelek* passementé de laine ou de soie bleue, et garni de mille boutons destinés plutôt à l'ornement qu'à l'utilité. Les manches du *mintan* répètent, dans leur partie ouverte, près des poignets, cette disposition élégante. Le *chalvar* dessine sur ses cuisses et sur le haut de ses jambes des plis souples, disposés de manière à ne gêner en rien ses mouvements. Enfin, ses bottes molles, entièrement grises, sont lacées avec soin ; elles épousent et protègent ses formes, qu'elles font valoir par leurs piqûres multipliées et leurs dessins capricieux.

Figure 3 : DAME MUSULMANE DE HANÏA.

On remarque, dans le costume des dames musulmanes de Hanïa, une sorte de compromis, qui n'est pas sans grâce, entre la mode turque et la mode grecque. Ce compromis, dicté par les convenances, puisque la majorité de la population crétoise appartient au rite orthodoxe, enlève au costume de son ampleur, de sa majesté, et lui donne en échange une désinvolture plus légère. Les manches de l'*entari*, au lieu de s'élargir vers leurs extrêmités, de s'y évaser et de pendre en laissant les bras à découvert, se ferment au contraire sur les poignets. Des boutons noirs attachent le corsage, orné de garnitures en *oya*. Les usages traditionnels sont respectés en ce qui concerne la traîne, au bas de laquelle la soie quadrillée, étoffe du costume entier, est enjolivée d'une large bordure en broderie d'or. Les *paboudj* sont en tissu d'or et de soie, et le *yèmèni* roulé autour de la tête est bordé d'*oya*. Les seuls bijoux de ce costume sont des boucles d'oreille en forme de pendeloques.

PLANCHE II.

Figure 1 : VILLAGEOISE CHRÉTIENNE DE HANOÏA.

Ainsi que la plupart des paysannes crétoises, les femmes de Hanoïa portent le fez, de forme un peu plus élargie par en haut que sur les bords, et garni d'un puskul de soie commune, assez souvent ébouriffé. Il est d'usage, à ce qu'il parait, en Crète, de laisser en guise d'ornement, à la partie supérieure du puskul, le morceau de papier blanc découpé à jour, que certains marchands y attachent ou y collent afin d'y inscrire le prix de cette coiffure.

Deux pièces de ce costume sont particulièrement curieuses. L'une est le tablier *(prostèla)* blanc avec sa large bande de broderie rouge, noire, bleue et jaune, à rosaces encadrées d'ornements droits et surmontées de palmettes. La seconde est le *colto* ou



Crète



pélerine montante en lingerie fine, dont le col, large de trois doigts environ, est composé d'une magnifique bande de dentelle, cousue sur un ruban de velours noir. Deux manchettes également en dentelle sortent des poignets étroits de la chemise d'homme *à la franka* sur laquelle la ceinture de soie rouge fixe le haut du *fistan* ou jupe de couleur vive, que dépasse un jupon de dessous, en laine, laissant voir le bas de la jambe, chaussée de bas blancs et de souliers rouges.

Figure 2: VILLAGEOIS CHRÉTIEN DE HANOÏA.

Tout ce costume est en *aba* (drap feutré) fin, de couleur grise. Son uniformité est relevée par une ceinture de soie rouge rayée de jaune, à larges franges, les piqûres colorées des bottes molles, le cramoisi intense et le bleu éclatant du *fez* haut et mou et du lourd *puskul* qui le ramène en arrière et pend sur les épaules, et enfin par une pièce particulière, accessoire de l'habillement, nommée *daardjik*. C'est une espèce de besace fixée en haut du dos au moyen de bretelles, et pendant par derrière jusqu'à mi-cuisses. Une frange de soie rouge la termine ; des broderies en masquent les coutures. Aucun ornement, pas même une simple ganse, si ce n'est au bord de l'unique ouverture du gilet collant qui monte jusqu'au cou de l'habitant de Hanoïa, ne vient égayer le reste de son costume, composé d'une courte veste sans boutons ni agrafes, à manches étroites, et d'une culotte bouffante rentrant dans les bottes à la hauteur des genoux. Les bottes sont lacées sur le côté intérieur de la jambe, comme celles de la figure 2 de la planche précédente.

Figure 3 : HABITANT D'ISFAKIA.

Isfakia ou Sphakia est ce district montagneux situé au sud de Handia (Candie), qui toujours a servi de base aux opérations des Crétois dans leurs révoltes. Tous ses habitants sont chrétiens.

Pendant plus d'un siècle, du temps de la domination vénitienne, ils ont bravé les forces que la République ne cessait de diriger contre eux. Venise ne parvint à vaincre leur résistance qu'en fondant des colonies dans l'île entière. Mais longtemps les Spha-

kiotes refusèrent de se mêler aux nouveaux arrivants, et ils évitèrent le contact des Vénitiens avec le même soin qu'ils avaient évité celui des Arabes, des Byzantins, des Romains et même des Grecs. Lorsqu'ils cédèrent enfin, ils continuèrent à se livrer à la piraterie, et les magistrats vénitiens dûrent se résigner à souffrir ce qu'ils ne pouvaient empêcher, en le sanctionnant par un semblant d'autorisation pour l'honneur du principe de la suzeraineté de la République.

Sous la domination Ottomane, les Sphakiotes ne cessèrent pas de vivre comme par le passé, dans une insoumission permanente. Ils n'ont pu être entièrement réduits à l'obéissance qu'en 1770 de l'ère Chrétienne, et depuis ils ont encore profité de toutes les occasions, de tous les prétextes, pour se révolter de nouveau.

Les Sphakiotes portent, comme les habitants de Hanoïa, le gilet de feutre collant avec ouverture pour passer la tête. Pardessus ce gilet, se croise un djamadan aux bords échancrés en écusson, et garni d'une double rangée de gros boutons en forme de mûres ou de framboises. Une ceinture de soie rouge à raies jaunes serre leurs reins et maintient la culotte large de feutre blanc qui couvre le haut de leurs bottes molles à tiges grises et à souliers rouges. Ils sont coiffés d'un fez droit, assez semblable au fez militaire ottoman, avec puskul orné de papier découpé et doré. Un *kapout* (capote) en aba gris, à capuchon, et orné de broderies en laine noire sur les coutures et le bas des manches, les prémunit contre la fraicheur de la nuit et les variations subites de la température en mer, causées par les changements de direction du vent.

On remarquera que les broderies des costumes Sphakiotes sont en quelque sorte une profession de foi, une invitation au martyre. La croix grecque dessine avec ostentation ses quatre branches égales sur leurs manches, et les palmettes qui l'accompagnent ont avec l'aigle Impériale des rapports de forme vagues, si l'on y regarde de trop près ; mais très distincts dès qu'on s'éloigne assez pour ne plus voir que la masse du dessin.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

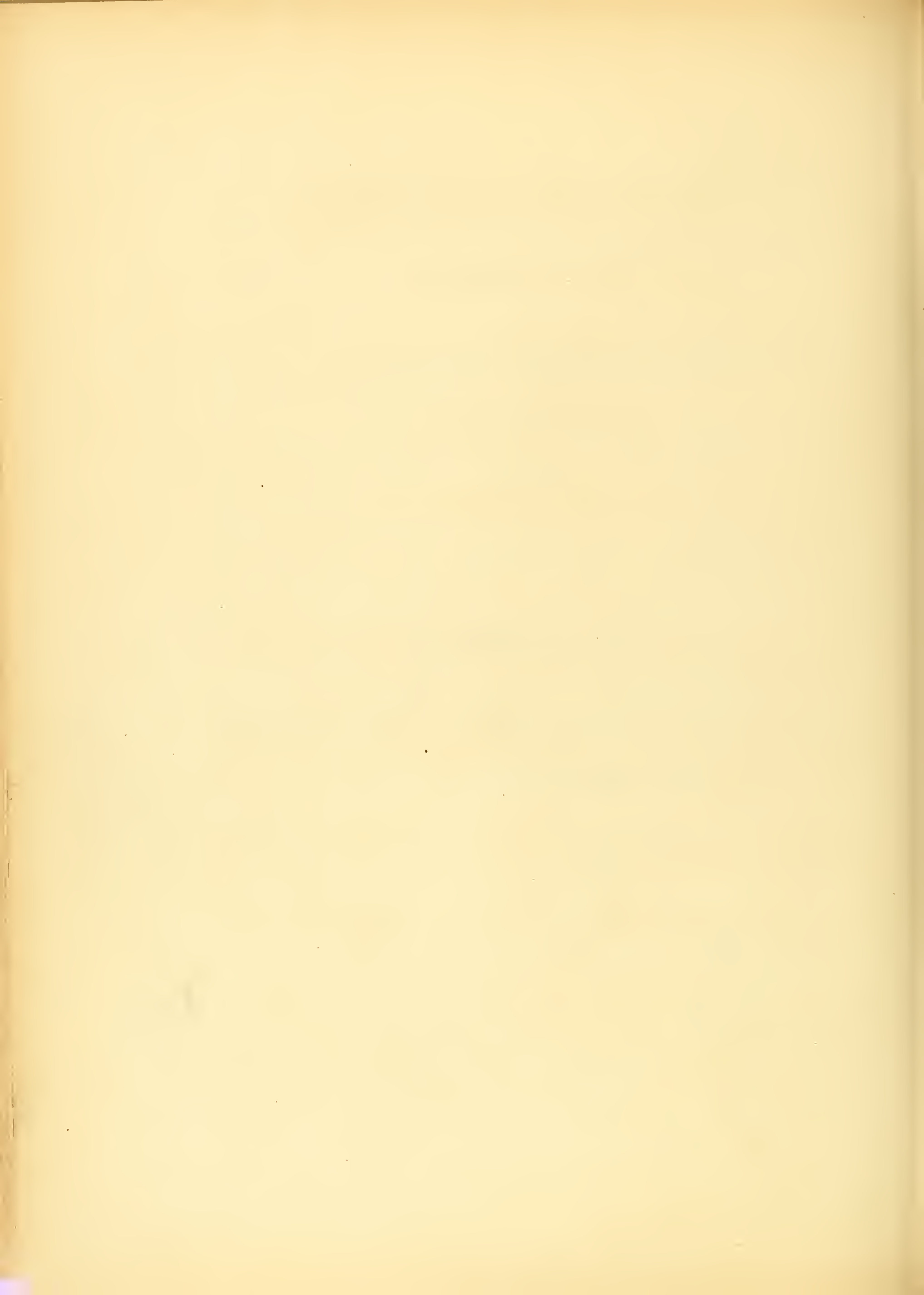
EN 1873.

SECONDE PARTIE.

ILES OTTOMANES.

II.

VILAYET DES ÎLES (DJÈZAÏR I BAHRI SÈFID.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DES ÎLES DE L'ARCHIPEL.

Ce vilayet, outre les îles ottomanes, et excepté la Crète et Samos, qui forment deux gouvernements séparés, comprend aussi une partie de la terre ferme, située entre le golfe d'Artaki et celui d'Edremid.

Les territoires Ottomans européen et asiatique se trouvent ainsi naturellement reliés, d'une manière tout-à-fait rationnelle, par la création d'un gouvernement semblable à celui-ci, qui enferme dans son étendue et leurs intermédiaires, les îles, et les limites extrêmes des deux continents.

Tchanak-kalè (forteresse de poterie), plus connue en Europe sous le nom de Dardanelles, est la ville principale de la presqu'île asiatique citée plus haut, et qui constituait, dans l'antiquité, la Dardanie et la Troade.

Ainsi que son nom l'indique, Tchanak-kalè est en même temps une forteresse *(kalè)* qui défend l'entrée du détroit, et une fabrique importante de poterie *(tchanak)*.

Bien que la matière première en soit commune, car c'est une argile plastique marneuse que l'on trouve dans la localité ; bien que son exécution elle-même ne soit pas des plus parfaites, la poterie de Tchanak-kalè, par la vivacité, l'harmonie bizarre des couleurs qui la décorent, et surtout par l'originalité, la pittoresque et bizarre fantaisie de ses formes, a su mériter la faveur générale. Elle donne lieu à un commerce d'exportation assez considérable, qu'on ne saurait chiffrer à moins de 740,000 francs par an.

Nous ne pouvions donc pas faire autrement que de donner une place honorable, parmi les habitants du Vilayet des îles, aux braves artisans potiers de Tchanak-kalè ; aussi avons-nous fait de leurs costumes l'objet d'une planche spéciale.

PLANCHE III.

Figures 1 et 2 : ARTISAN MUSULMAN et ARTISANE MUSULMANE DE TCHANAK-KALÈ.

C'est par la simplicité la plus parfaite que se distingue le costume de l'artisan musulman de Tchanak-kalè. Les étoffes en sont communes, solides, propres et à bon marché. La couleur blanche en forme le fond : *mintan* et *chalwar* de coton et grands bas de laine tricotés au foyer domestique. Un *yelek* rayé, une ceinture d'épais tissu drapé, un *kulah* de forme haute, couronnant comme un dôme tout l'édifice terminé en bas par des *paboudj* rouges, relèvent la monotonie de l'ensemble par leurs couleurs éclatantes.

Le costume de la femme a quelque chose de plus fantastique que celui de l'homme. Il ressemble de moins loin aux créations bizarres de l'imagination de nos potiers. Toutefois, il sait se maintenir dans des limites raisonnables ; il n'a absolument rien de trop compliqué. Une longue chemise d'étoffe de couleur foncée, agrémentée sur la poitrine de trois étoiles en argent ressemblant à s'y méprendre à des décorations ; un *hyrka* ; une haute coiffure avec le voile de rigueur en toile de coton, peinte à la main de frais bouquets de fleurs ; des *paboudj* rouges semblables à ceux de son mari ; c'est tout.

De pareils costumes n'ont rien de ruineux pour un ménage. On remarquera pourtant que, tandis que le costume de l'artisan potier de Tchanak-kalè ne coûte, complet, que 70 piastres (14 francs) celui de sa femme, grâce aux bijoux qui l'ornent, ne vaut pas moins du double, soit la somme fabuleuse de 28 francs ! . . . Dans tous les pays paraît-il, les maris se laissent volontiers entraîner à des prodigalités pour embellir encore leur plus belle moitié.

چناق قلعه‌سی مسلمان اصنافندن

چناق قلعه‌سی مسلمان اصناف قادینلرندن







جزائر بحر سفید ولايتی



de notre planche VI. Si l'on compare le prix de son costume avec celui du costume de sa femme (figure 1 de la planche V.), on trouvera un résultat tout contraire.

PLANCHE IV.

Figure 1 : YURUK (NOMADE) DE BIGHA.

Bigha est une ville assez importante, située sur les bords de l'ancien fleuve Granique, dans le *sandjak* de Tchanak-kalè. On y rencontre, comme dans presque toute l'Asie, des peuplades tout entières de nomades qui vivent sous la tente, comme aux temps des patriarches, et qui transportent leur domicile d'un endroit à l'autre, au gré de la dent de leurs troupeaux. Ces familles errantes ne sont, pourtant, ni vagabondes, puisqu'elles possèdent un toit, héritage de leurs ancêtres : la tente, ainsi qu'une propriété souvent très considérable : leurs troupeaux ; ni voyageuses à proprement parler, car elles ne s'éloignent jamais d'un certain rayon.

Ainsi les *yuruk* de Bigha, dans leurs excursions les plus lointaines, ne dépassent guère les limites du sandjak des Dardanelles.

Comme il est, du reste, bien naturel de la part de nomades, les *yuruk* portent sur eux tout un attirail d'armes et d'objets usuels que les habitants des villes laissent d'ordinaire à la maison : pistolets ; couteaux ; *yataghan* ; giberne ; poire à poudre ; sac à tabac ; sac à pierres à fusil, car ils en sont encore aux armes à silex ; *kyssa tchibouk* (pipe courte) d'une longueur encore assez respectable aux yeux d'un européen ; pincettes *(macha)*, pour économiser la peine de battre le briquet, en empruntant du feu au foyer d'un berger voisin ou au leur propre, aux heures de la cuisson des aliments ; le tout est contenu dans le fourniment de cuir appelé *silahlik*.

Les pièces principales de l'habillement d'un yuruk de Bigha sont le *mintan* de coton ou de soie à mille raies ; le *tchepken* à grandes rosaces de passementerie formant brandebourgs ; le *chalvar* court laissant voir les genoux nus entre son extrémité inférieure et l'extrémité supérieure de longs bas de laine, blancs par en haut, mais formant par le bas une sorte de botte en tapisserie rayée de fleurs et d'ornements de couleurs vives. La tête est protégée contre les ardeurs du soleil par un haut *kulah* rouge à long

puskul bleu, et maintenue par un mouchoir de coton ou de soie. Il est chaussé de *papoudj* rouges.

Tout cela est chaud, commode, pittoresque, et coûte environ 310 piastres (62 fr.)

Figure 2 : HABITANT CHRÉTIEN DE L'ÎLE DE CHIO.

Chio, en turc *Sakzy adassi*, c'est-à-dire l'île du *mastic*, est une des plus grandes îles qui bordent le littoral de l'Asie Mineure. Elle embrasse un espace d'environ 160 kilomètres de circuit. Plus resserrée vers le centre que du côté du nord et du sud, elle n'a, de l'est à l'ouest, qu'environ 6 kilomètres de largeur.

La très grande majorité de ses habitants sont chrétiens orthodoxes de race grecque; les turcs ne comptent dans l'ensemble de la population de Chio que pour une proportion d'environ six pour cent, et les latins descendants des anciens conquérants génois de la Mahone des Giustiniani, sont encore en plus petit nombre, environ mille dans toute l'île.

Une température particulièrement douce règne en tout temps à Chio. On n'y voit jamais de neige, si ce n'est en contemplant, des jardins d'orangers et de citronniers qui environnent la ville, ou des bocages de lentisques qui couvrent la partie pierreuse de l'île, du côté du sud-ouest, le sommet lointain du mont Ilias.

Aussi la plus importante production de Chio consiste-t-elle en oranges, citrons, figues et autres fruits renommés, en vins célèbres déjà dans l'antiquité, qui estimait le vin d'Arvisia à l'égal même du Falerne, et surtout enfin en *mastic*, principale richesse de ses habitants.

On distingue les lentisques qui produisent le mastic en quatre sortes, déterminées par la qualité du produit. Le *skinos* et le *skinos aspros* fournissent le meilleur mastic, le plus blanc, le plus transparent, appelé mastic mâle. Les deux autres sortes, moins estimées, empruntent leur nom aux buissons sur lesquels on les recueille; ce sont des arbustes de petite taille, qui s'étendent davantage en largeur que les premiers, et descendent en s'arrondissant jusqu'à terre. L'un, le *votomos*, ne donne qu'une très petite quantité de mastic. Quant au dernier, le *piscari*, il fournit très abondamment cette précieuse denrée, et il n'est pas rare d'en ramasser des morceaux aussi larges et aussi épais qu'une pièce de cinq francs. Mais ce mastic est opaque et mou, on l'estime comme le moins bon des quatre sortes, et on ne l'honore pas du nom de mâle; il est réputé mastic femelle.

C'est au moyen d'incisions en croix faites à l'écorce de l'arbre et par lesquelles il coule, que l'on récolte le mastic. Les dames grecques, arméniennes et même turques en font une grande consommation en nature ; elles le mâchent pour donner à leur haleine une odeur aromatique. Leurs maris le consomment d'une autre manière, sous forme d'une sorte de liqueur apéritive qui peut tenir une place honorable entre l'absinthe et l'anisette, sans avoir les inconvénients graves de la première.

La culture du mastic occupe tous les habitants de la partie sud-ouest de l'île de Chio ; elle leur procure une honnête aisance. On prétend qu'autrefois ils lui ont dû, entre autres privilèges, ceux d'avoir des cloches dans leurs églises, de payer des taxes réduites, et de porter le turban, quoique chrétiens.

Aujourd'hui que les distinctions de costumes n'ont plus rien d'imposé, que les taxes sont égales pour tous les habitants de l'Empire Ottoman, et que les cloches sonnent à toute volée au cœur de la capitale de l'Islam, il est difficile de savoir au juste ce que ces assertions ont pû avoir de fondé à une autre époque, qui n'a point laissé de traces dans les mémoires orientales.

Quoiqu'il en soit, les Chrétiens Chiotes portent, actuellement encore, un turban assez volumineux. Leur habillement blanc, composé d'une chemise à larges manches brodées et d'un caleçon non moins large, est parfaitement approprié aux exigences d'un climat chaud, et leur épaisse ceinture les préserve des surprises désagréables de la fraicheur du soir. Leur chaussure consiste en bas de laine tricotés et en forts souliers, excellents pour la marche dans les contrées pierreuses, où croissent les lentisques.

Tout le costume d'un Chiote revient à 250 piastres, soit environ 50 francs.

Figure 3 : CHRÉTIEN DE LEMNOS.

—

Lemnos est la plus considérable des îles situées au fond de la mer Égée, non loin des côtes de la Thrace. On lui donne environ 60 kilomètres de longueur d'orient en occident, sur une largeur de 20 à 24 du nord au sud. Au coucher du soleil, d'après le témoignage de plusieurs auteurs anciens tels que Pline et Strabon, corroboré par celui des voyageurs modernes, le mont Athos, quoiqu'il en soit fort éloigné et sur le continent, couvre de son ombre différents points de la partie occidentale de cette île.

Il est difficile de parler des productions de Lemnos sans dire un mot de la fameuse terre sigillée, si vantée dans l'antiquité comme une sorte de remède à tous les maux, depuis les fluxions, les maladies des yeux, l'hémoptysie et les affections de la rate et des reins, jusqu'aux empoisonnements et à la morsure des serpents.

Voici ce que dit Belon, dans son vieux et naïf langage, sur les cérémonies d'usage en son temps pour l'extraction de cette terre, encore aujourd'hui fort recherchée :

" Les plus grands personnages et les principaux de l'isle s'assemblent, tant les
" Turcs que les Grecs, prêtres et caloières, et vont en cette petite chapelle, nommée
" Sotira, et en célébrant une messe à la grecque, avec prières, vont tous ensemble
" accompagnez des Turcs, montent sur la colline, qui n'est qu'à deux trajets d'arc de
" la chapelle et font beicher la terre par cinquante ou soixante hommes, jusques à tant
" qu'ils l'aient découverte, et qu'ils soyent venus à la veine : et quand ils sont venus
" jusques à la terre, alors les caloières en remplissent quelques turbes ou petits sàcs
" de poil de bestes, lesquels ils baillent aux Turcs qui sont là présents, savoir au sou-
" bachi et au vayvode ; et quand ils en ont prins autant qu'il leur en faut pour cette
" fois, alors et dès l'heure même, ils referment et recouvrent la terre par les ouvriers
" qui sont encore là présents. En après le soubachi envoye la plupart de la terre
" qui a esté tirée, au Grand Turc à Constantinople. Le reste il la vend aux mar-
" chands. . . . . . . Ceux qui assistent quand on la tire de sa veine en peuvent bien
" prendre chacun quelque petite quantité pour leur usage ; mais ils n'en oseroyent
" vendre qu'il fust sceu. Les Turcs sont moins scrupuleux que les Grecs et que beau-
" coup d'autres nations. Ils permettent que les Grecs chrétiens facent leurs prières
" sur la terre scellée en leur présence, et eux mesmes assistent et aydent aux Grecs.
" Et s'il est vray ce que nous en ont dit les plus vieux, telle façon de faire d'avoir
" éleu un seul jour en un an, leur fut introduite du temps que les Vénitiens domi-
" noyent à Lemnos et aux isles de la mer Egée."

Outre cette terre dont les vertus sont dubitatives, Lemnos possède des côteaux couverts de vignes, qui lui ont valu le nom d'Αμπελοέσσα. On récolte en abondance des céréales et de la vallonée. Le bétail y est nombreux. Les figuiers, les noyers et les amandiers y prospèrent.

Les habitants sont cultivateurs ou bergers. Ils portent un *djamadan* ou gilet croisé, brodé en laine noire ou bleue ; leurs vêtements de dessus sont le *mintan* et le *chalvar* blancs ; leur coiffure est également blanche. Ils sont, comme tous les montagnards et la plupart des paysans de l'Empire Ottoman, chaussés de *tcharik*, par dessus lesquels ils adaptent, au moyen de cordes en laine, des guêtres couvrant tout le pied et montant jusqu'aux genoux, qu'elles protégent.

Un pareil costume ne dépasse pas le prix moyen de 300 piastres, ou 60 francs.



جزایر بحر سفید ولایتی

قاطا... خرستيان قادينى — لمنى خرستيانا قادينى — ... قاريسى



PLANCHE V.

Figure 1: FEMME YURUK DE BIGHA.

Ainsi que nous l'avons dit déjà dans notre description de la planche précédente, la femme *Yuruk* par une exception rare, est vêtue à meilleur marché, quoique tout aussi confortablement, que son mari. Et pourtant elle a des bijoux, ou du moins quelque chose d'approchant, c'est-à-dire une sorte de collier-cravate dans la confection duquel la broderie fine se marie aux pièces de monnaie de billon, enfilées pour servir de franges. Le bruissement métallique de cette garniture réjouit son oreille.

Tout ce qu'elle porte est, du reste, l'ouvrage de ses mains industrieuses. Sa modeste coiffure, composée de quatre pièces ; sa chemise de laine tissée noire, passée sur une autre chemise de coton blanc, dont les manches et le bas dépassent ; son tablier ou *cunluk* curieusement ouvragé en tapisserie ; tout est confectionné par elle avec le coton qu'elle achète à la ville voisine de son campement, la laine de ses moutons et le poil de ses chameaux. Elle fabrique de même les habits de son mari, mais elle ne peut fabriquer ses armes ni ses ustensiles portatifs. C'est sans doute là que gît la différence de prix de son propre habillement (140 piastres— 28 francs) et de celui de son mari, qui coûte à la communauté 34 francs de plus.

L'occupation la plus fructueuse des femmes yuruks est le tissage des tapis, au moyen d'un métier primitif s'il en fut jamais, composé de ais mal dégrossis. Cela leur suffit cependant pour exécuter des travaux souvent remarquables par l'élégance du dessin, l'éclat et la belle harmonie des couleurs, autant que par la force du tissu, dont la durée est indéfinie, comme celle de tous les tapis turcs. C'est le mari qui teint la laine ; tout le reste du travail est dû à la femme.

Un ménage *yuruk*, s'il pouvait être occupé chaque jour de l'année à la fabrication des tapis, gagnerait, tout en vaquant aux soins du ménage et des troupeaux, à l'éducation des enfants, une moyenne de 4 francs par jour, tous frais défalqués, à répartir entre les deux coopérateurs. C'est en effet ce qu'ils gagnent réellement à ce genre de travail, pendant tout le temps qu'ils y peuvent consacrer, c'est-à-dire aux époques où la tonte des troupeaux, la confection des fromages et autres besognes pressantes n'absorbent pas tous leurs loisirs.

Pourtant les ouvrières des grandes fabriques établies en Asie mineure dans les nouveaux centres de production à outrance qui fonctionnent suivant tous les usages européens, ne gagnent que 33 centimes par jour, pour prix d'un travail excessif et abrutissant, accompli dans un milieu malsain ; sans parler des inconvénients plus graves encore qu'y rencontrent des femmes entassées pêle-mêle sous la direction et le contact continuels d'hommes qui ne sont pas leurs parents.

D'un côté exténuement, démoralisation, misère, fruits des méthodes avancées; c'est le travail en fabrique, l'exploitation de l'ouvrier et de l'acheteur, l'avilissement du produit manufacturé.

De l'autre liberté, dignité, moralité, aisance relative ; c'est le travail en famille, qui produit par surcroît des résultats matériels meilleurs, moins brillants peut-être ; mais plus originaux, plus artistiques, plus soigneux des bonnes traditions du métier, et en fin de compte plus solides et à meilleur marché. Cela se prouve par des chiffres. Il n'est pas permis de le contester sérieusement sans mauvaise foi.

Figure 2 : FEMME CHRÉTIENNE DE CHIO.

Les femmes de l'île de Chio sont renommées pour leur beauté et leur amabilité. Elles ont, de plus, une aptitude naturelle pour tous les travaux domestiques. Ce sont d'excellentes femmes de ménage, qui s'occupent avec beaucoup de sollicitude du bien-être de leur famille. C'est parmi les jeunes filles de la classe inférieure de cette île que se recrute pour la majeure partie la domesticité femelle de Constantinople. Les *dada* (bonnes d'enfants) et autres servantes, jusques et y compris les *messia* (femmes de chambre), qui par leur gaieté naturelle, leur désir de plaire, et l'exactitude avec laquelle elle s'acquittent de leurs fonctions, savent se rendre agréables à leurs maîtresses, et donner au foyer conjugal un attrait de plus, sont toutes arrivées à la *Poli* au milieu des fruits et des légumes, dans un de ces charmants petits bâtiments à voiles qui rappellent par leur forme singulière et élégante les galères de Salamine.

Toutefois, les filles Chiotes n'ont pas le privilège exclusif du service des maisons grecques de Péra et du Bosphore. Elles le partagent avec celles des autres îles de l'Archipel, mais en gardant la plus grosse et la meilleur part.

M. de Choiseul-Gouffier, qui a vu de près les dames de Chio, en parle ainsi :

“ Elles sont gaies, vives et piquantes. A cet agrément elles joindraient l'avantage “ réel de la beauté, si elles ne se défiguraient par l'habillement le plus déraisonnable et

“ en même temps le plus incommode. On est désolé de voir cet acharnement à perdre
“ tous les avantages que leur a donnés la nature. Elles forment un spectacle charmant,
“ lorsque, assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chan-
“ tant, etc. . . . ”

“ On pourrait le soupçonner d'abord, ajoute M. de Choiseul-Gouffier, de pousser
“ peut-être un peu loin leur affabilité ; mais on aurait tort, nulle part les femmes ne
“ sont si libres et si sages. ”

Nous partageons la manière de voir de M. de Choiseul-Gouffier, excepté en ce qui concerne le costume. En effet, cette chemise longue recouverte d'un *fistan* court et plissé, tuyauté, brodé, en soie cuite dite *beurundjuk*, avec ces manches dont la dentelle dépasse le *salta* de drap fin qui laisse une partie du corsage à découvert ; cette coiffure originale qui a dû leur être léguée par leurs dominateurs italiens du moyen-âge, sont capables, c'est bien possible, d'enlaidir quelque peu les laides ; mais à coup sûr, ce costume est ravissant toutes les fois qu'il est porté par une de ces jolies filles si communes à Chio.

N'oublions pas de donner une mention particulière au tablier historié de dessins bizarres et coquets, qui ravive de ses couleurs éclatantes l'ensemble de leur toilette. Les souliers rouges bordés de blanc dont elles se chaussent ont également quelque chose d'assez pittoresque, malgré leur forme un peu grossière ; mais commode.

Un costume de femme chiote coûte en moyenne 380 piastres (76 francs).

Figure 3: FEMME CHRÉTIENNE DE LEMNOS.

Voici un costume des plus pittoresques et des plus élégants. Il semble avoir, comme celui des femmes de Chio, un arrière-goût italien ; il se rapporte probablement aux temps où les Gateluzzi étaient princes de l'Archipel, ou plutôt, n'est-il pas un vestige de la domination vénitienne ?

On trouve encore aujourd'hui, en Italie, des coiffures de riches paysannes offrant avec le *hotoz* de la femme de Lemnos, couvert de son *bach curtussu*, la plus parfaite ressemblance, au moins quant à l'effet général et à la grâce.

Le *fistan* de soie rayée, avec les larges manches pendantes du *hyrka* ; la chemisette de gaze un peu décolletée ; le chale posé en pointe par devant pour servir de tablier, achèvent de donner à ce charmant costume cette désinvolture et ce caractère

de sévérité, n'excluant pas la coquetterie, qui distingue les costumes des femmes de la campagne de Rome.

Quoique ce costume ne soit accompagné d'aucun bijou, ni enrichi d'aucune broderie d'or ou d'argent, son prix, plus élevé que celui de la généralité des costumes ottomans, se rapproche du prix des vêtements européens. Il coûte 1,100 piastres (220 francs.)

PLANCHE VI.

Figure 1: MUSULMAN DE RHÔDES.

Rhôdes, que l'antiquité avait consacrée au soleil, est située dans la mer Carpathienne, et séparée de la côte d'Asie par un canal d'environ douze kilomètres de largeur. Elle a environ 80 kilomètres de longueur sur 30 kilom. de largeur. C'est un délicieux séjour, inondé de lumière, et jouissant d'une température moyenne, toujours égale.

Son nom de Rhôdes, suivant l'opinion la plus probable, dérive du mot grec ῥόδον Elle le doit à ses vastes champs de roses, qui sont encore aujourd'hui l'objet d'une fabrication assez importante d'huile essentielle et de confitures. On croit généralement que la fleur représentée sur les antiques monnaies rhôdiennes est une rose, quoique plusieurs savants prétendent que c'est un bouton de grenade.

La ville principale de cette île porte également le nom de Rhôdes. Elle est exclusivement habitée par des musulmans et quelques juifs. Les chrétiens et les consuls étrangers habitent les villages voisins, nommés Neochorio et Paximada.

Rien de particulier ne se fait remarquer dans le costume du Rhôdien. Il se compose d'une chemise *à la franka*; de bottines *à la franka*; fabriquées toutefois dans la ville même, où l'art du bottier n'est pas moins avancé qu'à Constantinople; d'un *djamadan*, d'un *salta*, d'un *chalwar*, taillés tous trois sur un même patron que ceux des *esnafs* constantinopolitains; enfin d'un *fez* à la mode smyrniote, et de plusieurs mouchoirs brodés en or, que l'on suspend à la ceinture pendant les jours de grande fête, aux deux Baïram.

جزائر بحر سفيد ولايتى



2 1 3

Iles





جزائر بحر سفید ولایتی



Figures 2 et 3 : DAME MUSULMANE DE RHÔDES.

Le costume des dames rhôdiennes n'a rien non plus de particulier. Pour l'intérieur, (figure 2) il comprend, comme à Constantinople, un *entari* long, qu'on laisse à volonté trainer à la manière des robes de cour, ou dont on ramène les bouts dans la ceinture pour donner du leste à la démarche ; d'un *chalwar* large ; d'un *hyrka* ; le tout taillé dans la même étoffe, le plus souvent à larges raies de couleurs éclatantes. La seule différence réside dans la coiffure, formée d'un *fez* rouge évasé, à l'ancienne mode, entouré d'un mouchoir peint dit *yèmèni*.

Pour la ville, (figure 3), les dames rhôdiennes portent le *fèradjè* et le *yachmak*.

Leurs chaussures sont le plus communément des bottines à la *franka*.

PLANCHE VII.

Figure 1 : JUIF DE RHÔDES.

Les Israëlites sont en petit nombre dans l'île de Rhôdes, et presque tous en habitent la capitale. Toutefois, ce petit nombre ne laisse pas que d'être à considérer, à cause de la quantité et de l'importance des transactions commerciales dont ils se font les intermédiaires.

On sait que les principales exportations de l'île de Rhôdes consistent en bois de construction, fruits secs, olives, huiles, *mastic* et surtout éponges fort belles. Les importations se bornent à quelques céréales, pour lesquelles une trentaine de barques suffisent.

Ainsi qu'on le voit sur notre planche, le costume des Israëlites Rhôdiens, courtiers

obligés de ce petit commerce, est très simple. Pour coiffure, ils ont le *fez* entouré du *yèmèni* (mouchoir peint) ; ils sont vêtus d'un *entari* long en soie ou en fil ; d'un *djubbè* de drap ; et leur chaussure se compose de forts *koundoura* (souliers noirs.) Le tout, linge compris, coûte environ 600 piastres (120 francs.)

Figure 2 : JUIVE DE RHÔDES.

Les femmes Israëlites de Rhôdes ne sont pas moins simples dans leurs habits que leur époux. On doit même faire remarquer que le phénomène déjà signalé à propos de la femme yuruk se présente également ici : l'habillement de la femme coûte moins cher que celui du mari ; complet, il ne dépasse pas la somme de 440 piastres (88 fr.)

Il est vrai que le mari, devant se présenter journellement chez des négociants étrangers, des capitaines de navire et autres personnes qui ne le connaissent pas et à qui il faut qu'il inspire de la confiance, est conséquemment obligé de représenter. Une tenue *cossue* est de rigueur. Dans ce cas, le prix du costume est une mise de fonds commerciale.

La femme, au contraire, ne quittant pour ainsi dire pas la maison, n'a aucun besoin de briller ; il suffit que son accoutrement soit confortable. Or, il l'est : un bon *entari* de fil ; un *chalwar* en étoffe *à la franka*, prime gratuite offerte à son mari par quelque capitaine anglais, reconnaissant de ses bons offices ; un excellent *djubbè* de soie ou de drap fin, couvrant le tout en laissant dépasser les manches tailladées de l'*entari* ; pour coiffure, un *takkè* (bonnet de coton) dissimulé par deux mouchoirs *yèmèni* destinés à cacher les cheveux que toute bonne dame juive ne doit plus montrer à personne à partir du jour de son mariage ; des *paboudj* noirs, larges et commodes, pour chaussure ; tel est l'ensemble de cette modeste parure, que toute mère de famille approuvera.



جزائر بحر سفید ولایتی



2 1 3

Iles

PLANCHE VIII.

Figure 1 : HABITANT CHRÉTIEN DE MÉTELIN.

Lesbos ou Mitylène (en turc *Midilli*), antique patrie de Sappho, et au moyen-âge domaine principal des princes génois Gateluzzi, est une des plus grandes îles connues dans l'antiquité, où elle occupait le septième rang. Un géomètre moderne, M. Lapie, l'a mesurée, et a trouvé pour mesure de sa circonférence 1270 stades de 500 au degré.

La majorité de sa population est grecque orthodoxe.

Ses habitants sont pour la plupart vignerons ou cultivateurs. On sait, en effet, que le vin de Lesbos a été chanté par tous les poëtes de l'antiquité et recommandé aux malades.

Le costume des Lesbiens modernes n'a rien qui se ressente, ni de l'antiquité, ni de la domination italienne. L'aspect général de celui des hommes rappelle le zouave français. Les pièces en sont le *yelek*; le *mintan*; le *chalwar*; des bottes *(tchizmè)* fortes et souples, à semelles épaisses; et une coiffure en turban à trois rangs de volutes superposés. Il coûte environ 220 piastres (44 francs.)

Figure 2 : FEMME CHRÉTIENNE DE MÉTELIN.

Ce costume, assez baroque, se fait remarquer par une étrange coiffure, ressemblant au *chapka* des lanciers polonais de la vieille garde de Napoléon I.

Tout l'ensemble de la toilette, évidemment peu faite pour faire valoir les grâces féminines, est recouvert par une vaste chemise de couleur foncée, ornée de broderies en tapisserie fort originales. De grandes bottes, non moins fortes et souples que celles du

mari, prouvent que la femme lesbienne prend une part active aux travaux des champs.

On ne sait pas pourquoi ce costume, qui brille par l'absence complète de tout bijou, coûte cependant un peu plus cher que celui des hommes, soit 350 piastres (70 francs.)

Figure 3 : FEMME CHRÉTIENNE DE SUMBÈKI.

L'île de Sumbèki, appelée dans l'antiquité Syme, doit son nom turc à sa marine locale, composée de petits bâtiments extrêmement légers, marchant à la voile et à la rame, et nommés eux-mêmes *sumbèki.*

Cette île, la principale des Sporades, est située à moitié chemin entre Cnide et Rhôdes, tout près du continent de l'antique Carie. Elle a environ trente milles de circonférence. Sa principale, on pourrait dire son unique industrie, est la pêche des éponges.

Au temps des chevaliers, c'était une dépendance de l'île de Rhôdes.

Le costume des femmes chrétiennes de Sumbèki est commode, mais peu gracieux. Celui des hommes est à peu de chose près le même. Ils se composent d'un *fez* rouge avec flots de *puskul* (gland en soie blue) se répandant tout autour ; une plaque d'orfévrerie (*tèpèlik*) surmonte cette coiffure, que plusieurs *yèmèni* maintiennent autour de la tête et sous le menton ; d'un *mintan* piqué ; d'un *hyrka* ; un large *entari* ; un *chalwar* blanc, des bas rayés et des *paboudj* rouges ou jaunes. Le prix total en est d'environ 80 francs.



جزائر بحر سفید ولایتی



3 2 1

Iles

Chypre

PLANCHE IX.

Figure 1 : HABITANT CHRÉTIEN DE MAGOSSA.

Kibris, l'antique Kittim des Phéniciens et des Hébreux, le Kypros des Grecs, la Chypre des Lusignans, a, suivant l'opinion la plus probable, comme Rhôdes de la rose qui embaume ses champs, tiré son nom d'une plante qu'elle produit abondamment : le *cyprus.*

Cette plante, que toute l'antiquité venait chercher dans l'île de Chypre, et dont elle fait encore actuellement un grand commerce avec tout l'Orient, est le *henné* ou *hanna* ; son nom botanique est *lawsonia alba.* On en recherche les fleurs pour leur parfum pénétrant et délicat, et l'on fait de ses feuilles une poudre verdâtre qui sert à teindre en rouge les doigts des mains et des pieds, les cheveux des dames orientales; ainsi que la crinière, le sabot et la queue des chevaux.

Les autres productions principales de Chypre sont ses vins fameux, parmi lesquels on cite ceux de la commanderie, qui doivent ce nom aux établissements fondés entre Limassol, Paphos et le mont Olympe par les chevaliers du Temple et de St-Jean de Jérusalem; les grenades, oranges, citrons, cédrats, caroubes; un miel délicieux; la térébenthine; le *ladanum*; le coton; la soie; le tabac; le lin; le chanvre; l'huile d'olive; les céréales. Ses conserves de bec-figues et d'ortolans sont très renommées.

On trouve en Chypre de très beau cristal de roche que l'on taille et qui se vend sous le nom de diamant de Paphos. Les montagnes Chypriotes contiennent des filons importants d'émeraudes, de saphirs, d'opales, de lapis-lazuli; des carrières de marbre, de plâtre, de pierres meulières et d'émeri. On pêche le corail et les éponges sur les côtes de cette île.

Plus de la moitié de ses habitants sont chrétiens orthodoxes. Un tiers environ sont musulmans; et le reste se compose de catholiques latins, maronites et arméniens.

Le costume des Cypriotes ne manque pas d'originalité. Celui de l'habitant de Magossa, depuis le *takkè* qui couvre sa tête jusqu'au *chalwar* qui descend à proximité de ses *escarpins,* est en coton blanc brodé de perles de verre, à la façon des bourses

confectionnées dans les pensionnats par les petits filles européennes. C'est éblouissant, et bien peu coûteux, car le costume tout entier ne revient qu'à 47 francs environ.

Figure 2: FEMME CHRÉTIENNE DE MAGOSSA.

Le costume des femmes de Magossa n'est pas plus cher que celui de leurs maris, quoiqu'il ne soit pas moins élégamment décoré, non plus en verroterie, mais bien en belle et bonne broderie de soie, sur étoffes de soie. Leur *yèmèni* rayé ; leur chemise en *beurundjuk* ; leur éclatante ceinture ; leur *chalwar* chiné ; leurs fins bas blancs ; leurs escarpins mignons, tout cela coûte 45 francs.

Figure 3: RELIGIEUX GREC, DU MONASTÈRE DE TCHIKO, PRÈS LEFKÉ.

On ignore le prix de ce costume. Peut-être eut-il été intéressant de le connaître, car, à l'exception de la ceinture, qui sort des fabriques d'étoffes de soie de Nicosie, tout cet ensemble, revêtu d'un cachet essentiellemment monastique, d'un caractère, on peut le dire sans exagération,éminemment sévère et hiératique,est confectionné en effet dans le monastère de Tchiko, par les mains pieuses des religieux qui l'habitent. Ne fût-ce donc qu'à titre de curiosité économique, on aimerait à savoir combien il coûte à ces bons pères.

Toujours est-il qu'ils n'ont pas épargné la matière première, surtout en ce qui concerne les bottes, véritables chaussures de moines, faites pour marcher autant que possible sans douleur dans le chemin rocailleux qui mène au ciel. On le sait,les sentiers charmants par où la foule évaporée des petites maîtresses et des gens du monde s'égare, ont été tout exprès tapissés par Satan d'une mousse épaisse et tendre, fraîche et duvetée comme un bon tapis de Smyrne ; on y peut marcher en souliers vernis, voire en pantoufles. D'autres chemins, non moins fréquentés, non moins perfides et dangereux pour le salut des âmes, sont macadamisés avec soin par les meilleurs employés des bureaux techniques de l'enfer ; ils sont très bien entretenus ; on y roule très commodément en voiture ; on y court directement à sa perte. Mais la route du paradis, obstruée par les ronces et les épines, semée de durs silex sur lesquels n'a jamais passé le rouleau,

écorche les pieds de ceux qui la suivent, et son extrême étroitesse ne permet pas qu'on s'y engage autrement qu'en piéton modeste.

C'est ce qu'ont parfaitement compris les moines de Tchiko. Aussi leurs bottes sont-elles munies de semelles tellement fortes et hautes, garnies de clous si gros et si artistement taillés en pointes de diamant, que le marcheur le plus intrépide ne saurait les user, marchât-il cent ans. Elles n'ont qu'un seul défaut, c'est d'être lourdes, et conséquemment de retarder le voyageur qui s'en est chaussé. Qu'à cela ne tienne, les moines de Tchiko ont du temps de reste. Que leur importe d'arriver un peu plus tôt ou un peu plus tard, pourvu qu'ils arrivent sûrement. Or, sans aucun doute, ils atteindront un jour ou l'autre, comme le commun des mortels, le terme fatal du voyage. Grâce à leur prévoyance, ils y parviendront sains et saufs, du moins en ce qui concerne les pieds.

Leur *entari* de coton fin et brillant, à manches longues, larges et évasées, n'a rien qui puisse les gêner. Il en est de même du *djubbè* de drap qui le recouvre, et qui n'en diffère que parce qu'il reste ouvert par devant, au lieu d'être fermé par la ceinture. Leurs longs cheveux, suivant l'usage adopté chez les prêtres du rite orthodoxe, se déroulent sur leurs épaules en flots pressés et tumultueux. Leur barbe inculte, peignée seulement aux heures de la méditation, lorsqu'ils y passent leurs doigts rêveurs, contribue à les doter d'un aspect général mystique et cénobitique, que vient compléter à souhait, digne couronnement de cet édifice sacré, un *kalpak* noir et cônique, symboliquement posé sur le siège de leur pensée comme pour définir sa tendance, incessamment dirigée vers les choses d'en haut.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

I.

VILAYET DE HOUDAVENDIGHIAR (BROUSSE).



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE HOUDAVENDIGHIAR.

C'est dans le Vilayet de Houdavendighiar qu'est né l'Empire Ottoman. Sultan Osman, son fondateur, tige de la race des illustres successeurs des califes, souverains actuels de la Turquie et chefs de l'Islam, venait d'apprendre la nouvelle de la prise de Brousse par son fils Sultan Orhan, lorsqu'il mourut en recommandant à ses peuples d'établir dans cette belle ville leur capitale, et d'y élever son tombeau.

Sultan Mourad I, Houdavendighiar, donna plus tard son nom à la ville de Brousse, d'où il s'étendit sur toute la province, qui l'a conservé jusqu'aujourd'hui.

Le Vilayet de Houdavendighiar comprend une grande partie de la Mysie, de la Bithynie et de la Phrygie. Il est borné au nord par la mer Noire, le district de Constantinople et la mer de Marmara; à l'ouest par le vilayet des îles; au sud par le vilayet d'Aïdin et à l'est par ceux de Kastamboul et d'Angora.

Au point de vue industriel, deux villes de cette province sont particulièrement intéressantes: Brousse, centre considérable de production manufacturière actuelle, et Kutahia, en possession autrefois d'une industrie éminemment nationale, que l'on pourrait faire revivre.

A la suite des guerres étrangères et civiles qui avaient complétement ruiné ses fabriques de terres cuites émaillées, Isnik (Nicée) surnommée *Tchinili*, avait dû renoncer à cette industrie qui l'avait rendue si célèbre. Depuis lors Kutahia, où s'étaient réfugiés quelques restes des *esnafs* (corporations) des faïenciers, s'était signalée à son tour dans la confection de ces carreaux peints sur émail employés jadis à la décoration des édifices ottomans, et principalement des mosquées.

Malheureusement, du temps où régnait par toute l'Europe le goût dépravé, dit *de*

Louis XV, il s'introduisit aussi en Turquie à la suite de quelques artistes français. Alors une révolution complète bouleversa, fit disparaître même l'art ottoman et les industries qui s'y rattachaient. La mode proscrivit bientôt l'usage des revêtements en tuiles peintes sur émail ; et les fabriques de Kutahia furent ruinées par la mode, comme avant elles celles d'Isnik l'avaient été par la guerre.

Toutefois, les fours à potiers n'ayant pas été détruits, ils continuèrent à fonctionner pour la cuisson de poteries communes, d'ustensiles de ménage, et tandis que les traditions artistiques des peintres sur émail se perdaient, les procédés du métier étaient soigneusement conservés par les ouvriers des *esnafs*.

Aujourd'hui, qu'une nouvelle mode fait revivre en Occident le goût des faïences, et que les faïences de style oriental surtout y sont en vogue, probablement ce goût va renaître également en Turquie. On a déjà commencé à revêtir de carreaux émaillés les parois intérieures de certains vestibules, de certains kiosques du Bosphore ; mais, chose tout au moins singulière, c'est à Marseille, à Paris, à Londres, qu'on est allé chercher ce que l'on avait sous la main, à Kutahia. Peut-être a-t-on déjà oublié, à Constantinople, que l'art des terres cuites émaillées est né en Orient, et qu'il est toujours resté essentiellement oriental.

Quoiqu'il en soit, si ce n'est par patriotisme, que ce soit du moins par économie, il est temps de relever les fabriques de Kutahia, qui peuvent actuellement livrer, à Constantinople, pour soixante paras (30 centimes) des produits plus beaux que ceux fournis par les fabriques de Marseille au prix de 3 francs.

Brousse, plus heureuse que Kutahia, sans doute parce qu'elle est plus opulente et n'a pas besoin d'aide, se borne à sourire un peu narquoisement en voyant les riches ottomans faire venir de Lyon, par égard pour la mode, les somptueuses soieries de leurs appartements. Elle se console facilement du dédain de ses proches par la faveur toujours croissante que lui témoignent les étrangers. A coup sûr Kutahia, si la pauvreté de ses fabricants ne lui empêchait de faire connaître leurs produits en Occident, verrait se répéter à son profit le même phénomène, et elle écoulerait en abondance par toute l'Europe ses jolies faïences.

En outre des poteries de luxe et des soieries, le Vilayet de Houdavendighiar produit des tapis fort estimés ; des cotons bruts et manufacturés ; des opiums ; de la scammonée ; des vins exquis, entre autres ceux du Mont Olympe ; des laines ; de la garance ; des cuirs, peaux, maroquins et fourrures ; des eaux minérales, telles que l'eau de *Tchitli*, près Brousse, objet d'une exportation considérable. Les marbres roses et jaunes de Panderma sont d'une grande beauté.

La population de ce vilayet est composée principalement de musulmans, pour la plupart de race turque. Ce sont les descendants de la tribu du mouton blanc, d'où sont sortis les Turcs Ottomans, à la fois bergers, cultivateurs et soldats, jusqu'au temps où Sultan Orhan créa, pour le service militaire, la milice des janissaires *(Yènitchèri)*, recrutée, comme on le sait, parmi les étrangers.



خداوندگار ولايتى

تركمان ١ — تركمان قاريسى ٢



1 — 2

Hodavindiguar

3me partie — Planche 1

Il existe encore, dans la province de Houdavendighiar, des Turcomans qui vivent sous la tente et fixent de préférence leurs campements autour de Brousse.

PLANCHE I.

Figure 1 et 2 : TURCOMANS DES ENVIRONS DE BROUSSE.

Ces nomades sont les restes d'anciennes familles appartenant à la tribu du mouton noir, tige des Empereurs turcs Seldjoukides.

Venus en Anatolie à une époque antérieure même à l'empire des Sultans de Roum, ils y possèdent de vastes et grasses prairies, où paissent les troupeaux, source unique de leur richesse. Ils vivent dans l'aisance au moyen de la vente du lait, du beurre, du fromage, de la laine et autres produits de leur bétail.

Les tapis fabriqués sous la tente des Turcomans du Houdavendighiar sont très remarquables par leur originalité, leur solidité et leur prix modique.

Peu querelleurs, grands amis de la paix et du travail, respectés d'ailleurs pour leur ancienne et noble origine, les Turcomans de ce vilayet ne portent pas d'armes. Pendant l'été, ils montent sur le plateau du Mont Olympe où sont leurs *yaèla* ou habitations d'été, qu'ils établissent sur des versants bien ombragés, au bord de sources fraîches et limpides ou de claires fontaines. De ce plateau, situé au dessus du *Gueuk Dèrèssi*, littéralement vallée du ciel, l'œil en embrasse tout l'ensemble grandiose. L'hiver, les familles turcomanes redescendent dans la plaine, région plus chaude qu'ils nomment pour cette raison *yermecir*.

Dans leurs voyages d'une de ces localités à l'autre, on les voit, hommes et femmes, assis les jambes croisées sur leurs chameaux, à la manière orientale, et occupant leurs loisirs à filer de la laine ou à moudre du grain au moyen d'un petit moulin à bras. Deux sacs sont placés à cet effet sur le cou de l'animal; dans l'un est le grain; l'autre reçoit la farine qu'ils y versent au fur et à mesure que le moulin se remplit.

Les Turcomans aiment la parure. Leurs costumes sont amples et riches. De

larges broderies d'or s'étalent sur leur *yelek*, leur *salta*, leur *tchepken*, leur *chalwar*, et jusques sur l'épais *kapout* (capote) de drap rouge qui couvre de ses plis majestueux l'ensemble de leur toilette. Des bottes de maroquin jaune protégent leurs jambes et leurs pieds, chaussés à l'aise. Un *fez* dur, à l'ancienne mode, se dresse sur leur tête, entourée d'un *saryk* de coton blanc de Brousse, souple et mœlleux, d'où pendent, autour d'un *puskul* de soie bleue long et bien fourni, des houppes coquettes.

Le costume de la femme Turcomane (*figure* 2) diffère de celui de l'homme en ce que son *fez* est beaucoup plus haut et qu'il est mou ; le *saryk* de coton blanc est remplacé par un *yèmèni* peint de couleurs vives ; une jupe de soie brodée d'or couvre le *chalwar* ; le *kapout* descend jusqu'à terre, au lieu de s'arrêter à mi-jambe ; enfin les pieds sont chaussés de *paboudj*.

PLANCHE II.

Figure 1 et 2 : PAYSAN ET PAYSANNE DES ENVIRONS DE BROUSSE. (Costumes de mariage.)

Le costume de mariage des paysans bythiniens, élégant, svelte, somptueux, dénonce au premier coup d'œil et leur bon goût et leur richesse. Des broderies de laine et de soie bleues et noires couvrent et roidissent le drap du *yelek* tout entier ; dessinent une sorte de châle en cœur autour du *mintan*, se développent avec grâce sur ses manches, et forment un décor magnifique sur le *tchepken*. Des guêtres également brodées dans le même style disparaissent sous leurs ornements ; des jarretières à glands rouges les rattachent au *chalwar*, plus simple ; et une ceinture de soie rayée, à la tunisienne, se roule en plis interminables autour de la taille. Des bas de laine blanche, des souliers *yèmèni* rouges, terminent le costume, couronné à son extrêmité supérieure par un *fez* rouge à la mode de Smyrne.

Ce costume, qui coûte 3,500 piastres (700 francs), doit son prix élevé à la main d'œuvre de la brodeuse.

La mariée est coiffée d'un *fez* à *puskul* floconneux se répandant en flots tout au-



2

Hudavendiguear



tour de sa tête. Elle porte ses cheveux déroulés magnifiquement, comme un manteau naturel de soie noire. La veste *(mintan)* de couleur claire, est agrémentée de palmes d'or. Son *chalvar* et son *entari*, à grands ramages, est un défi des fabricants de soie de Brousse à ceux de Lyon ; une mince ceinture en châle étreint doucement ses hanches ; et des *paboudj* rouges, relevés en pointe, chaussent ses pieds.

La veste seule de ce costume étant brodée, son prix ne monte pas, malgré la splendeur des étoffes, au delà de 1,500 piastres (300 francs.)

Figure 3: SEÏS.

Un des luxes particuliers à l'Orient, où les chevaux ont un arbre généalogique, un *pennon* comme les familles princières de l'Occident, est le *séïs* ou *saïs*, vulgairement dit palefrenier.

Il ne faut pas qu'un seïs, par le négligé de sa tenue, se montre par trop au dessous de ses illustres pensionnaires. Autant que possible, il doit-être aussi beau qu'eux. A défaut de noblesse de race, qui n'est pas son fait ; à défaut de noblesse de formes, qualité plus rare chez l'homme que chez le cheval, il faut du moins qu'il rachète son infériorité par un éclat d'emprunt, puisé dans la bourse de ses maîtres.

Ces derniers ne lésinent pas, car ils connaissent le proverbe franc : *tel maître; tel valet ;* or, tout se retourne, les proverbes comme les habits.

Aussi le saïs rayone-t-il sous son *djamadan* de velours amaranthe constellé d'or, laissant glorieusement passer les manches blanches et empesées d'une chemise parisienne sous la protection d'un *tchepken* de drap fin bordé de fines passementeries. Son large *potour* se rétrécit le long des jambes pour y dessiner de fausses guêtres en broderie de soie, qui descendent jusques sur la pointe de ses bottines *à la franka.* Il incline crânement sur le sourcil gauche un *fez* de couleur de cinabre et de forme *azizié.* Une ceinture tunisienne, lâche comme celle de César, orne ses larges flancs. Bien outrageusement fier serait le noble coursier qui récuserait ses services.

PLANCHE III.

Figures 1, 2 et 3: JUIF ET JUIVE DE BROUSSE.

On reconnait les cités commerçantes à un signe certain : le nombre d'Israëlites qui forment partie intégrante de leur population. Faible population juive, commerce faible, et vice-versa.

Brousse étant par excellence une ville de production manufacturière et de commerce international, il s'en suit donc naturellement qu'une bonne partie de ses habitents se compose de juifs, pour la plupart banquiers, négociants, changeurs, et surtout courtiers et colporteurs. Un des plus grands quartiers de la ville leur est exclusivement réservé.

La coiffure des juifs de Brousse, nommée *kavèzè*, consiste en un haut bonnet de carton recouvert d'étoffe noire, et qui ressemble au tuyau dont se coiffent les prêtres grecs. Autour de ce tuyau, les juifs enroulent une pièce d'étoffe de coton de couleure clair, qui en formant turban garantit la tête des ardeurs du soleil. Excepté le *kavèzè*, le costume des juifs de Brousse n'a rien qui les distingue des autres habitants. Cependant la doublure de leur *djubbé*, blanche par le haut, noire par le bas, produit un effet bizarre apprécié d'eux seuls. Les musulmans et les chrétiens préfèrent une doublure unie.

Quant aux dames juives, à Brousse comme dans tout l'Orient, elles portent un costume particulier, soit à l'intérieur de leurs maisons, soit dans la rue. Notre figure 2 représente une de ces dames avec le singulier *hotoz* sous lequel elles ensevelissent jusqu'à l'ombre de leurs cheveux, qu'il leur est défendu de laisser voir. Cette masse d'étoffe bariolée, plus lourde, plus écrasante que l'affreux *chignon* des européennes, est encore plus disgracieuse que lui, s'il est possible.

Un *entari* ouvert par devant, taillé dans une riche étoffe de soie à fleurs et retenu à la ceinture par un châle ; un *hyrka* sans manches, doublé de fourrures dont une bande de la largeur de la main parait sur les bords de ce vêtement comme un cadre ; des *paboudj* de maroquin jaune ; tel est l'ensemble d'un costume d'intérieur qui ne manquerait pas de grâce si les dames juives de Brousse pouvaient consentir à quitter le hotoz et à montrer leurs cheveux.

A la ville, le hotoz devient plus monumental encore, car on le recouvre d'un *yachmak* d'une utilité douteuse, ne cachant ni le visage, ni les bijoux fichés sur le bord de la coiffure et qui de là pendent sur le nez et les joues. Un *feradjé* d'une forme spéciale, très différent de celui des dames musulmanes ; une pièce d'étoffe de soie placée en fichu sur le haut de la poitrine et descendant sur le dos, achèvent de donner à la dame juive la plus svelte toute l'apparence d'un énorme ballot ambulant. (Voir *figure* 3.)

خداوندكار ولايتى

بروسه‌ده یهودی قاریسی داخلی قیافتی ٢ — بروسه‌ده یهودی ... قیافتی ١ — بروسه‌ده رومی قاریسی خارج قیافتی ٣



2 — 1 — 3

Hodavindiguar



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

II.

VILAYET D'AÏDIN.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET D'AÏDIN.

Le Vilayet d'Aïdin comprend les pays maritimes connus depuis les temps antiques sous les noms d'Eolide, Ionie, Lydie, Carie et Lycie, ainsi qu'une grande partie de la Phrygie. Il est borné au nord par le vilayet de Houdavendighiar ; au sud par la Méditerranée ; à l'est par le vilayet de Koniah ; et à l'ouest par l'Archipel.

Aïdin, chef lieu du vilayet, est bâtie à peu près sur l'emplacement de l'ancienne Tralles, l'une des villes les plus florissantes de la Lydie. Elle est située dans la vallée supérieure du Méandre, un peu plus à l'est que la cité lydienne qu'elle a remplacée, sur un des versants du mont Messogis. Un mince filet d'eau coule au milieu de cette ville ; c'est l'antique fleuve Eudon.

Du temps des Sultans turcs de la race de Seldjouk, Tralles fut prise par l'émir Aïdin, qui la reçut en fief du souverain et lui donna son propre nom. On y ajouta, à cause de la position agréable du château-fort qui la domine, le nom de Guzel Hissar (belle forteresse).

Depuis cette époque jusqu'en 1833, date de l'abolition du pouvoir féodal par Sultan Mahmoud, la ville d'Aïdin et ses dépendances ont toujours été possédées par des *Déré Bey*, qui gouvernaient le pays en souverains. Pendant plusieures siècles, la famille des Kara Osman Oghlou, titulaire de ce fief, n'a eu à sa charge, en signe de vasselage, que l'obligation de fournir à ses suzerains, les Sultans Ottomans, un certain nombre de cavaliers et de fantassins ; elle était chargée, de plus, de pourvoir à ses frais à l'entretien des routes et à la sécurité publique.

A cet effet, les Kara Osman Oghlou entretenaient une milice, composé de bandes

d'irréguliers, fléau des villages environnants. On les choisissait exclusivement parmi ces montagnards nommés *zeïbeks*, que l'on rencontre encore aujourd'hui dans toutes les villes de la province d'Aïdin, et dont le costume et les habitudes diffèrent complétement de ceux du reste de la population du vilayet.

PLANCHE IV.

Figures 1 et 2 : ZEÏBEK.

On ignore l'origine et la signification du nom des zeïbek ; eux-mêmes n'en ont aucune idée. Il est très probable, pourtant, qu'ils ne sont pas de race turque, à en juger du moins par leur physionomie et leurs habitudes, qui rappellent ces anciens Thraces, fondateurs de la ville de Tralles, dont l'honnête métier a valu plus tard à leurs imitateurs, en Italie, le nom de *braves*.

Dignes successeurs de leurs ancêtres présumés, les zeïbek louaient leurs services, soit isolément, soit en troupe, à tout prince ou particulier riche, capable de les apprécier et de les solder. Lorsqu'ils étaient sans emploi, ils exploitaient les grandes routes et se hasardaient parfois jusques dans les villes, où la terreur qu'ils inspirent encore aujourd'hui aux populations honnêtes leur permettait d'opérer, sans aucun danger, de fructueux coups de main.

Au moment où les derniers princes d'Aïdin, de la famille des *Déré bey* Kara Osman Oglou, furent remplacés par une autorité régulière, le nouveau gouverneur, Taher pacha, abolit la milice des zeïbek, et leur ordonna de quitter leur costume distinctif. Cet ordre provoqua une insurrection formidable, à la suite de laquelle les zeïbek, massacrés dans Aïdin, durent céder à des forces supérieures ; mais ils conservèrent toujours leur costume.

Il y a vingt ans à peine, du temps de la guerre de Crimée, on a vu une bande de zeïbek, composée de cinq à six hommes seulement, faire trembler tout une ville de 3 à 4 mille âmes, Panderma (une des nombreuses Panorma de l'antiquité, située au fond du golfe de Cyzique). Cette petite bande de hardis brigands qui avait élu domicile aux environs, dans une ferme isolée, faisait de temps en temps une incursion dans la ville,

آیدین ولایتی

زیبك ٢ — زیبك ١

٢ ١



2 1

Aidin

° partie



où résidait pourtant un *mudir*, ayant sous ses ordres quinze à vingt gendarmes (*zaptié*). Les défenseurs de l'ordre se barricadaient dans la maison du gouverneur, tandis que les zeïbek exploitaient tranquillement, régulièrement, les boutiques de *bakkal* (épiciers) de boulangers, etc, où ils renouvelaient gratis leurs provisions, sans se douter de la haute mission qu'ils remplissaient ainsi, en mettant en circulation la fortune publique.

Cela aurait pu durer indéfiniment, et les grands principes de la communauté des biens auraient sans doute triomphé à Panderma sans protestations efficaces de la part des propriétaires, si par bonheur pour eux, un officier comptable français, assisté d'un vétérinaire, d'un employé civil et du capitaine de port, vieux marin égyptien, débris glorieux de Navarin, n'avaient pris en mains la cause sacrée de la société menacée dans ses fondements. Il leur suffit de se montrer en costume militaire, décorés de tous les insignes de leurs grades respectifs, sur le chemin de la ferme habitée par les zeïbek, pour les en faire déguerpir si longtemps avant d'y arriver eux-mêmes, qu'il leur a été absolument impossible de les voir de près. Depuis cette expédition mémorable, les bakkal de Panderma jouissent en paix de tous leur droits, qui ne sont plus soumis à aucun partage.

Actuellement, les zeïbek, convertis aux saines doctrines, ont conquis l'estime des gouverneurs généraux du vilayet d'Aïdin, qui les emploient volontiers en qualité d'auxiliaires du *zaptié*. Ils servent aussi d'escorte aux voyageurs, et les aident puissamment. par la considération qu'inspire la seule vue de leur costume, à obtenir, moyennant un *bakchich*—qu'ils empochent religieusement—toutes les *facilités* désirables.

On ne saurait en effet rien refuser à des gens dont la ceinture est si richement garnie, et qui, en outre de ces magnifiques pistolets à crosses d'argent ciselé, semées de fleurettes en turquoises et en corail, portent un fusil à long canon, non moins luxueux. orné d'un nombre de capucines incalculable, et ne ratant peut-être pas aussi souvent qu'on pourrait le croire ou l'espérer.

Puis, dans le cas pourtant très possible, il faut l'avouer, où le fusil et les pistolets du zeïbek rateraient unanimement, il lui resterait une arme plus sûre, ce formidable couteau *yataghan* qu'on voit dépasser le *silahlik*, par en haut et par en bas, de toute l'effroyable longueur de sa poignée en forme de houlette, et de son fourreau pointu d'argent massif, repoussé en bosse et gravé en creux.

Le silahlik du zeïbek contient tout un monde. En plus des accessoires d'armes, *Harbi* (baguette de pistolets), *palaska* (giberne), sac à pierres à fusil, etc., etc., qui y figurent à part pour que chacun en puisse admirer la curieuse ornementation, il s'y trouve également des ustensiles pacifiques, tels qu'un *tchibouk* (pipe), une paire de pincettes *(macha)* et un sac à tabac monumental.

Ce n'est pas tout ; des cordons en ganse de laine, de soie ou d'or, selon le grade, pendent du cou du zeïbek jusques sur ses cuisses, et s'entrelacent à mi-chemin dans sa ceinture, pour y rattacher solidement une gourde caractéristique, appelée *kabak* (ci-

trouille) *de zeïbek ;* elle lui sert à emmagasiner sa provision d'eau ; c'est le bidon oriental.

D'autres cordons, toujours en tissu d'or, parcourent les mêmes sinuosités, parallèlement à ceux du *kabak ;* ils appartiennent à un *enam kèçèssi,* boîte carrée, de métal précieux finement travaillé, dans laquelle le *tcharouch* (sergent), met les dépêches qu'il est chargé de transmettre. Les coins de cette boîte dépassent les bords du *tchepken* (veste courte à manches ouvertes) de la *figure* 1.

On ne pouvait consacrer moins de lignes à la description d'un *silahlik* aussi intéressant que celui du zeïbek, et malgré l'étendue qu'on lui a donnée, il faut encore que l'on ajoute un mot sur les différences qui distinguent ces ceintures d'armes, selon qu'elles appartiennent à un supérieur ou à un inférieur. Ces différences sont bien senties ici ; la *figure* 2, qui est celle d'un simple *on bachi* (caporal) n'a qu'un silahlik à feuillets unis, tandis que la *figure* 1, qui représente un sergent, montre orgueilleusement les dentelures dorées, multipliées sur tous les compartiments de son arsenal portatif.

Des différences analogues accusent, sur les autres pièces du costume, la ligne de démarcation qui doit séparer nettement le subordonné de son chef, aux yeux du vulgaire et à ses propres yeux, dans l'intérêt de la discipline. Ainsi, le *kulah* (coiffure), quoique composé également chez l'un et chez l'autre de *fez* ordinaires superposés et emboîtés successivement jusqu'à ce qu'ils aient atteint les dimensions respectables du bonnet d'ours des grenadiers français, n'est pas absolument le même sur la tête du sergent que sur celle du caporal. La *figure* 1 jouit d'un feutre plus fin ; et des *kèfiè* (mouchoir de soie rayée bordé de longues houppes) en plus grand nombre et d'un tissu plus recherché que ceux de la *figure* 2, se nouent avec plus d'ampleur et de grâce autour de sa tête, en ombrageant son visage d'un plus grande profusion de franges bariolées.

Le *tchepken* du sergent, taillé sur le même patron écourté, ressemblant aux vestes des marquis de Molière, est tout roide de broderies d'or, tandis que celui du caporal n'a que d'humbles ornements de soie, relevés toutefois, au collet, de rinceaux qui doivent suffire à constater sa propre supériorité vis-à-vis du simple zeïbek.

Un *entari* court (*ichlik*) de soie chez l'un et de coton chez l'autre, est rayé des mêmes couleurs. La ceinture du sergent est de drap fin, de couleur unie ; celle du caporal est de soie rayée, à la Tunisienne. Le *chalwar* du sergent est aussi de drap fin, ainsi que ses guêtres brodées de palmes d'or et bordées d'un triple rang de galons. Au contraire, les guêtres du caporal, de drap grossier et tout uni, ne sont bordées que d'une simple passementerie noire, et son *chalwar* est de toile blanche ; mais il a des jarretières, et le sergent n'en a pas. Ce dernier détail est probablement encore une marque d'infériorité, et celle qui lui est le plus sensible, car une des principales coquetteries des zeïbek consiste à montrer à nu, entre le *chalwar* excessivement court et la guêtre peu montante, leurs genoux dont l'attache fine et la peau blanche ne permettent pas de douter qu'ils soient réellement les descendants des anciens Tralliens. On sait en effet que

les peuples de race hellènique, dans l'antiquité, étaient renommés pour la blancheur éclatante de leur peau ; on disait proverbialement : les Grecs au corps d'argent.

Mais où le caporal et le sergent peuvent également briller, c'est par les pieds, qui sont nus chez tous deux, vierges de bas ou de chaussettes, et renfermés dans des *yèmèni* rouges suffisamment échancrés pour en faire valoir toutes les beautés.

De plus, comme le montre la *figure* 2, le caporal porte un large *djubbè* qu'on pourrait sans crainte appeler *capote*, et qui le défend contre les rhumes. Le sémillant sergent en est privé ; tel n'est que trop souvent l'inconvénient des grandeurs.

Figure 3: ARTISAN D'AÏDIN.

Des tanneries établies dans le quartier situé à l'est de la ville, sur les bords de l'Eudon, et des manufactures de cotonnades, sont les deux principales industries d'Aïdin. Sa population ouvrière est nombreuse. Ici comme dans presque toute l'étendue de l'Empire Ottoman, elle jouit d'une honnête aisance ; les règlements fraternels et sages des corporations *(esnaf)*, la garantissent de la misère, sans que jamais elle parvienne, sauf de rares exceptions, jusqu'à la richesse, dont du reste, elle se soucie assez peu.

Vivant et travaillant en famille, les ouvriers d'Aïdin mesurent leur production sur les besoins de la consommation locale et d'une exportation à laquelle, quoique importante, ils savent suffire sans avoir recours aux procédés de serre-chaude de la grande industrie. Fidèles aux traditions de leur métier, ils fournissent à l'acheteur, sans le provoquer par un bon marché illusoire, des produits d'une qualité toujours la même, sur laquelle il peut compter. On comprend dès lors qu'ils ne s'enrichissent pas outre mesure ; mais on comprend aussi que, conservant une juste réputation de bons et loyaux fabricants, ils obtiennent sans peine de leurs maroquins, de leurs cuirs, de leurs solides étoffes, un prix toujours suffisamment rémunérateur pour les faire vivre modestement, eux et leurs familles. Ils n'ont pas besoin pour cela d'installer chez eux ces vastes usines où le travailleur, surmené, s'avilit plus vite encore que le produit qu'il confectionne, concurremment avec ces machines dont il lui faut bientôt égaler l'activité, aussi bien au point de vue moral que matériel.

L'ouvrier d'Aïdin, aussi simple dans son costume que dans ses habitudes, est coiffé d'un *kalpak* de forme droite, sorte de chapeau sans bords, à long *puskul* traînant, partie sur ses épaules, partie sur la poitrine, les flots de sa fine chevelure de soie bleue. La forme vulgaire de ce couvre-chef est en quelque sorte rendue plus acceptable

pour les gens de goût, au moyen d'un mince *saryk* qui serre dans ses maigres plis son extrêmité inférieure, comme un étroit tore de bronze roulé autour de la base d'une haute colonne de porphyre.

Tout ce qu'on aperçoit du reste de ce costume se résume en un long *entari* de coton rayé, attaché sur les côtés avec un cordon ; en un court *mintan* de drap fin ; puis en une double chaussure, composée de *mest* et *paboudj* noirs.

Le tout n'est pas cher : linge compris, cela vaut 295 piastres (59 francs).

PLANCHE V.

Figure 1: COMMERÇANT CHRÉTIEN D'AÏDIN.

Voici certainement le *bakkal* qui fournit à bon poids, à large mesure—à son propre avantage, bien entendu—la maison de l'artisan d'Aïdin d'huile d'olive de premier choix, sentant fortement son fruit ; de vinaigre de vin sincère, innocent s'il en fut jamais ; de *caviar* et autres denrées exotiques, le tout au plus juste prix, pourvu que d'avance on le sache bien. Cet honnête homme deviendra relativement riche ; il fera souche de propriétaires, assurément. Sa place est réservée près du sofa du gouverneur, dans un bon fauteuil qui tend déjà ses bras hospitaliers à ce membre futur des *medjliss* (conseils) de la province.

En attendant, il pèse gravement dans sa conscience d'honnête épicier tous les *alea* de la vente, en se demandant combien de temps encore et à quel taux il lui faudra livrer à ses concitoyens le sucre et le café quotidiens, avant de conquérir le droit d'émettre hardiment en haut lieu son opinion sur le gouvernement, et de pouvoir oser dire impunément au *Vali* lui-même : *bach ustunè effendimiz* (comme il vous plaira, Monseigneur).

Son caractère indépendant se peint d'ailleurs sur son visage austère, ombragé sous le *mandil* (mouchoir) qui ceint de ses plis irréguliers son *fez* déformé par les soucis commerciaux—il se gratte souvent la tête ; beaucoup de grands hommes ont eu comme lui, ont encore, et auront ce tic. Toute son attitude est fière ; son *djamadan*

آیدین ولایتی ۱

۳	۲	۱
مغنیسالی ارککلی البسه‌سی	ازمیرلی حاخام	[illegible] البسه‌سی



3. 2.

Aïdin. Smyrne



boutonné sur sa poitrine par un seul bouton, proclame qu'il fait fi du qu'en dira-t-on. Un *salta* à manches étroites,un *chalwar* de nuance discrète,tombant négligemment sur le haut de ses chaussettes blanches, à distance respectueuse de ses souliers noirs, témoignent de la simplicité de ses goûts, que rien dans l'ensemble de son costume ne démentirait, si ce n'était cette fastueuse ceinture, dont l'étalage de soie, d'or, et de pompons outrecuidants trahit malgré lui des penchants ambitieux contenus par le sentiment du devoir —qui lui commande de gagner d'abord le plus d'argent possible—mais qui n'attendent qu'une occasion favorable pour éclater au grand jour de la publicité.

Figure 2 : HAHAM DE SMYRNE.

La Smyrne ancienne, dont ont voit les ruines sur le mont Pagus, est un ouvrage des rois grecs. Projetée par Alexandre, sa construction fut entreprise par Antigone et accomplie par Lysimaque. Ravagée par les guerres civiles et les tremblements de terre, elle fut réparée successivement par les empereurs romains et byzantins. Il n'en reste plus guères aujourd'hui que l'ancien château, dont une partie appartient à l'édifice primitif bâti par les grecs ; le reste est un ouvrage byzantin du temps de Jean Comnène. Les chevaliers de Rhôdes, qui s'étaient emparés du château après la conquête de Smyrne par l'émir Aïdin, l'ont réparé de nouveau en 1332 de l'ère Chrétienne. C'est à tort qu'on l'attribue aux Génois, bien qu'ils aient aussi possédé Smyrne pendant quelque temps.

Successivement cette ville fut ravagée et son port comblé par les Tatars de Timour Leng, puis brulée par la flotte chrétienne de Pietro Moncenigo, et enfin conquise définitivement par les Turcs Ottomans, qui la possèdent depuis plusieurs siècles.

Aujourd'hui, Smyrne, descendue de la montagne au bord de la mer, est presque entièrement composée de maisons de bois, que l'incendie force de temps en temps à renouveler. Elle est divisée en plusieurs quartiers. Les francs, c'est-à-dire les européens, habitent le port où sont aussi les demeures des consuls. Les Turcs ont choisi pour s'y établir la base de la montagne, et les Grecs sont à l'est de la ville. Les Juifs n'ont pas manqué de se placer du côté opposé.

Dans une ville commerçante comme Smyrne, où toutes les productions de l'intérieur viennent affluer pour l'exportation, et se heurter contre celles que l'étranger y envoie en abondance pour l'importation, les Israëlites ne pouvaient que prospérer. Aussi y sont-ils nombreux. Ils ont des écoles, des synagogues, et naturellement des *haham*, savants docteurs ès-nébulosités plus ou moins mystiques.

Le costume de ces haham est sérieux et grave comme leur personne. Ses particularités sont : le *bonneto*, sorte de turban qui leur donnerait quelque ressemblance avec les membres du corps des ulema, s'il n'affectait une forme légèrement ovoïde, qui n'est pas de mode chez les musulmans ; le *assa*, longue canne à la Louis XIV, en bois de cerisier, à grosse pomme et bout d'ivoire ; et le cache-nez de cachemire gris à franges, qui peut également servir de ceinture, ainsi qu'on le voit ici. Ils portent l'*entari* long, de soie rayée, et par dessus un ample *binich* de couleur sombre, à manches ouvertes et pendantes. Leur *chalvar* de drap descend sur le haut de leur chaussure, composée de *mest* et *paboudj*.

Figure 3 : BOURGEOIS DE MANISSA.

Manissa est la Magnésie du Sipyle, fondée par une portion de la tribu hellénique des Magnètes, à laquelle la Magnésie du Méandre doit son existence. Au commencement du treizième siècle de l'ère chrétienne, Magnésie du Sipyle était la capitale de l'Empire Byzantin, pendant que les Latins étaient maîtres de Constantinople. Plus tard, en 1313, elle devint le siège du petit état de Saroukhan, prince turc de la race de Seldjouk. En 1398 (801 de l'Hégire) les Ottomans s'en emparèrent.

Sultan Mourad II, après son abdication, se retira à Manissa, où il fit construire un magnifique palais, entouré de jardins délicieux, qui rivalisaient avec ceux de Brousse. Les Sultans Ottomans aimaient à y séjourner. On en voit encore aujourd'hui les restes, qui malheureusement tombent en ruines.

Il se fait un grand mouvement commercial entre Smyrne et Manissa, qui passe pour le plus riche marché de coton de l'Asie Mineure. Aussi les nombreuses caravanes qui parcourent ses environs donnent-elles beaucoup d'animation au magnifique site du mont Sipyle sur lequel cette ville se détache.

Le bourgeois de Manissa porte un gilet *à la franka* ; mais la cravate y fait défaut. Son *mintan* est une véritable veste d'ouvrier français à son aise. Il a des souliers un peu gros peut-être, un peu lourds ; mais forts ; ce sont des constructions qu'un bottier viennois—de ceux qui ont le goût solide—signerait volontiers comme architecte.

Enfin, il n'aurait rien d'oriental sans son *fez* à la mode de Smyrne ; son *chalvar* à plis cassants, bouffant en bas par derrière, comme un sac de noix à moitié plein ; sa ceinture à ramages et, détail décisif, son mouchoir de mousseline brodé d'or, étalé bien proprement en vue du public.



آیدین ولایتی



3

Aïdin

PLANCHE VI.

Figures 1 et 2 : DAMES MUSULMANES DE MANISSA.

Dans la plupart des grandes villes de la Turquie, à Manissa comme à Constantinople, deux systèmes opposés se trouvent en présence, prétendant chacun de son côté donner le ton et régir le costume. L'un représente la mode, l'importation étrangère ; l'autre s'appuie sur la tradition, c'est celui du goût national. L'un tend à changer perpétuellement, à se transformer du jour au lendemain, brûlant aujourd'hui ce qu'il adorait la veille ; l'autre n'admet que de légères modifications de détails, et reste immuable dans son ensemble.

Moins avancées toutefois que leurs maris, les dames musulmanes les plus progressistes, celles qui portent des bottines de Paris, des robes d'étoffes de Lyon, des gants Jouvin, et qui se fournissent de parfumerie chez Lubin, n'osent renverser de fond en comble l'édifice de leur toilette. Elles en conservent toujours l'aspect général. Un certain cachet oriental y reste imprimé, et le fossé qui sépare le costume *à la franka* du costume indigène, n'est pas aussi profond du côté des dames que de celui des hommes.

Ainsi, par exemple, la dame représentée par la *figure* 1 de notre Planche VI a remplacé l'antique *fez* en forme de mortier, bordé d'une bande de broderie d'or, et couvert d'un *puskul* bleu soigneusement étalé (*figure* 2), par un microscopique *oya eurtu*, visant à imiter le chapeau européen. Au lieu du *mintan* de ses mères, elle a endossé la *polka* de velours, entourée toutefois de broderies d'or représentant des cyprès qui alternent avec des roses, et qui valent bien les bouquets semés par les mains des mêmes ouvrières sur le vêtement qu'elle repousse comme suranné. Son *fistan* est d'une étoffe exotique ; des dessins savamment combinés, en vue de l'exportation, par des artistes peu au courant des goûts orientaux, qu'ils supposent par trop sauvages, y remplacent les rayures éclatantes, mais surtout harmonieuses, de ces splendides étoffes turques, si recherchées en Occident. On ne voit pas,et c'est regrettable,transparaître sous la chemise de *beurundjuk* bordée d'*oya*, les blanches rondeurs de son sein. Elle rougirait d'étaler naïvement, comme l'arriérée placée sub N° 2, son *tchèvrè* de mousseline empesée, à fleurettes de soies diversement colorées, mélangées de paillettes d'or, sur le devant de sa ceinture de cachemire. Le riche voile que ne quitte jamais cette retardataire obstinée, qui fait partie intégrante de sa coiffure, qui est cousu à son *fez*, n'a pas l'heur de

plaire à l'émule des *madama* ; elle dépose en rentrant chez elle tout *yachmak*, tout *petchè* gênant, et si par aventure un homme la surprend dans ce négligé, le rouge de sa pudeur offensée lui suffit pour couvrir son visage.

La seule chose qui soit commune à ces deux costumes est la chaussure, car on n'en est pas encore venu—du moins en général,—à trouver commode et sans inconvénient pour les pieds, de garder dans la maison d'étroites bottines. Les souples et larges *paboudj*, enrichis de perles, d'argent et d'or, triomphent au nom de l'hygiène et du bon goût, et nargueront encore longtemps les pédicures.

Nous ne parlons pas des *chalwar*, car les deux *fistans* les cachent entièrement ; ils ne peuvent donc pas, comme les *paboudj*, servir de trait-d'union entre le costume du passé (*figure* 2) et celui du présent (*figure* 1). Lequel des deux sera celui de l'avenir ? Grave question !

Quoiqu'il en soit, et en dépit de toute recherche et affectation contraire, il est évident que ces deux costumes conservent un air de famille très prononcé, un goût de terroir, pour ainsi dire, qui les fait reconnaître comme frères, au premier coup-d'œil.

Figure 3: DAME MUSULMANE DE SMYRNE.

Bien que plus proche voisine des merveilles de la civilisation, qu'il lui est loisible de coudoyer journellement dans la ville basse, la dame musulmane de Smyrne est moins avancée que la progressiste de Manissa. L'unique sacrifice qu'elle ait cru devoir faire à la mode est cette coiffure, prétendue européenne on ne sait pourquoi, qui trône en souveraine sur toutes les têtes, dans tous les *harem* d'Islambol. Encore a-t-elle eu l'heureuse idée de l'entourer d'une couronne d'*oya*, et d'y attacher à poste fixe, à l'instar de l'arriérée de Manissa, son long voile blanc, aux bords enjolivés de guirlandes de roses.

Son *entari*, ouvert par devant, est retenu au dessous des seins par quelques agrafes, renforcées par une ceinture d'argent à grands fermoirs ronds, charmant ouvrage d'orfèvrerie. A partir de la ceinture, l'*entari*, devenu libre, laisse à découvert le *chalvar* de soie rayée, tout en l'accompagnant jusqu'à la cheville, où ils s'arrêtent ensemble, à quelques pouces du pied, chaussé de bas blancs et de *paboudj* de maroquin rouge.

Un *djubbè* à manches collant tout le long du bras jusqu'aux poignets, où elles s'évasent et pendent en larges sabots échancrés en forme d'écussons, peut s'agrafer par

dessus l'entari ; mais d'ordinaire on le laisse flotter. Il descend un peu plus bas que le *chalvar*.

Le *djubbè* et l'*entari* sont de même étoffe ; c'est un de ces tissus éblouissants, comme on n'en peut fabriquer nulle part qu'en Turquie. Aussi solide que splendide, ce tissu de couleur de lune et de soleil est formé de fils d'or, d'argent et de soie aux teintes vives et variées, mêlés au besoin de coton, de chanvre ou de lin. C'est un ouvrage absolument artistique, dans toute l'acception du mot. La tisseuse a choisi fil par fil ses matériaux, et les a combinés dans chaque fleurette, dans chaque branche de feuillage, de manière à produire la plus grande somme possible d'effet pittoresque, et à obtenir en même temps, par un mélange savant, une étoffe indestructible. Elle ne s'est préoccupée ni de régularité, ni d'économie ; mais elle a voulu faire un chef-d'œuvre durable, et elle l'a fait.

Par surcroit, ainsi qu'il arrive toujours à l'artisan consciencieux n'ayant d'autre but, en travaillant, que de produire de belles et bonnes choses, elle s'est trouvée en mesure, son ouvrage terminé, de le livrer à un prix relativement très modique, et pourtant rémunérateur. Ce costume tout entier, depuis la chemise de *beurundjuk* jusqu'aux boucles d'oreille de filigrane, en y comprenant les moindres accessoires, ne coûte, en effet, que 2,617 piastres, soit 523 francs 40 centimes.

Sur cette somme minime, si l'on considère qu'il en a là pour la vie entière d'une femme, et que les débris mêmes en seront encore bons, pas un seul des ouvriers qui ont concouru à la confection de ce costume n'a eu en partage un salaire insuffisant. On n'en saurait dire autant des ouvriers qui travaillent en fabrique, pour enrichir de gros capitalistes, en produisant à l'aide de machines des confections vulgaires, toutes les mêmes, n'ayant qu'un éclat faux et ne durant que quelques jours.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

III.

VILAYET DE KONIAH.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE KONIAH.

Parmi les princes turcs dont le nom est resté jusqu'aujourd'hui aux contrées qu'ils eurent en leur possession avant la conquête ottomane, l'histoire cite Tekkè, maître de la Lycie et de la Pamphylie, qui forment, avec une partie de la Phrygie et de la Cappadoce, le villayet actuel de Koniah.

La ville même de Koniah, capitale de l'empire turc des Sultans de Roum, descendants de Seldjouk, a pris également à une époque déjà ancienne le nom de Tekkè, qu'elle a conservé depuis lors.

Ce nom lui vient du couvent *(tekkè)* des derviches *Mewlèvi*, bâti sous Sultan Selim I. C'est le siège de cet ordre célèbre, fondé à Koniah par Mewlana Djelaleddin Roumi, du vivant d'Alaeddin le Grand. On y voit encore le tombeau de fondateur et celui de sa famille, dont le premier chef porte le nom de Mewlana *Hunkiar*, c'est-à-dire Empereur; son père Behaeddin porte celui de Sultan des Ulema, et son fils est appelé Sultan *Weled* (enfant).

Le Vilayet de Koniah est borné au nord par les vilayets de Houdavendighiar et d'Angora; au sud par la Méditerranée; à l'est par le vilayet d'Adana; et à l'ouest par celui d'Aïdin.

Outre son chef-lieu, dont l'ancien nom d'Iconium remonte aux temps fabuleux—car on prétend que Persée ayant suspendu à une colonne dans un bourg de Lycaonie, la tête de Méduse, ce bourg, qui devint plus tard Iconium, fut appelé dès lors la ville de l'image—le vilayet de Koniah compte pour villes principales Bourdour, située au sud du lac Guendjeli; Alaya et Adalia, sur le golfe qui porte ce dernier nom; Is-

barta ; Nigdè ; Hamid ; Karaman, ancienne capitale de la Karamanie ; Elmaly ; Urgub, dans le bassin du Kyzyl Irmak, et un grand nombre d'autres cités de moindre importance.

Des murs épais, en belle pierre de taille, bâtis par Alaeddin le Grand, et encore intacts, forment autour de Koniah une ceinture de fortifications, défendues par cent huit tours carrées d'environ dix mètres de façade. D'innombrables fragments de monuments antiques et byzantins, sont encastrés dans ces murailles. On y remarque principalement un magnifique sarcophage avec bas-reliefs représentant Achille à Scyros.

Koniah est située dans une vaste plaine, souvent complétement inondée, pendant l'hiver, par une foule de petits torrents qui descendent des montagnes de l'Isaurie, et, ne trouvant aucune issue, forment un lac d'une étendue considérable. L'été, les torrents sont desséchés, et le lac de Koniah n'est plus qu'un marais, d'où la vue s'étend au loin sur d'immenses prairies.

Saint Paul et Saint Barnabé, chassés d'Antioche en Pisidie, se réfugièrent à Iconium, et y prêchèrent dans la Synagogue. Un grand nombre de nouveaux chrétiens vinrent habiter cette ville, qui fut érigée en patriarcat. Aujourd'hui, Koniah n'a que peu d'habitants chrétiens, pour la plupart Arméniens ou Grecs.

PLANCHE VII.

Figure 1: CHRÉTIEN DE KONIAH.

On devinerait, à la seule vue de ce costume, la nature marécageuse des terrains qui avoisinent Koniah. Ces hautes et larges bottes sont évidemment faites pour protéger contre les rhumatismes des jambes exposées à plonger inopinément dans des flaques d'eau, déguisées sous une trompeuse apparence de verdure, à cette époque transitoire et probablement assez longue, où la plaine n'est plus un lac et n'est pas encore une prairie.

Le geste par lequel le chrétien de Koniah relève sur son bras les pans de son *djubbè* n'est probablement pas fortuit ; ce doit être le résultat d'une prévoyante habitude, contractée dans des vues économiques, pour ne pas gâter ce vêtement en le

قونیه ولایتی



3 1 2

Koniah



laissant tremper dans la boue, et préserver en même temps des éclaboussures le *chalvar*, prudemment enfoncé dans l'entonnoir à retroussis jaunes des bottes.

Il est à croire aussi que le climat moyen de Koniah est tempéré ; plutôt froid que chaud, toutefois. Les indices en sont fournis par la raisonnable épaisseur du drap des différentes pièces du costume. Ils sont corroborés par l'aspect du *mintan*, duement fermé sur la poitrine, bien assujetti sur les reins par une ceinture de soie tunisienne, bonne également contre le serein et contre l'ardeur du soleil qui soulève des vapeurs malsaines en pompant l'humidité. Le *salta* et le *djubbè* sont ouverts ; mais il est facile de les fermer au besoin par le même moyen, et alors on se trouve abrité contre la pluie ou la neige.

La coiffure elle-même est à double usage, selon l'occurrence. C'est une serviette brodée *(pechkir)* que l'on roule autour du *fez* en en laissant pendre les bouts par derrière. S'il fait du soleil, on ne craint pas les maux de tête. Si la bise est rude, au contraire, on a le crâne au chaud, et l'on nargue le coryza.

Figure 2 : CAVALIER MUSULMAN DE KONIAH.

Le cavalier musulman de Koniah est un de ces auxiliaires volontaires de la force publique, qui sont employés concurremment avec les *zaptiès* (gendarmes) pour servir d'escorte aux autorités, aux pélerins, aux voyageurs, pour porter des ordres, pour protéger les convois de marchandises. Son *silahlik*, sans être garni avec autant de profusion que celui du *zeïbek*, est pourtant assez respectable pour imposer aux malintentionnés. Les armes qu'il renferme n'ont rien de somptueux ; les crosses des pistolets sont en cuivre, arrondies en pomme et terminées en pointe, comme des toupies renversées ; le fourreau du couteau *yataghan* est de simple maroquin vert, sa poignée en os ; mais la lame, de fin acier, est bien trempée, souple et tranchante. Rien n'est là pour la parade : sauf peut-être le *ficheklik* (cartouchière), brochant sur le tout et laissant pendre avec quelque velléité d'ostentation ses franges de cuir coloré. Cette vanité est bien excusable, car son but n'est autre que de prévenir des attaques inconsidérées, en montrant d'avance aux agresseurs que les munitions de guerre ne manquent pas.

Peut-être le cavalier musulman de Koniah n'est il pas, pourtant, absolument à l'abri de toute reproche d'affectation de coquetterie ou de bravade. En effet, le mouchoir et la serviette qui étalent le long de son *chalvar* leurs resplendissantes broderies, constellées de paillettes d'or, semblent dire au passant qui les convoiterait : voici des richesses, ose donc les prendre !

Mais, sous les plis épais du *saryk* qui les ombrage, ses yeux ont un regard si doux et si ferme à la fois, si naïvement énergique, qu'un soupçon pareil tombe de soi-même aussitôt. L'unique raison de cet étalage, c'est la coutume locale, l'usage du pays.

Le *salta* du cavalier musulman de Koniah n'est que de coton rayé, et son *djubbè* court, mais large, a été taillé en vue de lui ménager l'aisance des mouvements. Comme le piéton chrétien, il a des bottes pour chaussures. Cependant elles sont moins hautes, parce que la marche n'est pour lui qu'un état exceptionnel,et plus serrées à la jambe, afin qu'il sente bien les flancs du cheval.

Figure 3 : HABITANT D'ELMALY.

Elmaly signifie un lieu bien pourvu de pommes. La ville d'Elmaly, si elle est bien nommée, et rien ne porte à penser le contraire, est donc entourée de jardins fruitiers, où la pomme domine.

En voyant le costume de l'habitant d'Elmaly, l'idée qui vient naturellement à l'esprit, c'est que l'homme qui le porte est un bon propriétaire rural, sans doute amateur de vergers, pratiquant la greffe de ses propres mains, et plutôt fait pour la récolte à coups de gaule que pour le labourage ou la moisson.

Ces habits longs, qui n'ont rien de gênant pour les soins à donner à une pommeraie, et qui sont très commodes, surtout, pour se promener le soir dans les allées de son jardin, seraient insupportables pour travailler aux champs. Il faudrait nécessairement, pour faucher, pour semer, pour conduire la charrue, quitter ce *djubbè* traînant, qui donne à l'habitant d'Elmaly une si majestueuse prestance. Il faudrait relever dans la ceinture de soie rayée les pans de l'*entari* en étoffe de fil. Le mouchoir (*tchèvrè*) dont les palmettes d'or se pavanent au grand jour de la publicité, devrait rentrer dans l'ombre de la poche, et n'en sortir que pour se rendre utile. Le *yèmèni*, un peu trop coquet pour un simple paysan, qui serre ses plis minces et réguliers autour du *fez*, disparaitraît, ou céderait la place à un *saryk* plus épais, qui garantirait mieux la tête des intempéries.

Enfin, les *tcharik* eux-mêmes, qui ressemblent plus à des *koundoura* (souliers) de citadin qu'aux chaussures champêtres ou plutôt alpestres que leur nom indique, ne seraient pas moins déplacés ; tandis que tout cet ensemble convient parfaitement à un habitant d'Elmaly, lieu planté de pommiers par ses soins assidus.



قونیه ولایتی



3 2 1

Koniah

Planche VIII

PLANCHE VIII.

Figure 1 : PRÊTRE ARMÉNIEN DE KONIAH.

Toute la pompe orientale éclate dans le costume pontifical du prêtre Arménien de Koniah.

Au lieu de ces habits sacerdotaux, riches sans doute, comme il convient à la dignité du culte, mais étriqués, que portent à l'autel les prêtres d'Occident, le prêtre Arménien se présente devant les saints tabernacles revêtu d'amples et magnifiques draperies. Il est coiffé du *saghavart*, couronne Impériale surmontée d'une croix en métal précieux. Un *yakalik*, haut collet droit, brodé en or, est attaché sur le haut de l'étole et sort de la chasuble. Une ceinture à fermoirs ornés de pierreries est bouclée par dessus l'étole. Des manchettes de même étoffe sur la chasuble et l'étole ornent ses poignets. Il marche gravement, portant entre ses mains l'Évangile, qu'il tient avec respect à la hauteur de sa poitrine ; passant à travers les rangs pressés des fidèles, il pénètre en silence sous le voile qui cache le sanctuaire, jusqu'au moment où les instruments de musique résonnent : la victime est consacrée, du haut de l'autel, il la montre à la foule, qu'aucun obstacle ne sépare plus de lui, et l'élève vers Dieu au nom de tous.

Ne faut-il pas qu'un rayon de la majesté céleste se répande sur l'homme ainsi placé entre ses frères et le Père commun, pour servir d'intermédiaire sacré aux vœux, aux prières, aux actions de grâces ; pour interpréter la loi ; pour offrir le sacrifice de rédemption ?

Figure 2 : MOLLAH DE KONIAH.

Ainsi qu'on l'a déjà dit, le *mollah* est un juge supérieur, interprète de la loi religieuse, unique loi des musulmans. Il est membre du corps des *Ulema*, chargé d'appliquer aux mœurs publiques l'esprit civil de la religion islamique.

Le costume du *mollah* de Koniah se compose d'un *fez* rouge entouré d'un *saryk* vert; d'un *entari* rayé, en soie, fermé par une ceinture de cachemire gris; d'un *binich* de drap vert, doublé de blanc à la partie supérieure; il est très ample, et les manches, en s'échancrant aux poignets et s'élargissant au delà, tombent beaucoup plus bas que l'extrémité des doigts. La chaussure est double, suivant l'usage général, qui veut qu'on se déchausse en entrant, non seulement dans les *djami*, mais aussi chez les particuliers. On quitte donc, dans ce cas, les *paboudj* ou les *galoches*, et l'on ne garde que les *mest*, les *terlik* ou les bottines, dont la semelle a été préservée de toute souillure par son enveloppe.

Ce procédé est certainement bien plus satisfaisant pour la propreté que le décrottage des semelles sur les fers et les paillassons placés ad hoc aux portes des appartements, dans les pays occidentaux.

Un accessoire presque obligé du costume de mollah est le *tesbih*, chapelet de 99 grains séparés en trois divisions de chacune 33 grains, plus 1 dernier grain complétant la centaine. Sur chacun de ces grains, on dit un des cent noms du Dieu unique.

Figure 3: PRÊTRE GREC DE KONIAH.

Le costume du prêtre grec est moins majestueux, peut-être, que celui du prêtre arménien; mais il est plus original, et encore plus riche.

A l'église comme à la ville, le prêtre grec reste coiffé de son *kalpak*, assez disgracieux de forme. C'est un tuyau de carton évasé par le haut, et recouvert de drap noir.

Seulement, tandis que, hors de ses fonctions sacerdotales, il porte relevés sur le sommet de la tête et enfermés dans le *kalpak* ses cheveux, qu'il laisse croître dans toute leur longueur; il les dénoue en revêtant le costume pontifical, sur lequel on les voit quelquefois descendre à flots jusqu'à ses pieds.

Une différence très notable distingue la chasuble du prêtre grec de celle de l'arménien et du latin; celle du grec, au lieu d'être entièrement ouverte par devant et rattachée seulement en haut à l'aide d'une agrafe d'or ou d'argent, enrichie de pierreries, comme celle de l'arménien, n'a qu'une ouverture pour passer la tête, comme la chasuble latine. Elle diffère de cette dernière en ce qu'elle n'est pas ouverte sur les côtés et qu'elle est plus courte par devant que par derrière, ce qui la fait manquer totalement de grâce, excepté lorsque des gestes tels que la bénédiction, l'élévation du



قونیه ولايتی



calice, en relevant la partie antérieure, forment des plis droits dans toute la longueur de la chasuble, et lui donnent ainsi une tournure très pittoresque, d'un caractère éminemment hiératique.

L'étole, à peu près semblable à l'étole arménienne, tombe sur les pieds. Une soutane particulière, en étoffe de soie unie, est passée, à l'église, par dessus celle de drap ou même de coton que le prêtre grec porte à la ville.

PLANCHE IX.

Figure 1: BOURGEOIS DE KONIAH.

Si la température moyenne de Koniah semble être plutôt froide que chaude, ou du moins, en raison des brouillards qui s'élèvent des marais, lors du dessèchement annuel du lac, si elle parait nécessiter l'emploi de vêtements épais, les chaleurs estivales y sont assez fortes.

On en a la preuve par le costume d'été du bourgeois de Koniah.

Ce costume, en étoffes légères presque toutes de soie mélangée de coton, forme un ensemble de couleurs très claires, où le blanc par domine. L'*entari* est rayé de rose vif. Le *machlah*, confection à l'usage exclusif des pays chauds, vêtement principal des populations de l'intérieur de l'Asie et du nord de l'Afrique, est en cachemire blanc, broché d'or. C'est une espèce de manteau qui diffère essentiellement du *burnous*, en ce qu'il n'a pas de capuchon, et qu'il est taillé sur un patron plus simple encore. Sa figure est celle d'un carré long, plié en deux dans le sens de sa largeur et cousu par le haut, de manière à laisser une ouverture pour passer la tête. Quelquefois, il est sans couture, c'est le cas présent.

Le bourgeois de Koniah porte sous son *machlah* un *salta* de coton blanc piqué, d'un genre de fabrication très original et artistique, produit d'une industrie particulière aux provinces asiatiques de l'Empire Ottoman. Il est coiffé d'un *kulah* également de coton blanc, exécuté suivant les mêmes procédés. Un épais *saryk* de coton pelucheux, semblable aux serviettes que l'on confectionne à Brousse pour linge de bain,

et propre à étancher la sueur, est roulé en plis nombreux et irréguliers autour de ce *kulah* ; on y voit trancher sur le fond blanc de l'étoffe des parallèlogrammes en tissu de soie grise traversés par des bandes étroites de fils d'or.

Des *paboudj* en maroquin rouge chaussent, pendant la saison d'été, le bourgeois de Koniah. A sa ceinture de cachemire blanc, pend l'inévitable *tchèvrè*, ou mouchoir brodé, proprement plié en quatre.

Figure 2: FEMME GRECQUE DE BOURDOUR.

Souvenir vivant des époques les plus reculées, le costume de la femme grecque de Bourdour rappelle exactement ces figures sculptées sur les bas-reliefs médiques trouvés à Boghaz-Keuï dans l'ancienne région de Ptérie, en Cappadoce.

L'aspect général est le même. La coiffure, mître cylindrique grossièrement indiquée dans les bas-reliefs de Boghaz-Keuï, prend ici des formes plus précises. Elle est composée d'un *fez* de très haute forme, qui va en s'élargissant de bas en haut. Des mouchoirs *yèmèni* l'entourent à partir du front jusqu'aux trois quarts de la hauteur de cette sorte de cône renversé. Des ornements de tous genres sont fixés sur ce fond commun qui leur sert de repoussoir : fleurs en *oya* ; bijoux divers, étoiles et soleils d'argent ciselé, niellé ou filigrané ; ganses en passementerie de fils d'or ; couronnes de sequins, superposées par triples étages, et tombant jusques sur les yeux ; enfin, de chaque côté du visage, de lourdes pendeloques en pièces de monnaie rattachées par de fines chainettes métalliques, descendent en frissonnant le long des joues, du cou et des épaules. Des grelots d'argent, groupés par petites masses, pendent aux lobes des deux oreilles. Les cheveux déroulent en nappes ondoyantes leurs anneaux crespelés, que rien ne retient.

Un *entari* de soie épaisse et lustrée, échancré sur la poitrine, dessine les contours des seins, sur lesquels se croise une transparente chemise de *beurundjuk*. La ceinture, en soie rouge à longues franges terminées par des pompons, serre faiblement la taille, à peine indiquée. Par l'ouverture de l'*entari*, qui traine en arrière ses plis larges et roides, on aperçoit le *chalwar* de satin cramoisi et l'extrêmité recourbée des *paboudj* de maroquin jaune. Le *tchepken* à manches longues cache les mains, et sans modifier les grandes lignes de l'ensemble, d'une simplicité extrême, il couvre le dos avec une partie de la poitrine de ses riches enroulements de feuillages, de rosaces et de palmes, brodés en soutache et gansés d'or.



قونیه ولایتی

اونیجی لوحه

٣ ٢ ١



3 2 1

Koniah

Planche X

Figure 3 : MUSULMANE DE BOURDOUR.

Beaucoup moins chargée de bijoux que la coiffure de la femme grecque, celle de la musulmane de Bourdour n'en a pas non plus le caractère archaïque. Réduite aux proportions d'un *fez* ordinaire, de forme droite et basse, elle est ornée d'un *tépélik* placé, comme son nom le veut, sur le *sommet* de la tête. Ce *tépélik* est en argent, d'un travail assez soigné ; il est à peu près grand comme une assiette. Le *puskul*, bien fourni, mais de moyenne longueur, y est rattaché par un gland en passementerie de fils d'argent, autour duquel s'entrechoquent des piècettes d'or et un *armoudiè*, de même métal, ornement plat et mince, allongé en forme de poire. On y grave ordinairement une figure cabalistique nommée *suleïmaniè ;* c'est la représentation, plus ou moins fidèle et garantie, du sceau de Salomon, prince des génies. Qui porte un *armoudiè* n'a rien à craindre du mauvais œil, et qui sait s'en servir réussit fatalement dans toutes ses entreprises.

Une pièce de coton rayé, jaune et rouge, est roulée en turban autour du *fez*. Ce costume est, du reste, très-simple, sans aucunes complications. La forme de chaque pièce est taillée sur un patron peu prétentieux, non sans grâce ; mais absolument exempt de toute coquetterie provocatrice. L'*entari* long, en étoffe de fil, descend tout droit sur les pointes des *paboudj* rouges. La ceinture est une pièce carrée de ce châle de coton mélangé de soie, recherché des classes moyennes dans toute l'Asie, et assez mal imité par les fabriques anglaises, qui pourtant en tirent des bénéfices importants, grâce au bas prix de leurs produits. Le mouchoir, qu'il est de bon ton, dans ce Vilayet, de montrer comme une parure, prend le long de la jupe jusqu'au milieu de la jambe ; c'est un *yèmèni* de couleur foncée, à grandes fleurs peintes de tons violents. Le *salta* de drap foncé, qu'on nomm ici *tchepken*, faute probablement d'avoir jamais vu les deux confections ensemble, s'arrête à mi-chemin entre le coude et le poignet, d'où pend la manche évasée de l'*entari*.

PLANCHE X.

Figure 1 : ARMÉNIENNE DE BOURDOUR.

Le costume de l'arménienne de Bourdour est plus modeste encore que celui de la musulmane. Le *fez*, au lieu d'être de forme droite, est arrondi. Il est entouré d'un

châle de laine à fleurs aux plis élargis par le haut, et figurant assez bien un vase. Point de bijoux ; point de vêtements doubles ; un *tchepken* de drap à manches fermées, sans broderies, couvre seul l'*entari* d'étoffe unie, dont il laisse dépasser les manches découpées en sabots. La ceinture, très volumineuse, est un châle de laine à dessins en losanges, inscrits à la file entre deux lignes de petits cercles et de rayures.

Suivant la mode du vilayet de Koniah, le *tchèvrè* (mouchoir brodé) pend sur la jupe. La chaussure consiste en *paboudj* de maroquin rouge, à pointes recourbées.

Figure 2 : FEMME TURCOMANE DU KARÏÈ DE OUTMOUK.

Des tribus nomades de Turcomans campent pendant la belle saison sur les flancs des montagnes du vilayet de Koniah, où ils dressent leurs tentes ou construisent leurs *yaela* dans quelque endroit frais et ombragé, au bord d'une source ou d'une rivière. Quand vient l'hiver, ils descendent dans la plaine, emportant avec eux les toiles, les cordes et les piquets des tentes, ou les claies de branchages souples qui formaient l'enceinte du *yaela*. Le toit arrondi qui le surmontait comme une coupole est transporté avec un peu plus de peine et le même soin au village, qui devient pour deux ou trois mois seulement la résidence de la tribu.

Outmouk est un de ces abris temporaires servant momentanément de refuge aux Turcomans. Ce n'est pas pour eux un domicile proprement dit. Ils ne consentent à s'enfermer dans la maison de pisé ou de briques crues, dont le toit de chaume leur cache le ciel, qu'en la considérant, en quelque sorte, comme ces parapluies qu'on prend volontiers pendant l'orage ; mais qu'on s'empresse de déposer dans un coin dès qu'il fait beau temps.

Vivant uniquement, ainsi que les Turcomans du vilayet de Houdavendighiar, des produits de leurs troupeaux, les Turcomans du vilayet de Koniah ne sont pas moins pacifiques. Ils ne s'embarrassent d'aucune arme offensive ; le respect qu'ils inspirent à leurs voisins, l'estime générale dont ils jouissent à juste titre, leur est une sauvegarde suffisante.

D'ailleurs, leur fortune est modeste. Leur costume, propre, convenable, digne, témoignant par l'ordre parfait qui y règne de la régularité de leurs mœurs, montre toutefois, par le dénuement complet de toute broderie, de tout bijou, qu'ils n'ont pas à défendre de grands trésors contre la convoitise.

La femme Turcomane du *Karïè* (village) d'Outmouk est coiffée du bonnet phry-

gien chanté par le vieil Homère, et choisi dans les temps modernes comme emblème de la liberté. A ce dernier titre, il ne saurait être mieux placé.

Autour du feutre rouge de ce bonnet, pour le mieux fixer sur la tête, un mouchoir *yèmèni* s'enroule; il est maintenu lui-même à l'aide d'une bande de drap feutré rouge, de même étoffe et de même couleur que le bonnet, et taillée en pointe à ses deux extrémités, qu'on peut dénouer au besoin et laisser pendre le long du visage, ce qui complète alors la physionomie archaïque de la coiffure.

Pourtant, quelque chose ici vient s'opposer à la satisfaction complète de l'antiquaire, c'est le *puskul.* Suspendu à la corne du bonnet par une ganse ronde, de la même manière que ceux des *fez* militaires, ce puskul modifie profondément la tournure de bonnet phrygien, de corne ducale vénitienne, ou de coiffure républicaine du *Hotoz* de la femme Turcomane d'Outmouk. Il lui imprime, en échange, le caractère vulgaire et prosaïque d'un simple bonnet de police, un peu pointu. *Sic transit gloria mundi.*

Ainsi transformé, d'ailleurs, il ne s'harmonise que mieux avec le reste du costume, car le *kapout* de gros drap de la Turcomane possède avec la capote du soldat des affinités qui ne comportent aucun mystère. Son *entari* rayé, fermé par un col droit, et tombant de la tête aux pieds sans se prêter en chemin à ces molles ondulations communes aux vêtements feminins ordinaires, n'est pas d'une simplicité moindre. La ceinture, en châle des fabriques locales, soie et coton, qui le fixe sur les hanches, est modestement et régulièrement pliée, comme le serait celle d'une cantinière exempte de toute coquetterie, obéissant aux lois somptuaires du régiment avec la soumission et la passivité qui conviennent en pareil cas.

Modeste jusqu'à la fin, la Turcomane du Karïè d'Outmouk cache sous l'ombre épaisse de sa robe ses bottes rouges recourbées aux extrêmités; et le seul détail un peu moins sévère qu'il soit possible de constater chez elle consiste uniquement en ces très peu prétentieux sabots que le *mintan* et l'*entari* dessinent sur ses mains, où ils forment de gracieuses et vastes manchettes en s'échappant du *kapout,* un peu court aux bras.

Figure 3: FEMME KURDE DE SARI KAYA.

Plusieurs vilayets sont peuplés en partie de hordes errantes, essentiellement différentes des Turcomans. Tandis que ceux-ci pratiquent généralement les vertus patriarcales, les Kurdes, au contraire, n'en connaissent, pour ainsi dire, point d'autre que l'hospitalité. Les Turcomans sont foncièrement pacifiques et probes, les Kurdes sont fa-

rouches, remuants, querelleurs et amateurs du bien d'autrui. Leur origine est d'ailleurs toute autre ; on croit que les Kurdes sont les descendants des Karduques, peuple qui du temps de la domination persane, habitait la contrée nommée aujourd'hui Kurdistan.

On aura plus loin l'occasion de parler des Kurdes plus en détail, lorsqu'on abordera la description des costumes populaires des vilayets comprenant la haute et basse Arménie.

Placée à côté de la femme Turcomane de Outmouk, la femme Kurde de Sari Kaya fait distinguer à tout œil un peu exercé, par la seule comparaison des deux costumes, la ligne de démarcation morale profondément tracée entre deux races qui n'ont de commun que la vie nomade.

La principale ressource des Kurdes comme des Turcomans est le produit de l'élève des troupeaux ; mais les industries qui en découlent : la fabrication des tapis, du beurre, du fromage, etc., sont un peu négligés par les premiers. Le travail régulier n'est pas leur fait. Ils ne lui demandent guères que leur nouriture. Ils empruntent des populations sédentaires, soit par la force ouverte, soit par l'intimidation, tout ce qui leur manque du reste.

Aussi faut-il qu'ils soient vêtus plus lestement, afin d'agir avec promptitude dans les coups de main, et d'échapper au besoin par une fuite rapide aux revendications.

Les vêtements longs et amples de la Turcomane d'Outmouk, son allure tranquille et débonnaire, ne conviendraient pas à la femme Kurde de Sari Kaya, qui doit pouvoir aider effectivement les hommes à rassembler le bétail en un instant, à charger les tentes ; vaquer, enfin, avec activité, à tous les soins multiples d'un déménagement imprévu.

Elle est habillée en conséquence. Son *entari* de soie rouge à bandes de fusées jaunes, étroitement serré à la taille par une ceinture de châle de soie et coton, lui donne une certaine ressemblance extérieure avec la guêpe, dont sa race possède les instincts déprédateurs. Un court *mintan* de drap, brodé d'or aux manches et au corsage, s'applique sur le haut du corps, de manière à ne pas en gêner les mouvements. Elle est chaussée de solides bottes hautes et larges, en maroquin rouge, dans lesquelles elle peut faire entrer, avec son *chalwar*, le bas de la jupe de son *entari*, pour faciliter sa marche. Sa coiffure, un peu tapageuse, se compose d'un *fez* évasé par le haut, d'où pend sur l'épaule un long *puskul*. Il est entouré de plusieurs mouchoirs *yèmèni* peints de fleurs éclatantes, et les cheveux s'en échappent en boucles naturelles, car le temps manquerait souvent pour les apprêter.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

IV.

VILAYET D'ANGORA.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET D'ANGORA.

Le vilayet d'Angora, borné au nord par celui de Castambol, a pour limites au midi le vilayet de Koniah ; à l'est, ceux de Sivas et d'Adana ; et à l'ouest le vilayet de Houdavendighiar. Il comprend l'ancienne Galatie et une partie de la Cappadoce.

Son ancien nom de Galatie lui venait des Gaulois qui passèrent en Asie l'an 278 avant Jésus-Christ, et y fondèrent une république. Vaincus plus tard par les Romains, ils conservèrent d'abord une sorte d'indépendance, et furent gouvernés suivant leurs propres lois sous une apparence de forme républicaine. Après la défaite de Mitrhidate, la Galatie, qui avait été conquise par le roi du Pont, rentra sous la domination romaine ; mais alors son gouvernement changea de forme ; un prince Galate, Déjotare, fut nommé roi. Son secrétaire Amyntas lui ayant succédé, régna douze ans ; puis la Galatie fut réduite par Auguste en province romaine, en l'an 25 avant l'ère chrétienne.

Pendant plusieurs siècles la Galatie, comptée parmi les plus riches provinces de l'empire, vit croître en paix sa prospérité, mais bientôt, elle souffrit de nouveau tous les maux de la guerre, conquise tout-à-tour par les Perses, par les Arabes, par les Sultans turcs Seldjoukides, et enfin par les Latins, qui restèrent dix-huit ans en possession de la ville d'Angora, où ils bâtirent plusieurs églises et réparèrent le château.

Sultan Mourad I s'en rendit maître, et depuis lors elle n'a plus cessé de faire partie de l'Empire Ottoman.

Dès le temps des Gaulois, qui passaient pour d'excellents cultivateurs et pour les

meilleurs bergers de l'antiquité, cette province était renommée par la fertilité de son sol et la richesse de ses produits agricoles. Encore aujourd'hui, c'est une des contrées les plus heureuses de l'Asie Mineure. Dans ce pays coupé de montagnes et de plaines, les troupeaux trouvent une abondante nourriture, rendue appétissante par le sel, produit d'un grand lac situé au sud du vilayet d'Angora. Un climat sain et tempéré, où l'hiver est assez froid pour retremper les forces que les chaleurs de l'été ont abattues, entretient la vigueur des habitants et fait prospérer l'élève de leurs nombreux bestiaux.

Aussi l'usage des préparations diverses du lait s'est-il perpétué dans la province d'Angora. Les Turcomans et les autres nomades, principalement, en font la base de leur nourriture, composée surtout de *yoghourt*, ou lait à demi caillé par des procédés particuliers. Dans toute la Turquie, on fabrique le *yoghourt* et le *kaïmak*, sorte de crême obtenue en faisant bouillir le lait; mais nulle part ces produits, très recherchés des Ottomans, ne sont aussi savoureux qu'en Galatie.

La plupart des moutons du vilayet d'Angora sont de la race dite *karamanli*, à queue large et épaisse, masse de graisse d'un poids énorme. Leur laine, très touffue, est chez quelques uns soyeuse et brillante, comme celle de ces chèvres renommées dont l'espèce semble particulière à cette contrée, car jusqu'aujourd'hui, malgré de nombreux et patients essais, on n'est pas encore parvenu à les acclimater définitivement dans d'autres pays.

On fait de ces peaux, soit simplement lavées, soit teintes, dans le pays même, de couleurs solides et éclatantes, d'élégants et mœlleux tapis de pieds pour descente de lit, des couvertures de selles chaudes et commodes. La laine des toisons sert à fabriquer de magnifiques étoffes, ainsi que le poil brillant des chèvres d'Angora, auquel on le mêle souvent pour cet usage; les tissus obtenus à l'aide d'un pareil mélange réunissent au brillant et à la finesse des étoffes de poil de chèvre, l'épaisseur et la souplesse du drap.

En outre des races ovines, qui offrent en Galatie d'admirables produits, on trouve dans le pays des Trocmiens, l'une des trois tribus gauloises qui ont donné leur nom à l'ancienne province, de beaux échantillons des races chevalines indigènes, on les appelle chevaux kurdes. Ils descendent des anciennes races mèdes et assyriennes. Leur pied est aussi sur, dans les chemins étroits et rocheux, que celui des mulets; ils sont infatigables à la course. On a l'habitude, à Yuzgat, où l'on en élève beaucoup, de mêler à leur nourriture, comme on le fait aussi du reste pour tout le bétail, une quantité notable de sel lacustre. On en pose de gros blocs dans les écuries, afin que les chevaux puissent les lécher en mangeant leur orge.

Kaïsarïè, l'antique Césarée, située au pied du mont Argée, possède la spécialité de l'élève de mules très recherchées pour leur vigueur, leur légèreté et la beauté de leurs formes. On les obtient par le croisement des ânes de la Lycaonie et des juments du Kurdistan. Kaïsaïriè est une des plus importantes places de l'Asie Mineure pour le commerce des tapis et des cotons.



انقره ولايتى

٣	٢	١
يوزغاتلى كرد	انقره خرستيانا اصنافى	انقره اسلام اصنافى



Angora

Malgré toutes les occupations étrangères qui se sont succédé, la race humaine, en Galatie, n'a pas plus dégénéré que les autres. Le type gaulois s'y retrouve encore aujourd'hui, et il n'est pas rare de l'y rencontrer dans toute sa pureté. Le sang gaulois se reconnaît chez un grand nombre d'individus à barbe blonde, à chairs fraîches et rosées, dont la peau n'a pas l'éclat argentin de celle des grecs; mais offre des nuances plus tendres et plus vigoureuses; leurs yeux sont bleus; tel est le type dominant surtout chez les paysans des environs d'Angora.

Une des grandes familles de cette ville, celle de Hadji Baïram, qui y jouit encore d'un puissant crédit, se vante de descendre des princes Galates, autrefois souverains du pays.

Angora, l'ancienne Ancyre, jadis capitale des rois gaulois, est bâtie sur un plateau situé à mille mètres d'élévation. Ses environs sont fertiles en céréales; mais dépouillés d'arbres. La ville est dominée par un château fort qui tombe en ruines, et dont les murs contiennent plusieurs sculptures antiques. On a découvert dans cette ville un grand nombre d'inscriptions très importantes au point de vue historique, entre autres le fameux testament d'Auguste.

La population d'Angora se compose de musulmans, de grecs, d'arméniens et d'un petit nombre de catholiques appartenant pour la plupart à cette dernière nation.

PLANCHE XI.

Figure 1 : ARTISAN MUSULMAN D'ANGORA.

Les principales industries de la ville d'Angora sont le tissage des étoffes de poil de chèvre, de laine, de coton, de chanvre et de lin; la teinture des toisons et des maroquins; le tannage et les diverses préparations des cuirs et peaux; la fabrication des tapis.

Comme dans toutes les autres villes de la Turquie, les ouvriers y sont organisés en *esnaf* (corporations) où sont associés, sous la protection du gouvernement, les maîtres, ouvriers, apprentis et marchands de chaque métier.

Le costume de chaque corporation, sans avoir rien d'absolument uniforme, a pourtant quelque chose de particulier, soit dans le choix des étoffes, soit dans leur couleur, soit dans l'arrangement des diverses pièces qui le composent. On distingue facilement du premier coup d'œil les uns des autres les divers métiers.

Celui qui fait ce sujet de la *figure* 1 est sans aucun doute un tisserand de *châli* (étoffe lustrée, de poil de chèvre d'Angora). On voit qu'il est à son aise ; c'est d'ailleurs le fait de presque tous les ouvriers ottomans, dont presque aucun ne connaît, du moins par expérience, ni la richesse, ni la misère.

Il est coiffé d'un *fez* qu'on voit à peine apparaître au sommet de la tête, enseveli qu'il est sous les plis corrects d'un *saryk* de fin coton blanc. Un *yelek* de cette forte étoffe de fil, rayée de rouge, de noir, de blanc et de jaune, qu'on fabrique si bien en Asie et qu'on imite si mal en Angleterre, ce qui n'empêche pas l'importation assez grande du produit anglais, vu son très bas prix, se fait entrevoir par l'ouverture négligemment boutonnée de l'*entari*, d'étoffe pareille. Une ceinture de *châli* blanc, dont le prix dépasserait certainement ses resssources, s'il ne l'avait fabriquée lui-même, s'enroule sans prétention ; mais sans négligence, autour de ses reins.

Par un geste familier aux gens de la classe moyenne de tous les pays, justement pénétrés du sentiment de leur importance relative, il relève derrière son dos, pour se dandiner plus commodément, les plis de son *djubbè* de drap de couleur foncée, faisant ainsi saillir à découvert sur les deux côtés de sa poitrine, un élègant *salta*, invariablement d'un beau bleu de ciel ou d'un vert frais et gai, couleur de perruche.

Sa chaussure consiste en *mest* noirs, plongés dans des *paboudj* rouges, de la forme recourbée qu'affectent également, en Turquie, les chaussures bourgeoises et les bateaux caboteurs.

Figure 2: ARTISAN CHRÉTIEN D'ANGORA.

Celui-ci, à en juger par les couleurs modestement assorties de son costume, où se fait remarquer une sage et discrète entente de l'harmonie des tons, est évidemment un teinturier.

Sa coiffure, suivant l'usage le plus commun chez les chrétiens de l'Empire Ottoman, se réduit au *fez* de forme smyrniote et de couleur sombre, à *puskul* moyen, ni trop fourni, ni trop maigre, et dépourvu de tout luxe d'étoffe roulée en turban. L'*entari* de soie, de couleur unie, et bien croisé sur la poitrine, est plutôt étroit que large ;

il descend jusques sur les pieds, chaussés de *laptchin* (bottines lacées, en chevreau mou) et de *koundoura* (souliers communément noirs, de forme ordinaire, sans bouts recourbés).

Comme il n'est pas beaucoup moins convaincu de sa valeur propre, que, de son côté, ne l'est de la sienne l'ouvrier musulman, son geste n'est pas non plus absolument dénué d'emphase bourgeoise. Une de ses mains posée sur sa ceinture de cachemire gris, semble dire : il y a là de quoi en acheter bien d'autres ; tandis que son autre bras sur lequel est rejeté le pan de son ample *djubbè* à manches pagodes, tient un langage différent, qui signifie : il faut être économe du bien qu'on a. Il n'y a point là, d'ailleurs, de contradiction notoire.

Figure 3: KURDE DES ENVIRONS DE YUZGAT.

Yuzgat est une ville toute moderne, située dans une des vallées de l'ancien territoire des Trocmiens, confinant à la Cappadoce. Elle a été fondée, vers la fin du siècle dernier, sur l'emplacemment d'un *yaela*, ou demeure d'été des Turcomans nomades, par Ahmed Pacha, de la famille des Tchapan Oghlou. Le fils du fondateur fut un des derniers *Dèrè-Bey*, ou princes feudataires de l'Empire Ottoman en Asie Mineure. Sous son gouvernement, la nouvelle ville s'était rapidement peuplée, principalement de colons grecs et arméniens.

Depuis la chute de la puissante famille des Tchapan Oghlou, Yuzgat n'a plus reçu d'autres habitants, parce qu'on ne s'est plus occupé d'y attirer personne. Sa population est donc restée fixée à peu près au même chiffre, s'élevant environ à quinze mille âmes.

Son aspect est celui d'une ville européenne. Elle a des maisons couvertes en tuiles, et des jardins fruitiers où les abricots abondent.

Les tribus Kurdes des Afchar viennent faire paître leurs troupeaux dans les steppes traversés par la route de Yuzgat à Kaïsarïè, non loin du Dèlidjè Sou, l'un des affluents du Kizil Irmak, et s'y établissent pendant l'été.

Ils sont alors vêtus à la légère, ainsi qu'on le voit ici. Leurs armes, inutiles pour le moment, sont déposées sous la tente. Un *fez* droit, en feutre épais et dur, recouvert d'un mouchoir *yèmèni* à fleurs, et orné d'un *puskul* volumineux, couvre le haut de leur tête. L'*entari* de cotonnade rayée de rouge, de noir, de blanc et de jaune, suivant la mode locale, qui s'applique aux étoffes de soie, aussi bien qu'à celles de fil ou

de coton, est boutonné au cou par un seul bouton en forme de fleur de camomille; il est fermé dans toute sa longueur au moyen d'une ceinture de soie tunisienne, à raies jaunes sur un fond rouge. Son *tchepken* de feutre d'un gris blanchâtre, brodé en laine noire sur les côtés et en bas des manches, laisse à découvert ses deux bras. S'il survenait un peu de fraîcheur trop piquante, il lui serait facile de s'en préserver en boutonnant tout du long les manches de ce *tchepken*, ainsi que son corsage.

Des bottes rouges, en fort maroquin doublé de plusieurs épaisseurs de cuir, de sorte qu'en frappant les deux semelles l'une contre l'autre, elles rendent un son analogue à celui d'une porte de chêne sous le marteau, chaussent ses jambes et ses pieds, qu'elles décrent de leurs pointes relevées en croissants.

PLANCHE XII.

Figure 1: BACHI BOZOUK D'ANGORA.

Ce terrible nom de *bachi bozouk*, qui se traduit littéralement par *briseur de têtes*, ne signifie pourtant en réalité rien de bien effrayant. Il veut dire, tout bonnement, que celui qu'on en affuble est exonéré du service militaire, ce qui ne l'empêche pourtant pas, dans les grandes occasions, ainsi qu'on l'a vu pendant la guerre de Crimée, de venir s'offrir volontairement pour la défense de son pays, et de combattre au premier rang toutes les fois qu'on veut bien le lui permettre, si ce n'est même plus souvent.

Les habitants de certaines villes, telles par exemple que Constantinople, sont bachi bozouk. Il en est de même des ouvriers exerçant certains métiers privilégiés.

On ne pense pas que ce soit la profession qui ait exempté du recrutement le bachi bozouk d'Angora, car il semble, d'après son costume, avoir pour état d'exercer le métier de *surudju* (loueur ou conducteur de chevaux) ou *d'arabaji* (cocher).

Il est vêtu d'un *djamadan* ou gilet en *aba*, croisé sur la poitrine et négligemment boutonné par en haut; d'un *mintan* de soie à mille raies, dont les manches, ouvertes à partir de la saignée, sont laissées entièrement à découvert par le *tchepken* de feutre





d'un gris jaunâtre, très court, orné de bordures en passementerie de soie noire, et de dessins également noirs confectionnés dans l'étoffe même, par un procédé difficile à décrire, quoique excessivement simple. Son *potour* d'étoffe toute pareille à celle du *tchepken*, est bordé de ganses noires sur les coutures et autour des poches; il est serré sur les jambes jusqu'au milieu des cuisses au moyen d'agrafes, et bouffant à partir de là jusqu'à la ceinture de soie jaune et rouge, à la mode tunisienne. Les bottes de maroquin rouge, à fortes semelles, sont à tiges molles, échancrées sur les côtés. Sa coiffure est le *fez* ordinaire, garni d'un long *puskul* de soie bleue et entouré d'un mouchoir *yèmèni* peint de feuillages et de fleurs de couleurs éclatantes.

Figure 2: PAYSAN MUSULMAN DES ENVIRONS D'ANGORA.

Le bizarre pardessus de feutre blanc, orné de dessins fantastiques, qui couvre tout entier le paysan musulman des environs d'Angora, et ne laisse passer que sa tête et ses pieds, n'est autre chose qu'une amplification du *diphtère* des anciens bergers galates, ou du *sagum* encore porté aujourd'hui sous le prosaïque nom de peau de bique, par les paysans français, en Bretagne et dans les Landes. Cette singulière enveloppe est nommée *kèpènek.*

Elle a donné lieu à un proverbe turc, rendu à dessein, sans doute, quelque peu énigmatique, et ainsi conçu : *kèpènek altenda her yateur.* Ces quatre mots sont susceptibles d'un grand nombre d'interprétations; littéralement, ils signifient : tout couche sous le kèpènek ; mais on leur en fait dire beaucoup plus long, en les expliquant et les commentant. Le plus communément, on admet deux versions également accréditées. D'après la première, il faut entendre par ce proverbe que toutes sortes de gens couchent sous le kèpènek ; qu'on y peut trouver aussi bien un prince qu'un simple gardeur de chèvres ; traduction finale : Il ne faut pas juger les hommes sur l'apparence ; ou : l'habit ne fait pas le moine. Selon la seconde, on doit comprendre ainsi cet oracle narquois de la sagesse populaire turque : Toutes sortes de choses sont couchées sous le kèpènek ; on y trouve tout un monde ; c'est pour le moins une maison.

La dernière interprétation possède en sa faveur un grand avantage, celui d'être l'expression naïve de la vérité. En effet, sous le kèpènek, non seulement on se couche soi-même ; mais encore on y met à l'abri de la pluie, du serein, de l'humidité du matin et du soir, les armes, les ustensiles de ménage, les objets usuels petits ou grands ; le kèpènek garantit du froid mieux que tout autre vêtement ; c'est une véritable maison, aussi portative que la coquille de l'escargot, et mieux close que les cabanes villageoises.

Tout ce qu'on voit du paysan musulman des environs d'Angora, en dehors de son kèpènek, se réduit à sa tête et au bas de ses jambes. La première est coiffée du *fez* rouge et du *saryk* blanc, sur la mousseline duquel courent quelques raies vertes et rouges. Les jambes sont enveloppées d'un *chalwar* plutôt étroit que large, d'où sort le caleçon, assujetti par les cordelettes des *tcharyk*, en peau de chèvre garnie de son poil.

Ainsi qu'on le voit sur notre planche, quand le paysan galate possède quelque objet plus ou moins rare et précieux, qu'il lui plaît de faire admirer aux passants, pour s'attirer ainsi leur considération à titre d'homme riche ou d'ami éclairé des arts, il peut contenter facilement cette vanité. A cet effet, les deux côtés du kèpènek sont garnis d'appendices auxquels il attache purement et simplement l'objet en question. Ici cet objet est un de ces jolis *tchibouk* à fourreau plissé, de soie et d'or, avec houppes floconneuses épanouies comme des fleurs, que les bergers asiatiques confectionnent pour charmer leurs loisirs, et pour se procurer un peu d'argent en les vendant aux étrangers.

Figure 3 : PAYSANNE MUSULMANE DES ENVIRONS D'ANGORA.

Réduite, pour ce qui concerne l'habillement proprement dit, à un honnête nécessaire, la paysanne musulmane des environs d'Angora met toute la recherche de son luxe dans ses bijoux. Un large *tèpèlik* en argent repoussé et gravé couvre tout le haut de son *fez*; des chaînettes de même métal y suspendent circulairement un double étage de sequins, accompagnant en cadence les souples mouvements de sa marche avec un petit bruit métallique, un susurrement qui n'est pas sans charmes.

D'autres ornements en or, parmi lesquels se fait remarquer un *armoudiè* où le sceau magique du Grand Suleïman est gravé, comme un gage de bonheur pour sa propriétaire, que la puissance de ce talisman fera réussir dans toutes ses entreprises, se balancent encore autour de sa tête. De légères boucles en filigrane, d'un travail exquis, pendues au lobe rosé de ses oreilles, se détachent sur la nappe sombre et miroitante de ses cheveux.

Un large *gherdanlik* (collier) en monnaies d'or et d'argent artistement entremêlées, tombant de son cou jusque sur sa ceinture de soie tunisienne, couvre ses épaules. Le col droit de son *hyrka* rayé, à manches très courtes, laissant dépasser depuis la saignée celles du *mintan* ; ce dernier vêtement lui-même, entr'ouvert sur la poitrine pour laisser voir la naissance des seins, disparaissent presque entièrement sous les rangs multipliés de cette riche et élégante parure.





Angora.

Le *chalwar* de coton bleu agrémenté de broderies en soie noire forme des plis épais le long des jambes et s'arrête en s'arrondissant avec grâce sur des bas blancs et des *yèmèni* de maroquin rouge, à pointe très légèrement recourbée.

PLANCHE XIII.

Figure 1: FEMME KURDE DES ENVIRONS DE YUZGAT.

Si l'on doutait de l'origine semi-persane, semi-chaldéenne, des hordes Kurdes, il suffirait de considérer un instant le *hotoz* baroque de la femme de la tribu des Afchar pour reconnaître dans cette coiffure la tiare cylindrique des populations orientales de l'antiquité. La singulière alliance qu'on lui a fait contracter avec le voile des musulmanes lui donne une tournure pittoresque des plus originales, et comme une vague et lointaine ressemblance, dans sa partie inférieure, avec le pschent sacré des égyptiens.

Cet échafaudage extraordinaire est composé d'un grand nombre de pièces, se rattachant à un fonds commun, qui consiste en un *fez* d'étoffe roide, et de forme extrêmement haute, sur lequel tout le reste vient se grouper. Des serviettes de coton blanc enveloppent entièrement le *fez*; elles sont recouvertes elles-mêmes, jusques aux trois quarts de la hauteur de l'édifice principal, de plusieurs mouchoirs *yéméni* croisant leurs feuillages peints sur une écharpe de soie à raies rouges et jaunes. D'autres serviettes de coton blanc pelucheux, à franges et pompons placés en bordures, sont cousus par leur bord supérieur au bonnet, qui les dépasse du tiers environ de toute la hauteur de l'ensemble; de là, elles retombent avec ampleur sur les épaules; au besoin, on peut ramener ces serviettes sur le visage pour le cacher aux yeux indiscrets des profanes d'un autre sexe.

Comme accompagnement naturel, et décoration en quelque sorte obligée de ce monument grandiose, d'énormes boucles d'oreille, cercles d'argent autour desquels sont disposées, à la façon d'un trousseau de clefs, des chaînettes qui supportent des pièces de monnaie, traînent avec bruit sur les deux épaules. D'autres chaînettes, plus grosses, sont fixées par des épingles à têtes épanouies en étoiles sur les deux côtés de la poitrine, où elles s'arrondissent en demi-cercles au dessous du cou; une épaisse plaque d'argent repoussé étale ses fastueux soleils, entremêlés de quelques lunes, sur la cein-

ture de soie tunisienne d'où pendent encore deux autres chaînes à plusieurs rangs de piastres. La femme Kurde de la tribu des Afchar porte de grosses bagues d'argent à presque tous les doigts de ses deux mains.

Un étrange tablier de feutre noir tailladé comme les pans d'une dalmatique, s'élargit sur tout le devant de la jupe de l'*entari*, en étoffe de soie à raies violettes et jaunes, et dont les manches, à partir de la saignée, commencent à s'ouvrir en prenant de plus en plus d'ampleur jusqu'à l'extrêmité des doigts où elles se terminent carrément. Sur la poitrine, le tablier se rétrécit considérablement; ce n'est plus qu'une insignifiante bavette; mais tout-à-coup, il pousse une pointe sur chaque épaule en s'arrondissant autour du cou, et passe sur le dos qu'il couvre en entier. On n'a pas cru devoir donner, dans la tribu Kurde, le nom de *eunluk* (tablier) à cette pièce remarquable d'habillement; on l'appelle *yelek* (gilet); si c'en est vraiment un, on n'a certes pas épargné l'étoffe.

Pour chaussures, la femme Kurde des environs de Yuzgat porte des *mest* et *paboudj* jaunes.

Figure 2: FEMME D'ARTISAN CHRÉTIEN D'ANGORA.

Modeste comme son mari, dont nous avons examiné le costume en expliquant notre Planche XI, la femme de l'artisan chrétien d'Angora est mise avec une grande simplicité; mais cette simplicité n'a rien qui sente la parcimonie, et n'exclut pas, d'ailleurs, une certaine recherche. Malheureusement, pour manifester son goût délicat, bien supérieur à celui du commun des martyrs, la plus belle moitié de l'artisan chrétien d'Angora a voulu approprier à son humble toilette des beautés exotiques capables de la rendre l'objet de la convoitise générale. Elle a vaillamment arboré sur elle le drapeau de la mode *à la franka*. Peut-être,—qui sait?—affirme-t-elle ainsi son origine gauloise.

Quoiqu'il en soit, elle porte le *fistan* à corsage plat et montant, collant sur les seins et agrafé sur le dos, à l'instar des pensionnaires du Sacré-Cœur de Landernau ou du Couvent des Oiseaux de Brives la Gaillarde. Toutefois, cette virginale confection, digne d'illustrer à jamais les ciseaux de la *modistra* qui l'a conçue, n'a pas été taillée dans une étoffe sortie des métiers renommés de la Lyonnaise, de la Narbonnaise ou du pays des Arvernes. On en a coupé la jupe en éventail, qui s'arrête régulièrement à l'étroite et mesquine bande qui veut représenter une ceinture, dans une de ces belles et bonnes étoffes galates, produits de la localité. On n'y voit pas courir sur un fond bleu Nemours ou vert Impératrice les gigantesques fleurs et les fruits

impossibles, teints en rose Solférino ou en amaranthe Garibaldi, que l'imagination délirante de trop poëtiques dessinateurs invente tout exprès pour l'exportation en Orient. De simples raies d'un rouge vif, encadrant des lignes de fleurettes et de dessins géométriques délicatement tracés, de couleurs intenses, mais artistement combinées pour un effet simple, harmonieux, s'étendent alternativement, régulièrement, sur un fond de couleur claire. Le tissu de soie mélangée de coton est épais, fort et durable.

Un *salta* de cachemire de couleur de fleur de pêcher couvre le haut du corps, et mêle sa note tendre à l'éclat argentin d'un collier de minces piécettes. La tête est couverte d'un *fez* rouge de forme basse et arrondie, d'où pend un *puskul* de soie bleue ; un mouchoir *yèmèni* entoure d'un mince et étroit turban blanc rehaussé de quelques feuillages verts cette légère coiffure, d'où les cheveux s'échappent en cascade sur le dos.

Figure 3: FEMME D'ARTISAN MUSULMAN D'ANGORA.

Aucune teinte d'européanisme ne gâte l'harmonie du costume de la musulmane d'Angora. Formes et couleurs, tout y est à l'unisson. La note nationale résonne seule dans ce concert naïf; mais pur, où le moindre détail se relie à l'ensemble dans un accord parfait, où l'œil est caressé par des lignes souples, ondoyantes, originales, unies à des tons simples et vigoureux.

La coiffure est un *fez* presque droit, de hauteur moyenne, très légèrement retréci par le haut; son étoffe est un feutre épais et dur. Une plaque d'argent minutieusement et curieusement ouvragée, nommée *bachlik*, couvre la plate-forme tout entière de ce *fez*; le *puskul* de soie bleue est fixé sur le bachlik au moyen d'un gland en passementerie d'or, muni de petits anneaux. Un *yèmèni* de mousseline blanche où sont peintes à la main quelques fleurs est roulé sur le bas du *fez* et couvre à peu près la moitié du front. Sur le *yéméni*, qui leur sert de fond, sont fixées, à l'aide d'épingles et de chaînettes, des pendeloques de pièces d'or en forme de médaille deux fois grandes comme une pièce de cent francs, qui pendent entre les sourcils et en couvrent presque la moitié. De très jolies bouches d'oreilles, composées de boules creuses, en filigrane d'argent, se détachent et tranchent sur le noir des cheveux, ramenés par devant. Un collier de piastres et des bracelets d'orfèvrerie complètent, avec quelques bagues de cornaline, qui portent bonheur, la parure de la femme de l'artisan musulman d'Angora.

Son costume proprement dit consiste en une chemise transparente, de soie dite *beurundjuk*, que l'*entari* de coton rayé taillé en cœur autour des seins, et le

court *hyrka* de coton blanc piqué, laissent à découvert, et à travers laquelle on voit transparaître les chairs rosées. Une ceinture de cuir peint, piqué de soie, à dessins coquets et variés, fixe à sa taille le *chalwar* de satin à raies alternées de lignes de fleurettes, ouvert par le haut comme l'*entari*, et forment un gracieux encadrement autour des méplats nacrés du ventre, que la chemise couvre seule. Des plis arrondis du *chalwar*, on voit sortir les pieds chaussés de *mest* et de *paboudj* jaunes, à pointes recourbées en croissants.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

V.

VILAYET DE CASTAMBOL.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE CASTAMBOL.

A partir du vilayet d'Angora, qui le borne au sud, le vilayet de Castambol s'étend jusqu'à la Mer Noire, qui forme sa limite au nord. Il cotoye à l'est les vilayets de Sivas et de Trébizonde, et à l'ouest celui de Houdavendighiar. Son territoire comprend l'ancienne Paphlagonie et une partie de la Galatie.

En outre de son chef lieu, Castambol, qui lui a donné son nom, ses villes principales sont Sinope, Eregli, Boli, Kianguri, Yeniboli ou Inéboli, Amasry et Zafranboli.

Castambol, ville natale des Comnènes, est située dans la vallée du Kara sou (Cydnus), l'un des affluents du Kyzil Irmak (Halys des anciens.) On ne la connaît dans l'histoire qu'à partir de la fin du onzième siècle. Conquise par Sultan Baïzid I, Ilderim, en 1397 de l'ère chrétienne, elle appartient depuis ce temps à l'Empire Ottoman.

Ses deux industries principales, très florissantes, sont le tissage des étoffes et la chaudronnerie. On exporte de Castambol dans tout l'Empire, et surtout à Constantinople, un grand nombre d'objets en cuivre, tels que *mangal* (brasiers) ; *sefer tassy* (assiettes de voyage) ; cafetières ; bouilloires ; etc.

Sinope, principale station des bateaux à vapeur qui font le service de la Mer Noire, passe pour avoir été fondée par l'Argonaute Autolycus. Les Milésiens s'en rendirent maîtres et y envoyèrent des colons. D'autres peuples de race hellénique y firent également des migrations, et la ville grecque reçut bientôt un développement considérable, favorisé par son heureuse position. Elle se créa une marine dont les forêts voisines lui fournirent en abondance les matériaux, et fonda à son

tour d'autres colonies sur la même côte, notamment Trébizonde (Trapézus) et Kérassund (Cérasonte). La pêche des palamides comptait autrefois parmi les ressources les plus importantes de Sinope; mais aujourd'hui ses produits ont beaucoup diminué; cette industrie s'est concentrée dans le Bosphore.

Eregli, l'ancienne Héraclée, était une colonie de Mégare, qui longtemps se gouverna suivant la forme républicaine. Lors de la guerre des Romains contre Mithridate, roi de Pont, elle fut conquise, après la défaite de ce prince, par Cotta, lieutenant de Lucullus. Elle reçut d'abord une colonie romaine; donnée ensuite par Antoine à Adiatorix, Tétrarque des Galates, elle finit par être annexée à la province du Pont.

M. Boré a retrouvé la caverne Acherusia au milieu des jardins qui entourent Eregli, du côté du nord. On exporte de cette ville des bois de construction, du goudron, de la soie. On y fabrique des maroquins. On trouve dans ses environs des mines de houille.

Boli, située dans une plaine fertile, sur l'emplacement de l'ancienne Claudiopolis, fait le commerce de transit entre Constantinople et Angora. Elle a des sources minérales dans ses environs.

Kianguri est l'ancienne Gangra, bâtie au pied du mont Olgassus. Successivement, elle appartint à la Paphlagonie, au royaume de Pont, et enfin à la Galatie. Le roi Déjotare y fixa sa résidence. Etienne de Byzance dit que son nom de Gangra, qui signifie chèvre en langue paphlagonienne, lui venait des nombreaux troupeaux que nourissent ses campagnes. Aujourd'hui encore, en effet, les chèvres se plaisent dans cette contrée agreste, et leurs produits enrichissent le pays. La population de Kianguri se compose pour la majeure partie de Turcs.

Ineboli, lieu de naissance de ce fameux imposteur nommé Alexandre, qui jouait le rôle d'Esculape, était appelée d'abord Aboni Teichos; Alexandre obtint de l'empereur que ce nom fut changé en celui de Ionopolis, qu'on retrouve facilement sous le nom moderne d'Ineboli ou Yèniboli. C'est encore aujourd'hui un des ports situés sur la côte de la Mer Noire, d'où se font les exportations de bois, de chanvre, de cuivre, et autres matières premières provenant de l'intérieur du pays.

Amasry est mentionnée sous le nom d'Amastris par les anciens géographes, qui la citent au nombre des colonies de Milet. Elle fut fondée par une princesse du sang des Darius, femme de Denys, tyran d'Héraclée. Elle réunit en une seule ville les habitants de Sesame, Cytorus, Cromna et Teïum, et donna à cette nouvelle colonie son propre nom d'Amastris.

On rencontre à Amasry de nombreux vestiges d'antiquités grecques et romaines, des inscriptions byzantines, vénitiennes et génoises, restes des diverses dominations qui s'y sont succédées. Parmi ces souvenirs historiques, on cite les débris d'un palais, qu'on croit être celui de la reine Amastris.



قسطموني ولايتي

زعفرانبولي كويلي — ويرانشهر كردي — قسطموني اسلام علماسي

٢ — ٣ — ١



2 — 3 — 1

Kastamouni

Zafranboli n'a de remarquable que ses vastes cultures de safran, dont les excellents produits, les meilleurs de toute l'Asie, jouissent d'une grande renommée.

PLANCHE XIV.

Figure 1: OUVRIER TURC DE CASTAMBOL.

Peut-être l'ouvrier turc de Castambol a-t-il quelque léger défaut caché ; la perfection, on le sait, n'est pas de ce monde, où tout n'est que vanité, dit l'Ecclésiaste.

A coup sûr, pourtant, on est en droit d'affirmer que la vanité du costume n'entre pour rien dans les préoccupations de cet ouvrier peu prétentieux, l'antipode le plus parfait du petit maître, du merveilleux, du lion, du dandy, de l'homme à la mode, en un mot, sous quelque nom qu'il plaise à la mode de le désigner.

Son costume ne brille ni par la richesse,qui ne fait pas apparemment son bonheur ; ni par la grâce, qui ne l'a pas encore touché. Il est fagoté, comme eussent dit nos grands-mères, dans un *aba* (feutre), sorte de grossière capote grise à manches courtes s'arrêtant à l'avant-bras. Ce vêtement fondamental n'est pas destiné à le parer, à faire valoir ses avantages extérieurs ; mais bien à lui tenir chaud, ce dont il s'acquitte en conscience, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Serré au-dessus des hanches par une forte sangle de mulet, qu'il ne cherche pas à faire passer pour une ceinture, bien qu'elle en remplisse à souhait toutes les fonctions, son *aba* ne laisse pas un souffle d'air pénétrer jusqu'à son *chalwar*, qui reste invisible, ou à son *mintan* de gros drap noir, dont on voit le col et le bas des manches.

Il a autour des jambes ce que l'on appelle des *dolak* (guêtres) par une figure de rhétorique abusive ; ce sont tout simplement de longues bandes d'*aba* blanc roulées comme ces bandages qu'un habile chirurgien applique sur les fractures. Cela n'est pas absolument beau ; mais c'est chaud, c'est tout ce qu'il faut. Là dessous, il porte de bonnes grosses chaussettes de laine, fourrées dans des *tcharyk* de peau de chèvre, taillés en pantoufles.

La négligence de sa coiffure n'est qu'apparente ; car les trois ou quatre *yèmèni*

passés l'un par dessus l'autre sans art; mais non pas sans soin, pour fixer solidement à la tête son *fez* et son *puskul*, sont arrangés de manière à défier la plus forte tempête ou la taloche la mieux appliquée. Il est évident que l'ouvrier turc de Castambol, probablement chaudronnier, peut frapper du matin au soir à grands coups de marteau sur le cuivre, sans craindre que rien dans tout son costume ne le gène ou ne se dérange.

Les sept pièces de ce costume, dont quatre sont en excellent feutre, coûtent ensemble 180 piastres (36 francs.)

Figure 2 : PAYSAN DE ZAFRANBOL.

Celui-ci est moins négligé dans sa toilette que l'ouvrier de Castambol. On voit qu'il a de plus que lui quelques medjidiès d'argent et quelques instants de loisir à sa disposition. C'est ce qu'on peut appeler trivialement un homme calé ; il est solide sur ses pieds, chaussés de *tcharyk* élégamment découverts et retroussés en pointes, pour laisser voir les mille et une fioritures de ses chaussettes en tapisserie de couleurs éclatantes. Ses *dolak* sont de véritables guêtres, moitié blanches, moitié noires, enjolivées de passementeries.

Il y a quelque chose d'espagnol dans sa tournure. Son *mintan* court, taillé en veste ; son *chalwar* taillé en pantalon ; tous deux en feutre noir passementé, brodé, agrémenté, sur toutes les coutures, d'ornements blancs, bleus et rouges ; le *yelek* de soie rouge qui se montre entre les bords du mintan et les petits brandebourgs qui tiennent lieu de boutons ; ses deux ceintures, l'une de feutre blanc, portée sans doute à titre hygiènique, l'autre de soie tunisienne, rayée de jaune et de rouge, à long effilés, passée par dessus la ceinture blanche avec un évident désir de plaire aux yeux par le contraste ; enfin, avec ces yèmèni peints de tons violents, et entrecroisés par bandes régulières laissant des vides entre elles, son fez lui-même, malgré l'absence du puskul, ou peut-être à cause de cette absence ; tout, dans l'ensemble du costume du paysan de Zafranbol se rapproche plutôt du caractère leste et pimpant des costumes des paysans d'Espagne, que de l'ampleur et de la molle élégance asiatiques.

On conçoit, du reste, la nécessité pour le paysan de Zafranbol, de s'abstenir de tout vêtement trainant, qui ne ferait que le gêner, l'embarasser dans les opérations diverses et minutieuses de la cueillette des fleurs et mille autres semblables, qui forment le fonds ordinaire de ses occupations.

Figure 3: KURDE DE VIRANCHEHR.

Le voisinage de gens honnêtes, nomades comme eux, des Turcomans, d'ailleurs peu craintifs et habitués à commander le respect, a probablement converti les Kurdes du vilayet de Castambol à une vie moins aventureuse que celle dont leurs hordes à demi sauvages ont l'habitude.

Équipé de pied en cap, pour le voyage et non pour le séjour sous la tente, le Kurde de Viranchehr est cependant sans armes. Cette dérogation à l'usage parle en sa faveur. Vêtu d'un entari de soie rouge à fines raies blanches, couverte d'un ample *kapout* de drap cramoisi, brodé de palmettes d'or aux deux coins, sur le dos et au bas des manches vides et flottantes, bordé d'une ganse en fil d'or, et attaché sous le cou par une agrafe d'or, sous laquelle jouent des flocons de soie amaranthe, il plonge pacifiquement ses deux mains dans sa ceinture en châle de coton et soie mélangés. Toute son attitude est celle d'un bon campagnard. Son fez de forme élevée, arrondi au sommet, est entouré d'un saryk formé de plusieurs mouchoirs *yèmèni* peints de fleurs et de feuillages de couleurs gaies ; il laisse voir le bord d'un *kulah* de feutre blanc (bonnet de dessous), et son puskul de soie bleue un peu crespelée tombe par derrière sans dépasser les oreilles.

Il est chaussé de bottes de maroquin rouge, proprement vernies, à tiges larges et à pointes recourbées.

Quoiqu'il soit assez luxueux, ce costume n'est pas d'un prix très élevé. Complet, il vaut seulement 665 piastres, soit 133 francs.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

VI.

VILAYET DE SIVAS.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE SIVAS.

Le vilayet de Sivas, dont une partie comprend le Pont Polémoniaque, est une autre le Pont Galatique, est borné au nord par le vilayet de Trébizonde ; au sud par ceux de Diarbekir et de Haleb ; à l'est par celui d'Erzeroum ; et à l'ouest par les vilayets d'Angora et de Castambol.

Dans les premiers âges, les contrées qui forment aujourd'hui le vilayet de Sivas appartenaient à la Cappadoce. Ses premiers habitants connus sont désignés sous le nom de Leuco-Syriens ; c'était, à ce que l'on pense, des races sémitiques, venues à la suite des armées de Sésostris, à l'époque où les Egyptiens soumirent toute l'Asie jusqu'au Pont-Euxin. Parmi les populations d'origine assyrienne, dont les descendants se retrouvent encore aujourd'hui dans le vilayet de Sivas, on doit mentionner les Karduques, ancêtres des Kurdes.

Le chef-lieu de cette province, Sivas, est l'ancienne Cabira. Pompée changea son nom en celui de Diopolis. Pythodoris, femme de Polemon, princesse qui régnait du temps du célèbre géographe Strabon, l'agrandit et lui donna le nom de Sebaste. On y voit des ruines antiques qu'on suppose être celles d'un palais de Mithridate Ktistès.

Amasia est une des plus anciennes villes du royaume de Pont. Les princes de la dynastie de Mithridate Ktistès y faisaient leur résidence. Elle fut conquise par Pompée, qui rasa toutes ses fortifications, lors de la guerre des Romains contre Mithridate Eupator ; mais elle ne perdit pas son titre de capitale du Pont, et grâce à son heureuse situation comme place de transit et à la fertilité de son territoire, elle continua de prospérer.

Plus tard, après avoir été l'une des villes principales du royaume de Trébizonde

sous les Comnènes, après avoir successivement appartenue aux princes de la dynastie des Danischmend, puis aux Sultans Tures Seldjoukides, Amasia fut prise par les Ottomans sous Sultan Murad I. Sultan Selim I naquit à Amasia, qu'il dota de plusieurs écoles supérieures, d'où sont sortis des savants distingués.

Tout le transit entre la Perse et la Mer Noire se fait aujourd'hui par Amasia. Bâtie dans une étroite vallée, cette ville est entourée de jardins immenses, au milieu desquels ses habitants vont chaque année passer toute la belle saison. Elle est abondamment approvisionnée par les eaux du Ferhad Dagh, qui descendent de cette montagne en se divisant en plusieurs canaux, et par celles du Yéchil Irmak, qui coule à ses pieds.

Zileh, près de laquelle César battit Pharnace et écrivit son fameux veni, vidi, vici; Gumenek, située non loin de Tokat, sont les anciennes villes de Zila et de Comana, où se retrouvent encore les ruines des grands sanctuaires d'Anaïtis, divinité qui peut être assimilée à Diane Artemis ou au dieu Men ou Lunus, et dont le culte attirait un immense concours d'adorateurs dans le royaume de Pont. Suivant la légende grecque, le nom de Comana est un souvenir du séjour d'Oreste, qui avait consacré sur l'autel de Diane Taurique sa chevelure *(coma)*.

On a longtemps cru que Tokat était cette même ville de Comana Pontica, dont les ruines se reconnaissent à Gumenek. La fondation de Tokat ne remonte pas au delà du moyen âge; elle a été bâtie par les chrétiens qui abandonnaient la ville de Comana, ne voulant pas rester dans un lieu souillé par les cérémonies licencieuses d'un culte qui leur était particulièrement odieux. On sait, en effet, que les filles des premières familles se prostituaient aux étrangers en l'honneur d'Anaïtis, qui présidait à la fécondation de la nature.

Tokat est un des principaux entrepôts des marchandises de l'intérieur; on y fait un grand commerce de soieries ainsi que des toiles peintes qui viennent de Basra par caravanes. Le cuivre des mines de Keban Ma'aden est transporté à Tokat pour y être raffiné. Il donne lieu à une importante fabrication locale d'ustensiles tels que chaudrons, *mangal* (braseros), vases pour la cuisine et vaisselle de voyage, exportés à Constantinople.

Les abricots, les pêches et surtout les poires de Tokat sont très renommés. Dans toute la vallée de Yechil Irmak, l'abondance des eaux entretient une admirable fertilité. Les vignobles qui environnent Tokat produisent des raisins excellents; mais on n'en fait que des vins très médiocres, car les habitants du pays, par ignorance, n'emploient que de mauvais procédés de fabrication.

Karahissar Charki possède des manufactures de laine; les opiums récoltés dans ses environs sont recherchés; moins toutefois que ceux d'Afioun Kara Hissar, ville du Houdavendighiar avec laquelle il ne faut pas la confondre.

On remarque à Osmandjik un pont monumental, qui passe à bon droit pour un des chefs d'œuvre de l'architecture ottomane.



سیواس ولایتی



La population du vilayet de Sivas se compose principalement de Turcs, de Kurdes, de Grecs et d'Arméniens.

PLANCHE XV.

Figure 1 : FEMME TURQUE D'OSMANDJIK.

Osmandjik est un bourg de peu d'importance, et qui n'a de très remarquable que son pont, dû à Sultan Baïzid.

La femme turque d'Osmandjik est une simple paysanne, comme l'indique son costume peu luxueux, parfaitement approprié à sa condition ; mais non sans originalité, ni sans grâce.

Elle est coiffée d'un *fez* enveloppé d'un mouchoir à fleurs *(yazma)* sur lequel elle raméne ses longs cheveux, dont elle se fait une couronne négligemment tordue, sans perdre à les natter, ni même à les arranger très régulièremennt un temps précieux pour sa famille. Elle a des boucles d'oreille en filigrane, représentant un petit triangle équilatéral suspendu par sa base, et d'où pendent, sur les deux autres faces, des grelots d'argent.

Son *entari* de couleur foncée, ouvert par devant, lui sert de chemise ; les manches en sont évasées et bordées de piqûres qui dessinent une large tresse. Un tablier en tapisserie *(eunluk)* couvre toute la partie inférieure du corps, depuis la ceinture, consistant en une sangle de crin, historiée de dessins géométriques en laine rouge et blanche, et terminée à ses deux bouts par des touffes de cordelettes également en laine rouge et blanche mêlée de crin et effilochées par le bas en forme de houppes. Les dessins du tablier, quoique fort bizarres, ont beaucoup de charme.

Le haut du corps est garni d'un corsage court et collant, en soie quadrillée, à petit collet droit coupé carrément ; les manches de ce *hyrka* s'arrêtent à la saignée, et celles de l'*entari* en sortent en s'épannouissant comme de grandes fleurs de volubilis.

Des *paboudj* de maroquin jaune sont l'unique chaussure qui protège ses pieds, privés de bas ou de chaussettes.

Figure 2 : ARTISAN MUSULMAN D'AMASIA.

On voit que les *esnafs* (corporations ouvrières) d'Amasia sont florissants. L'artisan musulman d'Amasia, par tout l'ensemble de son costume, en fournit la preuve. C'est évidemment jusqu'à un certain point un homme de loisirs, accoutumé, comme la haute bourgeoisie du lieu, à passer la belle saison à la campagne, où les plaisirs de la chasse ne lui sont pas indifférents, et où rien ne l'empêche de se les procurer.

Sans avoir la tournure formidable du *silahlik* d'un Kurde nomade, celui qu'il porte par dessus sa ceinture en châle de soie et coton est assez convenablement garni, du moins pour un chasseur. D'une certaine richesse, il est élégamment brodé en or; la cartouchière est élégante, la petite giberne coquette; le *tchakmak kèçèssi* est pareil à une de ces bourses à tabac en cuir plissé qu'on fabrique en Europe; peut-être en a-t-il fourni le modèle; mais à coup sûr il n'a pas été copié sur elles, car on lui a toujours donné cette même forme, depuis l'invention des armes à feu.

Une des pièces essentielles de cet attirail quasi-guerrier est précisément la bourse à tabac, de proportions majestueuses, que l'artisan musulman d'Amasia n'oublie jamais d'avoir à son côté. C'est un sac de peau fine et souple, capable de contenir la provision de tabac d'une semaine pour le moins. Les cas de longues absences, motivées par la poursuite d'un gibier indiscipliné, sont donc soigneusement prévus. Une légère courroie, tout-à-fait diffèrente de l'espèce de casier à feuilles de cuir superposées qui constitue les *silahlik* ordinaires, suffit à supporter tout le fourniment du chasseur, excepté sa gibecière *(torba)*, fastueusement brodée d'or, et qu'une seconde courroie passée en sautoir, de l'épaule à la hanche, fixe à son côté.

Pour coiffure, l'artisan musulman d'Amasia porte le *fez* rouge à la mode de Constantinople, avec *puskul* de soie bleue et étroit *saryk* (turban) fait d'un seul *yazma* (mouchoir peint defleurs). Un léger *yelek* de soie à carreaux se montre par l'entrebaillement de son *mintan* de *koutnou* rayé (épaisse étoffe de soie cuite, supportant sans faiblir tous les blanchissages.) Son *tchepken* en fin *aba* gris, brodé d'ornements d'or et soie diversement colorés, laisse pendre sur son dos ses deux manches ouvertes, comme une paire d'aîles.

Le bas du corps est abrité par un *chalwar* de coton blanc qui s'arrondit en larges plis, dont l'extrémité inférieure est enfermée dans des *tozlouk* collants, en *aba* brodé de soie, agrafés sur les jambes et découvrant les pieds, chaussés de bas blancs et de *goundoura* (souliers de maroquin rouge.)

Figure 3: DAME CHRÉTIENNE DE TOKAT.

En pénétrant jusqu'à Tokat, les modes européennes se sont quelque peu modifiées, tant sous le rapport de la forme, changement assez avantageux, que sous le rapport du choix des étoffes. Sur ce dernier point, l'amélioration est plus que douteuse ; mais la faute n'en est pas aux dames de Tokat.

Partageant naturellement le goût commun à tous les Orientaux pour les couleurs éclatantes, elles ont accepté, sur la foi de leur provenance dûment constatée, ces étoffes à grands ramages, exclusivement fabriquées en Europe pour l'exportation. Des tons tranchants, mal assortis, des dessins burlesques, un amalgame disparate d'éléments hétérogènes, distinguent généralement ces étoffes, dont le moindre défaut est de blesser les yeux.

Certainement, aucune dame européenne ne voudrait gâter sa toilette en y faisant entrer de semblables abominations ; mais les dames de Tokat n'en savent rien. Leur *modistra* elle-même l'ignore ; elle les trompe de bonne foi. Elles ont d'ailleurs de leurs yeux vû sur les pièces une étiquette anglaise authentique, et se sont dit aussitôt : voici des étoffes *de Paris.* Cela n'est pas beau, ont-elles pensé ; mais n'en disons rien, nous ferions prendre mauvaise opinion de nous. Et les bonnes amies qui les rencontrent affublées d'oripeaux taillés dans ces triomphants tissus *à la franka,* les confirment non moins naïvement dans leur erreur. Pour avoir l'air de personnes de bon ton, du plus loin qu'elles les aperçoivent—et Dieu sait si on les voit de loin—elles s'écrient en français de Tokat : Ma sère amie, vous avez un *fistan très sic.*

Cette phrase, copiée sur le vif, donne une idée de ce qu'est en Orient la langue française, telle que l'y ont importée, même à Tokat, les romans de Paul de Kock et les jeunes turcs, arméniens ou grecs, sujets ottomans ou autres, qui passent pour avoir fait à Paris de sérieuses études.

Quoiqu'il en soit, *sic* ou non, le *fistan* de la dame de Tokat est une robe de corsage étroit, ouvert en cœur sur la poitrine, et à jupe de proportions modestes. Sa coupe est le résultat d'un compromis honnête entre la mode parisienne d'il y a vingt ou trente ans – peut-être moins, peut-être plus—et les formes consacrées par les usages locaux. Le résultat de cette alliance n'est pas par trop choquant, en ce qui concerne l'ensemble des lignes du costume ; que n'en peut-on dire autant de la couleur !

Malheureusement, pour ce qui est de cette dernière, le soleil d'Orient lui-même, tout proverbial qu'il est, n'en est pas moins impuissant à la rendre harmonieuse.

Par dessus le *fistan,* les dames chrétiennes de Tokat portent une *polka* d'étoffe

claire, drap fin d'Autriche ou cachemire dit d'Ecosse, bordée d'un simple galon noir. On voit s'épanouir au milieu de l'encadrement fermé par la polka et l'ouverture en cœur du fistan, les plis réguliers d'une chemisette de Paris, à plastron empesé et à col montant renversé.

Des bottines vernies, autre produit exotique, blessent probablement leurs petits pieds jadis habitués à jouer à l'aise dans des *paboudj* ; mais il faut bien que les pédicures vivent.

Contraste frappant avec toute cette friperie, la coiffure nationale, dans toute sa pureté,couronne les dames de Tokat des gracieux enroulements de deux ou trois *yazma*, formant turban autour d'un *fez* de basse forme, orné d'un abondant puskul qui tombe en flots bleus sur leurs épaules. Une garniture d'argent le retient sur le sommet de la tête. Les cheveux descendent le long du dos en nappe ondoyante.

PLANCHE XVI.

Figure 1 : MUSULMANE DE SIVAS.

A Sivas, les modes *à la franka* ne semblent pas avoir pénétré. Vêtue comme les dames turques du temps des Sultans Seldjoukides, la musulmane de Sivas porte pour coiffure un *fez* aussi caché que le Dieu qu'il faut croire (Racine *fils*). Témoins éclatants, plusieurs *yèmèni* roulés en turban autour de ce *fez*, ne révèlent pourtant point sa gloire ; mais on sait qu'il existe ; cela suffit. Point n'est ici besoin d'aucun acte de foi ; c'est un fait acquis à la science.

Des plis des yèmèni s'échappent sans aucun apprêt les longs cheveux de la musulmane de Sivas, couvrant son dos et ses épaules de leurs cascades brunes, qui forment sur la soie rayée du *salta* une agréable opposition de tons. Le salta est court ; ses manches étroites s'arrêtent à peu près à moitié de l'avant bras en serrant celles, beaucoup plus larges, de l'entari, qui s'ouvrent comme des tulipes, dont elles ont les fraîches et vives couleurs.

Le corsage largement échancré de l'*entari* encadre les élastiques rondeurs des seins

سیواس ولایتی

سیوالی اسلام قادینی — ١ | سیوالی کرد قادینی — ٣ | سیوالی ارمنی قادینی — ٢



1 | 3 | 2

Sivas.



qu'enferme la transparente chemise de *beurundjuk*. Sur la ceinture en châle de soie et coton, le mouchoir brodé d'or et de soie étale ses palmettes brillantes. Entre les pans de la jupe de l'entari, fendue par devant, quelques plis soyeux du *chalwar* sont aperçus ; on le voit s'arrondir, en embrassant les chevilles, sur les pieds chaussés de *mest* et *papoudj* jaunes.

Figure 2: ARMÉNIENNE DE SIVAS.

L'Arménienne de Sivas n'est pas moins fidèle que la musulmane au culte des traditions nationales. De même que la musulmane semble une dame turque du temps des Sultans Seldjoukides, l'arménienne a toute l'apparence d'une dame persane du temps de Rustem.

Sa coiffure est composée du *fez* de forme haute et droite, à long *puskul* de soie bleue tombant sur le côté des *yèmèni*, qui entourent le *fez* depuis la plate-forme d'en haut, près de laquelle ils s'arrêtent à la distance d'un travers de doigt, jusqu'aux sourcils, qu'ils couvrent en partie.

L'*entari* de soie, à raies alternativement bleues, noires, rouges, vertes, blanches et jaunes, est beaucoup moins échancré que celui de la musulmane. Il ne découvre que le haut des seins, entièrent nus d'ailleurs. Les manches en forme de sabots sortent de celles plus étroites et plus courtes d'un *hyrka* d'étoffe de soie à grands ramages, formés de larges raies de couleur claire, circonscrivant des rangées de fleurs épanouies, comme les allées d'un parterre en dessinent les plates-bandes. La jupe est assez ouverte par devant pour ne gêner en rien les mouvements des jambes, en laissant à découvert un *chalwar* de même étofle que le *hyrka*, tombant en longs plis droits sur les pieds, chaussés, de *laptchin* et galoches noirs, qu'on devine plutôt qu'on ne les voit. Une épaisse ceinture persane enveloppe les hanches.

Figure 3: FEMME KURDE DES ENVIRONS DE SIVAS.

Un mise riche et originale caractérise la femme Kurde des environs de Sivas. Son *entari* de *koutnou* rouge, à corsage fermé et à jupe ouverte, est bordé sur la poitrine et autour du cou de broderies d'or et de galons. Il est maintenu à la taille par une ceinture de soie tunisienne rouge et jaune à longues franges, entre les plis de laquelle la femme Kurde fait passer un mouchoir posé bien carrément, bien régulièrement, comme sur les planches d'une armoire; on ne peut douter que son but unique ne soit de montrer qu'elle a de beau linge.

Un ample *chalwar* de soie, à raies blanches sur un fond pourpre, introduit ses plis dans le vaste entonnoir de bottes en maroquin jaune, à pointes recourbées.

Sur le tout, un *djubbé* de drap cramoisi, bordé dans tout son pourtour et sur toutes ses coutures d'un triple galon d'or, tombe majestueusement des épaules jusqu'à terre. Les manches, longues et larges, en sont ouvertes et fendues par devant et par derrière.

La coiffure de la femme Kurde des environs de Sivas est un *kulah* (bonnet) rouge, de proportions extraordinairement développées. Jusqu'au sommet de la tête, il est entouré de mouchoirs *yèmèni* formant trois séries d'épais turbans superposés. Au sortir de cette couronne, il retombe avec grâce sur l'épaule, où il est moins attiré par son propre poids, suffisant toutefois pour le faire pencher, que par le poids considérable d'un *puskul* de soie floconneuse, qu'un ornement d'argent ouvragé fixe à sa pointe, et qui flotte le long du dos, se mêlant quelquefois aux sombres ondes des cheveux dénoués.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

VII.

VILAYET DE TRÉBIZONDE.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE TRÉBIZONDE.

Le Vilayet de Trébizonde comprend l'ancien royaume de Pont. Il est borné au nord par la Mer Noire ; au sud et à l'est par les vilayets d'Erzeroum et de Sivas et les possessions russes ; ses limites occidentales sont formées par le vilayet de Castambol.

Comme on le sait, les montagnes situées entre l'Arménie et le royaume de Pont étaient habitées par une nation féroce, que les Grecs appelaient *Mosynœci*, du nom des blockhaus de bois—*mosyni*—d'où ils s'élançaient sur les passants pour les dépouiller. Au-dessus d'eux selon Homère, le pays était occupé par : "les Halizones d'Alybè, de ce pays lointain d'où nait l'argent."

Les peuples que le vieil Homère nomme Halizones ne sont autres que les Chalybes, connus de toute antiquité comme grands exploiteurs de mines et bons ouvriers en métaux. Leur territoire, d'ailleurs facile à exploiter, puisque les mines de plomb argentifère y sont à fleur de terre, était celui qui s'étend depuis Gumuch Hanè jusque dans la plaine et sur les montagnes environnantes.

Ainsi qu'on l'a déjà dit dans le chapitre précédent, les populations primitives de ces contrées, avant la constitution du royaume de Pont, étaient désignées sous le nom de Leuco-Syriens ou Syriens blancs. La persistance de tous les anciens historiens à leur donner le nom de Syriens, et les nombreuses concordances qu'on trouve entre leurs usages et ceux des races sémitiques, prouvent le rapport intime qui existait entre ces peuples et les habitants des contrées maritimes de la Syrie et de la Phénicie. Probablement en effet, ils descendaient de Sémites venus sur les bords de la Mer Noire à la suite des armées de Sésostris.

Plus tard, les Scythes envahirent le pays, et lui imposèrent un tribut qui fut payé pendant quinze cents ans; mais ils n'y fondèrent aucune ville. Toutefois, ils contribuèrent probablement à mêler au sang des Sémites de nouveaux éléments, qui produisirent une race mixte, tenant de l'européenne caucasique autant que de l'asiatique.

Les rois assyriens de Nivive chassèrent les Scythes de l'Asie, et fondèrent sur le littoral de la Mer Noire des villes qui commerçaient déjà avec les Phéniciens avant qu'aucun navire grec eut accosté dans ces parages. Les Mèdes leur succédèrent; on retrouve encore aujourd'hui des vestiges imposants de leur séjour. Puis, les Scythes revinrent en Asie-Mineure; mais ils n'y séjournèrent cette fois que vingt huit ans, et ils en furent chassés par les Perses.

C'est à cette dernière nation qu'appartenait le premier roi du Pont, Mithridate Ktistès. Sa descendance règna pendant plusieurs générations, jusqu'à la mort du Grand Mithridate.

Après la conquète Romaine, le royaume de Pont subsista encore quelque temps Il fut réduit en province sous Auguste, lorsque les races des rois de Pont, de Bythinie et de Galatie se furent éteintes en la personne du prince Galate Déjotare Philadelphe. Ainsi, le dernier roi qui réunit sous son sceptre le Pont, la Bythinie et la Capadoce fut un Gaulois.

Du temps des Byzantins, les provinces d'Asie-Mineure passèrent successivement sous la domination des empereurs turcs Seldjoukides, des Tatars de Timour Leng et de Djenghiz Khan, des empereurs Latins de Constantinople et des Ottomans, qui en furent les derniers possesseurs, et les ont conservées jusqu'aujourd'hui.

David et Alexis Comnène, fils et petit fils d'Andronic, y fondèrent le Royaume ou Empire de Trébizonde. Ces princes, après s'être enfuis de Constantinople, ayant conquis la Galatie et le Pont, s'établirent à Trébizonde; mais ils ne prirent d'abord que le titre de duc. L'empereur Latin Beaudoin fit alliance avec eux. En 1204 seulement, suivant l'exemple des princes de Nicée, ils prirent le titre d'empereur.

Le septième souverain de l'empire de Trébizonde, David Comnène, ayant usurpé la couronne et donné des secours à Ouzoun Hassan, alors en guerre contre l'Empire Ottoman, Sultan Mohammed II, el Fatyh, assiègea Trébizonde et s'en rendit maître au bout d'un mois de siège. David fut envoyé d'abord à Constantinople, puis à Andrinople, tandis que son fils, retenu à Péra, faisait par son séjour donner à ce quartier son nom actuel de *Bey Oghlou* (fils de prince.)

Des intrigues ourdies par David Comnène et sa famille pour recouvrer la souveraineté, à laquelle ils avaient solennellement renoncé, étant parvenues à la connaissance de l'Empereur Ottoman, leur supplice fut ordonné et l'empire de Trébizonde, fondé en 1204 et conquis en 1452, fut détruit par leur mort dix ans plus tard en 1462.

En outre du chef-lieu du Vilayet de Trébizonde, ses villes principales sont Ki-

rassoun, Batoum, Samsoun, Gumuch Hanè, Irizeh, Surmèneh, Tireboli, Ounieh, Bafra, Niksar et Tcheharchembeh, sur le Yéchil Irmak.

Trébizonde, ancienne colonie grecque de Sinope, prit son nom de Trapezus, de la forme carrée de son enceinte, au dire de tous les écrivains qui se sont occupés de cette ville. Pourtant, ce qui reste des fortifications antiques de Trébizonde n'offre rien de particulièrement régulier dans son plan. Cette ville est encore aujourd'hui très importante par son grand commerce de transit, qui rivalise avec celui de Smyrne ; il consiste principalement en exportation de métaux, tabac, noix de galle, chanvre, toile, cordages, filets, etc., à destination de Constantinople, et étoffes et fruits secs pour la Russie.

Batoum est le dernier port de la Turquie d'Asie sur la Mer Noire. Irizeh, l'ancienne Rhizœum, est la capitale du Lazistan, ou pays des Lazes, pour la plupart marins, et qui probablement sont un reste des Lazi qui, au temps des Byzantins, étaient établis en Colchide.

Kirassoun, reconstruite sous le nom de Pharnacie par le grand père de Mithridate, doit la conservation de son nom primitif de Kerassus au cerisier, originaire de ses campagnes, et que Lucullus transporta le premier en Italie. A l'état sauvage, dans cette contrée, les fruits de cerisier, qui y abondent, ont une saveur parfumée qu'ils ne possèdent nulle part ailleurs. On en fabrique une liqueur fermentée très agréable.

Tireboli portait anciennement le nom de Tripolis. Cette petite ville, assez commerçante, commande trois petits golfes. Les forteresses qui la protégeaient au moyen âge tombent actuellement en ruines. La rivière nommée Tireboli passe à peu de distance de là ; elle prend sa source dans les montagnes de l'Arménie, où sont les mines d'argent. D'anciennes exploitations proches de cette rivière indiquent l'emplacement d'Argyria.

Les habitants du territoire d'Ounieh, l'ancienne Oenoë, s'adonnent comme leurs ancêtres les Chalybes, à l'exploitation et au travail du fer extrait des nombreuses mines de ce pays.

Samsoun est située à trois kilomètres à sud-est de l'emplacement d'Amysus, l'une des villes qui ont le plus souffert pendant les guerres de Mithridate. On a retrouvé des restes de murailles et de tours circulaires sur le sommet de la colline où était son Acropole, et plus près du rivage, on a découvert les ruines d'un temple avec des colonnes et des bas-reliefs. Samsoun appartient aux Ottomans depuis le règne du Sultan Baïzid Ilderim, qui en fit la conquête. Cette ville exporte du cuivre de Tokat, des toiles d'Amasia, de la soie et des fruits.

Tcheharchembeh, située à dix huit kilomètres de l'embouchure du Yèchil Irmak, est environnée de vastes jardins qui couvrent tout le pays d'alentour, où croissent toutes les variétés des fruits de l'Europe. Surmeneh exporte du vin, de l'huile et autres produits du sol. La pêche y est très abondante. Bafra, sur le Kyzyl Irmak,

n'est pas moins commerçante qu'Ounieh. Niksar est l'ancienne Neocésarée, ville du Pont Polémoniaque mentionnée par Pline, et qu'on croit fondée sous le règne de Tibère.

PLANCHE XVII.

Figure 1 : MUSULMAN DE TRÉBIZONDE.

Un grand luxe de broderies et d'armes richement décorées caractérise le costume du musulman de Trébizonde.

C'est qu'en effet Trébizonde possède, outre des fabriques d'armes renommées, des ateliers d'orfèvres et de brodeuses dont les produits, très estimés dans la localité même, sont exportés jusqu'à Constantinople. Les armes fabriquées à Trébizonde sont excellentes ; mais de plus, toutes les pièces qui les composent et le fourniment qui les accompagne reçoivent presque toujours un notable supplément de valeur par les incrustations de nacre, de corail, de turquoises, de perles ; les damasquinures d'or et d'argent ; les nielles ; les ornements en argent repoussé, gravé, ciselé ; les soutaches, les paillettes, la finition sur cuir, sur velours, sur draps de couleur, dont les habiles artisans de chaque *esnaf* se plaisent à les parer, et qui en font autant de bijoux précieux et d'objets d'art.

On conviendra que ce dernier terme n'a rien d'exagéré, pourvu qu'on jette un instant les yeux sur le *kama* naïvement suspendu au *silahlik* du musulman de Trébizonde par une simple lanière de cuir rouge, sans aucune prétention. Il convient de faire ressortir cette négligence particulière à l'ouvrier ottoman, qui jamais ne s'occupe de faire valoir son ouvrage au moyen d'aucun artifice, si innocent qu'il puisse être. Essentiellement artiste et fabricant honnête, tous ses soins sont donnés au bon choix des matières premières ; à leur mise en œuvre rationnelle, en vue exclusive de la destination de l'objet fabriqué, des services qu'il est appelé à rendre ; à la partie décorative de cet objet, pot de terre ou sabre de fin acier, cuiller de bois ou tapis de laine de Smyrne, cure-dent ou étoffe de soie lamée d'or. Le produit, sorti de ses mains, sera toujours d'un usage commode et durable, l'ornementation en sera le plus souvent splendide, et constamment pleine de grâce ; mais tout ce qui constitue, dans le produit européen,

طربزون ولايتى

طربزون جوارنده الماليسنده اسلام قادينى ٢ — طربزونلى اسلام ١ — ٣



2 1 3

Trébisonde



ce que l'ouvrier appelle la dernière main, le fini, non pas le fini au point de vue de l'art, mais le fini matériel, ce poli qui flatte l'œil du bourgeois, ce blaireautage, ce vernis, sans lequel les tableaux des plus grands maîtres n'obtiendraient pas l'heur de lui plaire, est complètement dédaigné, méprisé par l'artisan ottoman.

Ce n'est pas lui qui, jamais, se donnera la peine d'enfermer de vulgaires pommades dans des flacons ornés d'étiquettes peinturlurées, ou des tablettes de chocolat à la farine dans des papiers découpés à jour en dentelles. Son ouvrage, quel qu'il soit, vaut par lui-même ; il en est justement fier, et suspend son *kama*, non à un baudrier de cuir verni dont il n'a que faire ; mais tout bonnement au premier lien qui lui tombe sous la main, lanière ou ficelle. Tant pis pour qui ne l'appréciera pas.

Le *kama*, comme on le voit, est un sabre de forme droite, à lame large et à deux tranchants. Une gouttière est creusée au milieu pour laisser écouler le sang. Cette arme, facile à manier, fait d'énormes blessures. *Kama* signifie gardien. Parmi les autres formes de sabres le plus usitées en Orient, le *kilidj* à lame fortement recourbée peut être considéré comme l'arme offensive par excellence. Si l'on imprime à un sabre ainsi conformé un mouvement de translation en avant, il opère avec une grande énergie, en ouvrant la plaie avec son tranchant le plus aigu, et en l'achevant par une partie moins acérée à la vérité, mais employée avec plus de force à mesure que la main se rapproche de la blessure. L'obliquité du coup est très favorable à la séparation des fibres musculaires, qui alors ne sont plus soutenues par les couches inférieures, et le tranchant en opère plus facilement la section. Le *kilidj* est le sabre adopté pour l'armée ottomane.

Le *hantcher* est un poignard recourbé ; et le *pitchak yataghan*, comme son nom l'indique, un long couteau qui peut bien passer pour un sabre, et qui en remplit avec honneur toutes les fonctions, au besoin. Toutefois, d'ordinaire, il se borne à un rôle plus modeste ; les voyageurs s'en servent pour dépecer la viande, qu'ils achètent sur pied la plupart du temps.

On en est encore, en Turquie, au fusil à pierre, généralement préféré à tout autre par les populations. Beaucoup de *Zeïbek*, de *Turkmen*, de Kurdes et de *Bedewi* vont jusqu'à faire du mousquet à mèche et à canon d'un longueur démesurée l'objet de leur prédilection. Quand ils veulent tirer un coup de fusil, ils prennent dans les dépendances de leur silahlik un briquet, de l'amadou, un longue mèche, versent de la poudre dans leur bassinet et parviennent à y mettre le feu au bout d'un petit quart d'heure de préparatifs. Cela peut expliquer la confiance du gibier, qui semble considérer les coups de fusil comme un amusement sans conséquence, et ne se dérange pas volontiers pour si peu.

Il est bien entendu que ce qu'on vient de lire ne saurait être appliqué en aucun cas à l'armée ottomane, toujours munie d'armes à feu du modèle adopté en dernier lieu dans les Etats européens qui jouissent de la meilleure réputation militaire.

Mais le musulman de Trébizonde ne veut pas, en ce qui le concerne personnel-

lement renoncer aux anciennes pratiques pour en adopter de nouvelles, de nature à compromettre l'entente cordiale qui a constamment régné entre lui et le gibier de ses campagnes. Pour les autres, il fabrique tout ce qu'on veut, des revolvers, des chassepots, des canons Krupp ; il perfectionne même ces inventions modernes et en fait de nouvelles de son propre crû ; mais pour son usage particulier, il tient absolument à conserver cette arme si riche, si élégante, si coquette et si innocente qu'il tient dans sa main droite avec une fierté toute paternelle, tandis que la gauche s'appuye sur le pommeau d'argent d'un pistolet également à pierre, ornement de son silahlik de maroquin rouge, à peine visible sous les broderies d'or qui le rehaussent de leur éclat, superposé aux vives couleurs d'une ceinture tunisienne en soie rayée de jaune et de rouge.

Le *tchepken*, le *chalwar* et les guêtres, confectionnés en drap bleu foncé recouvert de broderies de soie noire, sont autant de chefs-d'œuvre ou le bon goût et l'originalité de la coupe, le disputent à la délicatesse et au fini précieux des détails d'ornementation. Le tchepken surtout se fait remarquer par une richesse sobre et une élégance toutes particulières. En outre des broderies de soie noire qui le mettent en parfaite harmonie avec les autres pièces principales du costume, l'ouvrier, afin que l'œil ne passe pas trop brusquement, des *ors* étincelants qui chargent la ceinture et les armes, aux tons mats du drap bleu foncé et de la soie noire, a ménagé la transition au moyen de larges galons en passementerie d'or, qui servent de bordure aux manches ouvertes à partir des épaules. Des boutons également en passementerie d'or, et en forme de grelots, peuvent au besoin fermer ces manches. Par devant, enfin, de chaque côté de la poitrine, s'épanouit une rosace en broderie d'or du plus beau travail, d'où pend une gracieuse aiguillette en passementerie, formant accompagnement à la longue tresse de pareil travail, passée autour du cou et retombant sur la ceinture, où elle maintient les pistolets. Un *mintan* en soie de couleur claire plaque au milieu de cet accord sa note aigüe, qui permet au regard de monter sans secousse jusqu'au *saryk* blanc roulé autour du fez.

Des bottines en maroquin jaune, à bouts carrés, terminent le bas du costume.

Figure 2 : PAYSANNE MUSULMANE DES ENVIRONS DE TRÉBIZONDE.

Ce sont tout d'abord les bijoux, dans le costume de la paysanne musulmane des environs de Trébizonde, qui attirent l'attention par leur étrangeté autant que par leur composition savante et artistique et le fini de leur exécution.

Le *tépélik* couvre le fez tout entier, et réduit ainsi la pièce fondamentale de la

coiffure à un rôle très effacé. A peine aperçoit-on, deci, delà, ses vigoureux tons rouges mariés aux teintes bleues de la soie crespelée du *puskul*, et faisant ressortir à la fois les flots noirs de la chevelure dénouée, et l'éclat fauve du tépélik, devenu, d'accessoire qu'il est ordinairement, motif principal. Ce splendide morceau d'orfévrerie plutôt que de bijouterie, consiste en une plaque épaisse de forme arrondie, en argent doré et repoussé par places en boules travaillées à jour, autour desquelles courent des gravures et des ciselures représentant des feuillages et des fleurs. Des chaînettes finement ouvragées entourent les bords de la plaque, et se terminent par de minces pièces de monnaie d'or qui s'agitent en frissonnant sur le front et les sourcils.

Des piécettes semblables, étagées sur trois rangs séparés par un treillis d'argent doré, filigrané, forment le *guerdanlik*. Du centre de ce collier pend sur le *gheuuzluk* de soie, sorte de bavette qui couvre et ferme entièrement la poitrine, une médaille d'or du double environ de la grandeur d'une pièce de cent francs. Elle est percée par le bas de plusieurs trous, au moyen desquels y sont accrochées quelques piécettes plus petites que celles du reste du collier.

Par l'ouverture échancrée de l'*entari*, boutonné au-dessous des seins, on aperçoit le bord du *mintan* de soie légère, de couleur claire et unie. Les manches, découpées en plusieurs pointes, s'arrêtent à la hauteur du poignet, à dix centimètres environ au-dessous du bord extrême des manches de l'entari en soie épaisse et brillante, à dessins blancs en losanges placés par lignes, qui forment raies sur un fond pourpre. La manche du *fermènè*, veste courte en drap d'un rouge foncé, tout uni, bordée d'une tresse d'or, s'arrête à la saignée ; les manches des trois vêtements sont ainsi disposées en triple étage.

Une ceinture en filet de soie amaranthe, terminée par des houppes floconneuses, entoure la taille au-dessus de la jupe ouverte de l'entari, entre les pans de laquelle paraît le *pechtimal* de soie unie qui sert de tablier, et au-dessous de celui-ci le bas du chalwar d'étoffe pareille à celle de l'entari. La chaussure consiste en bottines d'étoffe, ornées de broderies et de nœuds.

Figure 3 : LAZE.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, les Lazes sont, à ce que l'on croit, les descendants des Lazi ; leur territoire, le Lazistan, faisait partie de l'ancienne Lazique, qui fut incorporée au royaume de Pont et au petit empire byzantin de Trébizonde.

Comme autrefois les Lazi, ils vivent des produits de la pêche, du cabotage et des diverses industries maritimes.

Le costume du Laze consiste principalement en un *yelek* en *aba* blanc brodé de laine bleue et rouge, fermé sur la poitrine au moyen d'un rang de boutons en forme de grelot ; et en un *mintan* et un *chalwar* en *aba* marron ou bleu foncé, ornés sur toutes les coutures de liserés blancs ou rouges. Ce dernier vêtement n'a absolument rien d'oriental que le nom ; rien de local que l'étoffe dans laquelle il est taillé ; il peut-être assimilé complètement, quant à la coupe, au pantalon ordinaire.

Ce qui rend le costume du Laze particulièrement original, c'est d'abord ce *bachlik* dont la coupe gracieuse a été appliquée, sans qu'elle ait eu à subir aucune modification, aux élégantes *sorties de bal* qui, des dames russes de Pétersbourg et des dames grecques de Constantinople, ont fini par passer aux dames de Vienne et de Paris, qui les ont définitivement adoptées.

Pour le Laze, le bachlik n'est pas un ornement, c'est un parapluie. Sans la moindre intention de coquetterie, il en couvre sa tête dès que le vent fraichit, qu'un orage s'annonce, et que le léger *mandil* roulé autour de son *fez* ne lui suffit plus.

Les manches de la veste sont un peu plus qu'originales ; on a certes le droit de trouver bizarres ces deux ailes qui s'arrondissent à partir de chaque épaule jusqu'à la saignée et qui restent toujours ouvertes, on ne sait pourquoi, tandis que le bas des manches est toujours fermé.

En revanche, les *tcharyk* unissent à un caractère pittoresque très prononcé, des qualités utiles qui les recommandent aux amateurs de chaussures commodes et solides.

Comme complément nécessaire de son costume, le Laze porte en guise de ceinture un *silahlik* avec tous ses accessoires : une cartouchière bien garnie, une giberne, une poire à poudre, une bourse à pierres à fusil, une bourse à tabac, une bourse à argent, un long couteau *yataghan* à manche d'os garni de cuivre, à pommeau taillé en croissant, à fourreau de bois revêtu de parchemin teint en vert. Il y ajoute une paire de pincettes *(macha)*, un *soutassy* (tasse à boire l'eau) et un fusil fabriqué à Trébizonde, suivant la mode du Vilayet.



طربزون ولايتى

١ طربزون اسلام قادينلرينك خانه البسه سى

٢ طربزون قادينلرينك سوقاق البسه سى



1 2

Trébisonde.

PLANCHE XVIII.

Figure 1 : DAME MUSULMANE DE TRÉBIZONDE
(costume d'intérieur.)

Figure 2 : LA MÊME (costume de ville.)

Dans sa maison, la dame musulmane de Trébizonde porte un costume assez riche, très élégant et très coquet. Les bijoux et les broderies qui le rehaussent sont à la fois d'un caractère sobre et sévère, d'un style élevé et somptueux.

Deux pièces, l'une dont le travail tient plus de l'art de l'orfèvre que de celui du bijoutier, l'autre qui mérite autant le nom de joyau que celui de bijou, composent à elles seules la parure de la dame de Trébizonde ; parure peu compliquée, comme on le voit, mais qui pourrait occuper une place distinguée dans un musée artistique de premier ordre.

Sur un *fez* de forme basse, entouré d'un léger mouchoir *yèmèni*, la première de ces deux pièces, le *tépélik*, est posée en plan doucement incliné, de manière à couvrir à peu près la moitié de la largeur du front. C'est une plaque d'argent doré arrondie en cercle, repoussée au sommet en ronde-bosse pour former une demi-boule travaillée à jour, autour de laquelle courent des lignes géométriques, des feuillages et des fleurs repoussés en bas-relief, ciselés, gravés et niellés. Quelques pierres taillées en cabochon y sont enchassées dans des sertissures en griffes. Tout autour du bord circulaire sont percés de petits trous où s'accrochent des chaînettes de losanges très délicatement entrelacés, au bout desquelles s'agite au moindre mouvement une riche garniture de sequins.

Les cheveux déroulent leurs anneaux bruns autour du cou potelé, qu'embrasse un rang de perles soutenant, entre les deux seins, au milieu de l'ouverture en cœur du *hyrka* de satin, le *muhuri Suleïman* (sceau de Salomon) cabalistique, entouré de perles et de turquoises. Les pans du *hyrka*, bordés d'entrelacs en broderie d'or, sont relevés par devant et rentrés dans la ceinture de soie à larges raies, des fabriques locales, avec ceux d'un entari pareil au *hyrka*, qui traîne par derrière comme un manteau de cour.

Le *chalwar* de taffetas tout uni, tombe en plis amples sur des *paboudj* brodées,

où sur un fond d'or et de soies de couleurs variées, se détachent des rinceaux et des fleurettes en perles fines.

Par-dessus le *hyrka* est passé un *salta* de velours, sans collet et juste à la taille, bordé d'une bande droite de broderie d'or large comme la main ; c'est un fouillis de rinceaux, de feuillages, de palmes, d'ornements fantastiques, mêlés, enchevêtrés avec un art suprême, et relevés, aux endroits où le dessin doit être particulièrement accentué, ici par un grain de corail taillé en perle, là par une turquoise découpée en larme.

Les manches du *salta*, fermées comme celles d'une veste ordinaire, s'arrêtent un peu au-dessus des poignets. Elles laissent passer, en les serrant légèrement, celles de la chemise transparente en soie *beurundjuk*, de manière à leur faire prendre la forme de vastes manchettes évasées, sous lesquelles apparaissent deux bracelets d'un goût exquis, en or, argent et perles.

Pour sortir, la dame musulmane de Trébizonde couvre son visage d'un épais voile noir nommé *petchè*, en canevas de crin bordé de passementerie d'or, et s'enveloppe entièrement dans un immense *tcharchaf* (drap de lit) de soie à gros grain, tantôt uni, tantôt à dispositions, et plus souvent encore damassé d'étoiles d'argent. La figure 2 représente cette chrysalide à l'aspect fantasmagorique, d'ou s'élance, en rentrant à la maison, le brillant papillon qu'on voit déployer ses grâces auprès d'elle, sous notre N° 1.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

VIII.

VILAYET D'ERZEROUM.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET D'ERZEROUM.

Le Vilayet d'Erzeroum, ou mieux Arz-Roum est borné au nord par celui de Trébizonde et par les possessions des Russes dans le Caucase. Du côté du sud, ses limites s'arrêtent aux vilayets de Diarbekir et de Baghdad. La Russie et la Perse le bornent à l'est, et les vilayets de Sivas et de Diarbekir à l'ouest.

Il est formé de la haute Arménie, qu'il est assez difficile de distinguer absolument du Kurdistan, et qui se confond également, sur quelques points de son territoire, avec la Mésopotamie et la Babylonie, autrement nommés El Djezirè et Irak Arabi.

En effet, si la nation arménienne, l'une des plus anciennes du monde, habitait ab-antiquo les plateaux élevés de cette contrée, les montagnes encore plus élevées qui les entourent ont toujours été la demeure de prédlection des tribus errantes des Kurdes, qui descendent des Karduques, peuples de race sémitique, non moins anciens que les Arméniens. Des mots persans et chaldéens se trouvent en grand nombre dans la langue que parlent encore aujourd'hui les Kurdes et l'on sait que les mœurs et les usages des Arméniens différaient peu de ceux des Mèdes et des Assyriens. La religion était la même, c'était le culte de la déesse Anaïtis, emprunté aux Perses. Dans l'Arménie, comme dans la Médie et la Babylonie, des temples célèbres attiraient la foule des étrangers, auxquels les filles des premières familles, sans que cela leur fit rien perdre de leur bonne réputation, se prostituaient pour de l'argent, en l'honneur de la déesse, qui présidait à la fécondation universelle.

Ces mœurs étranges étaient un continuel sujet d'étonnement pour les peuples de race hellènique qui habitaient sur l'autre rive de l'Halys, aujourd'hui Kyzil Irmak, et pa-

raîtraient prouver qu'une profonde différence de races séparaît les Arméniens de leurs voisins grecs. Pourtant, sans attacher trop d'importance à ce que dit l'historien Moïse de Corène d'un roi d'Arménie nommé Haïk, fils de Japhet, on ne peut s'empêcher de remarquer que la langue arménienne offre certainement plus de rapports avec les langues européennes qu'avec celles de l'Orient.

Un contraste frappant entre le caractère, les aptitudes et la manière de vivre des Arméniens et des Kurdes, habitants actuels du vilayet d'Erzeroum, vient également s'imposer à l'observateur et militer auprès de lui en faveur de la possibilité d'une origine commune des Arméniens et des européens. Tandis que le doux Arménien, chez lui et sur tous les points du monde où l'amour du gain le fait émigrer, généralement se livre au commerce, à l'industrie, à la littérature et aux sciences, ou bien, s'il est sans instruction, à quelque occupation non moins paisible, telle que le métier de portefaix, par exemple; tandis qu'il se montre par tout plein de soumission aux lois; tandis qu'il affectionne surtout le séjour des grandes villes, le Kurde, au contraire, quoique sa vie à demi-pastorale semble devoir lui rendre naturelles toutes les vertus des peuples pasteurs, ne possède guères qu'une seule de ces vertus: l'hospitalité. Il a, du reste, tous les instincts pillards des hordes vagabondes. De plus, il est essentiellement guerrier; mais sans aucun sentiment de discipline. En révolte continuelle contre l'autorité, il n'a jamais été soumis. Aujourd'hui même, il rançonne périodiquement les paysans, et étend trop souvent ses déprédations jusques dans les villes. La force publique parvient d'ordinaire à le punir; mais il est rare qu'elle puisse prévenir ses excès. Autant le Turcoman, qui vit à côté de lui, sous la tente et au milieu des troupeaux comme lui, fait voir de dignité, de probité dans ses rapports avec les autres habitants du pays, autant il est obéissant envers l'autorité, autant le Kurde est voleur, perfide, féroce, toujours prêt à opprimer le faible et à se révolter contre toute autorité légitime.

Cependant, le Kurde n'est pas incapable d'élever son intelligence jusqu'au sentiment le plus vif, à la pratique la plus complète du bien! C'est de sa race que sont sortis par fois pour l'Orient des dominateurs non seulement grands; mais vertueux. Un héros dévenu légendaire en Europe comme en Asie, Selaheddin, qui a écrasé sous le poids de sa bonté, de sa magnanimité, Richard Cœur-de-Lion, le seul de ses ennemis qui fut digne d'entrer en ligne de comparaison avec lui, le généreux, le clément Selaheddin, était Kurde.

La plupart des Kurdes se disent musulmans; mais en réalité leurs pratiques religieuses ne sont qu'un tissu de superstitions les plus déplorables. Sans vouloir croire que les *Yezidi* adorent le diable, que les *Kizil Bach* rendent les honneurs du culte à un grand chien noir, ni qu'une promiscuité révoltante où l'on n'a égard ni à l'âge, ni aux liens de famille, soit la base de leurs mystères, qui d'ailleurs ne seraient pas des mystères si on les connaissait aussi intimement, on est obligé d'avouer que leur prétention ostensible à l'orthodoxie musulmane est aussi peu justifiée par leurs actes que celle de beaucoup de chrétiens, qui se proclament fort dévots imitateurs d'un Dieu pour qui leur vie entière est un outrage perpétuel.

Quand aux Arméniens, on sait que leur religion est celle de l'ancienne Eglise

Orientale. Toutefois, selon l'histoire ecclésiastique de Nicéphore, ils ont quelques opinions particulières sur Jésus-Christ et sur l'Eucharistie. Ce sont de grands jeûneurs, dont les abstinences surpassent en rigueur celles de toutes les autres sectes chrétiennes. Un petit nombre d'entre eux se sont réunis à l'Eglise Romaine, tout en conservant leur rite et leur discipline propres.

Les villes principales du Vilayet d'Erzeroum, outre son chef-lieu, qui lui a donné son nom, sont Kars, Baïzid, Mouch, Van, Erzindjan et Baïbourt. On peut citer encore parmi ses localités les plus remarquables Ipsara, l'ancienne Hispiratis, où suivant Strabon se trouvaient des mines d'or ; Bitlis, dont on prétend que les murailles ont plus de trente mètres de hauteur ; Hassan-Kaleh, où Théodose construisit une forteresse que l'on voit encore sur une roche voisine ; Kotour, place frontière du côté de la Perse et enfin Djoulamerk, lieu de résidence d'un bey Kurde.

Erzeroum est située au milieu d'une plaine fort élevée, entourée de montagnes, et complètement dépouillée d'arbres. Le froid y est vif et le combustible si rare qu'on est obligé de se chauffer en brûlant de la fiente de vache. Quoique la saison rigoureuse y dure près de neuf mois, les trois mois d'été dont on peut jouir suffisent pour que la récolte des blés y soit très abondante, grâce à l'industrie des populations arméniennes. Au centre de la ville s'élève une citadelle isolée nommée Ik Kaleh, construite avec des débris de monuments antiques. Elle a été restaurée en 1855. Erzeroum fait un grand commerce de transit entre la Turquie et la Perse. Ses fabriques d'armes ne sont pas moins renommées que celles de Trébizonde. On récolte sur les astragales, genre de plantes légumineuses qui croissent dans ces environs, une quantité considérable d'adragante qui transsude de ces plantes, et que l'on envoie à Constantinople. Un bras de l'Euphrate, celui que les orientaux nomment spécialement Frat, se forme près d'Erzeroum par la réunion de deux cours d'eau. Il y a dans les montagnes d'Erzeroum plusieurs mines d'argent et de cuivre et du lapis lazuli. Ses habitants sont pour la plupart Turcs ou Arméniens ; ces derniers font un trafic considérable de peaux et fourrures. Quelques grecs habitent un quartier particulier, où sont les boutiques des chaudronniers.

Kars, forteresse limitrophe, vers la Russie, est munie d'une double enceinte de murailles et d'un château. Une rivière coule près de là et donne son nom à cette ville assez importante par sa situation et son commerce avec la Perse.

Baïzid, située à une distance de 126 kilomètres environ au nord de Van, s'étend au fond et remonte sur les côtés d'une étroite vallée. Cette ville a été bâtie par Sultan Baïzid Ilderim, et entourée de fortes murailles crénelées, en vue d'arrêter la marche de Timour Leng. Une des sources de l'Euphrate jaillit non loin de Baïzid, dans les monts Ala Dagh, dont l'Ararat fait partie. A quatre heures de chemin de Baïzid, cette rivière nommée Mourad Tchaï, se perd sous terre, reparaît plus loin, reçoit quelques affluents, et traverse toute la partie méridionale de l'Arménie sur un parcours de 400 kilomètres environ pour rejoindre le Frat au dessous de Zileh.

Mouch est à l'ouest du grand lac de Van, dont les eaux saumâtres, mais poisson-

neuses, roulent sur une étendue estimée en longueur à 108 kilomètres, dans sa plus grande largeur à 80 kilomètres et d'un périmètre approximatif de 240 kilomètres. Un affluent du bras de l'Euphrate nommé Mourad Tchaï coule près de cette ville.

Van est, dit-on, l'ancienne Artemita, nommée aussi par les Grecs et les Romains Semiramo-certa, parce qu'on l'a crue fondée par Sémiramis. Les Arméniens l'ont appellé Chahmiramagherd, c'est-à-dire faite par la reine Miram, ce qui donne à penser qu'ils partageaient cette opinion. Il est plus probable, cependant, que le nom véritable de la ville antique était Artémita ou Artemissa et que les ruines gigantesques, les statues, les inscriptions découvertes près de là et attribuées par Moïse de Corène à un palais de Sémiramis (Chahmiram), sont plutôt les restes d'un des nombreux sanctuaires de la déesse arménienne Anahid, nommée par les Grecs Anaïtis. Cette déesse, en effet, était la même qu'*Artemis Perasia*, c'est-à-dire apportée de loin, qu'on adorait dans le bourg de Kastabala, au pied du mont Taurus. D'ailleurs Anaïtis, Artemis, Venus Uranie, Diane, Mylitta, Bellone et le dieu Men ou Lunus n'étaient qu'une seule incarnation portant des noms différents, mais représentant le même principe, la même force créatrice. Le site de Van, à l'est du lac qui lui doit son nom, est dominé par une colline escarpée au sommet de laquelle est bâtie une citadelle. Des murailles crénelées l'environnent. Dans une des îles du lac de Van est le fameux monastère d'Aghtamar, où réside l'un des patriarches ou Katholikos Arméniens.

Erzindjan est à 120 kilomètres au sud-ouest d'Erzeroum, sur la rive gauche de ce bras de l'Euphrate qu'on nomme Frat, et qui n'a réellement droit à ce nom qu'après s'être mêlé et confondu avec le Mourad Tchaï. De grasses prairies où paissent de nombreux troupeaux de moutons d'une race renommée par sa beauté, des jardins fruitiers d'un grand rapport entourent cette ville.

Baïbourt occupe un site très froid, près d'une chaîne de montagnes où sont des mines de cuivre exploitées pour le compte du Gouvernement Ottoman. On a prétendu que la fondation de cette ville, bâtie sur un cours d'eau nommé le Tchuruk sou, remontait au temps d'Alexandre le Grand. La rigueur de la température oblige ses habitants à demeurer presque toujours sous terre.

On a vu par ce qui précède que le climat du vilayet d'Erzeroum est varié. En général, dans les plaines et les vallées, si l'on en excepte celles qui sont situées sur les plateaux les plus élevés, la température est douce et le sol d'une remarquable fertilité ; mais sur les montagnes et les hauts plateaux qu'elles entourent, il règne pendant les trois quarts de l'année un froid très vif. Pourtant, presque aucune partie du vilayet n'est frappée de stérilité ; les habitants savent suppléer par le travail au défaut d'aménité de la nature, qui finit par leur accorder en abondance les productions du sol les plus nécessaires et les plus utiles, qu'elle semblait d'abord vouloir leur refuser.



ارضروم ولايتى

٣	١	٢
وانلى ارمنى قادینى	ارضروم ملاجه‌سى	وانلى اسلام قادینى



3. 1 2

Erzeroum

PLANCHE XIX.

Figure 1 : LABOUREUR DES ENVIRONS D'ERZEROUM.

Voici précisément un de ces rudes ouvriers, véritables pères nourriciers du genre humain, qui, à force de solliciter par un vigoureux et incessant labeur le sein de la mère commune, ont le pouvoir de la féconder, d'en faire jaillir les moissons dorées, les grappes vermeilles, d'en tirer le pain et le vin, symboles de la vie éternelle, corps et sang divins du Seigneur.

Bras robustes, cœurs vaillants, intelligences naïves, leurs joues rubicondes n'ont jamais pâli sur les livres. Ils travaillent, et c'est tout ; ils font leur devoir. Cela suffit pour attirer sur eux les caresses de la nature, pour donner la joie à leurs âmes avec la conscience d'avoir triomphé de la malédiction qui semblait peser sur leurs campagnes.

Leur costume est patriarchal, comme leur allure. Ils sont coiffés du *kulah* de feutre blanc, haut de forme, arrondi sur les côtés, mais se terminant par l'intersection des courbes latérales, comme l'ogive des arceaux de leur *djami* ou de leur église, comme la mître de leurs ancêtres. Négligemment, en gens qui n'ont pas de temps à perdre, ils nouent autour de ce kulah un *saryk* de coton bleu ou vert, selon qu'ils appartiennent à la communion de Grégoire l'Illuminateur ou qu'ils suivent les préceptes fraternels de l'Islam.

Une barbe vénérable est leur attribut ordinaire ; jamais les ciseaux ne l'ont profanée ; ses mêches grises où le blanc domine sont comme feutrées, car les doigts du laboureur sont l'unique peigne qui les ait parfois démêlées, lorqu'il s'arrêtait un instant, pensif, le coude appuyé sur l'échine fumante de ses grands bœufs, gris comme lui, et qu'ils contemplaient ensemble la nature, avec le même regard profond et vague. Cette barbe se détache en clair sur les deux collets, qu'elle cache presque entièrement, d'un *yelek* droit de gros drap rouge bordé d'un étroit galon façonné, en laine blanche ; et d'un *kazaki* noir très décolleté, fermé sur la poitrine au moyen d'aiguillettes.

Aucun costume oriental ne pouvant être absolument dénué d'ornementation, le

kasaki du laboureur des environs d'Erzeroum est bordé au collet d'un galon de laine rouge façonné, et toutes les coutures en sont enjolivées par l'application d'un passe-poil blanc qui les consolide. Les manches sont étroites et entièrement fermées, comme celles d'un paletot. Des poches, placées de chaque côté de la poitrine, sont dessinées en écusson par des passe-poils, et peuvent se fermer, comme les pans du *kasaki*, au moyen d'aiguillettes le plus souvent dénouées et pendantes. Le kasaki est un vêtement très court, qui s'arrête beaucoup au dessus des hanches, en embrassant étroitement une volumineuse ceinture, formée d'une bande excessivement longue d'un tissu de laine blanche très épais et pelucheux, de ce travail particulier aux serviettes de coton de Brousse et aux *ihram* de laine rouge qui servent généralement à tapisser l'intérieur des *caïk* et des *araba*.

Un *chalwar* de gros drap noir, aux coutures dessinées par un passe-poil rouge, tombe en plis profonds et roides, larges sur les hanches, et qui vont toujours en s'amincissant, comme un pantalon à la cosaque, jusques sur les pieds chaussés de bas de laine drapés, d'un gris cendré, par dessus lesquels se nouent à la façon des bandelettes du cothurne antique, les lanières blanches des *tcharyk* de peaux de mouton, que les ciseaux n'ont pas entièrement dépouillées de leur laine.

Figure 2: MUSULMANE DE VAN.

Chez elle, la musulmane de Van est habillée comme l'Arménienne dont le costume sera décrit plus bas. Il faut en excepter, pourtant, le *djubbè* qui d'ailleurs ne se porte en général qu'au dehors, sauf pendant l'hiver.

Ce qui caractérise spécialement le costume de la musulmane de Van, c'est le *tcharchaf* ou drap de lit dans lequel elle s'enveloppe pour sortir, ne laissant paraître que ses yeux : encore les cacherait elle si elle n'en avait absolument besoin pour se conduire. Il est vrai qu'elle pourrait se dispenser de ce soin en portant un voile, soit de mousseline claire comme à Constantinople, soit en canevas de crin ou simplement formé d'un mouchoir de gaze peinte, suivant l'usage de certaines provinces asiatiques et africaines ; mais à Van on préfère économiser cet accessoire, et prendre la peine de garantir son visage des regards profanes en tenant avec les deux mains le *tcharchaf* étroitement croisé sur la racine du nez.

Le *tcharchaf*, qui sert également comme son nom l'indique de couverture de lit ou de sofa, est l'objet d'une grande fabrication, entretenue tant par la consommation locale que par l'exportation dans les vilayets voisins et à Constantinople, où ses qualités de solidité, d'éclat et de bon marché relatif le font sérieusement apprécier.

C'est une pièce de soie large d'environ un mètre et demi sur une longueur de deux à trois mètres. Sur la moitié de son étendue occupant le milieu de la pièce, elle est quadrillée soit en bleu, soit en rouge, sur fond blanc. L'autre moitié de l'étoffe, c'est-à-dire la partie située aux deux extrémités de la pièce, est de même couleur ; mais beaucoup plus foncée et seulement rayée. Elle se termine en larges franges composées d'effilés où le fond blanc du milieu reparait entre les raies.

Figure 3: ARMÉNIENNE DE VAN.

L'Arménienne de Van laisse ses cheveux, abondants, touffus et crespelés, d'un noir d'ébène, tomber comme un manteau derrière elle. Sa tête est couverte d'un fez à la mode de Constantinople, entouré d'un *yèmèni* roulé sur un étroit bourrelet, de manière à dessiner une sorte de couronne, formée par les plis.

Son *entari* et son *chalwar* de solide étoffe de soie dite *koutnou*, de couleur de framboise, disparaissent presque entièrement sous le *chapô*, sorte de chappe se rapprochant beaucoup de celles des prêtres latins. L'étoffe de cette pièce importante du costume est un cachemire de soie et coton à larges raies alternativement de couleur claire et de couleur foncée, sur lesquelles courent des guirlandes de ces dessins d'origine persane qu'on appelle improprement palmes ; mais dont l'idée première est le cyprès à la cime courbée par le vent. Cette forme, affectionnée de tous les artistes orientaux, avec toutes ses modifications successives, depuis la représentation de l'arbre lui-même avec sa pointe inclinée jusqu'à sa dernière expression ornementale, la figure appelée palme indienne par les fabricants européens, se retrouve sur tous les monuments, les meubles, les ustensiles, les étoffes des Indiens, des Persans et des Turcs. Les Ottomans en ont tiré un grand parti dans l'ornementation de leur architecture, notamment sur les fontaines.

Le *chapô* n'a pas de manches ; il est ouvert sur les côtés dans toute sa longueur. Le *djubbè* ou long pardessus, de drap uni, le recouvre entièrement, excepté par devant.

Du bout des manches un peu courtes du *djubbè*, on voit sortir celles de l'*entari*, découpées en sabots et garnies d'un liseré dentelé.

Les pieds sont chaussés de *paboudj* en cuir rouge à pointes recourbées.

PLANCHE XX.

Figure 1 : PRÊTRE ARMÉNIEN D'AGHTAMAR.

Comme on le sait, Aghtamar est une île située au milieu du lac de Van, qu'on nomme aussi souvent lac ou mer d'Aghtamar. Il y a dans cette île un grand monastère où réside un *Katholikos*, ou Patriarche, dont la juridiction s'étend sur un tiers environ de la nation Arménienne.

Tout ce que l'on voit ici du costume du prêtre arménien d'Aghtamar est parfaitement semblable, quant à la coupe, au costume des prêtres arméniens des autres contrées de l'Empire Ottoman.

Il a pour coiffure un *kalpak*, cylindre de carton bas de forme, un peu évasé dans sa partie supérieure, surmontée d'une calotte à côtes. L'ensemble présenterait exactement l'aspect d'un pâté si la couleur noire de l'étoffe qui le recouvre n'était en opposition complète avec les tons dorés et appétissants de la croûte. D'ailleurs, le caractère sacré de celui qui le porte suffit pour éloigner toute idée de ce genre.

Les fines boucles des cheveux courts et de la longue barbe blanche du saint homme encadrent de leurs tons argentés son visage aux chairs rosées, en l'harmonisant avec les teintes douces de la chemise de *beurundjuk* et de l'*entari* de soie bleu clair qui se montrent par l'entrecroisement négligemment fermé du *djubbè* de *châli* marron, à manches larges. Les pieds sont chaussés de bas de laine blancs, dans des *koundoura* (souliers) noirs.

Figure 2 : CAVALIER KURDE DE DJOULAMERK.

Au sud du lac de Van s'étendent les vastes domaines du bey Kurde de Djoulamerk. Ses nombreux cavaliers et ses *piadè* (fantassins) campent autour de la ville

ارضروم ولايتی

جلامركلى زندوالسى ۲ — اختيارلى ارمنى راهبى ۱ — جلامركلى كرد پياده‌سى ۳



3. 1 2

Erzeroum



sous leurs tentes noires en tapis de poil de chèvre tissé par leurs femmes. Leurs chevaux attachés à des piquets, la haute selle sur le dos, les larges étriers de cuivre doré pendant contre leurs flancs, paissent au milieu des béliers et des brebis, dans les épais herbages où leurs pieds s'enfoncent jusqu'aux jarrets.

Le cavalier Kurde porte un riche costume. Quoique l'or et l'argent y soient peu prodigués, l'ornementation en est magnifique. Son *djubbè* par dessus lequel sont passés successivement, d'abord un *yelek* à boutons noirs en forme de fleurs de camomille, puis un *ichlik*, veste à manches larges et courtes, et enfin un *tchepken* à manches ouvertes et pendantes, forment un ensemble de couleur rouge où se déroule sur le fond uni du drap une merveilleuse série de broderies de soie noire, commençant à partir du bas de la jupe du *djubbè* pour ne se terminer qu'au collet du *tchepken*.

De chaque côté, deux roues à huit jantes partant d'un essieu en forme d'anémone épanouie et s'arrondissant en arceau au bord du cercle, font jaillir de la courbe extérieure qui les circonscrit des ramifications ingénieusement disposées de manière à former un oignon, d'où s'élancent des jets hardis de feuillages qui se déploient en trois branches principales tout le long du vêtement. Une large passementerie les encadre, et de cette bande se dirigent vers le motif principal, pour remplir les vides de la composition, des palmettes superposées dans tous les sens. Sur chaque pièce du costume, et modifié en proportion de la grandeur de cette pièce, le même motif se reproduit avec la même pureté de lignes, le même fini d'exécution.

Une ceinture en mœlleuse étoffe de coton blanc semée de carreaux rouges, avec une bordure de pompons blancs, supporte le *silahlik* de cuir rouge à bords dentelés et passementés d'or, entre les feuillets duquel reposent les pistolets à crosse d'argent, à batterie damasquinée d'or. Les autres accessoires d'armes, brodés en or, y sont attachés par de minces lanières. Un *kilidj* à la lame recourbée et acérée, sortant des meilleures fabriques d'Erzeroum, et orgueilleusement signée en incrustation de lettres d'or par l'habile artisan qui l'a faite, se balance sur la hanche gauche du cavalier Kurde, dans son fourreau de maroquin noir à garniture d'argent ciselé. La lame est emmanchée dans une poignée de jade à garde d'argent, maintenue par des clous à tête de rubis.

Le cavalier Kurde est coiffé d'un *fez* mou, entièrement caché sous les *yèmèni*, et les mouchoirs blancs garnis de fleurs brodées en *oya* qui lui font une couronne plutôt qu'un turban. Il est chaussé de *tchizmè* rouges, hautes et larges bottes à tiges plissées.

Figure 3: KURDE PÏADÈ (FANTASSIN) DE DJOULAMERK.

Vêtu à la légère, afin de pouvoir mieux suivre les cavaliers à la course, le *pïadè* Kurde de Djoulamerk porte un *yelek* collant de soie noire à double garniture de boutons en forme de fleurs de camomille ; ce yelek montant, à petit collet droit, est orné de crevés bleus et de passementeries de même couleur. Il est relié au *chalwar* de soie mi-parti blanc et noir, large et tombant droit sur les chevilles, par le *silahlik* garni d'un pistolet, d'une giberne brodée d'or, et d'un *kantcher*, poignard recourbé qui, entre des mains exercées, est une des armes blanches les plus dangereuses.

Pour arme défensive, il a le petit bouclier rond nommé *kalkan*, en cuir de buffle durci, enduit d'un vernis laqué, et couvert extérieurement d'une armature de clous de cuivre doré façonnés en fleurs de primevères, posés par rangs serrés, sans solution de continuité.

Un *aba* court, sorte de veste en feutre blanc avec larges soutaches de soie noire, posées carrément, et des rudiments de manches couvertes de longs poils noirs, qui couvrent également une partie du dos, laisse voir dans presque toute leur longueur les manches serrées du yelek, découpées autour des poignets en trois pointes dentelées.

Souvenir de la tiare antique, la coiffure de pïadè Kurde de Djoulamerk consiste en un haut *kulah* de feutre, pointu, enveloppé d'un grand nombre de mouchoirs *yèmèni*, nombre qu'il a soin d'augmenter chaque année.

Il a pour chaussures des bas de laine en tapisserie de couleurs vives et variées, et des *tcharyk* de bandes de feutre blanc tressées, solidement reliées par d'épaisses coutures en cordelettes de laine blanche.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

IX.

VILAYET DE DIARBÈKIR.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE DIARBÈKIR.

Le vilayet de Diarbèkir, dont plusieurs parties appartenaient jadis à la Sophène, à la Melitène, à la Comagène, est formé de l'ancienne petite Arménie et de portions importantes de la Mésopotamie. Il est borné au nord par les vilayets de Sivas et d'Erzeroum, et circonscrit sur les trois autres points par les vilayets d'Halep et de Baghdad.

Deux grands fleuves l'arrosent : l'Euphrate et le Tigre. Ce dernier y prend sa source, dans les montagnes de l'ancienne Sophène. Tous les cours d'eau de cette région sont absorbés par l'Euphrate, déjà fort, à l'exception du plus petit, le Tigre. qu'un obstacle empêche de couler dans la même direction que les autres. Une hauteur le détourne, et ce n'est qu'au dessus de Diarbèkir qu'une gorge lui ouvre un passage à travers un terrain inégal et très incliné. La disposition naturelle des localités rend son cours extrêmement rapide, ce qui lui a valu dans l'antiquité son nom mède de Tigre et son nom hébreu de Hiddekel, tous deux synonymes de celui de Dedjleh qu'il porte actuellement. Ces trois noms expriment l'idée du vol d'une flèche.

La vallée de l'Euphrate, dans cette région, n'est pas élevée à plus de trois cents mètres au dessus du niveau de la mer, aussi la température y est-elle beaucoup plus douce que dans les hautes montagnes de la grande Arménie et du Kurdistan. Des productions naturelles très variées enrichissent les agréables vallons et les moyennes pentes, bien arrosées, du vilayet de Diarbèkir. Les bords du Tigre sont encore ombragés des forêts superbes d'où Alexandre et Trajan tirèrent les bois de construction nécessaires pour leurs flottes. Des cotonniers, des plantations de tabac, de mûriers, d'arbres à fruits, des vignes, des pâturages, embellissent les rives de l'Euphrate. Les flancs des montagnes recèlent des mines d'or, d'argent et surtout de cuivre.

Le chef lieu du vilayet est la ville de Diarbèkir. On compte parmi ses autres villes principales Malatia; Mardin; Sart ou Sa'rit; Suverek; Argana Ma'aden; Nesbin; Djizreh; Palou; Hazrou; Eghin; Arabkir et Kharpout.

Diarbèkir est aussi nommée de nos jours Amid et Kara Amid; suivant l'opinion générale, c'est l'ancienne Amida. Pourtant, on confond souvent cette ville avec la Tigranocerta des Grecs et des Romains, Dikranagherd des Arméniens, qui était située à une distance d'environ quatre cents stades d'Amida, du côté de l'est. Le R.P. Alichan Métikariste de Venise, l'un des plus savants arménistes connus, sans vouloir se prononcer, cite premièrement Mar-Abas Kattina, historien Syrien du II^me siècle avant J. C., et suivant lequel Dikran (Tigrane) I, 570 ans avant Jésus-Crist, ayant tué le roi mède Ajtahagh, son beau-frère, et conquis son royaume, donna pour résidence à sa sœur Dikranouhi, veuve d'Ajtahagh, la ville de Dikranagherd qu'il avait fondée, et lui alloua les revenus de la province. Il ajoute que, au dire de Strabon, Dikran II fonda, 90 ans avant Jésus-Christ, une ville qu'il nomma aussi Dikranagherd (Tigranocerta) et qu'il peupla en y transportant les habitants de douze villes grecques qu'il avait détruites. Chacune de ces deux villes passe pour être la véritable et unique Dikranagherd, aujourd'hui Diarbèkir, Amid et Kara Amid, ancienne Amida. Quoiqu'il en soit, cette ville est située sur les rives du Tigre, qu'on peut y passer à gué excepté lors des crues extraordinaires, occasionnées par la fonte des neiges ou par des pluies considérables. Une double enceinte de murailles très élevées et flanquées de 72 tours l'environne; on en attribue la construction aux Romains. Elle est dominée par une citadelle. Plusieurs édifices remarquables l'embellissent; on cite particulièrement l'ancienne église de St. Jean, transformée depuis en un magnifique djami, le palais du gouvernement et la cathédrale arménienne. Ses manufactures de maroquins, d'étoffes de coton, de soieries et de toiles peintes sont renommées dans toute l'Asie; ainsi que les fruits de ses jardins. On y récolte des melons et des pastèques énormes, d'un excellent goût. Ses campagnes sont d'une fertilité remarquable; leur production en céréales est très importante. La plupart des habitants sont chrétiens, du rite arménien.

Malatia, l'ancienne Mélitène, fondée au dire de Pline par Sémiramis, a été jadis la capitale de la petite Arménie, où passait, dans le moyen-âge, la route commerciale de l'Europe aux Indes. Bien que les empereurs byzantins l'aient ornée autrefois avec une prédilection toute particulière, et que les princes Arméniens y aient longtemps fixé leur résidence, il n'y reste aujourd'hui aucun vestige de constructions byzantines ni aucun monument des dynasties arméniennes. La destruction des monuments byzantins date de l'époque où l'empereur Constantin Copronyme la reprit aux Arabes. qui l'avaient conquise sous le règne du calife A'aroun el Rachid. Elle fut alors démantelée, et tous ses habitants grecs et arméniens envoyés à Constantinople pour repeupler la capitale de l'Empire. Conquise de nouveau par Abdul Rahman, neveu du calife El Mansour, elle retourna encore aux Byzantins, jusqu'à ce qu'elle fut incorporée dans l'empire turc des Seldjoukides de Roum. Plus tard, Sultan Baïzid Ilderim s'en empara; mais elle n'appartint définitivement à l'Empire Ottoman que sous le règne de Sultan Selim I.

Le Tokma sou, affluent de l'Euphrate, le Sultan sou et un grand nombre de sources

intarissables arrosent les immenses vergers au milieu desquels les habitants de Malatia, abandonnant totalement la ville, sont venus se construire de légers abris de bois et de pisé, à l'ombre d'arbres séculaires. Là s'élèvent les djami, le konak du Pacha, les divers quartiers des artisans. Chaque localité particulière a reçu de la culture de ses jardins un nom qui la distingue de ses voisines ; mais l'ensemble est appelé communément Harpouz (pastèque). Cette ville champêtre est rarement délaissée à son tour ; c'est seulement pendant les grands hivers qu'une partie de la population se réfugie temporairement dans les masures qui restent encore debout, à Malatia.

Mardin, l'antique Marde, est située à 90 kilomètres environ de la ville de Diarbèkir, et à 38 kilomètres du Tigre sur une montagne qui domine les plaines de la basse Mésopotamie. Elle est divisée en haute et basse ville. Cette dernière fut prise d'assaut et saccagée par Timour Leng ; mais il dût renoncer à s'emparer de la ville haute, bâtie sur un rocher inaccessible, d'où découlent de nombreuses sources. On fabrique à Mardin des étoffes de soie et des draps d'or, des toiles et des maroquins. Ses exportations de coton sont importantes. Dans ses environs, fort agréables, on récolte d'excellents fruits et du tabac.

Sa'rit était une des principales villes de la petite Arménie. Elle est bâtie sur un affluent de l'Euphrate, qui en cet endroit entre dans les gorges du Taurus. Suverek ou Suerek est une ville de moyenne importance, entourée de belles cultures. Argana Ma'aden, siège d'un évêché Arménien, a des mines de cuivre très productives, quoique assez mal exploitées pour le compte du Gouvernement.

Nesbin, l'ancienne Nisibis, appelée depuis Antiochia Mygdoniæ, était une des villes célèbres de la Mygdonie. Ses fortifications furent longtemps le boulevard de l'Empire Romain contre les invasions des Parthes. Aujourd'hui, c'est une ville sans défense ; mais ses campagnes ont conservé les gras pâturages, les riantes prairies émaillées de mille fleurs qui avaient valu à la contrée le nom d'Anthemusiæ (fleurie), dans la langue harmonieuse des Grecs. Un auteur oriental généralement estimé, Hadji Kalfa, a prétendu que toutes les roses des environs de Nesbin sont blanches ; il serait curieux de vérifier cette assertion. Nesbin n'est éloignée de Mardin que de 60 kilomètres ; elle est à quatre ou cinq journées de Mossoul.

Djizreh, chef-lieu d'un canton Kurde, était autrefois une ville très considérable ; elle est entourée d'une muraille. Parmi les monuments de son ancienne splendeur, on remarque les tombeaux de plusieurs princes Abassides. Les Kurdes de ce canton croient que ce fût sur le mont Djioudi, qui fait partie de leurs possessions, que s'arrêta l'arche de Noé. Une autre de leurs montagnes, celle de Kiaveh, fournit un excellent miel et une cire odoriférante, produits d'abeilles qui logent sous terre.

Palou et Hazrou sont également la résidence de Beys Kurdes. Eghin, dont le nom vient de l'arménien *aghn*, qui signifie source et œil, a été fondée au onzième siècle. Comme son nom l'indique, la contrée est abondamment arrosée et l'on y jouit d'une vue splendide. Elle appartenait à l'Arménie seconde. Sa population, composée de Turcs et d'Arméniens, demeure au milieu de jardins fruitiers, où les musulmans ont

construit un grand djami et plusieurs *mesdjid* ou oratoires plus petits. Les arméniens d'Eghin fabriquent des *pechkir* ou serviettes de cotonnade bleue, très recherchées comme linge de bain, et qui servent aussi de voiles pour les dames musulmanes de la localité. Le site d'Eghin, sur un plateau qui domine le cours de l'Euphrate, est grandiose. Cette ville est à une égale distance de 165 kilomètres de Sivas et de Diarbèkir.

Arabkir est sur la limite nord de l'ancienne province de Melitène. Ses habitants, à l'exemple de ceux de leur antique métropole, ont abandonné la ville, et se sont construit des demeures plus agréables au milieu de jardins, au fond d'une riante vallée qui s'étend entre des pics volcaniques d'une hauteur considérable. La population d'Arabkir est composée d'un nombre à peu près égal de musulmans et de chrétiens. Ces derniers ont pour industries principales la fabrication des tissus de coton, la teinturerie et le commerce de caravane ; beaucoup émigrent à Constantinople.

Kharpout ou plutôt Kharpert, ville fortifiée, ainsi que l'indique le mot *pert* par lequel se termine son nom arménien, et qui signifie citadelle, est à la distance d'environ 80 kilomètres à l'ouest de Malatia, et 100 kilomètres au nord de Diarbèkir. Entre Kharpout et Malatia, le Tokma sou se jette dans l'Euphrate, qui indique en cet endroit la limite de la grande et de la petite Arménie. Kharpert appartenait à la première.

La tendance générale des habitants sédentaires de la Mésopotamie à abandonner les villes pour demeurer en plein air, dans les jardins, habitude qu'ils conservent en émigrant dans des contrées moins clémentes, et qu'ils partagent d'ailleurs avec les habitants sédentaires de plusieurs provinces voisines, ne prouve pas seulement en faveur de la douceur et de la salubrité du climat. C'est aussi peut-être, aussi bien que les mœurs et les usages antiques, le caractère actuel des Arméniens et leur langue ellemême, qui participe à la fois des langues orientales et des langues européennes, bien qu'elle ait plus d'analogie avec ces dernières, un indice d'une race intermédiaire, destinée à relier, par une douce transition, la cité occidentale avec son bruit, son agitation fiévreuse, son travail incessant, son amour du changement, son goût prononcé pour le progrès matériel, et la tente orientale avec son silence poëtique, sa placidité souriante, son amour du repos, son respect pour la tradition et son dédain suprême pour les doctrines utilitaires.





Diarbekir

PLANCHE XXI.

Figure 1 : MUSULMAN DE DIARBÈKIR.

Figure 2 : CHRÉTIEN DE DIARBÈKIR.

Entre le musulman et le chrétien de Diarbèkir, la différence de costume n'est pas grande ; elle se borne à un détail peu apparent quant à la forme de la coiffure, et à un certain choix de couleurs. Hors ces légères dissemblances, qu'un œil exercé peut seul distinguer du premier coup, qui décrit l'un décrit l'autre.

D'ailleurs, de pareilles distinctions n'ont rien d'absolument obligatoire ; elles ne sont soumises à aucune autre sanction que celle de l'usage. Il est vrai que l'usage, en Orient, a plus souvent force de loi que la loi elle-même.

Ce que l'on voit tout d'abord, de ces deux costumes, le *djubbè* ou par dessus, est exactement de même forme chez l'un que chez l'autre ; seulement, le Chrétien choisit généralement un drap de couleur bleue ou foncée et s'interdit la couleur verte, autrefois strictement réservée aux seuls descendants du Prophète. Plus tard, le nombre de ceux qui se prétendaient tels est devenu si considérable, qu'on n'accorde plus aujourd'hui, non seulement la moindre importance, mais la moindre signification à cette couleur. A Constantinople, on voit jusqu'à des dames d'un certain monde, étrangères bien entendu, s'en affubler sans aucun autre inconvénient pour elles qu'un tant soit peu de ridicule. En province, on n'en est pas encore venu à ce degré d'indifférence, et il est probable que si l'on y voyait la couleur verte aussi légèrement portée, plus d'un s'en montrerait scandalisé.

Le *djubbè* du musulman est le plus souvent de quelque couleur claire et un peu tendre ; il affectionne particulièrement celle que l'on nommait en France, sous Louis XV : cuisse de nymphe : mais que les Turcs, plus versés dans la connaissance du jardinage que dans celle de la mythologie, nomment simplement *nohoud renghi*, c'est-à-dire couleur de pois chiche. Le *mintan* ou veste courte que l'on porte immédiatement par dessous le *djubbè* est presque toujours de même étoffe et de même couleur que celui-ci. Quant au *yelek* (gilet) et à l'*entari* (robe) ils sont en soie rayée, uniformes pour le musulman comme pour le chrétien. Il en est de même de leurs ceinu-

tures en châle de laine, soie et coton, à raies rouges, jaunes et blanches, formant par leur croisement une suite de losanges.

Mais la chaussure du musulman, quoique composée de *mest* ou bottines larges et molles et de *paboudj* à pointes relevées, conformes en touts points aux *mest* et *paboudj* du chrétien, s'en fait distinguer quelquefois par la couleur, qui pour le chrétien n'est jamais que rouge ou noire, tandis que le musulman choisit volontiers le jaune.

Ainsi qu'on l'a dit en commençant, la partie du costume où la distinction entre le musulman et le chrétien peut être remarquée le plus facilement est la coiffure. Le *saryk* du musulman n'est jamais d'une couleur autre que la blanche ou la verte ; il est roulé en plis correctement réguliers, de manière à cacher entièrement le *fez*, dont on ne peut voir que le *puskul* de soie bleue, bien fourni, tombant par derrière jusqu'au bas du cou. Le musulman, de plus, a la tête rasée ; ou tout au moins ses cheveux sont coupés très-courts. Sa barbe entière, bien entretenue, est taillée nettement comme le gazon d'un jardin, à l'exception de la moustache, que les ciseaux du barbier doivent soigneusement respecter.

Moins régulièrement roulé autour du *fez* que celui du musuman, le *saryk* du chrétien de Diarbèkir est de la couleur qui lui plaît le mieux ; le plus souvent c'est la rouge ; mais jamais ce n'est la blanche ni la verte. On peut voir çà et là se montrer le feutre rouge du fez, entre les inégalités du saryk, si négligemment agencé qu'il n'a presque plus rien de commun avec ce qu'on est convenu d'appeller en français un turban.

Le Chrétien de Diarbèkir porte ses cheveux un peu longs ; il a presque toujours le visage rasé, moins la moustache, pour laquelle il n'a pas moins de respect que tous les autres Orientaux.

Figure 3 : KURDE DE PALOU.

Comme celui de tous les Kurdes en général, le costume des Kurdes de Palou a quelque chose de quasi-militaire, qui les fait ressembler à des soldats irréguliers. En effet, les beys Kurdes fournissent en cas de guerre un certain contingent auxiliaire, qui n'est pas inutile aux armées Ottomanes, où l'on sait en tirer parti. Mais, en temps de paix, le Kurde, toujours armé et organisé en bandes, n'a cependant plus rien du soldat, car au lieu de protéger les populations paisibles et de veiller au maintien du bon ordre, il est un perpétuel sujet d'effroi pour les habitants des campagnes, qu'il met incessamment à contribution.

Le Kurde de Palou remplace l'*entari* traditionnel par une sorte de robe de chambre en soie de couleur unie et claire, blanche, rose, jaune paille ou bleu-céleste, d'un genre de fabrication particulier aux provinces de Mésopotamie, Babylonie et Syrie. C'est un tissu épais, gaufré et piqué en raies et en losanges qui forment des creux et des reliefs alternatifs d'un charmant effet. Cette étoffe, extrêmement solide, est pour ainsi dire inusable. On confectionne dans les mêmes provinces des vêtements semblables en étoffe de coton, offrant les mêmes avantages comme élégance et solidité.

Un *yelek* à manches courtes, s'arrêtant à la saignée pour laisser passer celles de la robe, dessine ses fines arabesques de soie noire tracées en broderie au gansé sur drap rouge, au dessus du *silahlik* de cuir rouge troué sur les bords en dentelle dorée, et soigneusement garni de tous ses accessoires. Sur la poitrine du Kurde se croisent le cordon de soie qui sert de baudrier à son *kilidj* (sabre de forme recourbée) et la lanière de cuir rouge à laquelle pend la boîte d'orfévrerie où s'enferment les ordres écrits qu'il est chargé de transmettre. Il porte à la main un léger *kalkan* ou bouclier rond, en cuir durci, recouvert extérieurement de cuivre doré haut d'environ dix centimètres et entouré d'une garniture de cordelettes de soie rouge terminées en houppes mêlées de fils d'or.

Par dessus la robe et le yelek, le Kurde de Palou porte un *machlah* de mousseline blanche, damassée et brodée. Ce vêtement, très usité dans toutes les provinces asiatiques intérieures, ainsi que sur les parties du littoral appartenant à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie, consiste en une pièce carrée ouverte par devant, et munie de manches courtes dans lesquelles on se dispense souvent de passer les bras. Dans ce cas, le *machlah* remplit l'office de manteau et flotte autour du corps, tandis qu'en passant les manches on s'en fait un paletot assez serré pour préserver son propriétaire de la fraîcheur du soir, pourvu toutefois qu'il soit confectionné en *aba* ou du moins en soie brochée à gros grain, comme cela a lieu d'ordinaire, et non pas en mousseline comme celui du Kurde de Palou.

Celui-ci, d'ailleurs, est assez confortablement vêtu pour ne rien craindre que de la chaleur ; son *machlah* est donc simplement une parure.

Pour coiffure, il porte un *ketchè kalpak* en gros feutre blanc, pointu par le haut, de forme médiocrement haute, et couvert presque entièrement de mouchoirs *yèmèni* superposés en quantité suffisante pour dessiner un assez volumineux turban. Il est chaussé de bottes hautes et larges, en épais maroquin rouge, à pointes recourbées en croissants.

PLANCHE XXII.

Figure 1: DAME MUSULMANE DE DIARBÈKIR.

Dans leur maison, les dames musulmanes de Diarbèkir portent un costume semblable, sauf la coiffure, à celui qu'on a déjà décrit plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, et qui consiste principalement en un *entari* long et un large *chalwar*. Le *hotoz* dont elles se coiffent est une espèce de toque basse, en étoffe épaisse et dure, recouverte de soie bordée de dessins en perles disposées par files croisées avec glands de soie noire sur les côtés.

Pour sortir, elles s'enveloppent dans un *tchartchaf* composé de deux pièces de soie unie de couleur foncée, bordées d'une raie blanche et d'une frange. L'une de ces deux pièces est posée sur les épaules comme un manteau ; elle est croisée par devant et tombe jusques sur les pointes des *paboudj* de maroquin jaune, enfoncées dans la bride de cuir brodé d'or des *naleun*, sorte de sabots consistant en une semelle de bois posée sur deux hauts pieds-droits taillés dans la même pièce, et destinées à tenir les pieds élevés beaucoup au dessus du sol, pour leur éviter toute souillure. C'est surtout au bain que l'on se sert des *naleun*, qui alors garantissent les pieds nus de la baigneuse des brulures que pourrait leur faire les dalles fortement chauffées, car on sait que les bains turcs sont des étuves. Les *naleun* sont ordinairement ornés de dessins en incrustations d'ivoire, de nacre ou d'argent.

Au moyen de la seconde pièce du *tchartchaf*, que la dame musulmane de Diarbèkir attache sur le *hotoz*, elle se couvre toute la partie supérieure du corps et le visage à l'exception des yeux.

Figure 2: DAME CHRÉTIENNE DE DIARBÈKIR.

Original et pittoresque, le costume de la dame chrétienne de Diarbèkir, ou du moins ce qu'on en voit, est formé, premièrement, d'un *entari* fermé étroitement au-

دیاربکر ولایتی

دیاربکرلی خرستیان قادینی ۲ — دیاربکرلی اسلام قادینی ۱ — پالولی قادینی ۳





tour du cou, ou plutôt d'une seconde chemise en soie rayée. Une jupe de drap de couleur foncée, tout unie, sans aucun ornement, ni garniture, ni broderie, est posée sur les hanches et tombe un peu au dessus des pieds chaussés de bas blancs, dans des *paboudj* jaunes à pointes retroussées. Un tablier en soie à raies rouges, noires, vertes, blanches et jaunes, à corsage très décolleté, encadre les seins, passe sous une ceinture en châle de soie et coton, et descend à trente centimètres environ du bas de la jupe. Les manches de ce tablier, extrêmement longues et larges, coupées carrément, dépassent de plus de cinquante centimètres celles d'une veste ouverte, à manches justes, en drap de même couleur que la jupe.

Dans la ceinture est passé un joli mouchoir de parade, en fine mousseline brodée de rinceaux légers, en soie de couleurs variées. Un élégant collier d'argent est attaché par un fermoir près du bord de l'entari.

Le morceau capital de ce costume est le *hotoz*, composé d'une petite calotte d'argent à pointe allongée en cylindre, sur laquelle s'enroulent successivement des bandes épaisses de coton blanc brodé à jour, avec un réseau de franges tombant sur le bas du front, et dont chaque effilé tient suspendue une mince piécette d'or. Un bourrelet d'étoffe noire et pelucheuse maintient le tout. Derrière cette coiffure sont attachés et flottent comme des voiles plusieurs longs et amples mouchoirs, les uns en mousseline blanche brodée de feuillages et de fleurs en soies diversement colorées, les autres du genre dit *yèmèni*, enrichis de vives peintures.

Figure 3: FEMME KURDE DE PALOU.

Le costume de la femme Kurde de Palou est à la fois simple en réalité et compliqué en apparence. Il a de la majesté dans son ensemble ; sa tournure générale ne manque pas de style, et pourtant elle n'est pas non plus sans présenter une tendance assez marquée vers le sauvage et l'extravagant.

Cela tient probablement aux dessins bizarres dont il est enjolivé, ainsi qu'aux couleurs violentes qui le bariolent.

Il se compose d'un *mintan* en *koutnou* rouge à manches justes, découpées en dentelures sur les poignets. Un *entari* long en soie rayée blanche et rouge, à larges manches entièrement ouvertes, est passé par dessus ce mintan. La ceinture en châle de soie et coton à bandes successivement rouges et jaunes maintient un tablier de coton de couleur de sang de bœuf, diapré d'étranges figures formées de gros pois blancs, groupés de manière à représenter trois grands triangles équilatéraux superposés, com-

posés eux-mêmes chacun de trois petits triangles placés de même et dont le centre vide représente un quatrième triangle renversé, la base en haut. Une étoile remplit le petit triangle central, dans chaque grand triangle blanc, et le grand triangle rouge ainsi tracé au milieu du tablier est occupé par une croix de cinq étoiles semblables. Le reste du champ est parsemé de deux grands soleils et d'un certain nombre d'étoiles, le tout encadré d'une double bordure droite le long des quatre faces du tablier comme une allée quadrangulaire de petits soleils blancs.

Un *hyrka* ou veste de soie piquée et gaufrée, de même fabrication que la robe décrite sub N° 3 de la planche précédente, vient heureusement rompre, par son ton uni et calme, l'effet trop turbulent de cette toilette, qui produit sur les yeux une impression analogue à celle que l'oreille recevrait d'une fanfare exécutée à l'unisson par des centaines d'instruments de cuivre.

Mais à peine les yeux se sont-ils reposés un instant que le baroque reparait ; le tapage recommence. Une sorte de barette de feutre roide couvre la tête de la femme Kurde ; elle est maintenue par deux mouchoirs *yèmèni* roulés en un bandeau circulaire. Dans ce bandeau sont piquées, par devant et sur les côtés, quatre épingles d'or auxquelles sont attachées deux chaînettes de même métal, et tout le long de ces chaînettes pendent en se croisant sur le front, le nez et les joues, par le plus singulier caprice, deux rangs serrés de sequins.

De dessous cette parure d'un goût douteux, s'échappent et tombent jusqu'à terre, à la façon d'un voile de mariée ou d'un manteau royal, les longs plis traînants d'une ample pièce de coton du même rouge de couleur de sang de bœuf que le tablier cité plus haut, et décorée comme lui de dessins blancs. Ici, ce ne sont plus des pois qui forment les figures, ce sont des lignes pour la plupart droites ; mais les plus curieuses séries d'hiéroglyphes mexicains qu'on pourrait imaginer ne donneraient qu'une faible idée de l'aspect fantasmagorique qu'offrent tous ces peignes adossés, ces longues rangées de dents de crocodiles, de fers de lances, de carrés, de losanges, d'oiseaux à la tête, aux pieds, à la queue, sortant d'une coquille d'escargot, de palmes indiennes et de renoncules étonnées de se trouver en pareille société, tout cela s'enchevêtrant pêle-mêle, dans un désordre chaotique.

La femme Kurde de Palou est chaussée de bottes fortes en maroquin rouge.





دیاربکر ولایتی

1 3. 2

Diarbekir

3ème partie. Planche XXII

PLANCHE XXIII.

Figure 1 : BERGER DES ENVIRONS DE DIARBÈKIR.

A en juger du moins par son costume, le berger des environs de Diarbèkir est un de ces Galates, descendants des anciens Gaulois, dont les derniers princes ont régné sur le Pont, avant qu'il fut réduit complètement à l'état de province romaine.

Comme le berger de la Galatie, qu'on a vu plus haut dans la description des costumes du vilayet d'Angora, il est vêtu du *kèpènek.* Soit que le climat soit moins froid, soit plutôt à cause du voisinage inquiétant des Kurdes, au lieu d'être complètement abrité sous ce vêtement qui, au dire du proverbe turc, est l'équivalent d'une maison, il en a couvert seulement sa tête et ses épaules. De la sorte, il a les bras plus libres, et peut faire usage aussi bien, suivant l'occasion qui se présente, de sa hache, de son *kilidj*, de son *hantcher*, de ses deux pistolets que de son *kaval* (tel est le nom de la flûte qui sert à charmer ses loisirs.)

Ainsi qu'on le voit, le berger de Diarbèkir, bien qu'ils semblent devoir rester étrangers à sa profession champêtre, est tenu par sa situation géographique de cultiver les arts de la guerre à l'égal des arts de la paix, vers lesquels un doux penchant porte les pasteurs de tous pays, généralement virtuoses. On n'en veut pour témoins que la musette de l'auvergnat, la cornemuse du breton et de l'écossais, le flageolet du provençal, la *ghaïda* du bulgare et le *kaval* du mésopotamien, qu'il soit d'origine chaldéenne, babylonienne, persane, arménienne ou galate, grave question qu'on laisse à décider à de plus savants.

Tout musicien qu'il soit par nature, il faut donc que le berger du Diarbèkir ait constamment l'œil au guet ; qu'il interrompe au besoin ses fioritures au beau milieu du trait le mieux réussi, pour fouiller dans son *silahlik*, qui n'est pas pour lui un vain ornement, et jouer du sabre ou du pistolet.

Aussi son regard est scrutateur. L'air de son visage est d'un vieux soldat. Son épaisse moustache sent la poudre. Sa tournure est ferme, vigoureuse et leste ; rien de flottant, de traînant dans son costume ne vient entraver ses mouvements. Son *entari* court, en *aba* noir rayé de gris sur les côtés, rentre sous le cuir rouge agrémenté de losanges et de soleils d'or du *silahlik.* Son *chalwar* de laine grise, plutôt étroit que large, est serré à la taille par la lanière du *ficheklik* brodé de croissants lunaires et

semé d'étoiles, qui contient sa provision de cartouches; de plus, il est solidement maintenu sur le gras de la jambe, où il se termine en se rétrécissant, au moyen des tresses de laine qui servent à fixer à ses pieds ses *tcharyk*, en s'entrecroisant sur les *tozlouk* bariolés, ainsi nommés parce qu'ils lui tiennent lieu de guêtres; mais qui sont en réalité des bas en tapisserie.

Figure 2: KURDE DE DJIZRÈ.

Contrairement à l'usage des tribus de sa race,le Kurde de Djizrè ne porte pas d'armes. La cause de cette rare anomalie, qu'on va voir encore une fois se reproduire un peu plus loin, est sans doute qu'en cette localité le Kurde est chez lui, non plus sous la tente, entouré d'étrangers taillables à merci; mais dans une ville, au milieu des siens, sous l'autorité d'un chef héréditaire assez riche pour se passer de l'appoint hypothétique d'un pillage qu'il faudrait aller exercer trop loin.

Devenu à peu près sédentaire et paisible, le Kurde de Djizrè s'occupe presque exclusivement de l'élève des bestiaux et surtout du dressage des chevaux.

Au nombre des bestiaux les plus utiles de cette partie de l'Asie est le chameau. Ses poils, mêlés à ceux de la chèvre, dont les Kurdes nourrissent de nombreux troupeaux, et à la laine de leurs moutons, sont les matériaux ordinaires de ces épaisses étoffes noires, brunes et grises avec lesquelles sont construites les tentes des nomades. On en fait aussi des sacs solides et à bon marché. Ces *aba* à larges bandes brunes et grises alternées, qui servent à confectionner des *machlah* ou des vestes semblables à celle du Kurde de Djizrè ici représenté, sont fabriquées également avec les mêmes matières textiles.

L'*aba* court que l'on voit ici est feutré par devant; il a de chaque côté de la poitrine une sorte de patte en broderie de laine noire, qui va se réunir par une bande de même travail à la partie postérieure du vêtement, recouverte, ainsi que les épaules, d'un tissu en poils de chèvre noirs, longs et lustrés. De cet *aba* sortent les manches larges, longues et entièrement ouvertes, d'un *entari* court en soie à gros grain, à larges raies, brunes et blanches, entre lesquelles courent d'autres raies noires, plus minces.

Un *chalwar* d'étoffe toute pareille à celle de l'*entari* est réuni à ce vêtement par une ceinture de soie tunisienne rouge et jaune; ce chalwar n'est autre chose qu'un pantalon extrêmement large, prenant à distance l'aspect d'une robe. Il est bordé par le bas d'une bande de broderie noire assez jolie.

On voit paraître sous les manches ouvertes de l'*entari* celles d'un *yelek* noir brodé de soie bleue et bordé d'un galon de même couleur.

La coiffure du Kurde de Djizrè consiste en un *bachlik* de toile peinte, roulé autour de la tête en forme de turban légèrement incliné sur le côté. Pour chaussure, il a des bas de laine artistement ouvragés en tapisserie, et des *tcharik* en poil de chèvre noir.

Figure 3 : KURDE DES ENVIRONS DE MARDIN.

C'est là l'extrême limite méridionale des cantons Kurdes. Si l'origine purement asiatique des tribus issues des anciens Karduques, longtemps enclavés dans l'Empire des Perses, pouvait être mise en doute, il suffirait pour lever toute hésitation de voir le costume du Kurde des environs de Mardin, si caractéristique, si oriental.

Rien de plus archaïque que ce costume. On le croirait détaché d'un bas-relief trouvé dans les ruines dites de Nimroud. Le *ketchè kalpak* de haute forme, à pointe arrondie, entouré d'un nombre incalculable de *yèmèni* entassés l'un sur l'autre depuis la base jusqu'aux trois quarts de la hauteur de ce bonnet conique, semblable à ces monts escarpés dont on voit surgir à l'horizon la cime neigeuse, est la tiare antique reconstituée, rendue à la vie réelle. Les enroulements des *yéméni* sont ces cornes mystiques, emblèmes de la puissance souveraine, que les yeux des antiquaires découvrent au bas des coiffures royales, sur les sculptures des monuments dits de Nimroud. Ces cornes ne sont pas des cornes, le réalisme de la nature les dépoëtise ; il en fait de vulgaires *saryk*, en français turban, corruption du mot *dulbend*, souvent prononcé *tulbend*, et qui signifie mousseline, matière ordinaire des tissus qu'on roule en *saryk* autour des *fez* et autres *kulah*.

Les Kurdes des environs de Mardin portent deux chemises l'une sur l'autre ; la première représente parfaitement cette tunique courte, cachant à peine les genoux, que les Mèdes et les Perses portaient par dessus leurs étroits caleçons descendant jusqu'à la chaussure, et qui leur avait valu le surnom de *braccati*. Ces braies se retrouvent encore aujourd'hui sur les jambes des Kurdes, comme on peut le voir. Leurs chaussures, qui sont de simples *paboudj* ou bien des *tchizmè* (bottes) de maroquin rouge, à pointes relevées, sont également toutes semblables à celles des figures sculptées sur les anciens monuments de la Mésopotamie. Les Grecs, déjà *bien bottés* dès l'antiquité la plus reculée, appert le témoignage du bon Homère, n'aimaient pas cette chaussure persique, qu'ils trouvaient misérable. Il en est encore de même actuellement ; les Grecs bien bottés et bon nombre d'autres Orientaux, malgré tous

les avantages de la chaussure du pays : commodité, solidité, longue durée, bon marché extrême, tournure éminemment pittoresque, lui préfèrent les bottes et bottines *à la franka*.

Il ne faut pas disputer des goûts, dit le proverbe. Revenons donc aux chemises des Kurdes. Celle qu'ils portent par dessous, et qui ne descend pas beaucoup plus bas que les genoux, est en soie piquée, à dessins gaufrés ; ses manches sont courtes. La seconde est cette longue robe traînante que les Grecs nommaient indifféremment stole médique, persique ou barbarique (βαρβαρικὴ). Elle était généralement en *byssus*, étoffe légère et transparente sur laquelle les archéologues ne sont pas d'accord. Les uns veulent que la matière de ce tissu ait été la soie, d'autres le lin ou le coton.

Si l'on s'en rapporte à la chemise Kurde, et c'est évidemment ce qu'on aurait de mieux à faire, la stole médique était de soie cuite et tordue, dit *beurundjuk*. Ainsi que l'est encore la chemise du Kurde des environs de Mardin, elle était brodée d'or et chargée d'un grand nombre de bigarrures, qui lui ont fait comparer les plumes du paon par Elien. Les stoles des rois, disent les savants, étaient même garnies de pierres précieuses.

Bon nombre de Kurdes, sans être rois, garnissent de turquoises, de coraux et de perles les cœurs des milliers de fleurettes brodées sur leurs chemises ; il est donc probable que les savants ne se trompent pas.

Chez les Perses et les Mèdes, la stole était recouverte d'un surtout court. Il en est de même chez le Kurde des environs de Mardin. Il porte comme eux un *kyssa entari* en *aba* fin, chamarré de broderies de soie très originales, posées sur l'*aba* comme un placage. Les manches étroites de ce vêtement s'arrêtent à trois centimètres au dessus des coudes, et les manches excessivement larges et flottantes de l'antique stole s'en échappent en forme de gigantesques fleurs d'héméroccales. Quoique tombant environ à quinze centimètres plus bas que les mains, ces manches découvrent entièrement les bras au moindre mouvement ascendant, de sorte que rien n'empêche le Kurde de faire voir les anneaux qu'il porte souvent, comme les anciens Perses, non seulement autour des poignets ; mais encore autour des bras.



دیاربکر ولایتی

۳	۲	۱
جزیره‌لی کرد قادینی	ماردینده مسلمان قادین البسه‌سی	ماردینده خرستیان البسه‌سی



PLANCHE XXIV.

Figure 1 : DAME MUSULMANE DE SA'RIT CHEZ ELLE.
Figure 2 : LA MÊME EN SORTIE.

Chez elle, la dame musulmane de Sa'rit porte par dessus sa chemise de soie transparente et le *chalwar* de satin rayé de jaune sur fond rouge, une seconde chemise longue et ample, tombant presque sur les pieds. Cette tunique en étoffe de soie épaisse, de couleur de pourpre, est fermée autour du cou et boutonnée sur la poitrine. Des broderies de soie partie au passé, partie en gansé, affectant des formes droites et s'étendant en lignes redoublées, garnissent le devant du corsage, le bas de la jupe, en remontant presque jusqu'aux hanches, et les larges manches, qui laissent voir de doubles bracelets d'argent lorsque les bras se lèvent.

Il est assez rare que la dame musulmane de Sa'rit roule autour de ses reins cette large ceinture de cachemire gris qu'on lui voit sur notre figure 1, et qui lui sert seulement quand elle est obligée par quelque circonstance grave de vaquer par ses propres mains aux soins du ménage. Alors, la ceinture maintient étroitement contre son corps la chemise de dessus et l'*entari* non moins large, dont les vastes plis l'incommoderaient en gênant son travail, tandis que, normalement, cette ampleur n'a rien que de très commode pour une dame qui se repose sur un sofa, s'occupant tout au plus de quelque broderie à l'aiguille.

L'*entari*, ouvert par devant, descend un peu moins bas que la chemise longue ; il est en soie rayée dite *koutnou*, et bordé de passementerie formant des dessins composés d'angles. Entre le *chalwar* et les *yèmèni* rouges où plongent les pieds nus, chaque fois qu'un mouvement des jambes fait remonter les plis du satin, on aperçoit les *halhal* d'argent ou bracelets de jambes, ornés de grelots qui tintent joyeusement.

Autour de sa tête, la dame musulmane de Sa'rit roule en épais *saryk* une longue écharpe de soie à plis multipliés ; les deux extrémités de cette écharpe tombent sur la nuque et couvrent une partie des cheveux dénoués, qui flottent en nappes noires et lustrées sur les vêtements. Un *tèpèlik* d'argent repoussé en bosses, gravé et ciselé couvre le sommet de la coiffure ; un double rang de piécettes d'or y est suspendu circulairement par des chaînettes, et s'étale en rond depuis le haut du *saryk* jusqu'à ses bords

Lorsqu'elle sort, la dame musulmane de Sa'rit s'enveloppe du *tcharchaf* de soie à larges bandes alternées, rouges et jaunes, en épais tissu mélangé de fils d'or (figure 2.) Deux pièces composent ce pardessus ; l'une couvre en entier les vêtements à partir des épaules jusqu'à terre, l'autre est posée sur la tête et descend seulement à mi-corps ; on la maintient fermée à l'aide des mains, afin de ne laisser paraître que les yeux.

Figure 3 : FEMME KURDE DE KHARPOUT.

Le gracieux costume de la femme Kurde de Kharpout commence par une chemise de soie à gros grains, sorte de tunique courte couvrant à moitié les genoux ; elle est fendue par devant jusqu'à la ceinture ; mais des agrafes la tiennent hermétiquement fermée et serrée autour du cou. De larges bandes formées de mille petites raies de couleur rouge sur jaune et jaune sur rouge, la sillonnent de haut en bas. La partie supérieure est bordée d'un galon dentelé d'or ; de chaque côté de la poitrine, des tresses de soie et d'or y sont fixées, d'où pendent des triangles d'argent repoussé et ciselé en fleurettes au cœur d'émeraude et de rubis pour les riches, de verre coloré pour le commun des mortelles. Des chaînettes assez longues se rattachent à la base des deux triangles, et étalent sur la ceinture de soie rouge leurs extrémités où frissonent de petites médailles d'or ou de laiton, suivant la fortune de celle qui s'en pare.

Un *kaftan* de fin drap vert foncé, ouvert par devant et largement échancré en écusson sur la poitrine, laisse entièrement à découvert la partie supérieure de la chemise qu'on vient de décrire, et permet d'en entrevoir le bas, ainsi que le chalwar. de taffetas tombant à plis serrés sur des bas de laine bruns et des *paboudj* jaunes. Les manches du *kaftan*, extrêmement longues et terminées carrément, sont échancrées au dessus des poignets afin de ne pas cacher les bracelets d'argent. Un galon et des dentelures d'or bordent ces manches.

Par dessus le *kaftan*, un *yelek* sans manches, taillé dans le même drap vert sombre, termine coquettement le costume en l'encadrant dans ses bordures de galons d'or, d'où partent de légères et sobres broderies formant une seconde ligne de bordures autour du cou, de la poitrine, et du haut des manches du *kaftan*.

La coiffure de la femme Kurde de Kharpout est un haut et large édifice assez semblable dans son galbe général au bonnet à poils des guides français du second Empire. Ce *hotoz* est composé d'un grand nombre de mouchoirs peints (*yèmèni*) les uns de couleurs claires, les autres de couleurs foncées, tous ornés de fleurs et de feuillages, roulés les uns sur les autres et superposés en échafaudages. Les cheveux, relevés, sont presque entiérment cachés. Devant le *hotoz* sont piquées deux épingles d'or supportant une chaîne double dont chaque rang est garni de sequins, et qui retombe en s'arrondissant au dessus des yeux.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

X.

VILAYET D'HALEP.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET D'HALEP.

Une partie de la Mésopotamie forme, avec la Syrie septentrionale, le vilayet d'Halep, borné au nord par le vilayet de Diarbèkir ; au sud par le vilayet de Surïè (Syrie, Phénicie, Palestine) ; à l'est par le vilayet de Bagdad et à l'ouest par le vilayet d'Adana et la mer Méditerranée.

Deux grands fleuves arrosent et fertilisent le vilayet d'Halep. L'Euphrate le traverse en serpentant et le sépare en deux parties à peu près égales. L'Oronte (*Nahr el Aazi*) y pénètre par sa frontière méridionale en coulant vers le nord jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux du lac d'Antakïè (Antioche). Il passe ensuite par cette ville en formant un crochet pour tourner vers le sud-ouest et se jeter dans la Méditerranée après un parcours total d'environ 320 kilomètres, depuis sa source dans le Mont Liban jusqu'à son embouchure.

Les principales villes de cette province sont Halep, son chef-lieu ; puis Orfa, Marach, Rakka, Biredjik, Harran, El Deïr et Antakïè.

Étienne de Byzance cite Marach parmi les dix villes dont il donne la liste sous le titre : Antioche de Cilicie sur le Pyramus. Des princes arméniens régnaient à Marach vers la fin du onzième siècle ; son territoire faisait partie de la troisième Arménie. Marach a donné asile aux croisés commandés par Godefroi de Bouillon, et qui s'étaient égarés dans les hautes vallées du Taurus, en marchant de Koniah par Eregli. Elle est bâtie sur la pente sud de l'Anti-Taurus et arrosée par de nombreux affluents du Pyramus (*Djihoun Tchaï*). Sa population, composée en grande partie d'Arméniens, est industrieuse et très active. On y fabrique des *machlah* ou manteaux tissés d'or et de soie ; des *aba* de feutre brodé ; des tissus de coton teints de vives

couleurs et ornés de dessins bizarres, à l'usage des femmes Kurdes et Turcomanes. L'abondance d'eau qui règne à Marach et aux environs a permis d'y établir économiquement un grand nombre de moulins et autres usines ; elle a également favorisé la disposition des maisons particulières, qui jouissent d'un agrément spécial, apprécié surtout dans les pays chauds. Les appartements s'ouvrent tout autour d'une cour ou d'un jardin dont le centre est occupé par un bassin alimenté au moyen d'un jet d'eau vive.

Orfa, sur le Belik, affluent de l'Euphrate, est l'ancienne Callirhoé. On la connaît généralement sous le nom d'Edesse. Elle appartenait à l'Osroëne. Au dire d'Eusèbe, on y a conservé longtemps la tente du patriarche Jacob; mais elle a été consumée par la foudre sous le règne de l'empereur Antonin. D'après Strabon, Edesse a été appellée aussi Hiérapolis, parce qu'on y adorait la déesse Atargatis. On croit qu'Orfa est l'Ur des Chaldéens, et que la résidence de Job était probablement dans son voisinage. Cette ville est peuplée d'Arabes, de Turcs, d'Arméniens et de Juifs. On y fait un grand commerce de céréales et de légumes secs. Ses fabriques d'orfévrerie, de bijouterie, de maroquins, sont très renommées et donnent lieu à un exportation considérable par Halep et Diarbèkir.

Harran, ville autrefois célèbre sous le nom de Carrhæ, est située à 40 kilomètres environ d'Orfa. C'est dans ses plaines qu'eut lieu la défaite de Crassus. Elle passe pour avoir été la résidence du patriarche Abraham, et les Yezides y vont en pélerinage, la considèrant comme l'ancien séjour de Seth.

Biredjik, l'ancienne Birtha, est bâtie sur l'Euphrate, en cet endroit très large et très rapide, surtout au printemps et en automne, époques où la fonte des neiges et les pluies considérables, en Arménie, grossissent ce fleuve et en accélèrent le cours. Biredjik est un lieu de passage fréquenté par les caravanes.

El Deïr occupe la limite extrême du vilayet d'Halep, sur la route des caravanes qui vont à Bagdad. Cette ville est entourée de plaines fertiles arrosées par l'Euphrate. On y cultive des céréales, du coton ; les dattiers, les orangers et les citronniers y abondent et donnent des fruits excellents. Les jardins d'El Deïr sont remplis de courges, de melons et de pastèques. On trouve aux environs du bitume compacte, assez semblable au lignite, et qu' on a déjà employé pour le chauffage de bateaux à vapeur.

En remontant l'Euphrate pour se diriger sur Halep, on trouve à une distance d'environ 130 kilomètres d'El Deïr la ville de Rakka, dans l'angle du confluent du Belik et de l'Euphrate, dont les rives sont couvertes, sur toute cette région, de tamariniers et de muriers blancs. Ces vallées sont riches en pâturages où s'engraissent les troupeaux des Arabes. Rakka passe pour être l'ancienne Nicéphorium. Le calife A'aroun el Rachid faisait, dit-on, sa résidence favorite à Rakka, dans un palais aujourd'hui en ruines.

Halep, (Alep) chef-lieu du vilayet, est située à 160 kilomètres environ à l'ouest de Rakka. Les anciens la nommaient Beroë. Elle est bâtie sur quatre collines, au

milieu d'une belle plaine couverte de jardins où croissent en abondance les melons, les oranges, les cédrats, les grenades et les pistaches. Les environs sont riches en céréales, en légumes et en vins d'un goût agréable. L'olivier et le câprier y prospèrent. Toute cette fécondité est due à une petite rivière et à quelques sources dont les habitants d'Halep profitent aussi pour en conduire l'eau dans de nombreuses fontaines publiques et dans des citernes particulières. Les mêmes eaux alimentent les jets qui jaillissent au centre de bassins de marbre blanc, dans les salons ornés de peintures, de mosaïques et d'inscriptions en lettres d'or où les habitants aisés se reposent le soir sur de larges sofas recouverts de tapis moelleux et de brillantes étoffes de soie.

Halep est une ville essentiellement manufacturière, industrielle et commerçante. Ses produits en tous genres se sont acquis une haute réputation dans tout l'Orient. On y fabrique principalement de splendides étoffes de soie, d'or et d'argent; des vêtements orientaux d'une magnificence féerique, qui réalisent le conte de Peau d'Ane, où les robes de la jeune princesse sont tissues de rayons du soleil et de clair de lune. Les cotons d'Halep et ses soies filées, ses satins, ses taffetas, ses foulards, ne sont pas moins renommés. On en exporte des savons de toilette et autres, des parfums et des essences. Ses sucreries, sa pâtisserie, ses bonbons, ses conserves craignent peu la rivalité. Placée sur la route des Indes, entre Erzeroum et Bagdad, entre Alexandrie et Trébizonde, Halep échange ses productions contre celles du monde entier, et sert d'intermédiaire naturel au trafic de trois continents.

Deux ports ouvrent aux marchandises et aux voyageurs le chemin d'Halep. Celui d'été est Latakïè. Pendant l'hiver, Skanderoun, que les européens nomment Alexandrette, reçoit les importations de l'étranger et les exportations de l'intérieur. Skanderoun appartient au vilayet d'Adana.

Antakïè, située près de la Méditerranée, à 70 kilomètres environ à l'ouest d'Halep, et à trente ou quarante de Skanderoun, représente ce qui reste de l'illustre Antioche des anciens. A quelques kilomètres plus loin, gît une des villes antiques qui portèrent le nom de Séleucie ; c'est aujourd'hui Souèdïè, port infime pour les caïks.

Plus que toute autre partie de la Syrie, le vilayet d'Halep offre le spectacle continuel des richesses de la nature. Ses paysages sont grandioses, sa végétation plantureuse. Il contient, toutefois, d'immenses prairies qui s'étendent au loin comme des steppes, verdoyantes il est vrai, mais désertes. C'est là que le *Bedewi* plante sa tente, et fait paître les succulents moutons, les forts chameaux noirs ou roux, les chevaux admirables qu'il vient de temps en temps vendre à bas prix sur le marché des grandes villes.

PLANCHE XXV.

Figure 1: BÈDEWI DU VILAYET D'HALEP.

Voici l'habitant des prairies syriennes. Eleveur habile et gardien vigilant d'un nombreux bétail, il est muni d'armes qui, d'ailleurs, sont souvent un porte-respect pour les voyageurs auxquels il consent, moyennant une solde honnête, à servir d'escorte. Une belle paire de pistolets, suspendue à son cou par une tresse de soie, est passée dans la ceinture de cuir gaufré et brodé, agrafée sur son *entari* de fine laine blanche. D'une main il tient le canon d'un long fusil à capucines d'argent, enrichi d'incrustations et de gravures sur la crosse et la batterie ; dans son autre main repose le manche de frêne d'un *kalunk*, lourd marteau d'acier recourbé et pointu d'un côté, élargi de l'autre en façon d'enclume, qui lui sert aux mêmes fins qu'autrefois la masse des preux chevaliers.

Son *djubbè* de laine noire descend à mi-jambes, comme l'*entari* ; mais les manches en sont d'au moins vingt centimètres plus courtes que celles de ce dernier vêtement, qui restent ainsi découvertes par le bas, à partir de leur échancrure destinée à laisser libres les mouvements des mains.

De grandes bottes rouges, à souliers de maroquin dur et à tige de cuir mou, protégent ses jambes et ses pieds. Sa tête est couverte d'une coiffure blanche en coton damassé, pouvant servir de voile comme le *kèfiè*, et maintenue ainsi que lui par une corde à nœuds en poils de chameau, nommée *agual*. Le *Bedewi* porte toujours pour le moins deux bagues en argent, enrichies de cornalines ou de turquoises, qui portent bonheur, et quelquefois il a des bracelets à ses poignets.

Figure 2 : FEMME BÈDEWI DU VILAYET D'HALEP.

Tandis que le Bèdewi conduit et garde le bétail ou sert d'escorte aux voyageurs, sa femme, accroupie sous la tente noire, œuvre de ses mains, travaille à





quelque tapis de laine bariolée, d'épais et moelleux tissu aux couleurs chatoyantes, à quelque sac à bandes noires et grises, en poils de chameau mêlés de laine de brebis ; ou bien elle prépare le repas de la famille, et fait bouillir le lait du troupeau dans un vase en terre noircie, de forme antique.

Le soir, elle et ses compagnes partent, chacune tenant en équilibre sur la tête et sur la paume des deux mains trois vases semblables, qu'elles vont remplir de compagnie, tout en jasant et faisant tinter les grelots de leurs bracelets, au puits de la tribu, à la rivière voisine, ou à quelque source limpide, grésillant sur le cresson frais.

Pour ces excursions, la femme du Bèdewi passe par dessus son long *entari* de laine noire, traînant sur ses bottes de maroquin jaune, dont il ne laisse voir que les pointes recourbées, un *yachmak* de soie transparente, tissu fin et crespelé, teint en noir et orné de longues houppes de cordonnet noir.

Une ceinture en argent niellé serre ce voile autour de la robe ; des chaînes d'argent y rattachent leurs légers anneaux. C'est tout ce que l'on peut voir des bijoux dont la femme du Bèdewi aime à se parer, car les manches flottantes de l'*entari* et les plis ondoyants du *yachmak* cachent ses quatre bracelets, dont deux en argent travaillé à jour, où résonnent des garnitures de grelots, et deux en verre-filé, d'un bleu verdâtre comme la turquoise. C'est à peine si l'on peut découvrir de temps à autre les bagues d'argent qui chargent et grossissent ses doigts menus. Un *asaba* noir, voile plus épais que le *yachmak*, se roule autour de sa tête et de son cou, encadre étroitement son visage, et ensevelit sous ses plis multipliés son gracieux collier d'argent et ses boucles d'oreille à pendeloques sonores.

Toutefois, une épingle fichée sur le haut de l'*asaba* fait pendre d'un côté du front comme une cocarde, des chaînettes réunies en deux quadruples rangées, où se balancent des sequins. Trop souvent aussi le nez de la femme Bèdewi est orné ou plutôt défiguré au moyen de boucles passées dans la cloison médiane ou traversant les narines.

Figure 3 : DAME JUIVE D'HALEP.

Si, comme les Mèdes, les Perses et les Assyriens, les Hébreux avaient laissé des monuments sculptés, des bas-reliefs, des statues figurant au naturel l'époux et l'épouse du Sir Hasirim, sans nul doute le costume de la dame juive d'Halep reproduirait celui de la Sulamite du divin Cantique plus exactement encore que le costume du Kurde des environs de Mardin ne reproduit celui des anciens habitants de la Mésopotamie.

Ne voilà-t-il pas, en effet, tout un ensemble d'habillements étranges, d'une coupe antique et solennelle, dignes en tous points de figurer dans le mystique cortége de quelque reine des anciens temps d'Israël ?

Véritable mître de soie rayée de plusieurs couleurs, chiffonnée, crispée régulièrement, piquée et tournée en ébauches d'hélices, la coiffure haute de la dame juive d'Halep s'arrondit en dôme, couvre la moitié du front, et se complique ensuite d'une ample garniture de faux cheveux, en partie tressés et tombant droits de chaque côté de la poitrine, en partie peignés en nappe se répandant sur les épaules et le long du dos. On sait qu'il n'est pas permis aux dames juives, en Orient du moins, de se parer de leur propre chevelure ; ordinairement, selon les localités, des plumes de coq frisées ou des broderies en *oya* blanc y suppléent ; mais à ce qu'il paraît l'usage, à Halep, ose autoriser la perruque.

L'*entari* long, en soie à larges raies rouges et jaunes, n'a pas de manches. On le passe par dessus le *chalwar*, qui ne se voit pas, après avoir mis successivement un *mintan* d'étoffe pareille à celle de l'*entari*, à manches démesurément longues, collant aux bras et s'élargissant en éventail à partir d'une distance de dix centimètres au dessus des mains, où elles s'ouvrent, jusqu'à leur extrémité, coupée carrément ; puis un *hyrka* de taffetas uni, de couleur claire, fermé juste au cou et dont les manches étroites s'arrêtent plus haut que les coudes. Le corsage de l'*entari* monte sous les aisselles, par dessus ceux du *mintan* et du *hyrka*, il contourne le dos en ligne droite, et reste entrouvert sur la poitrine, où il s'ajuste. Une ceinture en châle de soie et coton se noue entre les seins et les hanches, soutenant ceux-là et découvrant celles-ci. La jupe de l'*entari* est froncée à petits plis tout autour des reins, et tombe roide sur les pieds chaussés de *tchédik* (bottines molles) et de *paboudj* jaunes, qu'elle cache.

Les seuls bijoux que porte la dame juive d'Halep sont deux jolies bagues en argent et des boucles d'oreille en pendeloques, de même métal.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

XI.

VILAYET D'ADANA.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET D'ADANA.

Le vilayet d'Adana s'étend, entre la chaîne du Taurus et la Méditerranée, sur les contrées comprises dans l'ancienne Cilicie, jusques un peu au delà des Portes Syriennes. Il est borné au nord par les vilayets de Koniah et de Diarbèkir ; à l'est par le vilayet d'Halep ; à l'ouest par le vilayet de Koniah ; et au sud par la mer Méditerranée.

Son chef lieu est Adana ; ses villes principales sont Tarsous, Ermenek, Payas, Ayas et Mersina ; Messis, Sis, Hadjin, Skanderoun, Selefkè, Mout, Selindi et Beïlan.

Adana est une ville toute commerçante, bâtie sur la rive droite du fleuve Sihoun, le Sarus de l'antiquité. Sa situation est en plaine ; elle est dominée par un château byzantin qui commandait le cours du fleuve, à l'ouest de la ville. Elle eût pour habitants, du temps de Pompée, une colonie de pirates qu'il y établit. Son pont sur le Sihoun a été construit par l'Empereur Justinien. Adana exporte des bois de construction, des céréales et des vins. Elle possède une mosquée remarquable : Oulou Djami, bâtie par le chef turcoman Ramadan Oghlou.

Tarsous, cité célèbre dans l'antiquité sous le nom de Tarse, était la seule ville lettrée de la Cilicie. St. Paul y naquit et fréquenta assiduement ses écoles, tout en exerçant sa profession de fabricant de tentes et de tapis. Autrefois, le fleuve Cydnus, aujourd'hui Tarsous Tchaï, traversait la ville d'un bout à l'autre ; mais, à la suite d'une inondation qui enleva les ponts et détruisit plusieurs quartiers, l'empereur Justinien fit creuser au fleuve un nouveau lit ; d'autres travaux du même genre furent exécutés par les Arabes qui vinrent assiéger Tarsous au dixième siècle de J. C.

Depuis cette époque, le Tarsous Tchaï coule à l'est de la ville. Elle doit à sa situation rapprochée de la mer le grand commerce de transit qu'elle fait avec les villes de l'intérieur, la Syrie et les îles.

Mersina est le port de Tarsous ; cette petite ville portait dans l'antiquité le nom de Zéphirium. On trouve aux environs de nombreux débris anciens : sculptures, poteries et médailles.

Ermenek, au pied du mont Taurus, sur la lisière du vilayet de Koniah, est situé près du Kelidni ou Gheuk sou (Calycadnus). Selindi est au bord de la mer, dans la partie de la Cilicie connue sous le nom de Sélénitis. C'est l'ancienne Selinunte célèbre par la mort de Trajan en l'an 117 de l'ère chrétienne.

Selefkè, l'ancienne Séleucie, construite par Séleucus Nicanor vers l'an 300 avant J. C., n'est qu'à une distance de 22 kilomètres au nord de l'embouchure du Calycadnus (*Gueuk Sou*). On sait que l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, se noya dans ce fleuve. On le traverse, à Selefkè, sur un pont de six arches. La ville moderne est bâtie sur la pente d'une montagne couronnée par un château byzantin assez bien conservé.

Cette partie de la Cilicie était nommée Trachée, à cause de sa constitution rocheuse ; on désignait aussi Séleucie par cette épithète pour la distinguer des autres villes qui portaient le même nom.

Dans un des plateaux élevés du Taurus, à 40 kilomètres environ à l'est d'Ermenek et à 50 kilomètres à l'ouest de Selefkè, on trouve la petite ville de Mout, bâtie sur les ruines d'une ville antique qu'on croit être Claudiopolis, colonie romaine de l'empereur Claude. Le même emplacement se rapporte également à la colonie grecque d'Olba, fondée par Ajax, fils de Teucer. Mout est à peu de distance du Gueuk Sou. On y remarque, entre autres édifices tures, le tombeau du prince Karaman Oghlou, qui a donné son nom à la Karamanie.

Entre Ayas, l'ancienne Agée et Missis, l'ancienne Mopsuestia, se trouve le défilé célèbre dans l'antiquité sous le nom de Portes Syriennes. Deux montants de pierres en indiquent encore aujourd'hui l'emplacement ; on les nomme *Karanlik Kapoussy*, la porte de l'obscurité.

Un autre défilé non moins célèbre, que les anciens nommaient portes de Cilicie, et qui est appellé par les Tures *Kulek Boghaz*, la gorge ou défilé du moucheron, a également son entrée dans le vilayet d'Adana. C'est le seul passage par lequel une armée puisse franchir le Taurus.

En remontant d'Adana vers le nord-est, à 50 kilomètres environ, est située la ville arménienne de Sis, où résidaient, au onzième siècle, les princes Roupéniens de la race des Pagratides. A la place du palais de ces princes s'élève aujourd'hui un vaste monastère, siège du Katolicos ou patriarche des Arméniens-unis





Hadjin est situé plus au nord, sur la pente du Taurus, à la naissance de la vallée. Ses habitants, presque tous Arméniens, sont bons forgerons et vont travailler dans les grandes villes.

La petite ville de Beïlan est bâtie en amphithéâtre sur les pentes de la montagne du même nom. L'air y est très pur ; les sources y sont abondantes ; c'est là que se retirent les malades de Skanderoun.

Payas, l'ancienne Issus, est assise au bord du golfe de Skanderoun, au pied des montagnes sur lesquelles, plus à gauche, est situé Beïlan. En pénétrant dans un pays de plus en plus rude et désolé, on parvient bientôt jusqu'à Skanderoun ou Alexandrette, port d'hiver de la ville et de la province d'Halep, fondé par Alexandre le Grand. Cette rade, qui semble commode, bien abritée contre les coups de mer, et pourvue d'un bon fond de sable fin que les marins apprécient, n'a pourtant jamais pu prospérer, car ses eaux croupissantes engendrent des miasmes fiévreux. Sa population diminue chaque jour.

La population du vilayet d'Adana se compose pour la plus grande partie d'Arméniens. On y rencontre des tribus Kurdes et Turcomanes, des Turcs Ottomans et quelques Grecs.

PLANCHE XXVI.

Figure 1: MUSULMAN DES ENVIRONS D'ADANA.

Ce costume est simple, commode, léger et surtout peu coûteux. Il est vrai que son étoffe n'est pas des plus riches ; mais le prix en est tellement bas qu'il est difficile de calculer quel pourrait être le bénéfice du marchand. Il faudrait nécessairement croire que toutes les pièces du costume, sans exception, et la matière première elle-même, ont été fabriquées en famille. Et pourtant le fez doit avoir été acheté ; la ceinture également. A si bon marché qu on les suppose en fabrique l'un à Constantinople ou en France, l'autre à Halep ou en Angleterre, le matelot ou le colporteur qui les a fournis au bon paysan qui les porte ne saurait les lui avoir livrés sans xiger pour sa peine une compensation, si faible soit elle.

Or, le costume tout entier, linge, habits, coiffure, chaussure, revient complet à 85 piastres, soit 17 francs.

A Constantinople, le fez le plus grossier, garni de son puskul, vaut au plus bas prix 15 piastres ; ceux de France sont beaucoup plus chers ; les élégants seuls se les offrent. A Halep, une ceinture en châle de soie et coton, capable de faire tout juste le tour de la taille, coûte pour le moins 20 piastres. Peut-être son succédané anglais, coton pur, mince et chargé d'apprêt luisant, serait livrable à moitié prix. Admettons donc pour les deux objets le chiffre le plus faible, soit 25 piastres ou 5 francs. Reste pour l'*entari* de coton rayé, pourpre et jaune, la chemise et le caleçon, les bottes de cuir mou à tige haute, le *saryk* fait d'un mouchoir *yèmèni* consciencieusement peint à la main, la somme totale de 60 piastres (12 francs.)

Assurément c'est peu. Il est douteux que la grande fabrication puisse jamais faire une sérieuse concurrence au travail en famille organisé comme il l'est en Turquie. Si l'on voulait ailleurs se contenter comme ici du nécessaire, et renoncer à paraître plus que l'on n'est, on n'aurait bientôt plus lieu de se plaindre de l'exploitation par les gros capitaux ; car tout simplement, pour s'en affranchir, on se passerait de leurs produits.

Figure 2 : FEMME MUSULMANE DES ENVIRONS DE TARSOUS.

Naturellement plus coquette que le musulman des environs d'Adana, la musulmane des environs de Tarsous a plus que lui soigné sa toilette, et par conséquent elle a dépensé davantage. C'est de son âge et de son sexe. Elle a d'ailleurs été assez modeste, car son costume complet ne lui coûte qu'un peu plus du double, et elle a des boucles d'oreille en argent et de fins bas blancs.

Elle aurait eu bien tort de s'en priver. Premièrement ce n'est pas elle qui paye, la formule "son costume complet ne lui coûte que" est une pure figure de rhétorique ; c'est à son mari qu'il "ne coute que."

Secondement, c'est évidemment dans le seul but de plaire à ce mari qu'elle a risqué de lui déplaire en forçant tant soit peu les cordons de sa bourse.

Si l'on voulait, on en dirait beaucoup plus long, la marge est grande ; mais c'est inutile. On est toujours sûr d'avoir raison en vertu de ces mots victorieusement empruntés à l'Evangile : Que celle — ou celui — qui est sans péché lui jette la première pierre.

De combien s'agit-il ? dira-t-on d'ailleurs, pourquoi tout ce bruit ? Il s'agit de 179 piastres (35 francs 80 centimes ! . . .)

Moyennant cette énorme somme, la musulmane des environs de Tarsous s'est procuré chemise, caleçon, *chalvar* de coton rayé, rouge et jaune, à dessins très probablement exécutés de ses propres mains, courant gaiement tout le long du champ de chaque raie jaune ; puis, elle a confectionné, de cette même étoffe, un *entari* long à manches évasées, fendues à partir des poignets et dépassant un peu les mains ; elle a peint et cousu autour de son fez de haute forme, à *puskul* floconneux éparpillé dans tous les sens, un *yèmèni* sur lequel de larges feuillages s'enlacent autour de fleurs brillantes et fantastiques, en formant une couronne printanière, d'où s'échappent en cascade ses cheveux bruns ; on a déjà dit que ses oreilles sont garnies de boucles d'argent, et ses pieds chaussés de bas blancs ; il reste pour compléter la justification de ses folles dépenses, à mettre en ligne de compte une ceinture en châle de soie et coton, façon persane, et des *paboudj* de maroquin jaune à pointes retroussées, à la poulaine.

Figure 3: HABITANT DE HADJIN.

Encore un poseur de problême économique. On se demande comment il a fait pour ne pas dépenser plus de 87 piastres (17 fr. 40 cent.), et se donner néanmoins l'utile et l'agréable, l'habillement proprement dit, et l'accessoire important qui garantit sa propriété, le *pitchak yataghan*, long couteau à lame recourbée, à manche de corne, à fourreau de bois revêtu de parchemin vert.

Sur la tête de cet habitant de Hadjin, bon forgeron qui outre sa besogne ordinaire, sait aussi façonner et tremper les lames tranchantes des armes blanches, un *fez* haut et mou se chiffonne sous le *yèmèni* qui le serre autour des tempes, cachant tout le front. Son *puskul* ébouriffé crispe ses houppes bleues sur la plate-forme mouvementée de ce couvre-chef plus confortable qu'élégant.

Un *entari* de coton blanc à mille raies roses s'entrouvre négligemment sur sa poitrine pour montrer le madapolam immaculé d'une chemise confectionnée on ne sait où, dans l'intention d'imiter la chemise européenne ; les manches de l'*entari*, ouvertes avec la même négligence à partir du milieu du bras, font voir, là encore, celles de la chemise dite *à la franka*. Une ceinture à petits carreaux rouges sur jaune empêche que les indiscrétions de cet *entari* ne soient poussées trop loin, car le caleçon n'est pas une contrefaçon de l'étranger. Il y a donc lieu de le cacher avec soin.

Aussi les pans de l'*entari*, désormais croisés hermétiquement, tombent avec sévérité jusqu'au milieu des tiges des bottes molles, que l'on croirait volontiers, ainsi que celles du musulman des environs d'Adana, importées de Crète, si elles n'étaient assez mal faites, et si, d'ailleurs, le soulier et la semelle, par une étrange et peu compréhensible anomalie, n'étaient pas d'un cuir aussi mou que celui des tiges.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

XII.

VILAYET DE SURÏÈ (SYRIE).



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE SURÏÈ (SYRIE.)

Le vilayet de Surïè est borné au nord par le vilayet d'Halep, au sud et à l'est par le désert de Syrie, et à l'ouest par la Méditerranée. Il comprend presque toute la Syrie, avec la Phénicie, la Palestine et la Palmyrène.

Ses deux fleuves principaux sont l'Oronte et le Jourdain; il est arrosé par un grand nombre d'autres cours d'eau d'une moindre importance, tels que le Kasmieh, auquel les anciens avaient donné le nom de Leontès; et les divers *Nahr* dits El Kebir (le grand), El Kelb (le chien), Haïfa, Aoula, El Salib, Kanah, Belloz, qui descendent pour la plupart du mont Liban. Tous ces cours d'eau se jettent dans la mer; c'est l'unique raison qui puisse leur mériter le nom de fleuve.

De plus, le vilayet de Surïè possède une mer intérieure: la mer Morte ou lac Asphaltite, au fond de laquelle on dit que sont ensevelies les villes coupables de Sodome et de Gomorrhe, qu'a dévorées le feu du ciel. Le lac de Tibériade, célèbre par les prédications de Jésus-Christ; ceux de Famieh, de Damas et de Houleh, forment à peu près le complèment des eaux de ce vilayet, assez médiocrement arrosé pour qu'il y ait lieu d'être étonné de la prodigieuse fertilité de son territoire. En effet, ses lacs ont peu d'étendue, et ses fleuves à l'exception de l'Oronte, ne sont que de minces filets d'eau, à sec pendant la moitié de l'année. Il est vrai qu'en hiver trois mois de pluies consécutives pénétrent d'humidité cette terre de prédilection, où tout germe et mûrit rapidement, et que, pendant les nuits d'été, des rosées abondantes couvrent le sol tout entier.

Les grands souvenirs historiques se présentent en foule dans ces riches contrées possédées tour-à-tour par les Phéniciens, les Hébreux, les Grecs et les Romains; où

le Koran et l'Evangile, ces deux livres de paix, de fraternité, de tolérance, ont servi si longtemps de prétexte aux croisés accourus de tous les points de l'Occident et aux Arabes fondateurs de l'Islam pour s'entrégorger, jusqu'à ce que la conquête Ottomane soit venue contenir par la force des haines fanatiques qui, parfois, voudraient encore se réveiller.

Tous ces peuples divers ont laissé de leur passage des traces que le temps n'a pas entièrement effacées; mais dont presque partout il a fait des ruines. Sur l'emplacement des cités antiques les plus célèbres, on trouve aujourd'hui des bourgades, et c'est seulement pour mémoire qu'il faut citer, parmi les villes principales du vilayet de Sourïè, les noms retentissants de Tyr, Sidon, Byblos, Aradus, Laodicée. D'autres, moins heureuses encore, telles que Palmyre et Baalbek, n'ombragent plus sous leurs vastes portiques et leurs immenses colonnades, que les tentes noires des Bèdewi.

Actuellement, au nombre des villes réellement importantes du vilayet de Surïè on ne peut guères compter que son chef-lieu: Damas, puis Beyrouth, Tripoli, Akka et Jérusalem. On ne doit pourtant pas oublier de mentionner à divers titres dignes d'attention, Hama, Famieh, Homs, Tarsous, Batroun, Kaïsarïè, Gazzè, Sâfed, Tabarïè, Naplous, Nazirê, Bethléem, El Khalil, Bosra, Ech Salt, Kala'at, Belka, Zahlè et Dar el Kamar.

Damas, ou Cham, nom que les Arabes lui donnent ainsi qu'à la Syrie elle-même, est admirablement située au fond d'une vallée spacieuse arrosée par le Baradi, rivière que les Grecs nommaient Chrysorrheos. Elle prend sa source dans le mont Liban, fertilise cette plaine, et s'y partage en plusieurs bras dont le plus considérable traverse la ville, entourée de délicieux jardins où de nombreux canaux distribuent les eaux. La vallée de Damas n'a pas moins de 40 kilomètres de circuit, et tout ce grand espace n'est qu'une suite agréablement diversifiée de prairies émaillées de fleurs, de riants vergers où tous les fruits des jardins de l'Occident se mêlent à de pittoresques bouquets de palmiers aux dattes savoureuses, de campagnes cultivées avec art, de jolis villages, de monastères spacieux et de maisons de plaisance.

On exploite aux environs de Damas une carrière de *Balghami*, pierre à demi-transparente, d'un blanc laiteux, tirant quelquefois sur le jaune ou prenant les tons verdâtres du jade. C'est une sorte de chaux fluatée dont on fait des encriers à la mode turque, des services pour le café et autres ouvrages curieux. Des carrières semblables se trouvent aussi dans le vilayet de Koniah aux environs de Nemchehr.

Damas est ceinte de murs crénelés bâtis en pierres jaunes et noires alternées de mille façons; ainsi que le disent les poëtes orientaux ces remparts semblent une ceinture de velours parsemée de topazes. La principale mosquée, ancienne église chrétienne dédiée à St. Jean Baptiste, se fait remarquer par un magnifique portique double, dont les deux rangées de colonnes sont en marbre de Syène et en granit. C'est là que, suivant la croyance populaire, Jésus-Christ tiendra son triqunal au jour du jugement dernier. On sait que Damas fut une des premières villes où les Apôtres prêchèrent l'Evangile; on y montre la prison de St. Paul,

la fontaine dans laquelle il fut baptisé, la maison et le tombeau d'Ananie et d'autres lieux consacrés par les vestiges des premiers Chrétiens. Tous les rites y ont des églises et des évêques de leur communion.

Les manufactures de Damas, où furent inventées, il y a des siècles, ces étoffes qui ont conservé du lieu de leur origine le nom de damassées, produisent encore les mêmes tissus étincelants d'argent et d'or, les mêmes soieries chatoyantes, les mêmes cotonnades épaisses et moelleuses, les mêmes lainages chauds et solides. On y fabrique toujours ces fines lames qu'on peut faire ployer impunément jusqu'à la garde, et qui se redressent d'elles-mêmes sans se casser ni se fausser. Les savons de Damas ne sont pas moins renommés que ceux d'Halep ; ses fruits confits, ses pâtes d'abricots, ses sucreries, ses nougats, ses raisins secs, ses eaux et essences de fleurs, sont l'objet d'un important commerce d'exportation. Placée au centre du mouvement commercial de la basse Asie, sur le passage des caravanes, Damas est un entrepôt des Indes.

Homs ou Hems, l'antique Emèse, patrie d'Heliogabale, était du temps des Grecs anciens un comptoir considérable. Les Arabes la dévastèrent : mais les croisés, séduits par sa position sur les rives de l'Oronte, la repeuplèrent et en firent la capitale d'un comté franc. Elle ne put toutefois retrouver son antique prospérité.

Hamah, l'ancienne Epiphania, résidence habituelle des négociants turcs qui se sont enrichis à Damas, est une véritable ville des Mille et une Nuits. La nature et l'art y réunissent toutes leurs harmonies, des constructions pittoresques, des eaux vives et murmurantes, des jardins embaumés, un luxe intérieur éblouissant, en font un séjour délicieux.

Famieh possédait jadis de nombreux pâturages et des eaux limpides qui, du temps des Séleucides, y avaient fait établir une école de cavalerie renommée. Cette ville fondée par Seleucus Nicanor en l'honneur de sa femme, portait le nom d'Apamée. Ruinée par les Arabes à cause de son idolâtrie, c'est aujourd'hui un pauvre village entouré de marécages où, parmi les joncs et les roseaux, se vautrent les buffles.

Laodicée, aujourd'hui Latakieh, était indépendante de la Phénicie. Ses vins, très recherchés dans l'antiquité, étaient expédiés pour la plus grande partie à Alexandrie. Ils étaient, au dire de Strabon, le produit des vignes plantées sur une montagne qui dominait la ville et qui en était couverte presque jusqu'au sommet, fort éloigné de Laodicée, parceque de ce côté elle s'élevait par une pente douce et peu sensible, tandis qu'elle surplombait à pic le territoire d'Apamée. Aujourd'hui encore, quand la récolte de Chypre a manqué, c'est aux vins des côteaux de Latakieh que l'on a recours pour y suppléer. Outre ses vins, Latakieh exporte des tabacs renommés et des fruits. C'est le port d'Halep pendant l'été, saison où les fièvres sévissent avec force à Skanderoun, tandis que toute la contrée qui environne Latakieh est aussi saine que fertile.

En suivant du nord au sud, à partir de Latakieh, la longue plaine fertile qui borde

le rivage, incessamment battu par les flots qui le couvrent de leur écume blanche, on rencontre le petit hâvre de Djebileh, l'ancienne Gabala, antique dépendance de la république phénicienne d'Aradus, état puissant qui s'étendait à l'est jusqu'à Hamah, sur l'Oronte. Ce village est aujourd'hui un des ports du pays des Maronites. On y voit se balancer ces légers bâtiments aux voiles longues et croisées, que l'on appelle communément du nom poëtique de *kherlanghidj* (hirondelles).

Plus loin, étaient Marathus, Antarados, dépendantes du même Etat ; en face de l'emplacement de cette dernière on voit se dresser l'île rocheuse de Rouad, où s'élevait leur métropole disparue. Tartous ou Tortose occupe la place d'Antarados.

Tripoli, que les Turcs et les Arabes nomment Taraboulous-Cham, devait son ancien nom de Tripolis à ses trois quartiers, bâtis l'un par les Tyriens, un autre par les Sidoniens, et le troisième par les Aradiens. Ces trois peuples y habitaient séparément, chacun dans son quartier. Le Sénat des Phéniciens s'y installait pour délibérer sur les affaires les plus importantes de l'Etat. Le mont Liban la domine et l'entoure de trois côtés, à l'est, au sud et au nord-ouest. Du temps des croisades, les Francs y ont construit des tours dont sept subsistent encore, depuis l'embouchure de la rivière Kadicha jusqu'au village de la Marine, où abordent les navires. On cultive aux environs de Tripoli le mûrier blanc, le cochenillier, le grenadier, l'oranger et le citronnier. Sa principale exportation est pour la France, et consiste principalement en soies et en éponges pêchées dans la rade.

Sur la route de Tripoli à Byblos, aujourd'hui Djébaïl, se trouve le village de Boutroun, près duquel devait être Trieris, mentionnée par Polybe, Pline et Strabon. Byblos était située près de la rive septentrionale du Lycus ou Nahr el Kelb (rivière du Chien) qui formait au sud la limite du territoire des Giblites, tribu phénicienne indépendante de Tyr et de Sidon. Elle était célèbre par le culte d'Adonis.

Beyrouth est l'ancienne Béryte, située à vingt kilomètres environ de Sidon, dont elle était probablement une colonie. Détruite par Tryphon pendant les guerres de la Syrie, elle fut reconstruite sous Agrippa par deux légions Romaines, et obtint plus tard le droit de cité, avec le nom de Félix Julia, fille chérie d'Auguste. Elle eut pendant les premiers siècles du christianisme une école célèbre, où l'on enseignait la jurisprudence et les belles lettres. La ville actuelle a été longtemps l'entrepôt des Druzes et des Maronites, qui en exportaient pour le Caire des cotons et des soies, et recevaient en échange du riz, du café, du tabac, de l'argent, qu'ils échangeaient à leur tour contre les blés de Belka et de Haouran. Le dialecte des habitants de Beyrouth passe pour réunir à lui seul tous les défauts dont parlent les grammairiens arabes. Le climat de cette ville, incommode par sa chaleur et le manque d'eau fraîche, était autrefois malsain, dit-on ; mais il a cessé de l'être depuis que l'émir Fakreddin a planté à quatre kilomètres de distance de Beyrouth un bois de sapins qui subsiste encore.

Sidon, en phénicien et en hébreu Tsidôn, qui signifie *la pêche*, occupation au moyen de laquelle ses habitants primitifs subvenaient à leur nourriture, était l'antique métropole de la Phénicie. Elle avait fourni les meilleurs navires à la flotte de

Xerxès. Pline a signalé ses fabriques de verre, célèbres dans toute l'antiquité. Déjà, du temps d'Homère, ses habitants avaient la réputation d'être très habiles dans tous les métiers. Strabon cite des savants et des philosophes distingués, tels que Moschus et Boëtus, qui étaient nés à Sidon, où parmi les sciences on cultivait particulièrement l'astronomie et l'arithmétique, si nécessaires à un peuple de navigateurs et de commerçants. Aujourd'hui, c'est une petite ville assez mal bâtie ; approvisionnée d'eau douce par les rivière Aoula, au moyen de canaux découverts où les femmes vont puiser. Elle a pour nom Saïda. Son commerce consiste principalement en soies et cotons bruts et filés ; la filature est la principale industrie de ses habitants actuels. Saïda avait autrefois un port qui pouvait contenir 20 à 25 petits bâtiments : mais l'émir des Druses, Fakr-eddin, par crainte des vaisseaux turcs, le ruina, ainsi que tous les autres petits ports compris entre Beyrouth et Akka, en y faisant couler à fond des bateaux et jeter des pierres. Des jardins de mûriers, de citronniers et de cédrats s'étendent aux environs.

Tyr partageait avec Sidon la suprématie de la Phénicie. En hébreu araméen elle portait le nom de Tsour, qui signifie *rocher*. C'est de là qu'est sorti, à peine modifié, son nom actuel de Sour. Il y avait deux villes à Tyr, l'ancienne, située sur le continent, et la nouvelle, construite sur une île qu'Alexandre le Grand fit disparaître en joignant les deux villes au moyen d'une digue, en 332 avant J. C. Tyr avait deux ports, l'un fermé et l'autre ouvert. Sa grande industrie était la fabrication de la pourpre ; les ateliers de teinture y étaient tellement multipliés qu'ils rendaient le séjour de cette ville incommode. Les colonies phéniciennes, si nombreuses sur tous les points de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique anciennes, avaient pour la plupart été fondées par les Tyriens. Le village de Sour, qui remplace aujourd'hui l'antique capitale du roi Hiram, offre à peine un abri précaire aux vaisseaux dans une espèce de rade où le vent de nord-ouest les bat fortement ; son port, où furent embarqués les cèdres du Liban envoyés à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem, est comblé de sable ; les petits enfants le traversent sans se mouiller les reins.

Akka était connue des Hébreux sous le nom d'Hako ; les Grecs lui donnaient celui d'Akkon. Sous la domination égyptienne, elle prit le nom de Ptolémaïs, qu'elle conserva en devenant colonie romaine sous l'empereur Claude. Conquise par les Arabes en 638 de J. C., elle fut prise par les croisés au commencement du douzième siècle. Deux siècles plus tard, les Egyptiens la saccagèrent et la ruinèrent. Réparée par Ahmed Pacha dans le siècle dernier, il y construisit des monuments remarquables, parmi lesquels on cite une mosquée, une fontaine et un bazar ; mais il se contenta d'y pratiquer un abord pour les bateaux, sans vouloir entreprendre les travaux énormes qu'aurait nécessité le déblaiement de son port, comblé par l'émir Fakr-eddin. Toutefois, les navires peuvent mouiller avec assez de sûreté dans sa baie, au pied du village de Haïfa, au nord du mont Carmel. Le sol des campagnes d'Akka est fécond, on y cultive avec succès les céréales et le coton, qui forment la base du commerce de cette ville.

A la distance de 24 kilomètres d'Akka, en tournant vers l'est, on voit le vil-

lage de Nazirè, célèbre dans l'histoire du christianisme sous le nom de Nazareth. En suivant la côte vers le sud après avoir dépassé le mont Carmel, on rencontre Kaïsarïè, jadis rebâtie sur les ruines de la tour de Straton par Hérode, qui l'avait nommée Césarée en l'honneur d'Auguste. C'était une ville de premier ordre, résidence d'un prêteur romain. Environ à 40 kilomètres plus loin est située Jaffa, l'ancienne Joppé; c'était le principal port des Hébreux; c'est là qu'abordèrent les navires chargés des cèdres que le roi Hiram avait envoyés pour la construction du temple. Jaffa n'est pas moins célèbre par les exploits de Richard-Cœur-de-Lion et de Bonaparte.

Dans le pays des Philistins, les anciennes villes maritimes d'Azot et d'Ascalon ont été jadis assez importantes; la ville forte de Gaza, aujourd'hui Gazzé, située un peu plus loin, du côté de l'Egypte, a été ruinée par Alexandre le Grand. On n'y voit plus qu'une plage nue, ombragée seulement de quelques dattiers.

En pénétrant dans l'intérieur de la Judée, et en remontant vers l'est, on arrive bientôt à Jérusalem, ville sacrée pour les chrétiens et les israëlites aussi bien que pour les musulmans, qui l'ont nommée Kouds-i-Chérif, la sainte et la noble. Il serait inutile d'essayer de décrire ici une ville que tout le monde connaît, et qui n'a plus d'ailleurs, avec le souvenir des magnificences du mystique Suleïman, roi d'Israël et prince des génies, que quelques monuments religieux, témoins touchants des souffrances du Fils de l'Homme, et des remparts crénelés, des portes monumentales, illustres vestiges des Francs de Godefroi de Bouillon des normands de Richard Cœur de Lion, des Arabes et des Kurdes de Salaeddin.

Sauf la vallée du Jourdain, toute la contrée, aux environs de Jérusalem, est montueuse et aride. Mais la plaine de Ramlah, l'ancienne Arimathie, patrie du prophète Samuel, présente au printemps l'aspect d'un jardin rempli des fleurs les plus éclatantes et les plus variées, entremêlées de moissons dorées, où les épis ont plus de deux mètres de haut; l'été tout ce territoire est nu et desséché. Naplous, dans un pays productif et bien cultivé, est bâtie sur les débris de l'ancienne Sichem, près des ruines de la Neapolis des Grecs. De l'autre côté du Jourdain, le territoire de Belka, jadis province de Pérée, est riche en vignes, en oliviers et en grenadiers. Plus haut vers le nord et en avançant encore du côté de l'est, Bosra, dans le Haouran, s'élève au milieu de terres noires et grasses, fertiles en froment.

Enfin, en retournant vers l'ouest, après avoir traversé le lac de Génézareth, et s'être rapproché de la Méditerranée, on trouve au nord la longue chaîne du Liban. Au sud-est de Beyrouth on y rencontre Dar el Kamar, la capitale des Druzes; puis, dans le Kesrouan, habité presque exclusivement par les Maronites, le bourg d'Eden, proche des cèdres fameux célébrés par le prophète Ezéchiel. Zahlè et Zgarta sont la résidence de beys chrétiens. Outre les Maronites et les Druses, le gouvernement du Djebel-i-Lubnan (mont Liban), est peuplé d'autres tribus nommées Ansarïés et Matouali, ainsi que de quelques Arabes *Bèdewi*.





سوريه ولايتی

بيروت اسلام قادينلرينك بازار البسه‌سی — ٢

بيروت خرستيان ارككلرينك البسه‌سی — ١

بيروت خرستيان قادينلرينك البسه‌سی — ٣

3 1 2

PLANCHE XXVII.

Figure 1: HABITANT CHRÉTIEN DE BEYROUTH (COSTUME D'ÉTÉ).

Une excessive chaleur règne à Beyrouth pendant la plus grande partie de l'année ; elle rend indispensable pour ses habitants des costumes légers et de couleurs claires ; on sait en effet que ces couleurs, et le blanc en particulier, repoussent les rayons caloriques, tandis que le noir et les couleurs sombres les absorbent. Il en résulte qu'au soleil les vêtements blancs et légers tiennent plus au frais celui qui les porte. C'est le contraire qui a lieu à l'ombre. A l'ombre les vêtements noirs donnent facilement passage au calorique qui rayonne du corps ; mais les vêtements blancs le retiennent davantage et l'empêchent de se répandre aussi vite. Ainsi, le blanc tient plus frais au soleil et plus chaud à l'ombre que le noir.

Instinctivement, chaque habitant des pays chauds, sans connaître cette théorie, la met pourtant en pratique tous les jours d'une façon très rationnelle, parfaitement en rapport avec ses habitudes et ses besoins. C'est ce dont on se persuadera aisément en comparant le costume du Bèdewi du Mont Liban, qu'on verra plus loin, ou celui de la femme Druse, avec ceux de l'habitant chrétien et de la dame musulmane de Beyrouth.

Exposé aux ardentes réverbérations du soleil sur lè port, dans les rues et les places environnées de murs blancs, où les affaires de son négoce le conduisent chaque jour, l'habitant chrétien de Beyrouth taille dans le coutil gris clair des fabriques françaises son court *mintan* et son vaste *chalwar*. Son *yèlek* et sa ceinture, d'un tissu tout local, nommé *abani*, sont également de couleurs claires ; l'étoffe en est brochée et damassée de feuillages en soie d'un joli vert tendre, sur un fond de coton blanc. Les bottines de l'habitant chrétien de Beyrouth, ouvrage des cordonnier grecs du lieu, sont de ce même coutil gris venu de France, qu'il a choisi pour les pièces principales de son habillement. Seul, son *fez* rouge à la mode smyrniote, orné d'un long *puskul* de soie bleue, tranche vigoureusement en sombre sur cet ensemble clair. Aussi prend-il soin les trois quarts du temps de le couvrir d'un mouchoir blanc qu'il retire pour étancher sa sueur, avant d'entrer dans les magasins et les comptoirs où il va traiter de quelque importante transaction commerciale.

Rentré chez lui, le soir, dans son jardin où le palmier s'élance du milieu des

buissons de roses, il se repose sous des bosquets de jasmins, où son costume gris empêche la déperdition trop prompte du calorique dont il est saturé.

Figure 2 : DAME MUSULMANE DE BEYROUTH.

Enveloppée d'un nuage de mousseline blanche, la dame musulmane de Beyrouth passe le temps, pendant les chaleurs accablantes de l'été, sur les sofas d'un *chahni-chir* largement aéré, d'où elle suit, curieusement, cachée derrière les *kafès* au grillage étroit qui la dérobent à tous les yeux, le mouvement de la foule affairée qui parcourt les rues.

Si cette occupation l'ennuie ou la fatigue, elle chausse par dessus ses fins bas blancs des bottines grises, relève et passe dans sa ceinture de cuir noir, ornée de plaques d'argent ciselées en élégantes palmettes, les pans flottants de son *entari*, range autour d'elle les plis transparents de son *chalwar*, et va prendre le frais dans ses parterres de tulipes et de renoncules éclatantes, au bord d'un bassin de marbre jaune où jase le jet d'eau qui monte dans l'air en grêle panache, et retombe en grésillant dans la vasque d'onyx.

Pour coiffure, la dame musulmane de Beyrouth roule autour de ses cheveux noirs un léger tortil de gaze bordé d'une garniture en *oya* blanc. Ses bijoux consistent simplement en boucles d'oreille de filigrane d'argent exécutées dans les ateliers locaux, très renommés pour ce genre de travail.

Figure 3 : DAME CHRÉTIENNE DE BEYROUTH (COSTUME D'HIVER.)

On voit par le costume d'hiver de la dame chrétienne de Beyrouth que cette saison n'y est sans doute pas très rude. Ailleurs, à Constantinople par exemple, l'étoffe du *fistan* serait traitée haut la main, par n'importe quelle couturière, comme une étoffe purement d'été. C'est un *koutnou* rayé violet et blanc, pareil à celui dont on fait ordinairement les *entari*. La façon, dite *à la franka*, date de l'époque





1 2

Syrie.

des croisades, et c'est probablement en souvenir de cette origine qu'on a cousu sur le corsage une croix blanche qui semble empruntée à quelque illustre blason.

Un court *salta* de drap, d'une coupe assez gracieuse, est la seule pièce de ce costume qui fasse penser vaguement au froid. Il est garni d'une bande de fourrure d'astracan gris et bordé sur toutes les coutures d'une ganse de laine blanche.

La coiffure est un *yèmèni,* tissu de laine très claire, de couleur vive, bordé d'une garniture en *oya* blanc. La chaussure consiste en bottines vernies, confectionnées chez les cordonniers grecs de Beyrouth.

PLANCHE XXVIII.

Figure 1 : MUSULMAN DU LIBAN.

Le musulman du Mont Liban est de mœurs douces et tranquilles. Occupé de la culture de son champ, du soin de son petit troupeau, vivant retiré modestement avec sa famille, il ne s'est jamais mêlé dans les querelles à main armée des Druses et des Maronites. S'il porte, lui aussi, des armes, c'est uniquement pour se défendre, si quelqu'un de l'un ou de l'autre parti, qui lui sont également indifférents, osait l'attaquer. D'ailleurs son arsenal, infiniment moins formidable que celui de ses turbulents voisins, consiste en un fusil dont il se dispense autant que possible de se charger ; en un couteau-poignard de médiocre dimension, au manche de corne ou d'os, au fourreau de bois revêtu de maroquin vert, qui lui sert plus souvent à couper son pain qu'à tout autre usage ; et en une lanière de cuir noir où sont passées, par dessus sa ceinture d'*aba* blanc, plutôt comme une sorte de mâle parure que dans un but plus sérieux, une cartouchière et une giberne de maroquin rouge brodé d'or.

Il est coiffé du *fez* de feutre rouge à *puskul* de soie bleue, caché sous les plis réguliers d'un *saryk* de mousseline blanche. Un *mintan* de soie à mille raies roses colle à demi sur sa poitrine ; ses manches descendent sur les mains en dépassant d'au moins dix centimètres celles beaucoup plus larges du *salta* de drap vert foncé, à petit collet droit et relevé, bordé tout autour d'une ganse blanche. Le *chalwar*, de drap pareil à celui du *salta* et bordé de même, tombe en plis bouffants sur les bas de

coton blanc, enfouis dans de vastes *yèmèni* de maroquin rouge où ses pieds jouent à l'aise comme dans des pantoufles.

Figure 2 : MUSULMANE DU LIBAN.

Digne compagne du cultivateur musulman du Djèbel-i-Lubnan (Mont Liban), la femme musulmane se tient cachée dans sa maison, filant sa laine, élevant ses enfants et vaquant aux soins divers de son ménage. Elle n'est pas, toutefois, absolument dédaigneuse de toute parure ; les habiles ouvriers de l'*esnaf* des bijoutiers de Beyrouth lui fournissent des filigranes que, montée à califourchon sur son âne blanc, et soigneusement enveloppée dans son *tcharchaf* de soie damassée d'or, qui laisse à peine entrevoir ses yeux, elle va choisir elle-même à la ville, quand son mari l'y conduit à l'occasion d'un grand Baïram ou d'une vente extraordinaire de légumes.

Aussi brille-t-elle d'un doux éclat sous son *fez* rouge de forme droite, avec son *puskul* de soie bleue floconneuse, roulant en cercle ses petites vagues crespelées autour d'un *tèpèlik* d'argent artistement travaillé à jour, plus fin que la plus fine dentelle de Smyrne.

De son cou jusqu'au dessous de sa ceinture de soie cramoisie à longues franges, pend une quadruple chaîne dont chaque chaînon est une gracieuse fleurette, une mignonne marguerite d'argent au cœur d'or, un lis en miniature, une rose lilliputienne, avec leurs pétales tout à jour, formant des dessins fantastiques. Quatre anneaux rattachent à cette chaîne un grand triangle d'argent ciselé, sur lequel s'épanouit en serpentant un jardin en filigrane d'or. Le long des deux faces du triangle, suspendu la pointe en bas, s'agitent et résonnent des sequins d'or. C'est un talisman qui porte bonheur.

Aux deux poignets de la musulmane du Liban sont des bracelets en forme de rubans tressés à jour, en filigrane d'argent, avec boucles d'or. A ses oreilles tremblent, comme agités par un léger souffle, des liserons d'argent sortant d'une cupule d'or.

Deux chemises en soie blanche cuite, dite *beurundjuk*, celle de dessous collant au corps, celle de dessus large, cachent à demi sous leurs plis transparents et crispés en fines ondes, les bras et les seins, encadrés par l'échancrure d'un *entari* de drap vert ajusté sur le buste, à jupe ouverte par devant et fendue de chaque coté à partir du bas, c'est-à-dire depuis le gras de la jambe jusqu'à mi-cuisses. La chemise de dessus s'échappe des manches collantes de l'*entari*, en forme de clochettes blanches.



سوریه ولایتی

لبنانده ازغرطه‌لی خرستیان	لبنانده زحله‌لی خرستیان	لبنانلی دروزی
٢	١	٣



3 1 2

Syrie.

Un caleçon de drap vert, bordé sur tout les coutures, comme l'*entari*, d'un liseré blanc, dessine exactement les contours des jambes, qu'il laisse ensuite voir à nu, en s'arrêtant un peu au dessus des chaussettes de coton blanc et des *paboudj* rouges, par où se termine ce costume qui coûte, avec tous les bijoux, 547 piastres (109 francs 40 centimes).

PLANCHE XXIX.

Figure 1 : MONTAGNARD CHRÉTIEN, DE ZAHLÈ (LIBAN.)

La plupart des Chrétiens du Mont Liban appartiennent au rite Syrien Catholique. On leur donne le nom de Maronites, en mémoire du saint abbé Maron, qui les ramena du schisme d'Eutychès dans le sein de l'Eglise Romaine, et qui fut depuis leur Evêque. Ils sont industrieux et riches. C'est un peuple remarquablement intelligent et fier ; mais, ainsi que les Druses leurs voisins, avec lesquels ils n'ont jamais pu vivre en bon accord, les Maronites se sont montrés difficiles à soumettre. Depuis peu d'années seulement, les efforts réunis du gouvernement Impérial Ottoman et de ses fidèles alliés sont parvenus à pacifier la Montagne ; aujourd'hui les haines séculaires des Druses et des Maronites semblent définitivement apaisées ; sujets obéissants, il vivent en frères sous l'autorité légitime d'un pacha chrétien, envoyé de Constantinople pour gouverner le Djebel-i-Lubnan.

Quoique la paix règne chez eux, les Chrétiens du Mont Liban n'ont pas encore abandonné l'antique usage, en vertu duquel ils portent continuellement un formidable attirail militaire, qui fait partie intégrante de leur costume, déjà assez compliqué par lui-même, car il ne compte pas moins de vingt-cinq pièces, y compris les armes.

Cette importante part de l'habillement du montagnard chrétien de Zahlè se compose d'un *mizrak*, lance démesurément longue dont on verra plus loin des échantillons ; de deux pistolets à pierre, avec leur pommeau d'argent ciselé, leurs batteries damasquinées d'or, leurs bois incrustés d'arabesques précieuses, leurs canons de fin acier à rubans, toujours accrochés au *kemer*, ceinture de cuir remplaçant le *silahlik*, et agrafée sur leur ceinture de soie mêlée d'or ; avec leurs splendi-

des fontes de velours rouge couvertes de broderies d'or; une longue chaîne d'argent passée autour du cou les supporte; elle se croise avec un baudrier fortement tressé en fils d'or, d'argent et de soie, d'où pend un tromblon qu'ils nomment *carabina;* une solide chaîne à gros chaînons massifs, en argent incrusté d'or, retient le pesant *pala,* sabre large et recourbé à fourreau de velours rouge encadré d'argent ciselé, à garde de jade; tous les accessoires du *kemer* : bourse à pierres à fusils, cartouchière, bourse à tabac, sont richement brodés en or; des *macha,* pincettes en argent qui servent à prendre le charbon pour allumer la pipe, y sont fichées avec ostentation.

Le costume proprement dit n'est pas moins éclatant et magnifique. Ample et majestueux, il se développe autour du corps en larges plis qui font valoir la haute taille, la robuste tournure, l'air fier et hardi du montagnard Chrétien de Zahlè. Le *chalwar,* le *mintan* et le *tchepken* sont en drap bleu soutaché d'or. Le *yelek* de soie rouge se montre sous le *mintan.* Un grand *aba,* manteau de feutre blanc fin et souple comme un cachemire des Indes, est posé sur les épaules et traîne jusqu'à terre, derrière les talons ferrés des hautes bottes de maroquin rouge à pointes recourbées.

En guise de *fez,* un *kulah* de feutre blanc sert de coiffure au montagnard Chrétien de Zahlè. Pour se garantir du soleil il porte, par dessus ce *kulah,* un *kèfiè* de soie à larges zônes rouges et jaunes, rayées d'or. Les longues franges de ce voile sont tressées en cordelettes alternant suivant la couleur de chaque zône et mélangées de tresses d'or. Elles sont terminées par des nœuds, des houppes et des glands d'or.

Pour maintenir le *kèfiè,* on serre autour du front, en plusieurs rangs superposés, formant couronne, un *akal,* corde en poils de chameaux roux, avec des nœuds en crins noirs enrichis de fils d'or.

Un costume semblable ne coûte pas moins de 4,700 piastres, soit 940 francs.

Figure 2: MONTAGNARD CHRÉTIEN DE ZGARTA (LIBAN.)

Celui-ci est beaucoup moins cher; mais c'est que le montagnard chrétien de Zgarta, simple chevalier, peut-être écuyer, n'est pas, comme celui de Zahlè, de la race des anciens beys du Liban. Aussi l'*aba,* manteau princier chez le montagnard de Zahlè, se réduit chez celui de Zgarta aux modestes proportions d'une cotte d'armes, ou pour parler plus prosaïquement d'un paletot à mille raies bleues sur fond blanc. Ce pardessus à manches courtes s'arrête au dessus des jointures des bras, probablement

pour n'en pas gêner les mouvements. Il laisse en conséquence passer les manches de l'*entari* court, espèce de veste en drap fin, passementé de soie noire et bleue, agrafé sur la poitrine. Un *kemer*, ceinture de cuir rouge brodé d'or, supporte une cartouchière, une poire à poudre, une bourse à tabac, un long couteau *yataghan* dans sa gaîne de maroquin vert, le tout raisonnablement agrémenté et enrichi d'or.

A l'imitation des anciens chevaliers, le montagnard chrétien de Zgarta est armé du *topouz*, lourde masse d'armes hérissée de pointes de fer; un cordon de soie rouge, terminé par une houppe est passé dans la manche afin de pouvoir tenir cette masse attachée au poignet. Le montagnard de Zgarta, pour arme principale, a le fusil à silex.

Pour vêtir ses jambes, il dédaigne le *chalwar* et se contente du *don*, simple caleçon de toile blanche. Dans sa maison, il porte des bas de coton blanc et des *yèmèni*; mais en grande tenue il chausse les bottes de maroquin rouge, car c'est un cavalier.

Il est coiffé du *fez* rouge de forme droite et basse, à long *puskul* bleu tombant sur le cou, et entouré d'un mouchoir de soie jaune et rouge,

Ce costume, y compris le fusil et les bottes des grands jours, coûte 950 piastres (190 francs.) Un écuyer n'est pas un prince, répétons-le.

Figure 3: DRUSE DU LIBAN.

Pas plus que le Maronite, le Druse n'a désarmé; mais tandis que le premier a volontiers recours aux progrès de la science militaire moderne, limités toutefois par le fusil à silex, le second se borne aux armes blanches, comme les chevaliers francs dont il s'est prétendu et dont on l'a crû ou voulu croire le descendant, quoiqu'il ne soit et n'ait jamais été chrétien.

On sait en effet que les Druses ou Durzi sont un reste des sectateurs du calife Fathimite Hakem Biamr'allah. Leur nom vient, dit-on, du verbe *darass*, qui signifie étudier, parce que leur secte étudie des mystères basés sur la renaissance dans l'humanité, la transmigration des mêmes âmes dans de nouveaux corps, et les incarnations successives d'un Dieu unique. Suivant cette doctrine, Dieu s'est montré pour la dernière fois sous une figure humaine dans la personne de Hakem Biamr'allah. Ils ont du reste une égale indifférence ou plutôt un égal mépris pour toutes les religions, et ne manifestent leur propre croyance par aucune pratique extérieure ressem-

blant à un eulte. Il y a ehez eux plusieurs degrés d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat. Entre autres signes dc reeonnaissanec ils portent une pierre noire taillée en figure d'animal, ee qui a fait eroire qu'ils adorent un veau. On a aussi aceusé les templiers du mêmc crime ; la pierre noirc des Druses n'est pas sans quelque analogic avee leur *bohomet.*

Le Druse du Liban est revêtu, comme lc Chrétien de Zgarta, d'un *aba* ou par dessus à eourtes manehes ; mais les raies en sont plus largcs et de eouleur noire, que le Druse et le Bèdewi semblent partieulièrement affectionner. Sous eet *aba,* généralement de feutre, eomme d'ailleurs le nom l'indique, il porte un *entari* en soie noire, entièrement fermé par une eeinture dc feutre blanc ; tout son linge est eaché, car les manehes dc l'*entari* sont également fermées, et leur peu de largeur ne permet pas à la vue d'y pénétrer.

La coiffure du Druse du Liban est le *fez* de forme hautc et droite, revêtu d'une bandc dc feutre blanc roulée en *tadj* ou eouronne orientale. Il est ehaussé de *tcharyk* à épaisses semelles de feutre blane, commodes pour la marehe en pays montagneux.

A son cou pend une solide corde de soie rouge, terminée par des houppes : elle soutient à hauteur de eeinture le *pala* ou cimeterre au riehe fourreau d'argent et de velours. Il a dans sa eeinture un petit eouteau à manche cylindrique en ivoire, et tient à la main le *balta,* terrible hache à lame d'aeier en forme de large eroissant, dont le lourd manehe de frêne est retenu à son poignet au moyen d'une eorde de soie aux bouts garnis de glands et de houppes.

PLANCHE XXX.

Figure 1 : FEMME CHRÉTIENNE DE ZAHLÈ (LIBAN.)

La femme chrétienne de Zahlè porte un costume assez riehe, élégant et pittoresque. Un lourd *tèpèlik* d'argent à eôtes arrondies fait ployer son *fez* très bas de forme, eoquettement posé sur le sommet de la tête. Le *puskul* dc soie bleue descend plus bas que l'épaule, mêlé aux longues cordelettes rouges du *satch baghi,* ap-


Planche XXX
BOSTON PUBLIC LIBRARY



pareil servant à lier les cheveux et à les orner par le contraste de sa vive couleur et des nombreuses pendeloques d'argent fixées à chacun de ses bouts.

La chemise transparente, en soie *beurundjuk*, s'arrondit sur le cou en suivant la souple chaînette d'argent qui forme le collier ; elle s'encadre dans l'échancrure dessinée autour des seins par l'*entari* de satin blanc à larges raies roses, fendu par devant et sur les côtés, et dont deux pans sont relevés dans la ceinture à large fermoir de filigrane d'argent, tandis que le troisième traîne par derrière comme une robe de cour. Le *salta* de velours bleu foncé, brodé de rosaces et de palmes d'or, laisse dépasser ses manches courtes et demi larges par celles de l'*entari* ouvertes et tailladées en queue d'écrevisse ; la chemise pend en manchettes sur les mains, où sont passés à plusieurs doigts de lourdes bagues d'argent.

Un large *chalwar* de gaze de soie lamée de larges bandes de satin est attaché au dessous des genoux, de manière à ne tomber qu'à quelque distance des pieds chaussés de *yèmèni* rouges et de bas de cotons blancs, et à laisser ainsi voir leurs fines attaches.

Figure 2 : FEMME CHRÉTIENNE DE ZGARTA (LIBAN.)

On retrouve, entre les deux costumes de la femme Chrétienne de Zgarta et de celle de Zahlè, les mêmes différences qu'entre les costumes des hommes de ces mêmes localités. La Chrétienne de Zahlè est habillée en princesse, tandis que l'humble bourgeoise de Zgarta ne brille que d'un luxe modeste.

Au lieu du *tèpèlik* d'orfèvrerie mêlant son éclat métallique aux tons vigoureux des cheveux noirs, et se teignant aux bords, comme d'un lointain reflet d'incendie, des rougeurs intenses du *fez* et du *satch baghi*, elle n'a, pour faire ressortir la sombre moire de sa chevelure lustrée, d'autre ornement que le large *hotoz* de mousseline qui s'arrondit comme une énorme rose blanche autour de sa tête, et que le *satch baghi*, réduit aux proportions d'un mince ruban de fils d'argent, maintient en passant sous le cou.

Elle a, comme la riche habitante de Zahlè, la chemise transparente en soie *beurundjuk*, sous laquelle sont encadrés les deux seins, que borde le corsage échancré de l'*entari* de satin blanc à mille raies rouges, et que soutient une large ceinture de soie cramoisie ; mais le *salta* de drap bleu, tout uni, n'est enrichi d'aucune broderie d'or ou d'argent, ni même de soie.

Enfin, pour comble de retenue, la jupe de l'*entari*, en tombant droit et presque

sans aucun pli sur les pointes à peine retroussées des *yèmèni* rouges, cache les *halhal* d'argent, larges bracelets où ses malléoles jouent à l'aise, et que le mouvement de la marche trahit en faisant tinter les grelots, travaillés à jour, dont il sont garnis.

Figure 3 : FEMME DRUSE DU LIBAN.

Parmi les hommes de toutes les tribus orientales, les Druses du Mont Liban sont renommés pour la jalousie ombrageuse et féroce avec laquelle ils gardent leurs femmes, qu'aucun regard ne doit profaner, sous peine de mort. On raconte encore aujourd'hui dans la ville d'Akka, l'histoire d'un Druse qui vint jeter aux pieds du pacha gouverneur un sac en lui disant : Il contient le *tantour* de ma sœur, que je soupçonnais d'avoir une intrigue ; je l'ai tuée. — Mais, répliqua le pacha lorsqu'il eût fait ouvrir le sac, il y a deux *tantours*, que signifie cela ? —Ma mère avait connaissance du fait, et n'en a rien dit ; je l'ai tuée aussi et j'apporte ces deux *tantours* pour apaiser ta justice. . . . . .

Le *tantour* est une corne d'orfèvrerie que les femmes Druses se posent sur le haut du front (voir *figure* 2, *Planche XXXIII.*) Comme on le voit ici, cette corne sert à fixer autour de sa pointe un voile épais et noir, que la femme Druse du Mont Liban ne quitte jamais. Dans la maison, ce voile pend sur ses épaules et derrière elle de la même manière que celui des dames françaises du temps des croisades, tombait du haut de leur *hennin*, assez ressemblant d'ailleurs au *tantour*. Quand la femme Druse sort, elle ramène son voile par devant et en tient avec une de ses mains les deux bords rapprochés aussi près l'un de l'autre que possible, ne laissant à découvert que la place absolument nécessaire pour qu'elle puisse voir à se conduire à l'aide d'un seul œil.

Tout le costume de la femme Druse du Mont Liban est noir, à l'exception des *tcharik* de maroquin rouge et des bas de coton blanc qui la chaussent. Son *entari* fermé du haut en bas ne laisse pas même voir son cou ; les manches en sont ajustées aux poignets ; son *djubbè* au corsage et aux manches également ajustés et fermés, se boutonne depuis le menton jusqu'à la ceinture à l'aide de petits boutons de soie façonnés en fleurs de camomilles ; une lourde agrafe d'argent fixée sur le haut de la jupe au moyen de deux plaques du même métal, artistement travaillé au repoussé, ciselé et gravé, maintient cette jupe collée aux reins et aux hanches, d'où elle se répand à terre en longs plis traînants.





PLANCHE XXXI.

Figure 1 : BÈDEWI DU MONT LIBAN.

Le Bèdewi plante sa tente noire et blanche au pied du Mont Liban. Ainsi qu'en général les membres des tribus errantes, il vit des produits de ses troupeaux et des denrées qu'il achète avec le prix des tentes, des tapis et des sacs qu'il fabrique.

Son costume presque tout entier est l'ouvrage de ses mains. C'est lui qui tisse, de la laine de ses brebis, du poil de ses chèvres et de ses chameaux, ce *machlah* rayé de larges bandes alternativement noires et blanches, qui l'enveloppe dans ses plis épais, et laisse voir les extrémités des vastes manches de sa chemise de coton blanc, taillées en aîles d'hirondelles. Son *djubbè* de fin *aba* noir, fermé par un *kemer* ou ceinture en tissu d'argent, et tombant droit sur le haut de ses larges bottes de maroquin rouge, à tiges plissées, à souliers en forme de navire, est également confectionné par lui.

Il en est de même de sa bourse à tabac en peau de petit agneau nouveau né, dépouillée de sa laine naissante, ornée de quatre houppes en fines lanières découpées, et toujours pleine d'un tabac noir, grossièrement coupé. Son *tchibouk* à court tuyau, taillé dans une jeune tige de palmier, à *lulè* façonné au couteau dans une bille de bois de caroubier, est un monumental chef-d'œuvre de son imagination ; quand il est bourré jusqu'aux bords, on peut le fumer pendant plusieurs heures de suite, sans avoir besoin d'y ajouter d'autre tabac.

En outre des bottes, qu'on a déjà cité plus haut, il n'achète guères que le *kèfiè* de soie jaune et rouge qui garantit sa tête de l'ardeur du soleil, et tient son visage à l'ombre. Suivant l'usage, cette coiffure riche et pittoresque est maintenue par une corde de poils de chameau, nommée *akal* ; elle est roulée autour de la tête en double couronne ; on a recouvert cette corde d'une étoffe noire lustrée, qui tranche en lignes sombres sur les tons éclatants du *kéfiè*, bordé d'une frange de cordelettes en fils d'or, terminées par des nœuds et des houppes qui pendent sur le *machlah*.

N'oublions pas non plus le *kama*, couteau à lame droite et à double tranchant, seule arme qui garnisse la ceinture du Bèdewi du Mont Liban.

Figure 2 : FEMME BÈDEWI DU LIBAN.

Ce costume sévère, d'une tournure biblique, n'a absolument rien d'étrange ni de très particulier. On est même étonné de la ressemblance que ses deux pièces principales, le *salta* et le *djubbè*, offrent, si on les examine isolément, le premier avec un pardessus de dame européenne, et le second avec une robe de chambre du modèle le plus simple.

Toutefois, lorsque le collet droit du *djubbé* est boutonné sous le menton, lorsque le *kemer*, ceinture de cuir ornée de clous d'argent, fixe sur les hanches ses plis amples et onduleux qui descendent jusqu'aux pointes des bottes de maroquin jaune, toutes semblables par la forme à celles des hommes de la tribu ; quand le *salta*, ouvert par devant, forme en arrêtant ses manches un peu plus haut que celles du *djubbé*, plus courtes elles-mêmes que celles de la chemise, un triple étage de draperies puissantes et nobles ; quand, des deux mouchoirs qui composent la coiffure de la femme Bèdewi du Mont Liban, l'un de soie d'un rouge sombre, bordé d'un linteau orangé et semé d'étoiles blanches, s'étend comme un voile sur les bras et le dos, tandis que l'autre, noir ainsi que le reste du costume, est roulé par dessus le premier autour de la tête, comme un bandeau ou comme une couronne orientale, aucune analogie vulgaire ne peut plus se présenter à l'esprit. On croit voir une de ces princesses du temps des patriarches, qui, le soir, suivie des jeunes filles de la tribu, allaient abreuver les troupeaux de leur père et remplir leur cruche au puits du désert, à l'ombre d'un bouquet de palmiers.

Et ce que l'on croit ainsi voir n'est autre chose que la pure vérité. Les mœurs et les usages des tribus nomades d'Arabes Syriens sont exactement celles que la Bible nous dépeint. Le costume de la femme Bèdewi du Liban ne diffère probablement que très peu de celui des femmes de la Genèse et de l'Evangile. La cruche qu'elle tient à la main pourrait aussi bien être celle que Rebecca présenta au serviteur d'Abraham, ou celle de la fontaine de Jacob, où la Samaritaine fit boire Jésus.

Un seul détail est essentiellement moderne ; c'est le *sebil* ou pipe de forme bizarre que la femme Bèdewi du Mont Liban porte passée à sa ceinture.





PLANCHE XXXII.

Figure 1 : FELLAH DES ENVIRONS DE DAMAS.

Fellah, comme on le sait, signifie paysan, cultivateur ; on attache à ce mot, d'ordinaire, une idée de misère qui peut être fondée lorsqu'il s'agit du Fellah d'autres contrées ; mais qui ne saurait s'appliquer en aucune façon au cultivateur des environs de Damas.

Celui-ci est riche, ou pour le moins il jouit de cette médiocrité dorée que préconisait à juste titre le poëte latin.

Son costume est celui d'un homme qui n'a pas grand' chose à se refuser. Le *fellah* des environs de Damas porte un *entari* de soie pourpre, à l'instar de l'empereur Romain Héliogabale, son compatriote, car il était Syrien comme lui. Cependant, pour ne rien exagérer et ne pas faire passer ce brave cultivateur pour un prodigue, il est bon de remarquer que les étoffes de soie ne coûtent pas cher à Damas, et que d'ailleurs cet *entari* n'est pas une robe, comme son nom pourrait le faire supposer, ni même une chemise ; c'est ce qu'on appelle à Paris un *bourgeron*, c'est-à-dire une sorte de blouse très courte. Disons du reste tout de suite, pour en finir, que le costume complet du fellah des environs de Damas vaut sur place 321 piastres, soit 64 francs 20 centimes—le voilà donc disculpé, car la somme n'est pas ruineuse.

Pourtant, elle lui suffit pour payer l'*aba* de feutre rouge et blanc, à dessins rayés et triangulaires, jaunes et bleus, sorte de pardessus court de manches qui lui descend jusqu'à mi-jambes, ainsi que la ceinture de taffetas cramoisi roulée en plusieurs tours sur ses reins et sur son ventre, qu'elle précautionne contre les fraîcheurs subites, dont les suites sont parfois incommodes sous les climats chauds. Toute minime qu'est cette somme, elle comprend également le prix de sa chemise de soie et coton mélangés, de son caleçon de même étoffe, de son long *chalwar* en solide toile de coton blanc, des *yéméni* de maroquin jaune et des chaussettes de soie écrue qu'il a à ses pieds, et enfin du fez rouge à puskul de soie bleue et du *saryk* de mousseline blanche qui couvrent sa tête.

Figure 2 : DRUSE DES ENVIRONS DE DAMAS.

Plus élégant que le Druse du Liban, le Druse des environs de Damas n'est ennemi ni des vives couleurs, ni des broderies d'or, ni des damasquinures.— Il est patriote.— En même temps qu'elles lui servent pour la défense et surtout pour l'attaque, ses armes lui servent aussi de parure. Il remplace le lourd *pala*, cimeterre à lame large et recourbée, par le *kilidj*, sabre tout aussi meurtrier, car sa lame plus étroite et moins épaisse a la même forme ; mais il est moins pesant. Un ruban en fort galon d'argent suspend à son cou et laisse tomber sur la ceinture de soie pourpre, où il se rattache, le *koubourlou* de velours cramoisi brodé de rameaux fleuris, de croissants et d'étoiles d'or, splendide écrin de ses bijoux les plus précieux, ses pistolets à pommeaux d'argent ciselé, enrichis de coraux et de turquoises. Une cordelière de soie qui se croise sur la poitrine avec celle qui soutient le *kilidj*, supporte un court tromblon à la gueule évasée, dans la fabrication duquel on ne sait qui s'est surpassé, de l'arquebusier ou de l'orfèvre ; la crosse et la batterie, d'argent massif curieusement fouillé au burin, sont des chefs-d'œuvre ; mais le canon d'acier rubanné n'est pas moins parfait.

La coiffure du Druse des environs de Damas se compose de trois pièces : *takké* ou petit bonnet de dessous en fil de coton travaillé au crochet ; *fez* de feutre rouge garni de son épais *puskul* de soie bleue ; et volumineux *saryk* de mousseline blanche qui donne à l'ensemble son nom de *dulbend*, en français turban. Le *takké*, destiné à empêcher le feutre du fez de limer par son frottement la racine des cheveux, était autrefois le complément indispensable de ce bonnet rouge.

Abandonné des élégants depuis longtemps, il doit pourtant à un assez grand nombre de calvities précoces un regain de faveur.

Un fond vigoureux et éclatant propre à faire ressortir et à mettre en valeur les broderies et les damasquinures des armes du Druse des environs de Damas, leur est fourni par son *entari* court, de soie pourpre sillonnée de fines raies blanches, et par l'ample caleçon (*don*) en épaisse et moelleuse étoffe de coton blanc, qui verse ses plis lourds dans l'entonnoir doré de ses hautes bottes de maroquin rouge. De longues houppes de soie pourpre se rattachent par des glands d'or aux bords de cet entonnoir, et pendent sur les pointes des bottes fortement recourbées en croissant.

Par dessus l'*entari* est passé un *ferméné*, gilet ouvert, en drap fin, à manches très courtes ; il est bordé d'un liseré en galon d'or. Le tout s'encadre harmonieusement dans un *aba* long jeté sur les épaules ; ce manteau de feutre noir et blanc est taillé en forme de *machlah*.

Figure 3: ARABE NOMADE DE LA TRIBU OURBAN.

En voyant ses petits yeux noirs pétiller d'un sombre feu sous ses épais sourcils froncés, et sa bouche lippue, garnie d'une barbe rude et hérissée, se plisser comme un mufle de tigre en colère, on pourrait croire que l'Arabe de la tribu Ourban est un de ces bandits qui guettent, tapis sournoisement derrière quelque monticule de sable du désert de Syrie, l'imprudent voyageur séparé de la caravane, fondent sur lui à l'improviste, l'égorgent sans bruit et le dépouillent; il n'en est rien.

Au contraire, en dépit de sa mine féroce, l'honnête Arabe de la tribu Ourban sert au voyageur de guide fidèle, d'escorte brave et dévouée. Son incommensurable *mizrak*, avec la haute tige de palmier qui forme son manche, d'une solidité à toute épreuve, avec son fer tranchant et acéré comme un rasoir, émergeant d'un gros bouquet de duvet d'autruche, tient sans peine les pillards à longue distance.

Si, dédaigneux de sa petite taille et de la maigreur fluette de ses membres osseux et basanés, ils osent s'en approcher de trop près au moyen de quelque ruse primitive, consistant à se coucher sur leur cheval et à passer ainsi sous le bois de sa lance, il sait les faire repentir de cette audace à l'aide du *kilidj* qui résonne sur ses flancs dans son fourreau de bois revêtu de maroquin vert, suspendu à son cou par une solide lanière de cuir noir.

Rien ne gêne d'ailleurs ses mouvements. Son costume, peu compliqué, n'est aucunement embarrassant. Les pièces en sont amples et peu nombreuses. C'est une chemise en épaisse étoffe de coton blanc, tombant comme la tunique des anciens sur ses jambes et ses pieds nus, et serrée sur les reins par une étroite ceinture de cuir souple. Par dessus, il porte l'*aba* long, en feutre noir et blanc, taillé en *machlah*. Pour se garantir du soleil, il est coiffé du *kéfié* de soie à bandes orangées sur un fond rouge sombre, éparpillant autour de lui ses franges de cordelettes terminées par des glands et des houppes mêlés de fils d'or. Un *akal* en corde de poils de chameau roux, tressée régulièrement, de distance en distance, avec des fils d'argent, assure cette coiffure sur sa tête et en forme le couronnement.

PLANCHE XXXIII.

Figure 1 : FEMME FELLAH DES ENVIRONS DE DAMAS.

Parée comme une idole assyrienne, dont son costume conserve la tournure archaïque, la femme fellah des environs de Damas est une nouvelle preuve, par la surabondance des bijoux qui la couvrent, de l'heureuse situation de fortune des cultivateurs du vilayet de Surïè.

Ces bijoux, fabriqués à Damas, donnent, de plus, une idée très satisfaisante du goût délicat et des hautes qualités artistiques qui distinguent l'esnaf des *kouyoumdji* de cette ville.

En effet, ce *tas tépélik*, qui recouvre de son enveloppe d'argent le *fez* posé sur les cheveux dénoués de la femme *fellah*, et que ceint à sa base un *yéméni* de couleur sombre, n'est-il pas, dans sa forme générale de mître orientale, aussi bien que dans tous les détails de gravure qui s'y déroulent et s'y entrelacent, en un fouillis inextricable d'élégants feuillages et de purs rinceaux, un chef-d'œuvre digne des orfèvres florentins de la grande époque ?

Peut-on rien imaginer de plus gracieux que ces mignonnes fleurettes de filigranes d'argent, qui s'entrouvrent mystérieusement à l'ombre des lobes roses de ses oreilles ?

Ce collier de boules d'argent creuses, travaillées à jour et ornées de reliefs, en s'arrondissant sur la poitrine autour de l'ouverture de l'*entari* de *koutnou* rayé de rouge et de jaune, garni sur tous ses bords d'une dentelle d'*oya* façonnée en étoiles, forme à la blancheur nacrée des seins un encadrement splendide. Sa magnificence n'est dépassée que par celle du *tchaprass*, lourde agrafe d'argent posée sur la ceinture en tresses de soie pourpre et de fils d'or, à franges courtes et crispées, qui retient sur la jupe de l'*entari* l'*eunluk*, tablier de tapisserie noire agrémentée de cordelettes rouges et jaunes, disposées en deux bandes tressées qui pendent de chaque côté. Sur le fond gravé et niellé de la plaque oblongue du *tchaprass*, sont espacés également cinq hauts reliefs en moitiés d'ovale, travaillés à jour et en repoussé, ciselés et dorés par places. Celui du milieu est en très forte saillie, qui va en diminuant pour les deux suivants, et devient moins sensible encore pour les deux derniers. Entre ces hauts reliefs ainsi que du bord inférieur de la plaque, pendent à des anneaux des faisceaux de chaînettes

سوریه ولایتی

مشترکات

شاملی قیز ۳ — شاملی دُرزی قادینی ۲ — شاملی فلاح قادینی ۱



2 — 1

Syrie.



d'argent terminées à chaque brin par de minces croissants d'or qui s'entrechoquent avec un doux frissonnement.

Les pieds nus de la femme fellah des environs de Damas reposent dans des *pa-boudj* de maroquin jaune, larges et souples.

Lorsqu'elle sort, elle enveloppe et cache toute cette toilette sous un *bach eurtussu* et un *tcharchaf* de soie. Avec ces deux couvertures, tout son costume coûte 970 piastres (194 francs, bijoux compris.)

Figure 2 : FEMME DRUSE DES ENVIRONS DE DAMAS.

Chez la femme Druse des environs de Damas comme chez la femme fellah, le principal agrément du costume réside dans les bijoux qui l'ornent. Débarrassée de son voile, elle laisse voir le *pouchi* de soie noire qui enveloppe sa tête, vient se nouer sous le menton en encadrant son visage, et répand sur le long *entari* hermètiquement fermé et le *djubbé* traînant, tous deux également de soie noire, ses longues franges rattachées çà et là, par des rubans de gaze d'argent et des épingles, aux manches du djubbé. Une passementerie de soie noire bordée de milliers d'œillets s'étend tout le long de ces deux vêtements et permet de les fermer au moyen d'agrafes.

Sur le *pouchi*, au sommet du front, s'élève le *tantour*, corne d'argent, creuse et revêtue extérieurement d'incrustations d'or, mêlant leurs damasquinures aux ciselures du fond, courant sur des fleurs et des feuillages repoussés en bas relief. De chaque côté du *tantour* sont accrochées par des anneaux d'argent deux grandes rosaces de filigrane d'argent semées de demi-boules d'or travaillées à jour et gravées en relief. Du bas de ces rosaces pendent sur les épaules deux longs glands formés de chaînettes d'argent terminées par des sequins.

A hauteur de ceinture, le *djoubbé* est maintenu à demi-ouvert par un *tchaprass* d'argent formé de deux palmes indiennes se réunissant par leurs pointes. Quatre demi-boules en haut-relief et travaillées à jour occupent le milieu de chaque palme. Une garniture de longues chaînettes d'argent où pendent des piècettes d'or termine le bas de cette gracieuse parure.

Figure [illegible]

Abritée sous l'ombrage des berceaux od[illegible]ns, des sombres allées d'orangers et de citronniers arrondis en fraîches voû[illegible]s d[illegible]ns ses jardins, ou couchée sur de larges et moelleux sofas dans ses salons pavés de mosaïques, où murmurent au milieu de bassins de marbre des jets d'eau vive, la dame de Damas, loin des regards qui l'astreignent à des voiles gênants, laisse à découvert son visage, et pose seulement sur ses cheveux une mousseline claire, rattachée autour du front par un *anilik.* Cette couronne, élastique ruban d'or composé de chaînons carrés enfilés sur une cordelette de soie, se ferme par devant au moyen d'un cliquet soudé sous la riche féronnière qui la termine. C'est la pièce principale d'une parure complète en filigrane d'or, comprenant des bracelets, une broche, une boucle de ceinture, des boucles d'oreille, des bagues dont le motif général est un bouquet de roses, les unes épanouies, les autres en boutons, enfouies sous leurs feuillages dentelés.

Simple autant que somptueux, le costume de la dame de Damas consiste en un *fistan,* sorte de blouse longue, et en un *chalwar,* tous deux de satin d'un rose clair à raies de pourpre. Le *fistan,* fermé au cou par la broche de filigrane d'or, et à la ceinture par une cordelière de soie cramoisie à glands d'or et houppes de cordonnet, descend un peu plus bas que les jarrets; ses manches plus larges aux coudes qu'aux épaules et aux poignets, peuvent cependant, quand les bras se lèvent, laisser voir les riches bracelets. Le *chalwar* tombe en plis souples et lourds au dessus des pieds nus.

En guise de chaussures, la dame de Damas, quand elle désire faire quelques pas dans ses appartements ou dans ses jardins, passe sur ses pieds nus les brides de cuir brodées d'or de hauts *naleun,* sorte de sabots en bois précieux, *santal* odorant ou sombre ébène, incrusté de nacre, d'ivoire et d'argent.





PLANCHE XXXIV.

Figure 1 : ARTISAN CHRÉTIEN DE BELKA.

L'artisan de Belka est coiffé du *fez* entouré d'un *yèmèni.* Il est vêtu de l'*entari* long en coton à raies blanches, rouges et jaunes, serré aux hanches par une ceinture en châle de coton, et du *djubbè* de drap léger, de couleur tendre. Pour chaussure, il a des *yèmèni* de maroquin rouge.

Figure 2 : FEMME D'ARTISAN DE BELKA.

A peu près aussi simple que celui de l'ouvrier de Belka, ce costume est empreint d'un cachet plus original, qui lui vient du *machlah* de fin *aba* noir, décoré de vives broderies en soie de couleurs variées, disposées en forme de carrés longs de chaque côté de la poitrine et autour de l'ouverture qui donne passage au cou. Son caractère particulier est encore augmenté par le singulier *tcharchaf* de soie rouge que de longues cordelettes de même couleur, posées en franges et terminées par des grelots d'argent, des glands et de grosses houppes, servent à attacher sous le menton. Autour du visage, ce *tcharchaf* est bordé d'une rangée de larges et épaisses piastres ottomanes anciennes en argent, mêlées à des piastres fortes espagnoles, dites *colonnades* à cause des Colonnes d'Hercule qui figurent à leur revers avec l'orgueilleuse devise : *Non plus ultrà,* ainsi qu'à des écus de six livres de France, et à des thalers impériaux à l'effigie de la grande Marie-Thérèse ; c'est, comme on le voit, tout un médailler.

Le reste du costume est entièrement caché, à l'exception du bas du *fistan* de cotonnade bleue et rouge et de la pointe des *paboudj* jaunes.

Figure 3 : PAYSANNE MUSULMANE DES ENVIRONS DE BELKA.

Si indulgent qu'on doive être à l'égard de la plus belle moitié du genre humain, il est permis sans doute de taxer d'absurde sa coquetterie alors qu'elle la conduit, comme la paysanne musulmane des environs de Belka, à préférer aux belles, solides et peu coûteuses étoffes de coton fabriquées dans le pays, les vulgaires cotonnades imprimées en Angleterre en vue de l'exportation en Orient.

Cette préférence ne témoigne pas d'un très bon goût ; et pourtant, on doit le dire, tous les défauts de ces étoffes laides et prétentieuses ne leur viennent de rien autre chose que de l'application des procédés de la grande industrie à leur fabrication. Au fond, elles sont en quelque sorte orientales, car leurs dispositions générales, le choix de leurs dessins et de leurs couleurs, sont inspirés par l'Orient, et l'on sait que ce sont des Orientaux, des Arméniens, des Grecs établis surtout à Manchester, qui inondent la Grèce et la Turquie de ces produits dégénérés. Mais là où la machine remplace l'homme, où elle imprime avec une régularité mécanique et désespérante toujours la même fleur, la même feuille, le même point rouge ou noir sur des millions de mètres d'un tissu qu'on s'est efforcé, par des procédés analogues, d'obtenir à bas prix, sans s'occuper d'autre chose, comment l'inspiration première pourrait-elle rester à la hauteur de l'impulsion qu'elle a reçue d'un travail mené en sens tout-à-fait contraire, doucement, avec soin, et caressé par l'ouvrier, préoccupé avant tout de produire du beau et du bon, sans s'inquièter plus qu'il ne faut du prix de revient ? Pour tout dire en un mot, comment le rouleau de l'imprimeur égalerait-il le pinceau du peintre ?

Mais le choix des étoffes n'est pas le seul écart où se soit égarée la fantaisie exotique de la paysanne musulmane des environs de Belka ; les ciseaux d'une *modistra* habituée à travailler pour la haute domesticité de la ville voisine ont certainement couru à travers la pseudo-indienne de son *fistan*. Il est ajusté à la ceinture et froncé à petits plis sur les hanches et les poignets, *à la franka* ; c'est bien ainsi, en effet, que se taillaient en Europe, il y a déjà bon nombre d'années, les robes courtes des petites pensionnaires ; les souvenirs de la *modistra* ne datent pas d'hier, excusons-la pour l'amour de l'antiquité.

D'ailleurs, son élucubration honnête et modérée a cela de bon (c'est sans doute la paysanne qui l'a exigé ainsi pour plus de commodité), qu'en s'arrêtant à quelques centimètres au dessus des ESCARPINS vernis et en découvrant ainsi le *chalwar* coupé malheureusement dans la même pièce d'étoffe, le *fistan* prend une tournure leste et dégagée qui relève un peu le costume.

Ce qui le relève tout-à-fait, c'est le *fez* rouge extrêmement bas de forme, posé coquettement sur le haut du front, et d'où se répandent à profusion jusqu'au milieu du



سوریه ولایتی

بلعالی تاجر — بلعالی ملاح



Planche XXX

dos et des bras de longues tresses de soie cramoisie, chargées de dix à douze rangs superposés de petites pièces d'or, d'argent et de cuivre doré.

PLANCHE XXXV.

Figure 1: NÉGOCIANT DE BELKA.

Il n'y a pas de différences bien essentielles entre ce costume et celui de la *figure* 1 de la *planche* précédente. Toutefois, il est plus cossu. L'*entari* long est en *koutnou* rayé de blanc et de rose. La ceinture est en coton blanc, damassé de soie verte, de même que le *saryk* qui entoure le *fez* large, bas et arrondi en dôme. Un *salta* de drap fin se montre sous le *djubbè* de couleur foncée, posé en *dolama*, mot qu'on prononce à tort, en français, *doliman*. La chaussure consiste en *yèmèni* de maroquin rouge.

Figure 2 : FELLAH DES ENVIRONS DE BELKA.

La terre de Belka, l'antique Perœa, célèbre de tout temps par sa fertilité, ne traite pas en marâtre celui qui la cultive de nos jours. Il suffit, pour en être convaincu, d'examiner le *machlah* de tapisserie à fond blanc, bleu, rouge et noir, agrémenté de fioritures triangulaires travaillées partie en tissu plein, partie en chiné, qui couvre de sa moelleuse ampleur l'*entari* de *koutnou* rayé de pourpre et d'orangé du Fellah représenté ici.

Au *kemer* de cuir noir piqué d'un double rang de dessins en fils d'argent, qui ceint ses reins, une vaste bourse à tabac en peau blanche est attachée en évidence, comme pour solliciter la demande.

Une pièce de soie rayée couleur sur couleur, rouge en largeur, jaune en longueur, se contourne et se replie autour de son *fez*, qu'elle cache en entier sous ses bizarres méandres, ne laissant échapper que le long puskul floconneux qui retombe lourdement sur son épaule.

Ses pieds sont chaussés de *tcharyk* en cuir mou, à courtes tiges où flotte le bas de ses jambes, et à semelles de feutre blanc dépassant les bords des souliers.

Figure 3 : ARTISAN MUSULMAN DE BELKA.

L'artisan musulman de Belka porte un *entari* de coton blanc à raies de couleur de paille, fendu sur les côtés et un peu traînant. Pour ceinture, il a une pièce de coton blanc damassée de soie verte. Son *salta* de drap vert, un peu court, ne dépasse pas les reins ; il couvre à peine la ceinture ; les manches en sont justes et laissent s'en échapper celles de l'*entari* comme des fleurs épanouies. Il est coiffé du *saryk* de mousseline blanche roulé en forme de tour, et chaussé de *yèmèni* rouges.

PLANCHE XXXVI.

Figure 1 : JUIF DE JÉRUSALEM.

A Jérusalem, cité juive par excellence, siège de la gloire de Salomon, lieu d'élection où fut bâti le saint temple par les mains d'Adoniram, où Jésus fit avec ses disciples la dernière Cène et ceignit son front de la couronne d'épines, sanglant symbole de la royauté éternelle immolée pour le salut du monde, le Juif n'est plus aujourd'hui qu'un étranger, presque un passant.

Dans la ville fondée par ses pères, il n'a qu'un quartier réservé. Là, comme partout, il s'occupe principalement de négoce. Outre cette profession fondamentale, pour ainsi dire, le Juif de Jérusalem se livre à de petites industries locales, assez lucratives. Il fabrique, pour les vendre aux voyageurs curieux, aux pieux pélerins, des chapelets en noyaux d'olives du jardin de Gethsemani. Avec le bois des arbres miraculeux de ce jardin inépuisable, il confectionne des plans en relief des tombeaux de rois et des prophètes, édifiés en mauvais style gréco-romain, autre sujet de s'émerveiller.





De ce bois sacré, il fait encore à l'usage des gens du monde qui veulent utiliser jusqu'à un certain point les souvenirs de leurs pélerinages, des nécessaires de toilette, des tables, des bibliothèques, des bureaux, et un nombre infini de *bibelots* plus ou moins meublants. Tout cela se résume naturellement en argent. Le Juif de Jérusalem est donc, suivant le rêve des Juifs de tous les pays du monde, sur le chemin de la richesse.

On s'en aperçoit à sa mise grave et recherchée. Son *kavézé* noir évasé par le haut et terminé en polygone, entouré d'un turban de mousseline blanche côtelée et divisé en deux lobes épanouis à droite et à gauche de sa tête en renflements bourrés d'ouate, et découvrant par devant et par derrière le bas du cylindre sur lequel se croisent ses plis, s'enfonce sur le milieu de son front sans s'incliner davantage sur une oreille que sur l'autre. Son cou est enseveli dans un châle de cachemire blanc à bordures en palmettes, régulièrement plié et se divisant sur sa poitrine en deux parties égales. Un *djubbè* de cachemire blanc tombe avec la même précision par dessus son *entari* long, de soie blanche à raies roses, fermé à la ceinture par un riche châle de cachemire des Indes artistement noué, et traîne jusqu'à terre en cachant ses pieds, chaussés de *mest* et *papoudj* de maroquin noir.

Figure 2 : JUIVE DE JÉRUSALEM.

Naturellement, la mise de la Juive de Jérusalem est encore plus luxueuse que celle du Juif. Son *fistan* de satin vert foncé, à brillants reflets d'émeraude, est orné de broderies d'or qui décorent et dissimulent toutes les coutures de sa jupe plissée, ajustée à la ceinture et sur la poitrine. Le bas de cette jupe est également bordé d'une large bande de broderies d'or. Des palmes indiennes et des rinceaux d'or enrichissent aussi les manches longues et ouvertes du *fistan*, qui sortent en s'étalant des manches plus étroites du *salta* de cachemire blanc.

La Juive de Jérusalem est richement, mais bizarrement coiffée d'un *hotoz* confectionné à l'aide d'un grand nombre de mouchoirs *yéméni* peints de fleurs éclatantes et roulés les uns par dessus les autres en forme de melon. Tout le bord inférieur en est bordé d'une rangée de sequins, et des épingles d'or fichées dans cette coiffure au dessus du front et des oreilles retiennent deux autres rangs de piécettes d'or qui tombent le long du nez et sur les deux joues, en produisant le plus singulier effet. Un *bach eurtussu* de mousseline blanche, posé sur le sommet du *hotoz*, encadre le visage, se croise sous le menton et pend sur les bras et le dos. La chaussure se compose de *mest* et *papoudj* de maroquin noir.

PLANCHE XXXVII.

Figure 1 : DAME ARABE DE JÉRUSALEM.

Dans sa maison, la dame Arabe de Jérusalem n'a pas d'autre vêtement qu'une chemise de soie bleue extrêmement ample, fendue du haut en bas des deux côtés, et rattachée sous les seins par une ceinture de soie pourpre garnie de longs effilés, de cordelettes, de glands d'argent et de houppes de cordonnet cramoisi. Sans aucune autre ouverture que celle par où passe la tête, cette chemise, ou plutôt cette vaste couverture, ainsi fixée au dessus des hanches, forme deux espèces de manches pagodes où les bras nus jouent à l'aise, tandis que les pans traînent autour de la dame arabe comme une robe de cour, sur les nattes fines ou les pavés de mosaïque des salons.

Des garnitures en broderie de soie blanche à l'aiguille sont cousues à quelque distance des bords de la chemise. Autour du cou se ferme un collier d'argent avec plaque en filigrane représentant des feuilles de chêne groupées avec art; six longues chaînettes d'argent, entre lesquelles cinq autres plus courtes se balancent, y sont attachées et descendent jusqu'au bas du corsage ; de larges sequins d'or terminent chacune de ces onze chaînettes.

A chacune des jambes nues, à chacun des bras de la dame arabe de Jérusalem, deux larges bracelets, l'un d'argent, lourd et massif, l'autre de verre filé, d'un beau bleu de turquoise, s'entrechoquent et résonnent. Sa coiffure est composée de deux pièces de soie pourpre ; la première, simplement posée sur ses cheveux noirs, tombe sur ses épaules où elle se termine par des houppes de cordonnet cramoisi ; la seconde, façonnée en toque, se pose sur le haut du front ; elle est garnie d'une quadruple rangée de petites pièces d'argent, cousues de manière à former comme un large galon.



سوریه ولایتی



Figure 2 : FELLAH DES ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Sans présenter précisément le spectacle de cette abondance merveilleuse attribuée, non sans raison, à la terre de Chanaan, la campagne de Jérusalem n'est pas non plus cette terre frappée à tout jamais de stérilité en punition de ses crimes, que les yeux de certains poëtes chrétiens ont découverte.

Assurément, on aurait tort de vouloir faire passer Jérusalem pour le grenier des nations; mais elle a, notamment, des jardins d'oliviers autres que celui de Gethsemani, témoin le grand commerce que ses habitants font d'une foule d'objets fabriqués du bois de ces arbres. Son territoire, moins riche que la vallée du Jourdain, que celui de Belka et de la Syrie en général, produit une grande quantité d'arbres à fruits et de légumes.

Semblable au terrain qu'il cultive, le fellah des environs de Jérusalem ne se montre pas sous des dehors exubérants de prospérité. Son costume n'est pas somptueux. Pourtant, il n'est pas non plus misérable. Simple et commode, il se compose d'une chemise de coton blanc, épaisse et moelleuse, descendant jusqu'aux pieds chaussés de *papoudj* de maroquin rouge, fermée sur la poitrine au moyen de longs cordons tressés par le fabricant avec les effilés de l'étoffe même,dont ils ne sont qu'un prolongement; des houppes blanches les terminent. Une ceinture de cuir noir piquée sur ses bords de dessins en coton blanc fixe la chemise du fellah sur ses hanches.

Par dessus cette chemise, il porte un *machlah* de tapisserie fine à larges bandes noires et blanches alternées. Sa coiffure est le *fez* de forme arrondie à *puskul* floconneux, entouré du *saryk* de mousseline blanche posé sur le bas du front pour mieux garantir ses yeux des rayons ardents du soleil.

Figure 3 : FEMME FELLAH DES ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Le costume de la femme du fellah est moins modeste. Le *hotoz* dont elle se coiffe, sorte de cylindre bas de forme, confectionné en carton recouvert d'étoffe de soie rouge rayée de jaune, muni sur chaque tempe d'une corne artistement façonnée et dirigée la pointe en bas, ne la satisfait pas si elle ne fait qu'y étaler avec ostenta-

tion deux rangs superposés de pièces d'argent de toutes les époques et de tous les pays, où les médailles phéniciennes, grecques et romaines se mêlent aux quarts de *medjidié*, où les aigles de Russie, d'Autriche, de Prusse, frôlent de leurs aîles déployées la croix hellénique, l'effigie de la reine Victoria et celle de la République française. Pour que la femme du fellah des environs de Jérusalem soit à peu près contente de sa parure, il faut encore que sur cette coiffure soient fichées de longues épingles d'argent balançant autour de sa tête et sur son visage des chaînettes garnies d'un supplément de monnaies qui battent ses joues de leurs disques, et qu'à son cou un carcan d'argent suspende une dixaine d'autres chaînettes semblables, descendant avec leur garniture le long de sa poitrine jusqu'au bas de sa ceinture.

Il faut, de plus, qu'à son bras droit résonnent un bracelet d'argent et deux bracelets de verre filé, l'un blanc et l'autre bleu turquoise, tandis que son bras gauche, moins favorisé, n'est orné que d'un bracelet d'argent et d'un bracelet de verre de couleur d'émeraude. Une chemise de soie à bandes jaunes et bleues, ouverte sur les côtés et traînant par derrière, lui forme de vastes manches bariolées au moyen d'une ceinture, faisceau de cordes de soie qui balaient la terre à côté de ses pieds, chaussés de *paboudj* rouges à pointes recourbées.

Par dessus sa chemise, la femme fellah porte un *mintan* de coton rouge constellé de soleils, de lunes, d'étoiles et de figures cabalistiques piquées en soie blanche. Pour sortir, elle couvre ce *mintan* d'un *aba* en tapisserie, et cache son visage sous un *bach eurtussu*, long voile qui enveloppe entièrement sa tête et son buste.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE.

XIII.

VILAYET DE BAGDHAD.



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYET DE BAGHDAD.

On a donné, en Orient, à la contrée dont est formé le Vilayet de Baghdad, le nom d'Irak Arabi, par opposition à celui d'Irak Adjemi, que porte la province voisine, composée de l'ancienne Parthie, appartenant aujourd'hui au royaume de Perse. Le vilayet de Baghdad comprend la Chaldée, la Babylonie, l'Assyrie et la plus grande partie de la Mésopotamie. Il occupe en longueur une étendue d'environ 500 kilomètres, sur un peu plus de 300 kilomètres de largeur. Ses bornes sont, au nord, le vilayet d'Erzeroum ; au sud le désert de Syrie, à l'est la Perse et à l'ouest les vilayets de Diarbékir et de Halep.

Ce pays, fameux entre tous par ses antiquités sacrées et profanes, passe pour avoir été le berceau du monde. C'est là, selon plusieurs savants, qu'était situé le paradis terrestre. C'était aussi la patrie d'Abraham, qui sortit d'Ur en Chaldée avec son père et sa famille pour se rendre dans le pays de Chanaan. On y voit les ruines de la grande Babylone, de la superbe Ninive, et de plusieurs autres villes célèbres dans l'antiquité. Ses villes modernes ont eu également leur illustration ; sous le gouvernement des Califes, leur renommée s'est répandue au loin.

Baghdad, son chef-lieu, a été fondée vers le milieu du second siècle de l'ère Islamique, en l'an 763 de J. C., par le deuxième Calife Abasside : Abou Djaffer al Mansour, qui lui donna le nom de Mèdinet-ul-Salam, et en fit la capitale de son Empire. Mais le peuple, en mémoire d'un solitaire qui habitait primitivement ce lieu, préféra l'appeler Baghdad, et le nom du pauvre derviche a prévalu.

Pendant cinq siècles, Baghdad a été le siège florissant du puissant empire des Califes. Elle fut conquise successivement par Timour Leng et par les persans, auxquels

Sultan Murad IV l'enleva en 1638 de l'ère chrétienne. Elle est séparée par le Tigre en deux parties, que relie un pont de bateaux long de 200 mètres, aboutissant à un vaste faubourg habité par des tribus arabes. Les autres habitants de cette ville, où ils ont leurs quartiers respectifs, sont les Turcs, groupés autour du palais du gouverneur général, au Meïdan. C'est là que sont les habitations des fonctionnaires et les casernes, belles, vastes, commodes et bien aérées. Viennent ensuite les Chrétiens, pour la plupart Arméniens, Chaldéens ou Syriens Catholiques. Les Latins ont à Baghdad un évêque qui prend le titre d'Evêque de Babylone et doit toujours être français de nation. Il y a dans le quartier chrétien plusieurs couvents de religieux catholiques. Les maisons des Anglais, belles et confortables, sont situées sur les rives gauches du Tigre. Les Persans, assez nombreux, habitent presque tous la rive droite et les environs de la ville. On compte aussi à Baghdad plus de 10,000 Juifs.

Une des coutumes particulieres aux habitants du Baghdad, et qui est motivée par le climat de cette ville, consiste à passer, pendant l'été, la nuit sur les terrasses des maisons, et le jour dans des pièces nommées *serdab*, construites plus bas que le niveau de la cour, voûtées et rafraîchies par un jet d'eau limpide. Les appartements d'hiver s'ouvrent sur une galerie établie autour de la cour et supportée par d'élégantes colonnes ; l'ornementation de cette galerie et des pièces qui y aboutissent, très remarquable, se compose de plafonds et revêtements de murailles en menuiserie à coulisses, formant les dessins compliqués, d'un style oriental très fleuri; des milliers de petits miroirs taillés y sont enchassés parmi des dorures et des peintures en laque vernie.

Il se fait à Baghdad un immense commerce. Les bateaux à vapeur qui remontent le Tigre y déchargent toutes les productions diverses des Indes et des îles voisines, et prennent en retour les marchandises apportées par les caravanes de Perse, d'Arabie, d'Alep, de Damas, et celles qui vivent d'Europe sur de nombreux vaisseaux. Son territoire lui donne en abondance d'excellent tabac, les dattes les plus renommées de l'Orient, de l'indigo. On y fabrique des étoffes de laine, de soie et de coton très recherchées ; c'est de ses manufactures que sortent la plupart des *kèfiè* qui servent de coiffure à tous les Arabes. Sa coutellerie, ses maroquins et ses savons sont généralement estimés.

Parmi les monuments remarquables de Baghdad, on doit citer plus particulièrement le tombeau de Zobeïde, femme du Calife Aaroun el Rachid, et l'Imam Moussa djami orné de quatre minarets et de deux dômes revêtus de mosaïques en briques émaillées et dorées. Le tombeau de Zobeïde, en forme de pyramide façonnée en stalactites, est également revêtu de briques émaillées et dorées.

Les villes principales du Vilayet de Baghdad sont : Mossoul, Basra ou Bassora, Chehrezor, Mesched Husseïn, Hillè, Korna, Mesched Ali, Koufa, Kerkouk, Irbil et Anah.

Mossoul est située sur la rive occidentale du Tigre, près des ruines de Ninive, qui s'étendent sur plus de douze kilomètres de longueur du côté du village de Nunia, où l'on voit aussi le tombeau du prophète Jonas, but du pélérinage des Juifs. Autrefois,

Mossoul appartenait aux Chahs de Perse ; elle a été conquise par les Ottomans sous Sultan Selim I. Nadir Chah essaya vainement de la reprendre en 1743 de l'ère chrétienne. Le climat de cette ville est extrêmement chaud ; mais les nuits y sont très fraîches et les habitants, qui ont adopté comme ceux de Baghdad la coutume de coucher sur les terrasses de leurs maisons, ont soin de se munir d'épaisses couvertures. La plupart des maisons sont bâties en terre revêtue d'une couche de plâtre ; la pierre qui sert à la construction des portes et du pavage de ces maisons est une sorte de gypse qui ressemble à du beau marbre gris et blanc ; il est très commun dans les environs : lorsqu'on le taille, on en met de côté les restes pour les convertir en plâtre. On ne boit à Mossoul que de l'eau du Tigre, et comme les hautes montagnes sont à une trop grande distance pour qu'on puisse se procurer facilement de la neige, on rafraîchit cette eau dans des vases de terre poreux, qu'on expose à un courant d'air. L'eau acquiert ainsi une fraîcheur telle, qu'il y a entre la chaleur de l'air atmosphérique et la sienne une différence de six à sept degrés.

Le nom de mousseline donné au *dulbend* lui vient de Mossoul parce que les premières étoffes de ce genre qu'on a connues en Europe venaient de cette ville, où l'on en fabrique encore aujourd'hui une grande quantité, et par où passent toujours d'ailleurs celles qui arrivent des Indes par le golfe Persique. On fabrique aussi à Mossoul beaucoup d'autres étoffes de coton, de belles soieries, des velours, des tapis, des maroquins. Il y a à Mossoul des usines où l'on travaille le fer et le cuivre. C'est un des plus grands marchés de l'Orient. Étant située présisément sur la route des caravanes, cette ville reçoit toutes les étoffes, les drogues, les épices, les denrées diverses des Indes, toutes les marchandises de la Perse, les productions naturelles du Kourdistan et le café de Moka.

Basra ou Bassora, point de départ de toutes ces riches caravanes qui se rendent de là aux principales villes de la Turquie d'Asie, est située sur le Chatt-el-Arab, fleuve formé de la réunion du Tigre et de l'Euphrate, à 48 kilomètres environ au dessous de ce confluent et à 110 kilomètres du point où le Chatt-el-Arab se jette dans le golfe Persique. Le principal commerce d'exportation de cette ville se fait avec les possessions anglaises de l'Inde, et consiste en perles, chevaux, cuivre, dattes et soie écrue. Les environs sont malsains et marécageux ; il y croît en abondance du riz, du froment et de l'orge. On y trouve beaucoup de variétés de dattes, que les Arabes divisent en qualités froides et en qualités chaudes. Les dattiers sont la richesse du pays ; il en est rempli depuis le confluent du Tigre et de l'Euphrate dans l'espace de plus de 120 kilomètres. Non seulement on en tire une nourriture saine et un vin agréable ; mais encore on fabrique avec leur bois et leurs feuilles toute espèce d'ustensiles, des cordes, des paniers, des nattes et jusqu'à des habitations entières.

On se sert à Basra, comme à Baghdad, de pigeons voyageurs pour porter rapidement des nouvelles à de grandes distances. Les Arabes conservent la généalogie de ces pigeons avec le même soin que celles des chevaux. Ils en usent de même à l'égard de leurs béliers, qui ont tous au bout de l'oreille un anneau blanc, marque imprimée, suivant Hadji Kalfa, par les doigts du prophète au bélier duquel cette race particulière est sortie.

Basra a été fondée par le Calife Omar en l'an 14 de l'ère Islamique. C'est dans la grande vallée qui sépare cette ville du mont Sinan qu'a été livrée la célèbre bataille entre Ali et Aïchè.

Korna tire son nom de sa situation au point où se réunissent l'Euphrate et le Tigre, comparés aux deux cornes d'un taureau, On croit que cette petite ville assez commerçante, car les vaisseaux de haut-bord peuvent remonter jusque là, est construite sur l'emplacement de l'ancienne Apamea, élevée par Seleucus en l'honneur de sa femme Apamée.

Irbil, non loin de Mossoul, n'aurait rien qui méritât d'attirer l'attention, si ce n'était dans sa plaine, l'une des plus belles de la contrée, qu'a eu lieu la bataille d'Arbelles, où Alexandre le Grand mit fin à l'empire des Perses. La ville actuelle est bâtie sur un monticule factice fort élevé, aplati à son sommet; elle occupe la place de l'ancienne citadelle d'Arbelles, et est entourée d'un vieux mur. On y aperçoit des ruines antiques. Les habitants sont presque tous Kurdes ou Chaldéens; des tribus Yésides demeurent dans les environs.

Anah, bâtie en plaine sur la rive occidentale de l'Euphrate, passe pour avoir donné naissance au prophète Jérémie. On y cultive le dattier, l'oranger, le figuier, l'abricotier, le grenadier, le prunier et d'autres arbres à fruits, ainsi que le sorgho.

Hillè, ville assez considérable et importante par ses fabriques, est bâtie au milieu d'une forêt de palmiers, sur les ruines de Babylone, et avec les briques mêmes tirées de ces ruines, qu'on voit au loin s'étendre des deux côtés de l'Euphrate, dans un rayon de plus de 10 kilomètres. A 8 kilomètres environ de Hillè, on remarque les restes d'une immense construction antique qu'on appelle Birs-Nimroud, ou tour de Nemrod.

Kerbela ou Meched Husseïn, et Meched Ali, sont peu éloignées de Hillè. La première de ces deux villes n'en est distante que de 28 kilomètres environ au nord-ouest. On y visite un grand djami bâti, dit-on, exactement à l'endroit où Husseïn, petit fils du prophète Mohammed, a été foulé aux pieds des chevaux et enterré ; on y visite également les tombeaux de plusieurs de ses parents et amis, tués à la bataille de Kerbela. Le tombeau du prophète Ezechiel est près de Meched Husseïn, dans le village de Kèfil ; il est muré et gardé par une famille arabe, qui vit des contributions qu'elle lève sur la foule des Juifs qui viennent en pélerinage à ce tombeau.

Meched Ali, ville un peu plus considérable que Kerbela, est située à 32 kilomètres au sud de Hillè et à 24 kilomètres de la rive droite de l'Euphrate. Le djami qu'on y a élevé en l'honneur d'Ali, gendre du prophète Mohammed, est orné d'un toit en cuivre doré au feu, don de Nadir Chah. Au dessus de ce dôme est un alem qui, au lieu d'affecter, comme il est d'usage, soit la forme pure d'un croissant, soit cette même figure interprêtée en ornementation plus ou moins compliquée, représente une main étendue, celle d'Ali. Les environs de Meched Ali sont arides et stériles. L'eau qu'on y boit y est transportée à dos d'âne, d'une distance de 12 kilomètres.

Koufa, ville autrefois fameuse, qui a donné son nom à l'écriture Koufique, a été bâtie en 639 de l'ère chrétienne, dans une contrée basse et fertile, à l'est-nord-ouest de Meched Ali. On sait que le Koufique est l'écriture primitive du Koran. Les caractères de cette écriture sont fondés sur les alphabets hébreu et syriaque. Elle a été inventée peu de temps avant le prophète Mohammed, et a continué d'être employée sur les monnaies jusqu'au huitième siècle de l'ère chrétienne, et sur les monuments jusqu'aujourd'hui. Les Africains s'en servent encore pour des titres de livres. C'est avec les caractères Koufiques que Ebn-Mokla a formé à Baghdad, en 938 de l'ère chrétienne, l'écriture *niski*, perfectionnée en 1031 par Ebn-Baouab, et pour laquelle on se servit pour la première fois de roseaux fendus, tandis que le Koufique s'écrivait avec des crayons ou des roseaux non fendus.

Kerkouk, ancienne capitale du Kurdistan, est bâtie au bord d'un affluent du Tigre sur un grand rocher dans l'épaisseur duquel ses maisons sont taillées. C'est une place entourée de murailles et défendue par une citadelle.

Chehrezor ou Karadjolan était aussi la capitale d'une importante principauté Kurde, qui renfermait toute la partie méridionale du Kurdistan. A elle seule, elle mettait sur pied 15,000 pïadè ou fantassins tandis que les quatre autres principautés dont se composait le Kurdistan n'en pouvaient fournir chacune qu'environ 10,000.

On navigue sur le Tigre, l'Euphrate et le Chatt-el-Arab au moyen de petits radeaux composés de l'assemblage de plusieurs planches, liées étroitement avec des cordes de jonc ou de palmier, sans chevilles et sans clous. Des outres, qu'on a soin d'enfler, soutiennent ces appareils sur la superficie du fleuve, de manière qu'ils prennent très peu d'eau. Il faut, pour conduire un pareil radeau, nommé *kelek*, de grandeur moyenne, trois hommes dont deux sont occupés à ramer, tandis que le troisième mouille presque continuellement la partie des outres restée hors de l'eau. On cesse de voguer lorsque la nuit tombe, et l'on se remet en route au petit jour, après avoir gonflé de nouveau toutes les outres.

A Baghdad, on voit passer sans cesse d'une rive à l'autre des bateaux d'un autre genre ; ce sont les *kanfas* demi-sphériques, construits en branches de palmier.

Des sources de bitume, qui ont fourni des matériaux à la construction de Babylone, se trouvent aux environs de Hit. Ainsworth en a étudié deux, dont l'une limpide, d'une amertume douceâtre, exhale une odeur de sulfure d'ammonium. Elle marque 24° R. L'autre marque 29° 33' R. On appelle le bitume qu'on en retire *kara sakyz*, c'est-à-dire mastic noir, pour le distinguer du *nèfata* (naphte) provenant d'autres sources situées sur la rive gauche de l'Euphrate, à 20 kilomètres au dessous de Hit. Il y en a qui fournissent du pétrole blanc, qu'on emploie dans la peinture à l'huile, et qui est exporté jusqu'aux Indes. Les Arabes se servent du mastic noir, qu'ils appellent *el geïzer*, pour calfater les kelek et les kanfas; ils en enduisent aussi des cruches de paille qui durent très longtemps et conservent bien les liqueurs qu'on y met.

Beaucoup d'Arabes ne connaissent pas d'autre manière de voyager sur les fleuves

de la Babylonie que de s'appuyer à des outres enflées, qu'ils remplissent à moitié d'abricots, de beurre ou autres provisions, et de se laisser entraîner par le courant. Arrivés ainsi à Hit, à Hillè ou à Baghdad, ils vendent le contenu de leurs outres à cinquante ou soixante pour cent de bénéfice, pour avoir le moyen de subsister en attendant qu'ils se soient procuré du travail.

Les habitants du Vilayet de Baghdad sont composés en majeure partie d'Arabes, de Kurdes, d'Arméniens, de Syriens, de Juifs, de Persans et d'Indiens. On y professe tous les cultes ; il y existe même des Sabéens, qui adorent des astres, et les Guèbres, qui adorent le feu. Les principales tribus Arabes de ce Vilayet sont les Chammar, les Bèni-Lam, les Zobeïd, les Delim, les Monteffik, les Taï, les Selman et les Djèrifa.

PLANCHE XXXVIII.

Figure 1 : ARABE CHAMMAR.

Le costume de l'Arabe Chammar se compose de l'*entari* long, en soie rayée de violet et de vert ; et du *machlah* noir, laissant voir le bout des manches ouvertes de l'*entari*, coupées carrément. Il est coiffé du *kèfiè* en soie épaisse, à gros grain, d'un rouge sombre avec larges bandes et effilés jaunes. Un *akal* en corde tressée de poils de chameau noir est noué par dessus en double couronne. Sa ceinture de cuir noir est garnie d'un *kilidj* ou sabre recourbé, retenu sur l'épaule par une lanière de peau souple, teinte en jaune roux ; de deux pistolets à pommeaux en argent ; d'une cartouchière et d'un petit *kantcher*, poignard à fine lame recourbée. Pour arme défensive, il a le *kalkan*, bouclier rond en cuir durci, revêtu d'une couche épaisse d'enduit laqué d'un jaune roux, et orné de six clous en cuivre doré, à tête épanouie comme une fleur de pétunia renversée, rangés sur deux lignes à égales distances, trois par trois, à partir du bord du bouclier, les deux derniers dépassant un peu le centre. Il est chaussé de *paboudj* de maroquin rouge à pointes relevées.



بغداد ولايتی



Figure 2 : ARABE ZOBEÏD.

L'Arabe Zobeïd porte par dessus sa chemise longue un *djubbè* d'étoffe de couleur claire, à manches ouvertes et couvrant les mains, qu'elles dépassent de quelques centimètres. Un baudrier orné de plaques d'argent cylindriques soutient ses pistolets. Sa ceinture est cachée sous la cartouchière de maroquin rouge ; on en voit pendre une bourse à pierres à fusil, et un petit *kantcher* à manche de jade travaillé en forme d'écusson y est enfoncé dans sa gaîne verte. Il tient en mains un *topouz*, lourde massue de jade, façonnée avec art. Sa coiffure est le *kèfiè* de soie cramoisie à minces raies et effilés jaunes, rattaché sur la tête par un *akal* blanc. Pour chaussure, il a des *muda'ï*, semelles épaisses nouées aux pieds et aux jambes par des lanières de cuir blanc.

Figure 3 : DAME MUSULMANE DE BAGHDAD.

Parfaitement en harmonie avec la décoration intérieure des appartements de Baghdad, où des décors ingénieusement compliqués font papilloter au plafond et sur la muraille les facettes de centaines de petits miroirs découpés, enchassés dans le bois verni, le costume de la dame musulmane a pour pièce principale un splendide *entari* de satin blanc, dont le fond disparait sous des broderies de soie verte. Un motif unique, commençant on ne sait où, pour ne finir nulle part, couvre d'un fin réseau de feuillages et de fleurs enchevêtrées l'éclatant tissu, qui brille à travers le ton mat des rinceaux pressés les uns sur les autres, fouillis inextricable où le regard s'égare sans pouvoir jamais rencontrer deux détails semblables. Par l'ouverture légèrement arrondie du corsage, la chemise de mousseline épanche des cascades de jabots et de plis tuyautés qui s'échappent à flots d'un col en forme de carcan, montant jusqu'en haut du cou. Deux grandes nappes de mousseline diaphane, semblables aux ailes de quelque libellule gigantesque, trainent sur les nattes de joncs diversement colorées aux deux côtés de la dame musulmane de Baghdad. Ce sont les manches de sa chemise, sortant de celles de l'*entari*, bizarrement découpées, comme de l'élytre doré d'un coléoptère. Sur le carcan, les jabots superposés, les plis apprêtés, le long du bord froncé des manches. partout, enfin, courent des bandes de broderies à jour encadrées dans d'autres bandes de broderie pleine, véritable travail de péri où de djinn,

labyrinthe arachnéen où l'aiguille de la plus habile ouvrière ne saurait retrouver son chemin.

Sous les pans de l'*entari*, on voit tomber en plis arrondis au milieu desquels sont enfouies les *paboudj* de maroquin jaune à pointes retroussées, le *chalwar* de satin rouge chiné de jaune.

Un petit *fez* rouge bordé d'une bande de tissu velouté noir et autour duquel se croise une mousseline blanche brodée à jour, s'incline coquettement sur le haut du front, et fait pendre le long du visage son *puskul* de soie bleue, lourd et floconneux, mêlé à la chevelure qui se répand autour des épaules et sur le dos.

LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

TROISIÈME PARTIE.

TURQUIE D'ASIE,

ET AFRIQUE.

XIV.

VILAYETS DE HEDJAZ, YÈMEN
ET TRIPOLI DE BARBARIE (TARABOULOUS GHARB.)



LES COSTUMES POPULAIRES

DE LA TURQUIE

En 1873.

VILAYETS DE HEDJAZ, YEMEN ET TRIPOLI DE BARBARIE.

HEDJAZ.

Le Vilayet de Hedjaz s'étend sur les côtes de la Mer Rouge, le long de la lisière occidentale de la péninsule Arabique. Il est borné au nord par le désert de Syrie, au sud par le Vilayet de Yèmen, à l'est par le grand désert de sable et à l'ouest par la Mer Rouge.

Les villes principales sont Mekkè ou la Mecque ; Djiddè ou Djedda et Mèdina ou Médine.

Mèdina est distante d'environ 60 kilomètres du rivage oriental de la Mer Rouge, et 320 kilomètres de Mekkè. Avant que Mohammed s'y retirât, on l'appellait Yatreb, du nom de son fondateur,chef d'une puissante tribu ; mais lorsque le prophète de l'Islam y eût établi le siège de son Empire, on l'appella par excellence Mèdina, la ville, ou plus exactement Mèdinet el Nabi, c'est-à-dire ville du Prophète. Un magnifique Djami, bâti au centre de la ville, dans la maison même où il mourut, contient son tombeau et celui des deux Califes Abou Bekr et Omar, ses premiers successeurs. On croit que ce riche monument, dont les portes et le dôme sont incrustés de lames d'or, et où pendent à de grosses verges du même métal une quantité de vases d'or massif enrichis de pierres précieuses, a été élevé par le dixième Calife: Abdul Melek, fils de Mervan, à l'aide d'ouvriers habiles que l'Empereur d'Orient Justinien II lui avait envoyés sur sa demande, avec une grosse somme d'argent. La situation de Mèdina, au milieu d'une petite plaine bordée de montagnes et qui produit une grande abondance de dattes, est excellente. Cette ville est une des mieux bâties de l'Orient ; ses maisons sont en pierre, elle a des rues bien pavées ; elle est enceinte de murailles et défendue par un

fort. Un canal souterrain lui fournit son approvisionnement d'eau, encore augmenté par un torrent considérable que l'on traverse sur un beau pont en pierre, dans le quartier de l'Ambarïè.

Mekkè, ancienne capitale de l'Arabie, était connue des Grecs sous le nom de Macoraba. Elle est située à 80 kilomètres de la mer Rouge, à une distance à peu près égale, estimée à environ trente jours de marche, tant par les caravanes qui viennent du Yèmen que par celles qui viennent de la Syrie. Il y arrive tous les ans, dans la saison du pélerinage, cinq caravanes nombreuses de musulmans, venant du Caire, de Syrie, de Perse, des Indes et de Barbarie. On ne croit pas que le nombre de ces pélerins réunis soit au dessous d'un million. Ils logent hors la ville, sous des tentes. Les grandes richesses qu'un tel concours d'étrangers y fait affluer annuellement constituent en quelque sorte un tribut que tous les peuples de l'Islam payent à la ville sainte.

Ce lieu de la naissance de Mohammed, que tout musulman est tenu de visiter au moins une fois dans sa vie, est célèbre par sa Kaaba, édifice de forme carrée à l'angle nord-est duquel est enchassée la pierre noire, objet de la vénération particulière des fidèles, et qui, selon toute apparence, est tombée du ciel. Elle passe pour avoir été apportée par l'ange Gabriel et pour avoir servi de siége à Abraham pendant qu'il construisait la maison de Dieu avec son fils Ismaël. La fosse dans laquelle le grand patriarche et le père des Arabes gâchaient le mortier dont ils se sont servis pour cette construction a été revêtue de marbre ; elle est assez grande pour permettre à trois personnes de s'y asseoir ; on la voit auprès de la porte et contre le mur de la Kaaba, du côté du nord. Le djami, nommé communément El Haram, a été construit pour servir d'enceinte à ce monument déjà vénéré avant Mohammed par les Arabes, qui s'y rendaient en foule, ainsi qu'aujourd'hui tous les musulmans, et baisaient comme eux avec respect la pierre noire. C'est dans le djami que se trouve le puits de Zemzem ; son eau est laiteuse ; les pélerins la boivent et l'emploient à leurs ablutions. Elle est considérée comme un remède souverain et universel.

On montre à Mekkè l'endroit où vint au monde le prophète Mohammed, celui où naquit sa fille Fatma, la petite chambre où l'ange Gabriel apportait à Mohammed les feuillets du Koran ; le tombeau de sa femme Khadidjè se voit dans le grand cimetière de la partie de la ville qu'on appelle pour cette raison Mahalè, c'est-à-dire le quartier, de la même manière qu'on a nommé l'ancienne Yatreb, Mèdina : la ville.

Mekkè, avec son territoire, sont gouvernés par un Chèrif sous la suzeraineté de la Sublime Porte. Les environs sont arides ; mais à peu de distance le pays change tout-à-coup d'aspect, on y rencontre des sources, de belles prairies, des jardins et des campagnes cultivées, où croissent en toute saison des fruits et des légumes.

Djedda, port de la Mecque, possède une rade entourée de bancs de récifs formés de coraux et de madrépores, qui présente un très bon mouillage. Le commerce intérieur de la mer Rouge y est concentré ; c'est de là que passent en Egypte les marchandises de l'Arabie et des Indes.

Yambo, qui sert de port à Médine, est un peu moins éloignée de cette ville que Djedda ne l'est de la Mecque ; mais son entrée est difficile. Aussi, quoique les grandes frégates puissent y mouiller, et malgré la grande fertilité de son territoire, qui produit en abondance des palmiers et des céréales, Yambo ne fait pas à beaucoup près autant de commerce que Djedda.

Autour d'une riche vallée située sur la route de Médine à Mekkè, et où s'arrêtent les caravanes, sont les montagnes où croit l'arbre qui fournit le baume de la Mecque. Cet arbre, que les Arabes nomment balsum ou balsam, probablement de l'italien *balsamo*, distille une gomme résine précieuse que l'on recueille dans des sacs de cuir faits en forme de bourse ; sa couleur est d'abord blanche ; mais elle jaunit au bout de quelques mois.

YÈMEN.

Le Vilayet de Yèmen est borné au nord par celui de Hedjaz, au sud par le détroit de Bal-el-Mandeb, à l'est par l'Hadramout et à l'ouest par la mer Rouge.

Son chef-lieu est Sanaa ; ses villes principales sont Moka, Hudeïda, Aden, Abou Arich et Beït-el-Fakih.

Sanaa, résidence du gouverneur général du vilayet, était jadis la capitale du puissant royaume de Yèmen. On sait que, suivant une opinion très répandue, ce royaume n'était pas différent de celui de Saba, dont la reine Balkis a été rendue si fameuse par la Bible et la légende populaire de l'Orient. Les Arabes attribuent la fondation de Sanaa à Uzal, fils de Joktan et petit fils d'Heber, père des Hébreux. Ils croient même que le vieux château en ruines situé sur la montagne au pied de laquelle s'élève cette ville a été bâti par Sem.

Sanaa est éloignée d'environ 200 kilomètres des bords de la mer Rouge. C'est une ville grande et bien bâtie, entourée de murailles et possédant deux grands palais entourés de vastes jardins, ainsi qu'un nombre assez considérable de *djami*, tous magnifiques. Les dômes de ceux qui renferment les tombeaux des *imam*, anciens souverains du pays, sont dorés. On y trouve aussi de beaux bains et d'autres édifices remarquables, appartenant à de riches particuliers. L'air y est si pur et si tempéré, qu'on y jouit d'un printemps continuel. Un pont en pierre traverse la principale rue ; mais pendant plus des trois quarts de l'année ce pont est inutile, car c'est seulement pendant la saison humide qu'une rivière torrentielle passe dessous. Les habitants n'ont pas d'autre eau que celle de leurs puits, qui sont très profonds.

On compte à Sanaa plus de trois mille Juifs, pour la plupart artisans. Ils habitent un des faubourgs, qui leur est exclusivement réservé, et qui formait autrefois une ville séparée, nommée Iahoudi.

Moka est située à l'extrémité méridionale de la mer Rouge, dans un terrain sablonneux, où croissent à peine quelques palmiers ; sa grandeur est médiocre. Elle a un

grand port formé par deux langues de terre qui se recourbent en arc, et entre lesquelles il n'y a pas moins de 4 kilomètres de distanee. Les plus grands vaisseaux y trouvent un bon mouillage ; mais il faut qu'ils s'arrêtent près de l'entrée, ear au delà la mer manque de profondeur. On fait à Moka un grand eommeree de eafé. Il n'en eroit pourtant point sur son territoire ; mais on l'y apporte de Beït-el-Fakih, qui en est éloignée de 140 kilomètres environ.

Hudeïda, beaucoup plus rapproehée de eette dernière ville, par eonséquent plus favorisée par eette situation même, fait une exportation de eafé de Yèmen bien plus considérable que eelle de Moka.

Beït-el-Fakih, entrepôt aetuel de tout le meilleur café du Yèmen, est une grande ville ouverte, défendue seulement au moyen d'un fort qui en oecupe le eentre. Les maisons, bâties en terre et en briques, ont leurs toits eouverts de branehes de dattiers.

Aden est à l'extrêmité la plus méridionale de l'Arabie, au point où le détroit de Bab el Mandeb se termine, sur la mer des Indes. Elle est éloignée de Moka d'environ 160 kilomètres sud-est. Cette ville est bâtie au pied d'une montagne très haute, mais assez étroite, qui s'avanee dans la mer et en est environnée de tous les eôtés, à l'exeeption d'un seul, par où une langue de sable la relie à la terre. C'est le seul passage qui puisse donner aeeès à Aden de ee eôté. Il est défendu par plusieurs forts qui en rendent les approehes presque impratieables à l'ennemi. Du eôté de la mer, Aden, plus aecessible, est située sur une baie d'environ 35 kilomètres d'ouverture, qui se resserre près de la ville et y forme un port large de 4 kilomètres, où les vaisseaux peuvent mouiller. Deux grandes roehes où sont établies des batteries commandent ee port. Alphonse d'Albuquerque l'assiègea en 1513 de l'ère ehrétienne, et en fut repoussé. Aden se soumit quinze ans plus tard à Sultan Suleïman el Kanouni. La situation d'Aden, qui lui proeure des eommunieations faeiles avee l'Egypte, l'Abyssinie, la Perse et toutes les riehes eontrées baignées par la mer des Indes, la désigne naturellement comme une des plus eonsidérables plaees de eommerce du monde.

Abou Arieh est sur la route de Sanaa à Mekkè ; son territoire est très fertile. C'est d'ailleurs surtout au vilayet de Yèmen que eonvient l'épithète d'heureuse appliquée par les aneiens à la partie littorale de la péninsule Arabique.

Ses riehesses naturelles sont en effet importantes. Toutes les régions que le voisinage des eaux douces rend suseeptibles de eulture y sont eouvertes de bois de cocotiers, de bananiers, de plantations de eafé, d'arbres à fruits de toute espèee ; il y croît en abondance du riz, du froment, de l'orge, du sorgho. Les parties sablonneuses elles-mêmes ne sont pas stériles ; le dattier y prospère. Les vilayets de Yèmen et de Hedjaz produisent l'aloès, l'eneens, la myrrhe, le baume, le earoubier, la casse, le séné et beaueoup d'autres plantes aromatiques ou médicinales.

Le fond de la population de ces deux vilayets se compose pour les sept huitièmes

d'Arabes : le reste consiste principalement en Juifs et en Indiens qui y occupent de commerce et surtout de petits industries dédaignées par les Arabes.

TRIPOLI DE BARBARIE (TARABOULOUS GHARB.)

Le Vilayet de TARABOULOUS GHARB (Tripoli de Barbarie), dont on a détaché en 1872 le Sandjak de Benghazy, qui forme aujourd'hui un gouvernement séparé, est borné au nord par la mer Méditerranée et la province privilégiée de Tunis. Ses confins se perdent au sud dans le désert de Sahara. A l'est, il est limité par l'Egypte et le désert de Lybie ; à l'ouest, enfin, il vient se terminer sur les frontières de l'Algérie et du pays des Touaregs.

Il comprend toute cette portion de la Libye que les Anciens avaient divisée en trois grandes régions : la Syrtique, la Cyrénaïque et la Marmarique. Plus tard, on appela la région Syrtique du nom de Tripolis à cause des trois grandes villes qu'on y distinguait ; cette région est aujourd'hui comprise dans le sandjak de Tripoli. Son nom de Syrtique lui venait de la grande Syrte qu'on appelle aujourd'hui golfe de Sidra, au fond duquel est située la ville même de Tripoli (TARABOULOUS GHARB).

On a donné également à la Cyrénaïque le nom de Pentapole parce que cinq grandes villes principales s'y élevaient ; c'étaient les villes de Bérénice, Teuchira. Ptolémaïs, Apollonia et Barcé. De cette dernière, la contrée a été appelée Barka ; c'est actuellement le nouveau vilayet de Benghazy.

On pourrait diviser actuellement ce vilayet suivant les noms modernes de ses contrées les plus importantes, qui sont Barka, la grande oasis du Fezzan, et la Tripolitaine proprement dite.

Le vilayet de Taraboulous Gharb, en y comprenant Benghazy, a sa plus grande étendue dans la situation de l'est à l'ouest ; cette étendue est en largeur d'au moins 2,000 kilomètres, sur une profondeur de plus de 1,600 kilomètres à partir du littoral jusqu'à la lisière des grands déserts du Sahara et de la Libye.

Parmi les villes principales des vilayets de Taraboulous Gharb et de Benghazy on cite, outre leurs deux chefs-lieux : Derna, Audjilah, Mourzouk, et Ghadamès.

Taraboulous Gharb ou Tripoli de Barbarie est une ville ancienne : on y voit un arc de triomphe dédié à l'empereur Marc Aurèle et à son collègue Lucius Verus. Le vieux Tripoli, amas de ruines et de masures situé sur la côte, dans le voisinage, porte encore le nom de Sabart, dérivé sans doute de celui de Sabratha, antique colonie des Tyriens. Les Phéniciens ont fondé la plus grande partie des villes de la Libye, qui resta longtemps soumise aux Carthaginois, avant d'être réduite par les Romains en une dépendance de la province d'Afrique. Tripoli de Barbarie n'a qu'un port de peu d'étendue ; mais il est sûr. Il est défendu par des bastions sur lesquels s'élèvent des forts. Le palais du gouverneur général est vaste et construit dans un assez bon style. Le grand Djami est magnifique ; il renferme les tombeaux des beys de la dy-

nastie des Karamanli, qui ont régné sur la province de Taraboulous Gharb, constituée en gouvernement héréditaire par Ahmed le Grand, depuis 1713 de l'ère chrétienne jusqu'en 1835, époque où la Sublime Porte mit fin à cette usurpation.

Taraboulous Gharb et son territoire avaient été conquis par les Arabes en 670 de l'ère chrétienne, 50 de l'ère Islamique, sous le règne du Calife Moavias. Ce pays appartint ensuite aux Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, sous le règne de l'empereur d'Allemagne Charles Quint; mais il leur fut repris par Sinan Pacha en 1555 de l'ère chrétienne, 959 de l'ère Islamique.

Tripoli de Barbarie fait un grand commerce d'exportation, consistant principalement en poudre d'or, plumes d'autruche, peaux, ivoire brut, dattes et autres fruits, alizaris, casse, séné, huiles, vins, sésame, sorgho, ceintures de soie rayée et quadrillée de rouge et de jaune; ces produits sont confondus dans l'appellation générale de *tunisiens*.

Les habitants sont un mélange d'autochtones, descendants des anciens Liby-Phéniciens, d'Arabes, d'Ottomans et de Juifs.

Benghazy, située sur la côte de Barka, fameuse dans l'antiquité par ses triples récoltes, qu'ont vantées Hérodote et Strabon, est encore aujourd'hui renommée pour la fertilité de son territoire, assez mal cultivé cependant. Son port est d'une étendue médiocre; mais la mer y est très poissonneuse. Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Bérénice. On y trouve souvent, sous le sable où sont ensevelies les ruines de la cité antique, des inscriptions, des vases, des statues et des médailles. Le commerce de Benghazy consiste surtout en exportation de laines.

Derna est l'ancienne Darnis, située sur la même côte, plus à l'est, à 48 kilomètres environ d'un petit hameau que l'on croit-être l'ancienne Olbie, et où l'on trouve un grand nombre de statues et autres objets antiques, ainsi d'ailleurs que tout le long des côtes, où les ruines abondent. Le petit port ou plutôt la rade de Derna, entourée de récifs, sert au commerce de cette petite ville, formée d'un groupe de cinq villages séparés par de petites distances. L'un d'eux, Beled-el-Sour, est la résidence des autorités et des gens riches du canton. C'est-là que sont les bazars et que s'arrêtent les caravanes. On y voit aussi deux châteaux.

Audjelah, dans l'oasis du même nom, répond à l'Augila d'Hérodote. Ses maisons sont bâties en blocs de schiste noirâtre tirés des montagnes voisines. Elle est entourée de forêts de palmiers et de prairies, séparées des montagnes qui bornent le Fezzan par un désert montueux qu'on croit être le Mons Ater de Pline.

Mourzouk, autrefois capitale du Fezzan, contrée considérée comme l'ancien pays des Garamantes, est le rendez vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis et de Tombouctou. C'est un des plus grands marchés de l'Afrique Septentrionale. Les denrées les plus communes y sont la poudre d'or, les plumes d'autruche, l'ivoire et les toiles peintes. Un gouverneur y réside; son château s'élève au centre d'une grande

place où aboutit la rue principale, longue d'un demi kilomètre environ ; il a été bâti par les Mamelouks. La ville de Mourzouk est entourée de hautes murailles bien construites, d'une épaisseur de plus de deux mètres.

Les dattes sont la principale production du Fezzan, d'où elles sont exportées en quantité très considérable. Le figuier, le grenadier, le cédrat y prospèrent, ainsi que le maïs, l'orge et le sorgho. Toutes les espèces de légumes, ainsi que les melons, les pastèques, les tomates, les *bamïè* y abondent ; mais la viande y est rare. Les chameaux y sont d'une cherté excessive. L'âne est à peu près l'unique bête de somme des habitants du Fezzan ; il est aussi leur monture ordinaire. On ne cultive presque pas de blé dans cette contrée, et pour désigner un homme riche, on dit communément, à Mourzouk, qu'il peut manger du pain et de la viande tous les jours. Dans certaines localités même, dont les habitants font leur unique nourriture de lait et de dattes, ils ne croient pas qu'on puisse manger autre chose, et manifestent leur étonnement et leur dégoût quand on leur offre quelque mets moins primitif que ceux auxquels ils sont habitués.

Les indigènes du Fezzan ont la peau d'une couleur très foncée, presque noire. Leur visage est régulier selon les idées européennes. Ils n'ont pas le nez écrasé comme les nègres, et leurs cheveux, quoique courts et noirs, ne sont pas laineux. C'est de ce pays que venaient les eunuques les plus estimés et les plus beaux lorsque l'infâme commerce des esclaves n'était pas encore interdit dans l'empire Ottoman.

Ghadamès, ville principale de l'oasis située sur la lisière occidentale du Fezzan, près des limites de la province privilégiée de Tunis, est l'ancienne Cydamus, capitale des Garamantes, conquise en l'an 19 avant J. C. par Cornélius Balbus. Les Romains l'ont embellie. On voit encore, hors de l'enceinte de la ville moderne, quelques monuments remarquables de cette époque. Les habitants de Ghadamès sont de race blanche. Ils font un commerce actif avec le centre de l'Afrique au moyen de quatre grandes routes commerciales dont l'une conduit en ligne directe à Tombouctou.

On exporte annuellement du vilayet de Tripoli, outre les denrées énumérées plus haut, plus de 2,000 tapis, une grande quantité de bœufs, de moutons, de chèvres, de poules et de perdrix rouges, 4,000 quintaux de garance et 800 quintaux de potasse.

PLANCHE XXXIX.

Figure 1: A'ALIM DE MEKKÈ.

L'A'alim de Mekkè n'a de particulièrement remarquable que sa coiffure ; du reste, son costume ne se distingue en rien de celui de tous les autres membres du corps des Ulema. C'est, à Mekkè comme à Constantinople ou ailleurs, un *entari* long en soie à petites raies fines composées de cinq lignes minces, tracées de manière que deux d'entre-elles, rouges, sont enfermées par deux autres, qui sont vertes, et que les premières en-cadrent à leur tour une ligne blanche ; le fond de l'étoffe est gris moiré. La ceinture est une pièce de coton de couleur claire et unie. Un *djubbè* de drap fin, le plus ordinairement vert ou marron, et taillé comme tous les *djubbè* connus, est recouvert d'un *binich* blanc. Les pieds sont chaussés de *mest* et *paboudj* jaunes.

Mais, en outre de l'ampleur toute exceptionnelle du *saryk* de fine mousseline blanche roulé sur la tête de l'Aalim de Mekkè en plis compassés, strictement corrects, dont le dernier tour se fixe de manière, soit à pendre sur une épaule, soit à pouvoir se relever sur le sommet de la coiffure, où on l'attache souvent, cette coiffure a pour base solide un bonnet absolument local : le *kuffiè*. C'est une sorte de cylindre haut d'environ dix-huit centimètres, revêtu à l'intérieur de calicot blanc piqué, et couvert extérieurement, tant sur les parois du cylindre que sur la callotte aplatie qui ferme sa partie supérieure, d'une multitude de dessins bizarres, disposés en séries régulières, les uns piqués, les autres brodés en soies de couleurs vives et diverses, où le vert et le rouge dominent. Ces dessins, analogues à ceux qui sont gravés et peints sur la poterie en bois verni fabriquée à Djiddè, offrent une grande ressemblance avec les tatouages des naturels de la Polynèsie.





Figure 2 : HABITANT DE DJÈADDÈLÈ (ENVIRONS DE MEKKÈ.)

——

Plusieurs particularités curieuses se remarquent dans le costume de l'habitant de Djèaddèlè. D'abord l'*akal* posé sur son *sèmadè* (nom mekkois du *kèfiè*) pour le maintenir, n'est pas comme à l'ordinaire une corde tressée en poils de chameau ; c'est une véritable couronne, revêtue de poix noire dans l'épaisseur de laquelle sont enfoncés et rangés circulairement l'un près de l'autre des disques de nacre de la grandeur d'une pièce de cinq francs, polis avec soin et ornés de gravures en creux. Le *sèmadè* d'épaisse soie jaune à gros grains, avec raies, effilés et houppes rouges, pend autour du visage pour le garantir du soleil, et se relève à volonté sur la tête pour dégager les mouvements des bras.

Le reste de l'habillement est une chemise tombant sur les pieds nus, sous lesquels sont simplement fixés des semelles, à l'aide de deux brides de cuir, l'une transversale à travers laquelle on fait passer tout le pied, la seconde plus mince, rattachée à la première dans le sens longitudinal, afin d'y introduire d'un côté le pouce et de l'autre les autres doigts. Cette chaussure porte le nom de *nadass*. Les manches de la chemise, excessivement longues et larges sont taillées en pointes comme des aîles d'hirondelles. Il arrive parfois que cette ampleur les rend gênantes ; alors on en fourre les bouts dans la ceinture, ou bien on les noue ensemble par derrière. Par dessus sa chemise de soie ou de coton bleu, l'habitant de Djèaddèlè ne porte qu'un *foutah* de soie rouge à mille raies jaunes, qui lui sert suivant le besoin d'écharpe, de ceinture ou de voile supplémentaire.

Le luxe du costume de l'habitant de Djèaddèlè consiste en ses armes, qui en font partie rigoureusement intégrante. Toutes primitives que soient ces armes, de fabrique arabe, il serait difficile de trouver un indigène qui voulut bien s'en séparer ou les échanger contre d'autres.

Grand chasseur, l'habitant de Djêaddèlè est toujours muni de sa cartouchière et de sa poire à poudre qui, sous le nom de *zuhbè* et *akassy*, attachées soit sur des cordelettes de soie rouge, soit sur des lanières de cuir, le tout plus ou moins orné, enjolivé et décoré d'argent ou de broderies, forment un ensemble qu'il porte serré autour de lui en guise de ceinture. Dans ce fourniment est passé son inséparable *djembiè*, poignard à lame large à son origine et s'amincissant graduellement en pointe fine et acérée ; elle est tranchante des deux côtés et excessivement recourbée ; on la croirait très longue, à ne la voir que dans son fourreau, tandis qu'au contraire la lame du *djembiè* est courte. Mais le fourreau d'argent, enrichi de damasquinures d'or et de riches gravures en creux et en relief, est d'une longueur tout-à-fait disproportionnée. De plus, comme la croupe du monstre racinien, il se recourbe en replis tortueux,

au gré de la fantaisie de l'ouvrier, dont l'imagination poëtique se plait à lui donner des formes étranges ; souvent il la roule en corne d'Ammon. Le manche du *djembiè* n'est pas moins étrange de forme ni moins curieusement travaillé en orfévrerie que son fourreau. Cet armement est complété par un *mizrak* et un fusil, qui méritent tous deux une description non moins détaillée.

Le *mizrak*, comparativement court, car il n'a pas tout-à-fait deux mètres de longueur, dépasse à peine celle du fusil. Comme on le sait déja, ce mizrak est une lance ; sa lame est large d'environ cinq centimètres, tranchante des deux côtés, affilée en pointe aigue, et longue de soixante-quinze centimètres à peu près. Au dessous de sa lame, le mizrak, forgé dans une seule pièce de fer, est entouré de fils d'archal roulés cylindriquement et divisés en parties égales par des anneaux de fils d'argent espacés régulièrement d'un bout à l'autre de cette hampe, terminée en pointe aigue et acérée comme celle de la lame, et pouvant également servie d'arme au défaut de celle-ci.

Quant au fusil, c'est une merveille d'ornementation ; mais considéré simplement comme arme, il est d'un système tellement rudimentaire qu'on pourrait sérieusement douter qu'il soit bon à quelque chose, si son propriétaire ne prenait soin d'afficher la preuve matérielle de son efficacité. Cette preuve n'est autre que les peaux des têtes de tous les quadrupèdes qu'il a tués, enfilées en paquet énorme pendu à la crosse, en même temps que les becs de tous les oiseaux, victimes de son insigne adresse, sont enfoncés le long de cette même crosse dans un épais enduit de poix noire. Pourtant, ce fusil n'est pas même à pierre ; pour s'en servir, il faut verser la poudre dans le bassinet, le recouvrir avec soin tandis qu'on bat le briquet, allumer ensuite une mèche qu'on introduit entre les deux machoîres du chien après l'avoir armé, rouvrir le bassinet, viser si pendant ces préparatifs le gibier n'a pas disparu, et enfin tirer s'il en est encore temps, sûr dès lors que le fusil ne ratera pas, pourvu que la mèche et la poudre soient bien sèches.

D'ailleurs la crosse, la batterie, le canon, les bois, les quinze à vingt capucines d'argent de cette arme prodigieuse sont enrichis à profusion de damasquinures d'or, de gravures délicates à dessins compliqués en creux et en relief, de nielles, d'incrustations de nacre, d'ivoire blanc et d'ivoir vert, d'ébène, de corail, de turquoises, quelquefois même de rubis, d'émeraudes et de diamants.

Le prix du fusil de l'habitant de Djèaddèlè représenté ici ne monte qu'à 875 piastres, soit 175 francs ; mais ce fusil est un des plus pauvrement ornés de toute l'Arabie. Le *djembiè* coûte le même prix. Le *zuhbè* et l'*akassy* valent ensemble 500 piastres (100 francs) ; ce qui porte le costume complet, quoique essentiellement simple et patriarchal, à la somme totale d'environ 500 francs.

Figure 3: BAVERI DE LA GARDE DU CHÈRIF DE MEKKÈ.

Quoique peut-être encore moins compliqué que le précédent, ce costume coûte beaucoup plus cher ; il est vrai qu'il est beaucoup plus somptueusement orné, surtout en ce qui concerne les armes qni en font partie ; mais le système de ces armes n'est pas meilleur, c'est exactement le même.

On nomme *chemise de Trébizonde* la principale pièce de l'habillement du Baveri, quoique cette chemise soit taillée et cousue à Mekkè même, et que les chefs-d'œuvre de broderie à jour dont sont ornés son haut col droit et ses longs poignets serrés aux bras soient également dûs à l'industrie locale. C'est qu'en effet, ce tissu fin et transparent, étoffe précieuse mélangée de soie *beurundjuk* et de coton éblouissant de blancheur, aussi durable que souple, léger et éclatant, sort des métiers de Trébizonde, où on le fabrique tout exprès pour la maison du Chérif de Mekè. Le prix de cette chemise seule monte à 79 francs environ.

Un *yelek* ou gilet de drap rouge sans manches, entièrement ouvert par devant et tout roide de broderie d'or, couvre le haut de la *chemise de Trébizonde* du Baveri. On voit par le prix de ce *yelek*, tout chargé d'or qu'il est, que ce n'est pas la broderie qui rend la chemise chère, car le *yelek* ne coûte que 140 piastres, soit 30 francs.

La tête du Baveri est garantie du soleil par un *sèmadè* de soie jaune à raies rouges, maintenu par un *akal* en tresses de poils de chameau roux, ornées de distance en distance de plaques d'argent cylindriques. Ses pieds sont chaussés de *nadass* à courroies de cuir brodées en soie rouge et verte.

Son *zuhbè* ou cartouchière est en forme de baudrier plaqué d'argent, avec demi boules repoussées et travaillées à jour. Les cylindres d'argent qui renferment les cartouches sont attachés aux bords de ce baudrier par de petits anneaux. Une ceinture de cuir rouge couverte de broderies d'or, d'argent et de soie est bouclée au dessus des hanches ; la cordelière de soie rouge ornée de nombreux glands d'argent et de grosses houppes de cordonnet rouge, qui sert à y rattacher la poire à poudre d'argent ciselé, pend sur la jupe de la chemise. Dans la ceinture est passé un *djambiè* à fourreau de velours cramoisi, orné de larges plaques d'argent gravées en creux et en relief. Le manche est en argent façonné de même, et l'extrêmité du fourreau se recourbe en forme de corne d'Ammon.

On remarque, attachée à la riche crosse marquetée d'ivoire vert et blanc, d'ébène, d'écaille, de cuivre et d'argent du fusil du Baveri, la mèche roulée en paquet qui sert à allumer la poudre. Ainsi, la garde du Chèrif de Mekkè n'est pas dotée d'un sys-

tème d'armement plus perfectioné que celui du commun des chasseurs Arabes. Le fusil du Baveri est seulement un peu plus court et infiniment plus somptueusent orné. Son prix s'élève à 2,365 piastres (473 francs.)

Le prix total du costume d'un garde du Chèrif de Mekkè est de 8,163 piastres (1,632 fr. 60 c.)

PLANCHE XL.

Figure 1 : KABYLE DE HARB (ENVIRONS DE MÈDINA).

Même simplicité dans le costume proprement dit du Kabyle des environs de Mèdina que dans ceux qui précédent, et même recherche de richesse pour ses armes, qui sont d'ailleurs du même système que celles du Baveri et de l'habitant de Djèaddèlè. Son fusil, toutefois, ne coûte que 540 piastres (128 francs) ; mais en revanche son *djembiè*, de forme bien moins fantastique que les leurs, à lame plus longue et mieux appropriée à un usage efficace, à fourreau et manche d'argent massif, presque sans ornements, n'est pas d'un prix moindre que 1.120 piastres (224 francs.) On ne ferait pas, du reste, en Europe, une arme semblable pour le double de ce prix ; la lame en est excellente, et rappelle les qualités de trempe des anciennes armes de Damas.

Le *zuhbè* du Kabyle est un ruban d'argent passé en baudrier, tout le long duquel les enveloppes d'argent cylindriques destinées à enfermer les cartouches sont attachées et reliées entre elles par des anneaux. Son *akassy* est une ceinture composée de deux lanières de cuir noir posées parallèlement et rattachées par des disques d'argent, des anneaux, des chaînes et des charnières de fer, qui servent à y fixer la poire à poudre, le briquet et autres ustensiles indispensables.

Il est coiffé du *sèmadè* de soie jaune à raies et longs effilés rouges, couvert de l'*akal* en cordes de poils de chameau roux, entourées de distance en distance de plaques d'argent cylindriques. Les extrêmités du *sèmadè* sont ramenées sur le haut de la tête pour dégager les mouvements des bras.



Hedjaz Yemen Tripoli de Barbarie

3ème partie.

Planche XL



Pour tout costume proprement dit, le Kabyle n'a qu'une chemise de coton d'un brun roux, à manches taillées en forme d'aîles d'hirondelle. Les pieds sont entièrement nus. Un caleçon de calicot blanc qu'on voit dépasser les bords de sa chemise indique que ce costume est celui des jours de fêtes. En effet, en dehors des *Baïram*, le Kabyle des environs de Mèdina se passe de caleçon, ainsi que de *sèmadè* et d'*akal*; pour se garantir du soleil, il jette simplement sur sa tête le premier chiffon venu.

En défalquant le prix des armes, le costume du Kabyle coûte 38 francs.

Figure 2: FEMME KABYLE DE HARB (ENVIRONS DE MÈDINA.)

Trois pièces composent ce costume de *Baïram*, qui n'en comporte pas plus de deux aux jours ordinaires: la chemise de coton bleue à manches en aîles d'hirondelle, et le *mesfi* noir, voile drapé sur la tête, le dos et les épaules, encadrant étroitement le visage sans le cacher. Les jours de Baïram on y ajoute des *nadass*, chaussures composée de semelles et de lanières, qui a été décrite plus haut.

Ces simples éléments suffisent, comme on le voit, pour obtenir un ensemble de costume éminemment pittoresque, et d'un goût très sévère, tel qu'on le rencontre dans les tableaux de sainteté des grands maîtres italiens et allemands.

Le costume complet de la femme Kabyle des environs de Mèdina coûte 69 piastres (13 francs 80 centimes.)

Figure 3: FEMME MUSULMANE DE DJÈADDÈLÈ (ENVIRONS DE MEKKÈ.)

A Djèaddèlè, ainsi du reste que dans un grand nombre d'autres localités situées dans tous les pays soumis à l'Islam, les femmes musulmanes n'ont pas l'habitude de se couvrir le visage. C'est à tort, d'ailleurs, que l'on croit généralement cette coutume ordonnée par la religion Islamique. Tout au contraire, c'est un reste des anti-

ques usages des peuples idolâtres de l'Asie et de l'Afrique, que Mohammed, ne jugeant pas nécessaire d'extirper, s'est borné à règlementer verbalement, par de simples conseils, sans penser même qu'il valût la peine d'y consacrer des préceptes écrits, comme il a dû le faire pour la polygamie, qu'il était indispensable de restreindre autant que possible.

Quoiqu'il en soit, le costume de la femme musulmane de Djèaddèlè, moins sévère que celui de la femme Kabyle; mais tout aussi simple, est également pittoresque. Sa tournure est pleine de grâce. Il consiste en cinq pièces, coiffure et chaussure comprises. Un caleçon de coton bleu formant jupe est attaché par des cordons sur les hanches; de larges raies rouges et jaunes alternées sont disposées au bas en bordure occupant le tiers de la longueur de ce vêtement qui laisse apercevoir les pieds nus, dans des *nadass* à brides ornées de grosses houppes de soie rouge. Le haut du corps est couvert par un *yelek* collant, sans autre ouverture que celles nécessaires pour passer la tête et les bras. Ce *yelek* est de coton bleu, avec une large bordure en broderie de perles d'acier, d'un dessin très original, imitant l'aspect d'une ceinture. Une pareille broderie, proportionnellement moins haute que celle du corsage, orne le bas des manches.

La coiffure de la femme musulmane de Djèaddèlè se compose de deux voiles; le premier, de coton noir, est posé comme une mantille espagnole sur ses cheveux dénoués et ramenés par devant; le second est une pièce de coton rouge ornée de broderies de soie blanche, de garnitures et de franges en perles d'acier; elle est pliée carrément en plusieurs doubles, qu'une règle de bois assez large partage et maintient, de manière que la moitié couvre sa tête en s'avançant sur son front comme un auvent, tandis que l'autre moitié tombe sur sa nuque. Ainsi que le nom de *chemsé* l'indique, ce voile est destiné spécialement à la garantir du soleil.

PLANCHE XLI.

Figure 1: A'ALIM DE HUDEÏDA.

Beaucoup plus simple que le costume généralement adopté par le corps des *ulema*, celui de l'*a'alim* de Hudeïda est réduit au strict nécessaire. Il est d'ailleurs ra-

حجاز ویمن و طرابلس غرب ولایتلری

حدیده علماسی ١٠

صنعاء اسلام قادینی ٣

١





tionnellement combiné en vue du climat très chaud du vilayet de Yèmen. C'est une chemise de calicot blanc très ample, à manches larges et évasées; une ceinture de soie légère à larges bandes jaunes et blanches, rayées de bleu et de rouge, à longs effilés de ces quatre couleurs, terminés en houppes, serre la chemise sur les hanches; on nomme cette ceinture *kèfiè*.

La coiffure de l'*a'alim* de Hudeïda consiste en une immense pièce de *dulbend* roulée en plis nombreux, autour de sa tête, de manière à mettre à l'ombre tout le haut de son visage. Ses pieds nus reposent sur d'épaisses semelles dépassant de beaucoup en longueur les doigts; elles sont fixées au moyen de courroies formant brides passées sur le cou-de-pied et entre le pouce et les autres doigts, on les appelle *muda'ï*.

Figure 2 : BOURGEOIS DE HUDEÏDA.

Ce costume léger, assez éclatant, a quelque chose d'ambigu. Il semblerait convenir parfaitement à un honnête garde national, occupé journellement à son comptoir, où le réclament des expéditions incessantes de café à diriger sur tous les points du globe; mais chargé de temps en temps, quand son tour se présente, d'aider la véritable armée à maintenir l'ordre dans sa ville. Sa ville est le mot, car il est bourgeois et notable; on le voit à son air digne et pénétré de l'importance de ses hautes fonctions militaires, non moins que de son mérite civil, peut-être plus réel.

Voici comment le bourgeois de Hudeïda procède, pour revêtir ce costume semi-guerrier : il saisit d'abord avec chacune de ses mains l'une des extrémités de la pièce de coton bleu nommée *foutah*, c'est-à-dire tablier, destinée à couvrir le bas de son corps; par un geste bien connu de tous les baigneurs orientaux, il s'en enveloppe, la roule autour de ses hanches et l'y fixe en passant simplement un des coins de l'étoffe entre ses reins et la pièce elle même. Pour plus de sûreté encore, s'il est en costume bourgeois, il attache par dessus le *foutah* une ceinture dite *kèfiè*, en soie rayée; s'il est en tenue de garde national, il remplace le *kèfiè* par le *silahlik*, courroie de maroquin rouge dont il se sangle fièrement le ventre, et qui soutient à ses flancs une petite giberne également en maroquin rouge, avec une poire à poudre en argent reposant dans son étui de chagrin rouge brodé d'or.

Ensuite, il décore son torse nu du *djourda*, chemisette ou plutôt veste de soie rouge légère, au corsage brodé de quatre larges croix d'or alezées, cantonnées de croisettes recroisettées, et placées elles-mêmes en canton de chaque côté de la poitrine, ainsi convertie en écusson héraldique.

Le voilà vêtu et équipé, il ne lui reste plus qu'à se coiffer, à se chausser et enfin à s'armer. C'est ce qu'il fait en posant sur sa tête un majestueux *mècyr* préparé d'avance, turban volumineux composé d'une toile verte fixée à demeure en volutes multipliées, sur une callote de feutre gris doublée intérieurement de mousseline blanche. Ses pieds nus sont introduits dans les brides de cuir de ses *tcharyk*, qui ne diffèrent en rien des *nadass* qu'on connaît déjà. Une courroie de cuir noir suspend à son épaule et fait reposer le long de ses flancs, à hauteur des hanches, de sorte que la poignée semble sortir du *silahlik*, son *kilidj*, sabre recourbé à manche d'ivoire sans garde, entouré de fils d'or, d'argent ou de laiton. Enfin, il saisit son fusil au canon damasquiné d'or, aux capucines d'argent, à la crosse précieusement marquetée d'ivoire vert et blanc, d'écaille et d'ébène, avec son paquet de mèche accroché à la sous-garde ; il est au complet. En voilà pour 531 piastres (106 francs 20 centimes), armes et fourniment compris.

Figure 3 : DAME MUSULMANE DE SANAA.

Chez elle, la dame musulmane de Sanaa porte seulement deux pièces d'habillement qui sont d'abord une chemise longue sans manches, de coton bleu à raies rouges, ornée sur le côté d'une figure géomètrique ou pour mieux dire cabalistique, brodée en or, et représentant un parallélogramme allongé, dont l'une des faces les plus courtes, celle du bas, est compliquée d'un rang de losanges qui se redoublent en se croisant ; c'est un talisman destiné à garder celle qui le porte de tout maléfice. Vient ensuite le *chalwar*, en coton rayé de rouge et de bleu ; il est taillé en forme de pantalon un peu étroit, presque collant, et s'arrête précisément au dessus des malléoles. Ordinairement, les pieds sont nus ; mais quelques dames musulmanes de Sanaa aiment à porter des chaussettes de coton blanc très fin.

Quand elle veut sortir, la dame musulmane de Sanaa chausse les *tahsouma*, qui sont d'épaisses semelles de bois, plates et sans talons, munies de larges brides de cuir brodé en or et en soies de couleurs diverses. Elle cache ses cheveux sous un *yéméni* bordé d'une large dentelle blanche, et l'enveloppe ensuite dans un voile de coton rouge semé de figures diverses, pois, lignes de fleurs, allées de petits cyprès, palmes indiennes, etc., peintes en blanc. Ce voile est arrangé et fixé par des épingles de manière à laisser voir la bande de dentelles du yèmèni, à cacher tout le visage à l'exception des yeux, et à former une espèce de mante en tombant sur les épaules, les bras et le dos.





PLANCHE XLII.

Figure 1 : NÉGOCIANT DE MOKA.

Il est probable que le costume du négociant actuel de Moka ne diffère en rien de celui que portaient les négociants orientaux de l'antiquité. Tels étaient vêtus, sans aucun doute, les riches marchands Ismaëlites qui vendaient aux Tyriens d'Hiram et aux Hébreux de Salomon les aromates, l'encens et l'or d'Ophir.

Rien n'est d'ailleurs plus simple : pour le corps, c'est une ample tunique de mousseline blanche empesée, à très larges manches, serrée sur les hanches par deux ceintures. La première n'est qu'une longue bande de mousseline blanche, non empesée, roulée autour du corps ; quant à l'autre, c'est une lanière de cuir brodé en soies de couleurs variées, bouclée par dessus la ceinture de mousseline ; un magnifique *djembiè* y est passé ; son manche est de jade enrichi de clous d'or en forme de soleils, et son fourreau en forme de corne d'Ammon est d'argent massif, gravé en creux et en relief.

Un *saryk* de mousseline teinte en vert couvre entièrement de ses plis clairs et transparents le cylindre de feutre gris doublé de calicot blanc qui sert de coiffure au négociant de Moka. Ses pieds nus n'ont d'autres chaussures que les *muda'ï* à larges brides de cuir brodées en soie, et à semelles épaisses dépassant les doigts d'environ cinq centimètres.

Figure 2 : DAME MUSULMANE DE MEKKÈ.

Lorsque l'on examine le somptueux costume de la dame musulmane de Mekkè, son galbe majestueux, sa tournure archaïque, on est frappé du caractère étrange autant que noble et gracieux dont tout son ensemble est empreint, et l'on se rappelle

involontairement que, selon la tradition, le patriarche Abraham a vécu longtemps à la Mecque, où, avec son fils Ismaël, il a bâti la Kaaba.

N'était-ce pas ainsi, en effet, que les jeunes princesses, filles du grand ancêtre des Arabes et des Hébreux, sœurs d'Ismaël et d'Isaac, passaient, couvertes de triples voiles et toutes constellées de bijoux et de broderies resplendissantes, au milieu des peuples éblouis?

Trois longs voiles superposés enveloppent de leurs plis transparents la chemise de soie violette, à larges manches traînantes, et le *chalwar* de taffetas rouge à raies noires enrichi, au dessus des malléoles, d'une épaisse broderie d'or. Le premier de ces voiles, appellés *mahrama*, est de gaze rouge ; toute sa partie supérieure, que l'on pose sur les cheveux et autour du front, est garnie d'une broderie d'or sur laquelle sont cousus des sequins. Le second voile, un peu plus court, de gaze blanche, est bordé de bandes de broderie d'or et de soies de couleurs vives. Le troisième, enfin, de mousseline blanche, bordé d'une étroite garniture de dentelle d'or, couvre les deux autres et traîne par derrière comme un manteau royal, mêlant ses plis à ceux du premier voile et des manches de la chemise de soie.

D'ordinaire les pieds sont nus, sans autres ornements que les *halhal*, bracelets d'argent garnis de grelots, qui résonnent à chaque pas ; mais quelquefois, la dame musulmane de Mekkè chausse des bas de fin coton blanc et des *paboudj* de velours rouge brodés d'or et de perles, et garnis de houppes en fils de soie et d'or.

Les bras nus de la dame musulmane de Mekkè sont chargés de bracelets formés de boucles de filigrane d'or et d'argent, mêlées de grelots. Autour de son cou s'étend sur le haut de sa poitrine une sorte de pélerine carrée en tissu d'or sur lequel sont cousus des sequins ; elle est garnie d'une crépine d'or. La dame musulmane de Mekkè porte des boucles de bijouterie au nez et aux oreilles. Celles du nez sont courtes et ordinairement au nombre de trois. Celles des oreilles sont de longues pendeloques de filigrane d'or, au bout desquelles pendent jusqu'au dessus de la ceinture, des chaînettes composées de plusieurs rangs de sequins enfilés.

Figure 3 : JEUNE FILLE MORESQUE DE TRIPOLI DE BARBARIE.

Voici encore un costume riche, original et pittoresque, un peu bizarre peut-être ; mais assez coquet ; c'est celui de la jeune fille moresque de Tripoli de Barbarie (TARABOULOUS GHARB.) On n'y voit rien que soie, velours, argent et or. La chemise, un peu courte, ne descend pas beaucoup au dessous du jarret ; ses manches, extrême-

ment larges, ont à peu de chose près la même longueur. L'étoffe de cette chemise est cette épaisse soie à gros grain, disposée par larges zônes alternativement rouges et jaunes, où chacune de ces couleurs s'étend ensuite sur l'autre, en raies vives et chatoyantes ; on l'emploie surtout pour les *kéfiè* ; souvent le tissu en est mélangé d'or, disposé soit par zônes, soit en figures d'ornementation ou en pointillé, soit enfin en raies minces qui ravivent les bords des autres raies de la pièce d'étoffe ; c'est ce dernier cas qui a prévalu ici.

Un *yelek* de velours cramoisi, sans manches, est passé par dessus la chemise. Il serait peut-être mieux de dire que ce gilet est en or, car c'est à peine si, sous les étincelantes broderies qui le couvrent, on aperçoit par ci, par là, quelque petit coin de velours, pareil au charbon rouge au milieu des éclairs de la flamme. Un double rang de gros boutons en passementerie d'or borde les deux côtés du yelek ; la forme des boutons, qui représentent assez exactement des fleurs de mauve prêtes à s'ouvrir, dit autant que leur grosseur, jointe à l'absence totale de boutonnières, qu'ils sont là pour la parure et non pour l'utilité.

La coiffure de la jeune fille moresque de Taraboulous Gharb consiste en un bonnet de drap d'or doublé de satin rouge ; le haut en est un peu cônique ; il est divisé dans sa partie inférieure en deux larges oreilles et un couvre nuque, que la roideur de l'étoffe fait s'écarter assez de la tête pour ne gêner en rien l'expansion d'une épaisse chevelure noire qui descend à flots crespelés le long du dos et pour laisser la place nécessaire au jeu de deux énormes croissants d'argent fixés au moyen de grosses fiches carrées traversant les lobes des deux oreilles. Un collier d'argent sert de transition harmonique entre les boucles d'oreilles, le bonnet et le yelek, au moyen de la garni ture de minces pièces de monnaie d'or et d'argent qui y sont suspendues, entremêlées sans autre ordre apparent que leurs grandeurs respectives, et étagées les unes au dessus des autres, les plus petites en haut, les plus grandes en bas.

De lourds bracelets d'argent massif, ornés de gravures, cerclent les poignets et les jambes nues de la jeune fille moresque de Taraboulous Gharb. Ses pieds nus reposent dans la moelleuse doublure, de drap rouge duveté, d'une magnifique paire de *paboudj* de velours cramoisi, brodé de larges et épais rinceaux d'or et d'argent.

FIN.




BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 07770 209 8



